JOSEPH DE MALAFOSSE

ÉTUDES ET NOTES

RCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

DOCUMENTS TOULOUSAINS

CRITIQUES, SOUVENIRS & IMPRESSIONS

TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45
—
1898

MALAFOSSE

DE MALAFOS.
Etudes
et
Notes
d'Archéologie
et
d'Histoire

1893 -

D'ARCHÉOLOGIE

ET

D'HISTOIRE

PRIX : 6 FR.

TOULOUSE

ÉDOUARD PRIVAT

1893

JOSEPH DE MALAFOSSE

MALAFOSSE

ÉTUDES ET NOTES

RCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

DOCUMENTS TOULOUSAINS

CRITIQUES, SOUVENIRS & IMPRESSIONS

TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45

1898

R^e Φ PFXIX 137

ÉTUDES ET NOTES

D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

DOCUMENTS TOULOUSAINS

PUBLIÉ PAR LES SOINS DE

LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

JOSEPH DE MALAFOSSE

ÉTUDES ET NOTES

D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

DOCUMENTS TOULOUSAINS

CRITIQUES, SOUVENIRS & IMPRESSIONS

TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45
—
1898

INTRODUCTION

Dès le lendemain de la mort de Joseph de Malafosse, sa famille et ses amis conçurent la pensée de réunir dans un volume la fleur des pages qu'il avait écrites. Ce n'était pas seulement pour conserver, en les relisant, comme l'illusion d'une causerie qui fut à la fois si brillante et si pleine d'aperçus; il avait semblé aussi qu'il serait utile de présenter aux chercheurs et aux curieux de notre art national, de notre art provincial surtout, le fruit d'observations et d'études pénétrantes dans un ensemble facile à consulter qui n'obligeât pas à des recherches à travers les Revues et les Bulletins épars des Sociétés savantes.

Joseph de Malafosse a émis, en effet, des vues originales et nouvelles sur le développement de l'architecture toulousaine. Elles ne peuvent plus être ignorées de ceux qui l'étudieront désormais et elles seront pour eux un guide indispensable. Ses idées artistiques ou littéraires gardent toujours, d'ailleurs, l'empreinte d'un sentiment personnel exprimé dans une forme piquante.

La première place de ce Recueil doit donc être prise par les études archéologiques sur les monuments de Toulouse et de la région, particulièrement sur ceux de la Renaissance toulousaine, dont J. de Malafosse a, le premier, montré les origines et les évolutions successives. Des observations critiques sur diverses églises ou œuvres d'art de la région les

accompagneront dignement avec des analyses d'ouvrages dans lesquelles l'aimable érudit apportait toujours des vues et des idées que ses études propres et très étendues lui suggéraient.

La finesse de son goût littéraire était au niveau de sa perspicacité d'observation dans l'art monumental. Nous aurions désiré publier un plus grand nombre d'articles qui l'auraient montré. Mais ces causeries enlevées avec verve ont paru dans les journaux, comme le Messager de Toulouse, *ou l'*Art méridional *et malgré l'intérêt général et éternel du sujet, tout ce qui est imprimé dans un journal prend un caractère d'actualité qui en amoindrit l'attrait au bout de quelques années. Les alinéas les plus goûtés jadis de nos journalistes les plus célèbres ne résistent pas eux-mêmes à l'épreuve de cette réapparition tardive.*

Un assez volumineux manuscrit intitulé : Notre Décadence *aurait montré aussi l'étendue et l'élévation de ce noble esprit. Mais il aurait dépassé les proportions modestes du volume et lui aurait enlevé le caractère d'étude artistique qu'on a tenu à lui conserver, puisque l'art était devenu la préoccupation préférée de cette intelligence ouverte et fine, sans la distraire toutefois des plus hautes spéculations de la pensée, comme cet écrit l'eût fait voir.*

Ce livre est donc un hommage à une mémoire demeurée chère à beaucoup. Il est en même temps un Recueil d'études et d'observations nécessaires à plusieurs, utiles à tous.

Toulouse, mai 1898.

ÉLOGE

DE

M. JOSEPH DE MALAFOSSE

PRONONCÉ A LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DANS LA SÉANCE DU 9 JUIN 1896.

Depuis plusieurs mois, nos séances étaient attristées par l'absence du collègue qui les avait animées si régulièrement par ses lectures, ses commentaires et ses remarques sur tous les sujets d'érudition ou d'art qui les remplissent. Le mal cruel, presque ignoré de la science, qui le dévorait, résistait à tous les essais de guérison et brisait chaque jour davantage les espérances que nous nous obstinions à concevoir. Après des souffrances virilement supportées, il nous l'a enlevé au matin du 23 février 1896, dans la pleine force de l'intelligence et de l'âge, à quarante et un ans.

Joseph de Malafosse était né à Marvejols, le 8 juin 1854. Sa mère était Toulousaine, d'une famille qui tient depuis de longues années un des premiers rangs dans la ville, et c'est à Toulouse, au collège de Sainte-Marie, qu'il fut élevé. Il poursuivit encore ses études de droit jusqu'au doctorat, dont il ne devait pas profiter; après ce couronnement des études juridiques où l'avaient amené simplement son amour du travail et cette exigence d'esprit qui ne peut se satisfaire que par des connaissances appro-

fondies et précises, il regagna ses montagnes du Gévaudan où il passa huit années.

L'engourdissement d'une petite ville perdue dans la solitude, loin de toute capitale, ne l'atteignit pas, pas plus que ne l'endormit le doux repos des mois de campagne dans le beau manoir familial du Boy. Une voie nouvelle s'offrit à l'activité de son intelligence. Elle lui avait été ouverte d'ailleurs par son frère aîné, Louis de Malafosse, notre collègue, et par son second frère Gaston, à peine plus âgé que lui, car la famille est exceptionnellement douée. Les montagnes le séduisent, leur nature et leur passé géologique l'attirent; il les parcourt, le marteau à la main, cherchant roches diverses et fossiles, et pénétrant le secret de leur formation. C'est le moment où les recherches nouvelles dans les grottes préhistoriques passionnent la science. Unissant dès lors au goût de l'étude et du travail le désir de communiquer ses idées et de recevoir par celles d'autrui secours et compléments, il fonde à Marvejols un club de fouilleurs de grottes. D'esprit éminemment ouvert et sociable en effet, il fuit l'isolement, dangereux partout, même dans les petits centres sans ressources, où il séduit parfois cependant quelques natures supérieures.

Mais après la mort de son père il revint à Toulouse, en 1885, avec sa mère. La chère ville des années d'adolescence et de prime jeunesse à laquelle il avait donné les fleurs de son intelligence le ressaisit bien vite. Il y retrouva le souvenir et le lien d'études préférées qui devaient bientôt l'amener au milieu de nous. Déjà, en effet, pendant les années de droit, un attrait particulier dirigeait ses regards

vers les vieilles demeures toulousaines, l'excitait à entrer dans les cours où s'épanouissent les floraisons de la Renaissance, à pénétrer même à travers les corridors étroits du quartier des Changes, où son instinct lui faisait pressentir une découverte. Il reprit aussitôt le cours des promenades aimées et des recherches interrompues. Bientôt ces constructions diverses, aperçues seulement jusqu'alors d'un regard admiratif, sans doute, mais sommaire et un peu confus, se classent, se précisent et s'échelonnent par l'examen méthodique et serré qu'il en poursuit. C'est qu'il possède, en effet, les qualités de l'archéologue de race; le coup d'œil pénétrant, le goût délicat, le don de se souvenir et de comparer, l'érudition sûre. Aussi, le 2 mars 1886, tandis que son année se partageait encore entre Toulouse et la Lozère, il fut élu membre correspondant, et un an après, le 8 mars, membre résidant de la Société.

Mais déjà, le 20 avril 1886, il nous avait donné sa première lecture qui nous impressionna profondément en nous révélant le précieux concours qu'il nous apportait. A propos d'une étude sur Nicolas Bachelier qui venait d'être publiée, il passait en revue les hôtels toulousains de la Renaissance et répandait dans cet examen rapide des idées originales et des aperçus nouveaux. Ce fut le premier jet du travail approfondi et définitif qu'il devait donner plus tard. Quelques mois après, le 8 février 1887, l'ouvrage de M. Cartailhac sur les âges préhistoriques en Espagne et en Portugal le ramenait vers les études de ses excursions en Gévaudan, et il nous en lisait un compte rendu lumineux et sagace. Il analysa de même plus tard les deux nouveaux livres

de notre savant collègue, *La France préhistorique* et *Les monuments primitifs des Baléares*[1].

C'est ainsi que ses connaissances variées éclairèrent nos discussions. Soit qu'il résumât les ouvrages envoyés ou les observations recueillies dans nos promenades archéologiques[2], il fut l'un des membres les plus actifs de la commission qui organisa l'exposition rétrospective de 1887 dans les salles de la nouvelle Faculté des sciences. Il avait étudié le meuble comme le monument, et de même que son ami, Théodore de Sevin, il avait appris à en discerner la provenance et la date comme à signaler, d'un coup d'œil implacable, les remaniements et les falsifications. Deux études d'une lecture aussi instructive qu'attrayante sur le meuble toulousain, interrompues et incomplètes ainsi que tant d'autres, hélas! sont demeurées comme le témoignage de ces connaissances spéciales; l'une publiée dans notre *Bulletin*[3], l'autre dans l'*Album des monuments du Midi*[4].

La dernière livraison de nos *Mémoires* contient la première partie de son plus important travail : *Les maisons de Toulouse*[5]. Elle suit la série des maisons encore debout qui ont précédé le seizième siècle. Elle devait être continuée par l'étude des belles demeures de notre Renaissance toulousaine.

1. *Bulletin*, séances du 13 mai 1890 et du 31 mai 1892.

2. *Le vase de Gudenstrup*, séance du 27 février 1894; *Exposition d'Albi*, séance du 26 juin 1893; *Excursion à Saint-Bertrand et à Valcabrère*, séance du 17 juillet 1894; *Histoire de Saint-Etienne*, *Revue des Pyrénées*, t. II, p. 896.

3. Séance du 10 avril 1888.

4. Premier et second fascicule, pp. 40 et 66.

5. XVe vol., p. 103.

Heureusement l'ébauche de cette étude, ébauche à peu près définitive, qu'il aurait simplement modifiée ou complétée sur quelques points, a été publiée dans la *Revue des Pyrénées*[1].

Le tableau qu'il a montré de la marche et des progrès de la Renaissance dans notre ville, de la série riche et séduisante de nos hôtels de marchands, de capitouls ou de parlementaires, demeurera définitif et son œuvre originale et personnelle. On pourra étudier avec plus de détails l'une ou l'autre de ces constructions si artistiques, mais nul ne pourra désormais s'écarter du cadre qu'il a tracé.

Les floraisons charmantes de l'art nouveau apparaissent d'abord dans la cour des hôtels de Béringuier Maynier et de Jean Bernuy, aux portes de la Dalbade et de Saint-Sernin, mais elles ne diffèrent pas de celles qui s'étaient épanouies sur les bords de la Seine et de la Loire. Une décoration nouvelle, propre à la région toulousaine, rationnelle et logique, empruntant ses éléments aux matériaux en usage dans le pays, se montre à l'hôtel de Jean de Bagis pour se multiplier pendant le règne de Henri II. C'est la muraille de briques, percée de fenêtres à double étage de colonnettes, qui deviennent de plus en plus ornementées. Enfin, l'imitation plus directe des ordres antiques produit, après quelques autres essais, le magnifique hôtel d'Assézat, puis, avec plus de lourdeur et d'emphase, vers les premiers mois du règne de Louis XIII, la façade de l'Hôtel de pierre.

L'archéologue sagace suit pas à pas, et maison

1. T. III, p. 434 et tirage à part.

par maison, le développement de l'art local. Il discerne les variétés qui s'introduisent. Il rend à chacune de ces habitations, grâce à des recherches patientes dans les registres des cadastres, leur date et le nom du propriétaire qui les a fait construire.

Une dernière découverte, et certes bien importante, restait à poursuivre. Il l'appelait de tous ses désirs, et il l'aurait entreprise avec une ardeur encore plus passionnée. Elle nous faisait espérer, en effet, le nom des artistes à qui nous devons ces belles créations, et c'est celle que notre vaillant secrétaire général vient d'inaugurer brillamment, grâce aux registres des notaires enfin ouverts, en restituant à Bachelier, si célèbre et si peu connu, les deux plus beaux hôtels toulousains, celui de Jean de Bagis et celui de Pierre Assézat.

Mais tout le passé de la chère ville attirait notre collègue. C'est ainsi qu'il traça, pour l'*Album des monuments du Midi*[1], le plan archéologique de Toulouse avec l'indication des monuments des diverses époques ; ainsi qu'il dessina un premier croquis de l'ancien Château Narbonnais, auquel il devait donner les dernières heures de sa vie travailleuse[2] ; qu'il crut pouvoir fixer à la première moitié du quatrième siècle la construction du rempart romain[3]. Les rares fragments de cette enceinte attiraient sans cesse son attention, et il n'oubliait plus leur place et leur direction quand, une fois, il les avait vus[4].

1. 1er volume, p. 15.
2. *Bulletin*, séance du 18 mars 1890.
3. *Bulletin*, séance du 23 décembre 1890.
4. *Bulletin*, séance du 31 janvier 1893.

Les précisions sur la topographie de la ville au moyen âge le sollicitaient plus encore. Il fixa la place du Pré comtal et de la Barbacane comtale à l'angle de la rue Valade et de la rue des Puits-Creusés, tandis que Du Mège l'avait placée à Saint-Cyprien[1].

Une question nous préoccupait souvent. Devant quels remparts avait été frappé Simon de Montfort? Il assiégeait la ville et le Château Narbonnais; la lutte dans laquelle il succomba ensanglantait les jardins de Montoulieu. C'est donc sur le terrain occupé aujourd'hui par les allées Saint-Michel, vers le Jardin des Plantes, que mourut le héros de la croisade. Dumège qui, s'il a quelquefois erré et souvent inventé, a tout vu et tout su, ne s'y était pas trompé. Mais il fallait expliquer un vers de la chanson qui avait induit en erreur Fauriel et Paul Meyer, et après eux tous ceux qui écrivaient sur ce drame. Notre collègue se fit philologue pour montrer que la pierrière de laquelle partit la pierre vengeresse avait été construite par un charpentier qui était du bourg Saint-Sernin[2].

Combien l'épique récit de cette terrible guerre le passionnait encore! Il le commenta dans une conférence donnée à la salle du Jardin-Royal, qui saisit profondément son auditoire[3].

Il cherchait à évoquer l'image de la ville du treizième siècle, de celle aussi qui avait été le témoin de nouvelles luttes de trois siècles après, et il se

1. *Bulletin*, séance du 23 février 1892.
2. *Bulletin*, séance du 26 avril 1891.
3. *Revue des Pyrénées*, t. IV, p. 497 et 725.

désolait qu'aucun des anciens historiens de la ville n'eût songé qu'à nous laisser des dessins dont le moindre nous en eût mieux rendu l'aspect que la description la plus détaillée. Ce regret l'amena, du moins, à signaler toutes les figurations des monuments toulousains sur les anciennes peintures ou dans les vieux livres, série de notes précieuses entre toutes [1].

L'un de ces rares dessins qu'il regardait avec le plus de curiosité était celui que le *Monasticum gallicum* nous a laissé de l'antique église de la Daurade, ce vénérable sanctuaire des premiers siècles sur lequel l'abbé Audibert et M. de Montégut discutèrent si vivement, l'un prétendant qu'il était un temple dédié à Minerve, l'autre à Apollon, sans que ni l'un ni l'autre ait jamais eu la pensée qu'il fût un édifice chrétien. Il admirait fort les belles colonnes de marbre conservées au musée et surtout à Montégut-Ségla, seuls restes de cette église, l'une des plus anciennes et des plus précieuses de la France, que nous pourrions voir encore si les bénédictins de la fin du dernier siècle ne l'avaient détruite eux-mêmes pour élever à la place la lourde construction de la Daurade nouvelle que devait couronner un dôme, destiné à humilier celui que les chartreux venaient de lancer dans les airs dans un inquiétant voisinage. Il les étudia dans un récent travail destiné à l'*Album des monuments du Midi* et émit à leur sujet des idées neuves sur la formation des premières nefs chrétiennes.

Les dernières promenades que ses forces purent

1. *Bulletin*, séance du 2 février 1892.

lui permettre le conduisaient dans le cloître des Augustins, ce sanctuaire recueilli des souvenirs et de l'art, où il se plaisait à évoquer le passé toulousain et où sa causerie, pleine d'aperçus originaux, se répandait en brillantes envolées, encore heureuses. Il s'illusionnait dans de nombreux projets de travaux qui attiraient son esprit avide.

Après l'examen critique des monuments de Toulouse, de Saint-Sernin entre autres[1], il se plaisait à approfondir les questions les plus controversées de l'archéologie contemporaine, celle de Saint-Martin de Tours[2], par exemple, et vous n'avez pas oublié, car vous en avez été profondément émus, le lumineux résumé que j'ai dû vous lire, car depuis longtemps déjà la souffrance le tenait éloigné de nous, sur les églises à coupoles de l'Aquitaine; travail inspiré par le désir de rendre justice à notre collègue M. de Fontenilles; travail aussi qui, pour ceux qui ne les ont pas lus, supplée aux articles des trois archéologues éminents qui ont écrit sur ces églises, et qui n'est certes pas inutile à ceux mêmes qui les ont suivis avec l'attention qu'ils réclament[3].

C'est qu'après les consolations qu'il puisait aux sources plus hautes, nulle ne le soutenait mieux que le travail avec la chère étude de l'art. L'émotion dont je vous parlais tout à l'heure s'accrut encore quand vous apprîtes que, dans les jours même qui devaient être les derniers, il s'arrachait de nouveau à sa couche de tortures pour tracer quelques lignes d'une étude sur le Château Narbonnais, qu'il

1. *Bulletin*, séance du 7 juillet 1894.
2. *Bulletin*, séance du 13 janvier 1891.
3. *Bulletin*, séance du 14 janvier 1896.

a pu terminer peu d'heures avant sa mort et que son ami M. de Bouglon nous a lue depuis [1].

Les idées bouillonnaient dans ce cerveau qui projetaient sa curiosité sur tout le champ des connaissances humaines. Il explorait avec intrépidité les régions neuves du savoir, il ne craignait pas de tout aborder, et il pénétrait partout avec des vues personnelles et profondes. Doué d'un sens littéraire délicat et sensitif et d'un goût que les lectures les plus diverses n'égaraient pas, il écrivait avec une spirituelle élégance ainsi qu'avec les bonheurs d'un style où jamais ne paraissait l'effort [2]. Il passait d'une fantaisie humoristique à une étude d'art, d'une critique littéraire à une question morale ou politique, j'entends cette politique qui s'émeut des grands courants où s'agitent les esprits, mais qui s'élève au-dessus des vulgaires polémiques journalières, de même qu'il variait ses lectures depuis les maîtres de la vie ascétique jusqu'aux poètes et aux romanciers les plus hardis. Sur aucune direction nouvelle de l'art, de la littérature ou de la science, il n'était en retard. Il saisissait l'actualité avec une compréhension rapide et sympathique.

Aussi sa conversation abondait en vues originales et pénétrantes comme en saillies. Rares étaient celles après lesquelles ceux qui causaient avec lui n'avaient pas quelque profit à retirer. Elles étaient vivement appréciées dans le monde toulousain. Son regard clair et franc, son fin sourire, son humeur sereine et joyeuse, sa bienveillance sans banalité,

1. *Le Château Narbonnais* (*Revue des Pyrénées*, t. VIII, 3me livraison).

2. Articles divers parus dans le *Messager de Toulouse*.

sa compréhension aisée de toutes choses et de tous les caractères qui n'altérait pas la sûreté de ses jugements, car il demeurait sévère pour les médiocrités, lui assuraient une bienvenue empressée partout où il paraissait. Il était de ces êtres privilégiés qui, par la nature de leur esprit alerte et gai comme par l'aliment habituel de leur intelligence, puisé sans cesse aux sources d'où descendent les hautes inspirations avec les charmes et la parure de la vie, le beau dans les arts, l'idéal dans les lettres, la clarté dans les connaissances, apportent dans les relations humaines un air de fête avec le rayonnement de leur âme.

Mais de plus en plus les pensées graves prenaient, comme par pressentiment, la première place dans son esprit. Le vide des réunions mondaines, où chacun n'apporte que les frivolités ou le néant de sa vie, le lassait chaque jour davantage. La mort de son frère Gaston, survenue presque soudainement, tandis qu'il était loin de lui, entre les mains impuissantes des chirurgiens de Paris, l'accabla douloureusement et l'éloigna plus encore de toute distraction vaine. L'étude et les recherches absorbèrent ses journées, et il ne conserva que les fréquentations avec ses confidents et ses intimes, ceux auxquels on a d'autant plus à dire qu'on les voit tous les jours et dont on attend avec impatience le rendez-vous quotidien pour reprendre cette conversation de la veille à laquelle on a toujours quelque chose à ajouter. Du monde élégant il n'avait gardé que l'intimité aussi de deux ou trois femmes d'élite capables de goûter l'élévation naturelle et la fertilité ingénieuse de sa causerie.

Il était cependant une série de visites qui lui tenait à cœur chaque semaine et auxquelles il ne manqua jamais tant que ses forces lui permirent de marcher, celle de ses pauvres.

C'était une belle âme autant qu'un charmant esprit. Fidèle à toutes les traditions de foi, d'honneur et de générosité, il se dévouait aux nobles causes par un élan naturel que fortifiait la méditation sur les hauts problèmes de la destinée. Il n'habitait plus que les régions élevées, d'où il reçut la force qui le soutint dans les souffrances cruelles des derniers jours. Serein vis-à-vis de la douleur, plein de bonne grâce souriante envers tous ceux qui l'approchaient, résigné malgré toutes les chères attaches qui le retenaient à la vie, il ne parlait jamais de ses maux, et ne semblait remplir sa pensée que de la contemplation consolatrice de l'art et des aspirations vers un idéal meilleur encore. Réservé aussi sur ces pures et délicates intimités de l'âme, il ne laissait deviner qu'à des confidences qui ne tiennent plus au monde l'énergie de sa résignation et l'ardeur de sa foi. Elles en gardent toutefois le témoignage ces paroles qui s'échappèrent de ses lèvres décolorées peu avant sa mort : « C'est un grand honneur que me fait Notre-Seigneur de m'associer aux souffrances de sa Passion. »

Nous attendions beaucoup de lui, tandis qu'il nous est enlevé si inopinément après ces autres collègues d'élite pris aussi parmi les plus jeunes, Théodore de Sevin, Julien Sacaze, Albert Lebègue. Nous voudrions conserver, à défaut de son image, car son peu de souci des conventions banales lui

avait fait négliger un moment de pose devant un photographe, du moins l'ensemble de ses travaux réunis dans un volume. Nous garderions mieux ainsi le fruit de sa critique délicate et sûre, de ses observations originales ou de ses rectifications indiscutables, et en même temps le caractère général d'une physionomie qui fut si attirante et d'une intelligence qui fut à la fois si élevée et si communicative.

J. DE LAHONDÈS

Membre résidant.

(Extrait des *Mémoires de la Société archéologique du Midi*, tome XVe, p. 1.)

PLAN ARCHÉOLOGIQUE

DE TOULOUSE

Nous n'avons cru devoir indiquer sur ce plan que les monuments *existants* et visibles ou ceux dont les restes importants existent au Musée; c'est ce qui nous a fait négliger entièrement l'époque romaine et tous les temps écoulés jusqu'à l'époque romane. Quelques fragments de murs où l'on peut étudier les vieux appareils sont intéressants pour un petit nombre d'archéologues, et les dimensions restreintes de ce plan ne permettaient pas d'y entasser un trop grand nombre d'indications.

ROMAN

I. Saint-Sernin, consacré en 1096, abside de cette époque, continué au siècle suivant; clocher des douzième et treizième siècles; dans le chœur, sculptures encastrées provenant d'un édifice antérieur; autel et crucifix du douzième siècle. *Au Musée,* restes du cloître et autres débris.

II. Saint-Etienne, restes de l'église de l'évêque Izarn (1075); galerie et chapiteaux utilisés au treizième siècle. *Au Musée,* débris de la salle capitulaire et du cloître.

III. La Daurade. *Au Musée,* restes de la salle capitulaire et du cloître.

IV. Saint-Pierre-des-Cuisines (dans les annexes de l'Arsenal), porte et tombeau.

V. Au grand Séminaire, rue du Taur, salle basse de la tour de Mauran.

VI. Rue Peyrolières, 18, dans la cour, une fenêtre romane.

GOTHIQUE

(1) Saint-Étienne, nef du début du treizième siècle ; chœur commencé en 1282 ; portail, 1449 ; triforium et clôture du chœur, quinzième siècle ; sacristie et contreforts, débuts du seizième siècle (Jean d'Orléans, archevêque) ; voûte du chœur, 1612 ; vitrail où figurent Charles VII, Louis XI, dauphin, et Denys Dumoulin, archevêque (1432-1439).

(2) Rue Temponières, 10, tour des Vinhas, treizième siècle ; voûte intéressante, armoiries.

(3) Les Frères Prêcheurs (les Jacobins), église, cloître, treizième siècle ; chapelle capitulaire ; chapelle Saint-Antonin, terminée en 1341, fresques très remarquables ; réfectoire.

(4) Rue Croix-Baragnon, 15, maison de la fin du treizième siècle.

(5) Les Cordeliers, clocher du treizième siècle. *Au Musée*, statues de la chapelle dite de Rieux, construite par Jean de Tessandière, évêque de Rieux (1324-47) ; deux autres statues à la façade du Taur ; deux autres, rue du Faubourg-Arnaud-Bernard, 28.

(6) Les Carmes, treizième siècle. *Au Musée*, les débris du cloître.

(7) Les Augustins (aujourd'hui le Musée), cloître, clocher, salle capitulaire, sacristie, quatorzième siècle ; nef, quinzième siècle, défigurée.

(8) Le Taur, quatorzième siècle ; absides fin du quinzième siècle.

(9) Saint-Nicolas, nef, clocher du quatorzième siècle ; au portail, sculptures du quinzième siècle ; porte de sacristie (1562) ; voûte gothique de même date dans la même chapelle.

(10) Remparts élevés en 1345.

(11) Remparts et tours dans la prison militaire des Hauts-Murats et aux alentours ; ils doivent être antérieurs en grande partie à la reconstruction générale de 1345.

(12) Église de la Dalbade. Nef de 1501 à 1535 ; clocher fini en 1555 ; flèche démolie en 1793, reconstruite en 1885.

(13) Rue Philippe-Féral, chapelle de Nazareth, commencement du seizième siècle.

(14) Rue des Lois, collège de Foix (1457), construit par Pierre de Foix, cardinal.

(15) Place du Capitole, 1, collège Saint-Martial, tour et débris du quinzième siècle.

(16) Collège Saint-Raymond, construit par Martin de Saint-André, évêque de Carcassonne (1509-1545).

(17) Grand'chambre du Palais, construite en 1492, dans l'ancien Château-Narbonnais. Le Palais contient des débris de remparts et de la tour de l'Aigle, époque romaine.

(18) Place du Salin, 25, rue du Vieux-Raisin, 1, anciens bâtiments de la Trésorerie, quinzième siècle.

(20) Rue Malcousinat, 11, maison de Hugues Boysson, capitoul en 1468, tour et arrière-cour, fenêtre, cheminée armoriée.

(21) Rue de la Bourse, 20, P. del Faou, marchand (1495), cour bien conservée.

(22) Rue des Changes, 29, Pierre de Lancefoc, capitoul en 1480-1513; tour, voûte armoriée, entrée, rue Temponière, 10.

(23) Rue des Changes, 21, Boscredon, capitoul en 1504, salle curieuse, façade de bois.

(24) Rue Peyras, 10, Pierre de Sarta, capitoul en 1529, tour.

(25) Petite rue Saint-Rome, 4, Raymond Séguy, capitoul en 1527, tour.

(26) Rue des Changes, 20, tour, arrière-cour Renaissance. Delpech, capitoul (1554), ses armoiries.

(27) Rue Peyrolières, 18, maison des Ysalguier, tour.

(28) Rue Peyrolières, 3, d'Olmières, conseiller en 1515, tour.

(29) Rue Croix-Baragnon, 19, Bonnefoy, capitoul en 1513, tour très ornée.

(30) Rue Pharaon, 21, hôtel de Ruffy, porte très ornée.

(31) Rue de la Dalbade, 2, M. de Rivières, conseiller en 1516, cour, puits de fer forgé.

(32) Rue des Balances (Lycée), façade, seconde cour de l'hôtel de Bernuy, tour; dès 1505 Bernuy habite là. Devise : *Si Deus pro nobis*, etc., très joli portail.

Nous avons donné une longue série de maisons toutes postérieures au grand incendie de 1462; elles ne sont pas d'un égal intérêt, mais leurs dates rapprochées permettent l'étude suivie de l'architecture civile à Toulouse. On y peut joindre, rue des Tour-

neurs, 9, maison de C. Imbert, capitoul en 1510, une jolie voûte de rez-de-chaussée. Rue des Changes, au coin de la rue Peyras, statuette de saint Jacques dans une niche, signalée par Montalembert. Rue des Marchands, 37, un plafond et une porte remarquables du quinzième siècle. Rue de la Pleau, 17, maison des Lapleau. Rue du Vieux-Raisin, 29, tour de C. de Vabres, conseiller en 1483. Place Saint-Étienne, 6, cour, fenêtre aux armes de Catel, capitoul en 1498, ancêtre de l'historien. Rue de la Vache, 3, une tour et quelques fenêtres. Rue de la Dalbade, 37, tour dans la maison du docteur Bruni, capitoul en 1510. Rue Mage, 20, tour, voûte, joli monogramme. Rue Sainte-Ursule, deux tours remaniées. Rue Mirepoix, 5, un intéressant débris de cloître *en bois,* du collège de Mirepoix.

RENAISSANCE

François Ier.

1. Avant-porte de Saint-Sernin ; très joli travail.

2. Tour des Archives de l'Hôtel de Ville (1525). Inscription. Modifiée par les restaurations. La statue de bronze (œuvre de Jean Rancy, 1550) qui la couronnait est maintenant au-dessus de la colonne Dupuy.

3. Cour de l'hôtel Bernuy (1530) figure en moulage au musée du Trocadéro.

4. Rue du Vieux-Raisin, 32, maison de Béringuier-Maynier, capitoul en 1515, cour et arrière-cour, cheminée.

5. Rue d'Aussargues, ancien hôtel de Roquettes, quinzième siècle, tour de du Tournoër, président au Parlement (1528); sculptures remarquables.

6. Hôtel de Jean de Pins, évêque de Rieux, † 1537, cour.

7. Rue Ninau, 15, hôtel de P. Jaulbert, président (1534).

8. Porte de la Dalbade (1537).

9. Rue de la Dalbade, 31, M. de la Mammye, conseiller (1528), tour et galerie.

10. Rue de la Madeleine, 3, ancien hôtel des du Tournoër, quinzième siècle; cheminée de 1538, armes de Barrassy, capitoul (1537).

11. Rue Malcousinat, 11, M. de Cheverry, trésorier (1535); fenêtres, puits de fer forgé.

12. Rue des Changes, 23, Arnaud de Brucelles, hôtel daté 1544, très complet.

13. Au Jardin des Plantes, ancienne porte du Capitole, par Nicolas Bachelier (1545), mutilée.

14. Entrée de la rue du Vieux-Raisin, porte de l'hôtel de Vaisa, juge au Sénéchal.

15. Rue de la Dalbade, 25, cour de l'hôtel de Jean Bagis, conseiller en 1548.

16. Rue Espinasse, 1. Hôtel de Mansencal, président en 1538; escalier, cour, façade en partie détruite, remaniée sous Henri III.

Henri II.

17. Place d'Assézat, 7, hôtel d'Assézat (1555); Pierre Assézat, capitoul (1562); très beau[1].

18. Rue de la Dalbade, 22 (1556), hôtel de Gaspard Molinier, conseiller; cour, arrière-cour, cheminée, sculptures remarquables.

19. Rue du Vieux-Raisin, 32, hôtel de Jehan Burnet, greffier; partie antérieure des bâtiments.

20. Rue du Taur, porte du Séminaire de l'Esquile, œuvre de Bachelier (1557), année de sa mort; dégradée.

Charles IX, Henri III.

21. Rue de la Pomme, 5, hôtel de S. Buet, conseiller; porte et fenêtres; cheminée Henri IV mutilée.

22. Rue Saint-Rome, 39, maison d'Auger Ferrier, médecin de Catherine de Médicis.

Quelques débris moins importants : Une porte dans un jardin, rue Fermat, 3; hôtel de P. de Mansencal, avocat général; — rue

1. Depuis la mort de J. de Malafosse, M. l'abbé Douais a découvert dans les registres des notaires le bail à besogne, conclu le 5 mars 1538 entre Jean Bagis et Nicolas Bachelier, pour la construction de son hôtel; de même le bail à besogne conclu le 26 mars 1555 entre Pierre Assézat et Jean Castagné, pour la construction de sa maison sous les articles ordonnés par Nicolas Bachelier.

Saint-Remésy, 11, hôtel d'Hébrard et de Saint-Félix ; — rue des Filatiers, 9, une maison à pans de bois godronnés ; rue des Changes, 20, fenêtres ; — rue du Taur, 53, bas-relief sur une porte, enseigne probablement ; — rue Espinasse, 4, porte, armoiries de Tournier, capitoul (1552) ; — rue Duranti, hôtel Duranti, défiguré en partie ; — rue du May, hôtel de Dumay, capitoul en 1601.

Henri IV, Louis XIII.

De nombreux édifices, parmi lesquels :

23. Rue de la Dalbade, 29, hôtel de M. de Massas, conseiller en 1572, cour restaurée.

24. Rue des Changes, 16, M. de Saint-Germain, trésorier général, capitoul en 1590 ; escaliers de bois et galeries.

25. Rue Saint-Rome, 3, façade intacte.

26. Rue Riguepels, façade intacte[1].

27. Porte de l'Arsenal, transportée de la rue Lafayette à la Grande-Allée.

28. Cour Henri IV, au Capitole, 1604 et années suivantes. La partie inférieure de la porte Henri IV est du seizième siècle, la partie supérieure date de Louis XIII.

29. Les Chartreux, église, consacrée en 1612, portail, boiseries.

30. Rue et place de la Bourse, la maison des Marchands, 1606 (défigurée).

31. Rue de la Dalbade, 25, « Hôtel de pierre, » hôtel de M. de Clary, premier président (1611-1615).

32. Rue des Tourneurs, 45, dans la cour, ancienne façade déplacée très ornée de l'hôtel de M. de Caulet, conseiller en 1634.

33. Rue Nazareth, 4, hôtel de M. de Rabaudy, conseiller (1614).

Ce serait surcharger ce plan que d'indiquer le grand nombre de constructions élevées durant les deux derniers siècles, où l'originalité locale va se perdant. De l'époque romane à Henri IV l'on peut définir les caractères d'un *art toulousain ;* mais depuis

1. Maison aujourd'hui détruite. Voir *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France.*

Louis XIII il suit les leçons de la capitale. Seules, les *mirandes* du dernier étage persistent assez tard, conservant un cachet particulier.

Pour les grands monuments, voici quelques indications : Le pont, fondé par Nicolas Bachelier en 1543, continué par Souffron, terminé sur les dessins de Lemercier (1614), défiguré depuis ; au Capitole, la porte intérieure de la cour, élevée de 1676 à 1679 ; le petit cloître du Musée, élevé par Ambroise Frédeau, moine augustin (1626) ; l'hôtel Saint-Jean, rue de la Dalbade, construit par J.-P. Rivals, son élève. Les boiseries des chœurs de Saint-Etienne et de Saint-Sernin, deux plafonds de bois sculpté, au palais du Parlement, forment, avec les boiseries de l'église Saint-Pierre, un ensemble intéressant. Les hôtels encore debout sont nombreux et curieux : les rues Nazareth et de la Dalbade en comptent un certain nombre, ainsi que les rues environnantes.

Au dix-huitième siècle, nous devons : la chapelle des Carmélites, au grand Séminaire, superbement décorée par le peintre Despax ; la façade du Capitole, élevée par Cammas de 1751 à 1759 (sculptures de Parant) ; la Daurade, mesquine construction de Hardy (1775) ; le dôme des Chartreux (église Saint-Pierre), œuvre de Cammas (1775) (statues de Lucas). Il faut aussi signaler les travaux exécutés sur les quais et à Saint-Cyprien par les soins du cardinal de Brienne, la grille du cours Dillon et l'entrée monumentale de la Patte-d'Oie, avec les statues de Lucas ; le bas-relief des Ponts-Jumeaux, par le même artiste. De nombreux hôtels élevés avec goût datent de cette fin du dix-huitième siècle. Entre tous, l'hôtel Mac-Carthy, rue Mage, 3, est à remarquer.

1. Extrait de l'*Album des monuments du Midi*, 1re liv., p. 15, où se trouve le plan dont ce texte n'est que la légende.

LE CHATEAU NARBONNAIS

TOULOUSE ROMAINE ET LE PALAIS DU PARLEMENT

CAUSERIE [1].

Quand j'ai commencé à étudier l'archéologie toulousaine, ça été naturellement en lisant les œuvres de Dumège. Je fus bien vite étonné en voyant que d'un ouvrage à l'autre il répétait les mêmes choses, souvent dans les mêmes termes, durant des pages entières. Depuis lors, j'ai reconnu que le procédé ne lui était pas spécial. Tout dernièrement encore, j'étais frappé de voir M. Perrot faire une communication à l'Académie des Inscriptions sur les antiquités de la Troade, puis des articles dans le *Journal des Savants,* puis un article dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur le même sujet, avant de le traiter définitivement dans son volume de l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité.*

C'est que les classes de lecteurs sont très différentes

1. Pour tracer cette dissertation sur le Château Narbonnais et Toulouse romaine, Joseph DE MALAFOSSE fit preuve d'une force d'âme admirable, dominant ses cruelles souffrances avec une volonté étonnante, et l'on pourra juger que son intelligence supérieure avec toutes ses qualités rares ne fut jamais plus charmante ni plus vive. Il écrivit ces pages presque uniquement aidé par sa mémoire exceptionnelle, interrompu sans cesse, à toutes les heures du jour et de la nuit; pourtant son texte n'a pas de ratures! Il le termina au moment même où il cessait de pouvoir tenir une plume, et n'avait plus que le désir de consoler les siens et de remplir ses devoirs religieux.

suivant que l'on publie dans les intimidants recueils de l'Académie ou dans une *Revue,* et pour répandre des idées dans le public, il faut s'adresser à des publics divers, dès lors forcément se répéter ou à peu près; en résumé, il faut des coups de marteaux pour enfoncer un clou.

Ce préambule est pour prévenir les lecteurs que je vais répéter ici ce que j'ai déjà imprimé ailleurs; je suis obligé de temps à autre d'arracher les clous plantés par Dumège, et ils tiennent singulièrement. D'ailleurs, quelques notes éparses dans le *Bulletin de la Société d'archéologie* ne peuvent s'adresser qu'à ceux qui ont le courage de les y chercher. L'occasion de parler un peu plus longuement du Château Narbonnais m'est fournie par les deux intéressants articles de M. de Casteras, qui a pris un peu partout des indications sur le monument, théâtre des histoires qu'il raconte d'un style alerte.

Il y a naturellement beaucoup de Dumège là-dedans. Nous allons essayer de débrouiller le vrai et le faux si bien emmanchés dans les écrits du fécond travailleur, qui recueillait tout, puisait à toutes les sources, amplifiait, et finalement inventait pour donner tournure, transformant aisément en faits historiques les légendes les plus controuvées, fournissant au besoin des documents à l'appui.

Nous ferons un peu l'école buissonnière, car les renseignements sur le château lui-même sont peu de chose.

I.

Et d'abord, le château était de construction romaine (nous verrons tout à l'heure ce qu'en dit Noguier), pas

de doute là-dessus; mais Toulouse a été romaine plus de quatre siècles, il ne serait pas mauvais d'apporter un peu plus de précision dans la date du monument, et pour ce faire, il nous faut avoir une idée de la vie de Toulouse durant ces longues années.

Nous sommes malheureusement bien peu renseignés sur la Toulouse romaine, et il ne faut pas songer à en faire le plan comme on l'a fait naguère d'un façon si complète pour Lyon ou Nimes. Le seul monument dont les ruines soient encore apparentes se trouve justement à une telle distance de la ville actuelle qu'il semble placé là pour nous déconcerter, je veux parler de l'amphithéâtre de Saint-Michel-du-Touch. Son éloignement est tel que plusieurs auteurs ont cru qu'il était destiné aux divertissements d'un quartier à part de notre ville. Mais depuis les fouilles de M. de Sevin il n'est plus permis de douter; c'était bien un édifice digne d'une grande ville : l'arène avait 69 mètres sur 59, la construction au moins 28 mètres de largeur. A Narbonne, notre capitale, l'amphithéâtre avait une arène de 75 mètres sur 46^{m}60; l'épaisseur des constructions était de 23 mètres. Les célèbres arènes de Nimes ont une maçonnerie de 31^{m}50, une arène de 75 mètres sur 47. Comme l'on voit, les dimensions sont assez voisines. De plus, M. de Sevin a assez bien établi par un fragment d'inscription et les monnaies découvertes dans ses fouilles que la construction remontait au temps de Claude; ce serait donc un des plus anciens de la Gaule. La ville n'avait pas atteint encore une pleine prospérité, la bâtisse est faite avec une extrême économie. Mais pourquoi a-t-on choisi cet emplacement si éloigné? Constatons d'abord que les environs étaient peuplés à cette époque; des ruines

de l'église Saint-Michel ont été retirées plusieurs inscriptions, et naguère des travaux faits chez M. Ancely ont amené la découverte d'innombrables fragments de poteries dites samiennes. On devait à l'époque romaine, ainsi que de nos jours, boire ferme auprès de l'hippodrome. Les champs des environs sont remplis de débris de tuiles à crochet et d'amphores. Peut-être les fontaines si abondantes attiraient-elles la population à s'établir dans cette région ; mais je donnerais plus volontiers un autre motif. Les bancs rocheux qui forment le gué du Bazacle (*Vadaculum*) s'étendent assez loin dans la Garonne; les bateaux pesamment chargés qui arrivaient de Bordeaux et de toute l'Aquitaine ou qui s'y rendaient ne devaient pas pouvoir franchir l'obstacle; embarquement et débarquement ont pu se faire le long de la berge et attirer nécessairement une population nombreuse. Le gué, dont l'usage a précédé tous les ponts, devait être aussi très fréquenté, autre motif pour une agglomération [1].

La même rive gauche avait au siècle dernier les ruines d'un autre monument aussi indispensable aux Romains que l'amphithéâtre : l'aqueduc. Il partait de la Cipière, où Catel a vu le *castellum,* réservoir où se réunissaient les sources des environs, suivait le chemin qui porte encore le nom de *chemin des Arcs*, la rue des Teinturiers, et venait franchir la Garonne sur une série de piles dont certaines sont visibles aux basses eaux, pour déboucher en ville au point où était l'ancienne halle aux poissons.

De nos jours, on a installé les dépotoirs, les fabri-

1. On voit sur le plan Jouvin de Rochefort un point marqué : Port de Bordeaux, situé non loin de l'Embouchure.

ques d'engrais chimiques dans cette région pleine de verdure, de sources vives et claires, que les Romains avaient tout de suite su choisir pour y élever leurs villas.

Puisque nous en sommes aux monuments d'édilité, indiquons tout de suite celui qui se dissimule sous la rive droite : le réseau des égouts. En avant de la nouvelle école des Beaux-Arts, on voit un faible courant d'eau déboucher dans la Garonne. En 1887, pendant une pluie diluvienne, il grossit subitement au point de culbuter un bateau-lavoir dans lequel périrent plusieurs personnes. C'est le déversoir du réseau d'égouts romain. On atteint par une ouverture située dans la cour de l'École des Beaux-Arts ce canal dont la direction doit être sous l'ancien marché de la Pierre, puisque M. de Montégut dit qu'on l'y découvrit de son temps et qu'il passait sous la maison professe des Jésuites. Une branche dont l'écoulement est dans le sens de Saint-Sernin, vers le Palais, passe sous les maisons de la rue des Changes, une autre rue Baronie. Les deux premiers sont mentionnés dans le plan Jouvin de Rochefort. M. Esquié a fait une étude sur les deux derniers. Le radier est à près de 10 mètres au-dessous du sol ; la construction est de pierre très soignée. Il y aurait belle matière à étude pour un égouttier archéologue.

Paulo majora... Durant cette ère de prospérité, ce siècle de paix des Antonins, qui permit aux cités gauloises de se développer et s'enrichir à l'aise, les édifices de pierre et de marbre succédèrent à ceux de brique. Dans la Provence seule l'ère des César avait vu élever des constructions de ce genre. On les reconnaît à leur superbe appareil de grandes pierres assemblées sans

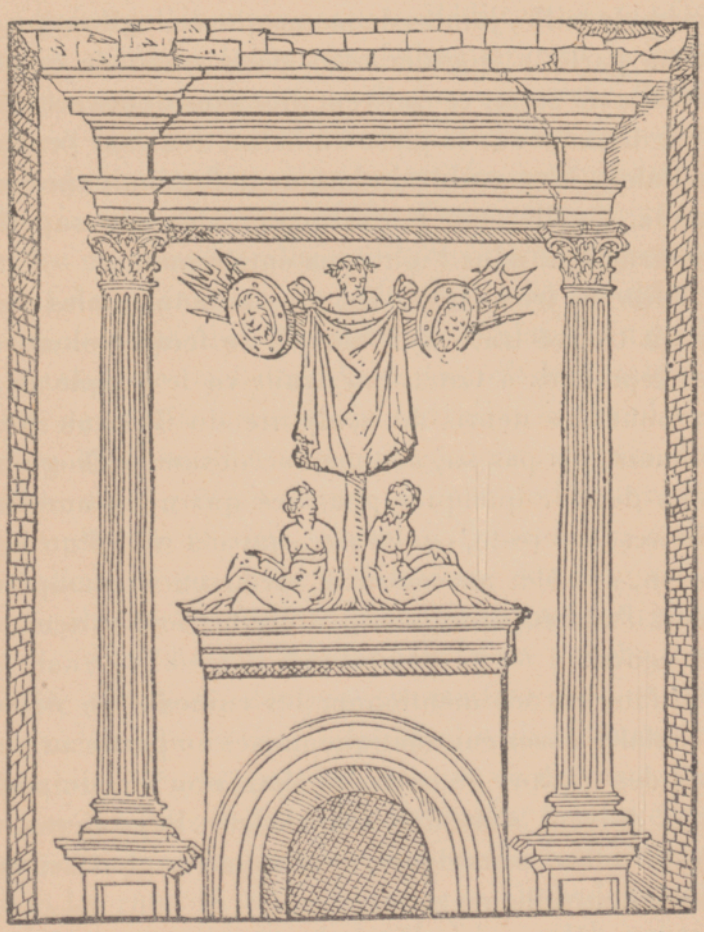
mortier, avec des crampons de fer ou de bronze. Le souvenir ou les restes de trois monuments de ce genre sont conservés à Toulouse.

D'abord le grand temple de marbre, découvert dans la Garonne, en 1609, par suite de la rupture de la chaussée du Bazacle. Catel, qui a vu cette ruine, donne des renseignements bien vagues sur son emplacement « proche le Bazacle. » Le bâtiment était carré, construit en marbre blanc, orné de sculptures; les colonnes de marbre noir avaient 3 mètres de circonférence, ce qui est énorme; leurs chapiteaux étaient ornés de hiboux sculptés. On puisa à même dans cette carrière pour jeter les fondations du quai Saint-Cyprien, prétend Rivals, qui nous a conservé les quelques débris sculptés que l'on voit au Musée. M. de Clary, qui construisait l'Hôtel de Pierre, prit quelques charretées de marbre précieux, ceux sans doute qui sont encastrés dans la cour. On douterait que l'édifice eût été de marbre si l'on ne voyait encore au Bazacle, au-dessous de la chaussée, quelques blocs roulés par les eaux et portant l'empreinte des goujons de fer qui les scellaient.

Dans les démolitions de l'église Saint-Jacques on a trouvé, durant notre siècle, deux autres colonnes de marbre noir et des fragments d'architecture de marbre blanc, également cramponnés avec des goujons de fer. Une de ces colonnes est dans le cloître du Musée, mais on a eu soin, pour le pittoresque, de la faire couvrir par des plantes grimpantes.

Un troisième monument nous est révélé par Noguier, c'est du Château Narbonnais qu'il s'agit. Le bon historien nous donne le plus de détails qu'il peut sur le monument qu'il a vu détruire en 1555. « La

ruine du Château, nous dit-il, fut de peu de jours faite pour raison de la pesanteur des grosses pierres, de quoi les murailles d'icelui étaient construites, n'étant d'aucun ciment ni mortier assemblées, mais seulement l'une à l'autre cramponnées. »



UNE PORTE ROMAINE DU CHATEAU NARBONNAIS
(Réduction du dessin pris par Noguier en 1555.)

Il a pris soin, de plus, de faire dessiner une porte ornée de colonnes et d'un trophée avec captifs, qui paraît être d'une époque relativement bonne, quoiqu'il

qualifie cette sculpture de gothique. En quel point du Château était-elle? c'est ce que sa description rend malaisé à comprendre, tout ayant été détruit. Cette entrée monumentale n'était pas un arc de triomphe isolé, car il était surmonté d'une « haute muraille de pierre de taille, jointes de même que celles dont piéça avons parlé. » Noguier nous parle aussi de quatre portails *de suite,* ce qui veut dire sans doute accolés, deux donnant sur la place du Salin, deux sur l'enclos du Palais. L'ensemble du bâtiment dominait une cour carrée. Quelle était la destination de cette superbe construction, nous l'ignorons entièrement.

Voilà les trois ruines les plus monumentales dont on ait trouvé trace à Toulouse. Je ferais volontiers des reproches à Catel, qui ayant vu le temple de la Garonne, les débris de sculpture du Château Narbonnais, n'a pas su, comme son devancier Noguier, nous donner quelques planches qui nous auraient éclairés. Au reste, ce dernier, qui n'a rien d'un historien, semble, au contraire, avoir eu un tempérament d'archéologue; son histoire est fort curieuse à cet égard.

Il faut encore mentionner les ruines d'un édifice circulaire assez énigmatique, mises en partie au jour lors des travaux de la rue de Metz, non loin du pont; elles doivent s'étendre sous la rue Peyrolières, et c'est à elles, sans doute, que cette rue doit ses curieux dénivellements.

A première vue, on eût pensé à un théâtre ou amphithéâtre. M. Esquié, qui seul les a étudiées, croit à un château-d'eau. Dans presque toutes les rues de l'ancien Toulouse, sur tous les points, dès que l'on descend dans les fouilles aux environs de 4 mètres,

les débris romains apparaissent ; mais nous avons signalé tout ce qu'elles ont révélé d'important.

Durant les trois premiers siècles de notre ère, Toulouse n'a guère fait parler d'elle. Ce devait être surtout un centre de commerce important, grâce à son admirable situation entre la Méditerranée et l'Océan, au point où les marchandises quittent la voie de terre pour descendre le fleuve, au même point aussi où la Garonne et l'Ariège viennent apporter les produits des deux grandes vallées pyrénéennes. Le fleuve était sa vie, sa raison d'être ; aussi voyons-nous les monuments plus nombreux dans son voisinage. Le voyageur qui arrivait par la voie venant de Narbonne rencontrait d'abord dans la plaine, au pied des coteaux de Pech-David, au lieu dit le Feretra[1], auprès de l'église actuelle du Calvaire, le grand cimetière déjà établi à l'époque gauloise, auprès du chemin, ainsi qu'était l'usage dans toute l'antiquité. Arrivé près de la ville, il devait franchir un petit cours d'eau devenu plus tard le fossé des remparts. Sur sa droite s'élevait le monument englobé plus tard dans le Château Narbonnais ; à sa gauche, un quartier populeux, des rues descendant au port (la construction de la digue du Moulin du Château a fait établir le Port-Garaud au-dessus) où devaient débarquer marbres et bois des Pyrénées ; la voie continuait côtoyant la Garonne, comme le font actuellement les rues de la Fonderie, de la Dalbade et des Couteliers ; vers la rue de la Madeleine débouchait l'aqueduc et probablement aussi un pont. Plus loin il rencontrait le grand monument circulaire enseveli

1. Dont le nom a survécu dans le mot *Fenetra*.

sous la rue Peyrolières. Au delà, le lacis des rues devient plus compliqué. En avant de la Daurade, le port actuel a remplacé un ancien débarcadère nommé Viviès au moyen âge. C'est sur sa rive (à cinq cents pas de l'église, dit M. de Montégut) que s'élevait le temple splendide, de Pallas sans doute, le temple de marbre orgueil des Toulousains. L'établissement de la digue du Bazacle a bouleversé l'aspect de cette partie de la ville et submergé le rivage ancien.

De là, on voyait sur l'autre rive se succéder d'importantes constructions (Noguier parle de ruines superbes à Borrassol et aux environs) dominées par l'amphithéâtre, qui, planté sur la terrasse de Lardenne, permettait aux spectateurs des hautes précinctions d'embrasser de l'œil le spectacle de la couche étincelante du fleuve, bordé d'édifices et de chantiers animés. Une seconde voie partant du même point, de la porte Narbonnaise plus tard, n'épousait pas la courbe du fleuve ; elle continuait à peu près, droite comme à présent, par la rue Pharaon, des Filatiers, des Changes, Saint-Rome et du Taur, où déjà commençait la campagne, puisque l'on y a trouvé des tombeaux ; au reste, dans tous ces quartiers neufs ou remaniés récemment, qui s'étendent sur la gauche de cette rue et où Toulouse s'est si démesurément accrue, aucune découverte n'a jamais été signalée. Cette artère était importante ; nous avons vu que l'égout en marquait le tracé : c'était la prolongation de la voie venant de Narbonne vers le Quercy et l'Agenais. Sur le reste de la ville nous n'avons que de bien vagues indications. Un cimetière important, situé à Terre-Cabade, semble indiquer une autre voie dans cette direction.

Venons-en au monument le plus connu et le plus étudié, à l'enceinte romaine qui nous ramènera au Château Narbonnais.

Après cette ère de tranquillité, ce siècle des Antonins, unique dans l'histoire de l'humanité, où la Gaule jouit d'une prospérité admirable, les troubles se multiplièrent. Dès 197, Lyon est détruit par Septime-Sévère, de dures répressions s'étendent sur tout le pays; au troisième siècle, les Germains deviennent menaçants; en 276, les Francs ravagent précisément la Gaule, soixante villes sont ruinées, puis c'est l'insurrection des Bagaudes. Les temps de vie paisible et désarmée étaient finis, il fallait pourvoir à la sûreté non seulement de la frontière mais de chaque ville.

Un éminent archéologue belge, M. Schuermans, est arrivé à établir qu'une mesure générale, une loi ordonnant d'entourer de remparts les villes de l'empire, fut édictée par Dioclétien et Maximien. L'étude de plus de cinquante enceintes fortifiées de la Gaule a révélé le caractère spécial de ces constructions, caractère qui ne peut résulter que d'une disposition de cette loi. A la base du rempart, un énorme massif de pierre renferme, soigneusement protégés, des débris de temples et tombeaux, des inscriptions, fragments de ruines faites par les barbares, ou des édifices sacrifiés à la nouvelle défense. Cette mesure universelle ne peut résulter que d'un article de la loi ordonnant de sauvegarder dans les remparts — *monuments religieux* — les débris des choses saintes ou religieuses, comme temples et tombeaux.

L'appareil au-dessus de ce massif et très caractéristique dans la plupart des cas, c'est celui qui ré-

gna au quatrième siècle : petit appareil de pierre cubique avec chaînages de briques, revêtant un massif de blocage. L'enceinte de Toulouse est certainement une des plus vastes de cette époque : trente tours environ, rondes ou demi-circulaires, faisaient saillie sur la courtine. Elle ne présente pas le massif de pierres à la base, pour la bonne raison que dans notre ville de briques il serait encore impossible de trouver assez de grosses pierres pour fournir pareil socle ; mais nous verrons qu'elle contenait aussi des débris de monuments[1]. L'appareil caractéristique est signalé par tous ceux qui ont décrit le rempart. Un double bandeau de pierres de petit appareil de cinq et six assises, interrompu par un chaînage de briques, régnait partout à la base ; au-dessus, la maçonnerie était parementée de briques seulement. Le massif est formé d'un blocage de cailloux et briques noyés dans un ciment d'une ténacité extraordinaire ; l'épaisseur totale est de 2 mètres.

En prenant le point de départ en aval, les auteurs divers nous apprennent que l'on a rencontré le mur romain à l'angle du quai Saint-Pierre et du Port, du côté de la rue des Blanchers. Là s'ouvrait jadis une porte dite Porte-Peinte. Il traversait l'hôpital militaire actuel, les Jacobins, la place du Capitole, où une porte s'ouvrait à peu près au point où est le kiosque des omnibus : c'était la Porterie, *Porta arietis*, pour les érudits fantaisistes de la Renaissance ; elle donnait issue à la grande voie romaine dont nous avons parlé. Un lambeau de mur a été

1. Quatre fragments conservés au Musée proviennent positivement des destructions de l'enceinte. (Voir Catalogue de 1861.)

conservé par le soins de la Société archéologique dans le square du Capitole. Il faut regretter qu'une tour, premier asile du corps municipal toulousain, toute voisine de ce fragment, ait été sacrifiée naguère, comme tant d'autres restes vénérables, à la restauration de notre Capitole ; c'eût été un fort joli spécimen de l'enceinte romaine, car elle était encore fort bien conservée. Le long de la rue du Rempart-Saint-Étienne on trouve encore des vestiges dans les caves. A partir de ce point, les vieux remparts n'ont cessé d'être employés pour la défense de Toulouse que lors du déclassement; on les trouve figurés sur tous les anciens plans. Je n'insisterai pas. Près du Jardin-Royal, plusieurs souches de tours sont encore debout ; enfin, dans la prison des Hauts-Murats, l'une d'elles subsiste intacte ou à peu près. On suit aisément la muraille dans les caves de la rue des Fleurs, au-dessous de la Cour d'assises, où l'on voit deux pans de mur de la tour de l'Aigle dont nous reparlerons, à l'entrée de la grand-chambre. Arrivé à la hauteur du tribunal actuel, le rempart rencontrait le monument dont nous avons parlé et dont Noguier nous a donné une description trop obscure.

L'architecte ne le démolit pas, mais résolut d'employer ces robustes murailles en grand appareil comme forteresse; ainsi fit-on à Tours pour l'amphithéâtre. Nous ignorons l'aspect qu'il présentait avant, mais Noguier nous éclaire un peu mieux sur les défenses qui furent ajoutées ; laissons-le parler : « Entre autres choses, ce Château avoit deux grosses tours, l'une regardant le midi, l'autre le septentrion, lèquelles démolissant on été trouvées par le dedans fabriquées de terre ferme, de terre cuitte, de cailloux

ensemble joints à force de chaux vive (plus durs et plus forts que n'est le fer tiré du creux des fiers rochers) *et de grosses pierres de taille, aiant plus tôt apparaissonce de dépoilles, reliques et vestiges de ruines d'autres batimens que d'avoir été faites à propos.* Leur entredeux était de même que le demeurant, et tellement rempli, que le tout sembloit une plateforme de grande forteresse, comme nous l'avons veu... » La précision de la description que j'ai soulignée ne laisse aucun doute : les tours du Château Narbonnais avaient à leur base, comme les enceintes contemporaines, les débris des monuments religieux sacrifiés à la construction de l'enceinte ou déjà détruits, et cela nous renseigne sur leur date. Les deux tours étant l'une au nord, l'autre au midi, et leur *entredeux* (je suppose que c'est de la courtine qu'il s'agit) formant avec elles une terrasse, on se rend compte que cet ouvrage de défense ne regardait pas le dehors, comme on l'aurait naturellement supposé, mais était parallèle à la rue de l'Inquisition, une tour menaçant l'extérieur, l'autre la ville. C'est tout ce qui restait au temps de Noguier ; mais il est fort probable qu'au temps de sa construction l'ouvrage fut un quadrilatère, d'autant que le chroniqueur nous dit que cette fortification prenait un côté d'une cour carrée.

Voilà donc, si je ne me trompe, l'acte de naissance du Château Narbonnais tiré au clair.

Au-dessous de sa courtine, le rempart reprenait et s'ouvrait aussitôt par la porte Narbonnaise donnant issue à la grande voie. Noguier a vu démolir cette porte, qui était tout contre l'entrée de l'Inquisition. C'est donc une erreur de dire, comme tant d'auteurs

le répètent, que le château s'étendait jusqu'à la Garonne. Jamais il n'a été prolongé au delà de la voie d'entrée de la ville, nous le prouverons pour le moyen âge ; on n'établit pas un château fort à cheval sur une rue.

Après la porte le rempart continuait ; on en voit la tranche dans le mur du couvent des Réparatrices, ancienne Inquisition ; au coin de l'escalier du mou-



RESTES D'UN GRENIER DU MOULIN DU CHATEAU NARBONNAIS
D'où on a extrait les fenêtres réédifiées au Jardin-des-Plantes.

lin, il faisait un angle droit et courait parallèlement à la Garonne. Un fragment très complet, surmonté de trois fenêtres romanes (figuré ci-contre), existait

encore dans ce quartier il y a une trentaine d'années. L'habitude était venue de le nommer Château Narbonnais. En réalité, c'est d'un *grenier* du moulin du Château qu'il s'agissait, comme on voit dans les vieux cadastres. Quand on le démolit, les archéologues s'émurent; le fragment fut rétabli au Jardin-des-Plantes avec un soin scrupuleux, une inscription fut préparée. Depuis, un lierre planté au pied a si bien prospéré, qu'appareil, fenêtres, etc., tout est invisible.

Nous ignorons à peu près complètement le tracé du rempart le long de la Garonne. Dans la Fonderie, aujourd'hui Faculté catholique, il a été retrouvé et une statue en a été extraite. C'est une erreur de Dumège de penser qu'il franchissait le fleuve et enveloppait Saint-Cyprien; les fleuves étaient, comme les rivages de mer, un des points faibles que l'on fortifiait avec le plus de soin. Nous verrons pour Saint-Cyprien ce qui avait été construit à cette époque.

Cette énorme construction devait à peine être terminée quand Ausone la célébra dans son poème *De claris urbibus :*

> Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam
> Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens.

Il ajoute trois vers qui sont restés un logogriphe pour Catel et la plupart des historiens, et auxquels on a donné les explications les plus bizarres :

> Quæ modo quadruplices ex se quam effuderit urbes
> Non ulla exhaustae sentit dispendia plebis
> Quos genuit cunctos gremio complexa columes.

Il me semble que c'est justement à cette cons-

truction que fait allusion le poète. Pour grande que soit l'enceinte, elle a laissé en dehors quatre faubourgs ou quartiers dignes du nom de ville, mais qui font toujours partie de la cité; de là ces phrases alambiquées et l'épithète de *Quintuplicem Tolosam* donnée dans l'épître 24 à Paulin. Quant à chercher où étaient ces quatre faubourgs, ce qui a donné lieu à force rêveries, ce n'est point notre affaire.

Quand il en vient à parler de cette belle enceinte, dans ses *Institutions toulousaines*, Dumège se livre à sa folle imagination; il baptise des tours : de *Car*, de *Nun César;* il fait d'elles et de la tour de l'Aigle la prison des martyrs chrétiens; une girouette en forme d'aigle, que vit Noguier, devient l'aigle romaine, et pour comble, il fait décapiter dans les cachots les otages remis par les Toulousains à Simon de Montfort. Il avait cependant la Chanson de la Croisade en main, il la cite assez compendieusement, et pouvait vérifier que personne ne fut décapité.

« On croit, dit-il, et ceci ne paraît pas douteux, que le *Château Narbonnais*, après avoir servi d'habitation aux magistrats romains, devint le palais des trois dynasties des rois de Toulouse et plus tard celui des ducs d'Aquitaine... »

Cette phrase un peu dubitative est passée sous la forme d'affirmations dans bien des auteurs postérieurs.

Voyons un peu ce qu'il y a de fondé.

Les magistrats romains, procurateurs ou gouverneurs de la Province, ne résidaient pas à Toulouse mais bien à Narbonne; ils passaient une fois

par an dans la *civitas*, rendaient la justice, levaient les impôts, revisaient les actes des autorités locales; le tout devait se passer au Forum ou dans quelque basilique, tout comme à Rome.

Je n'ai vu nulle part que chaque *civitas* ait élevé un monument pour loger cet inspecteur durant quelques jours. La forteresse élevée au troisième siècle dut servir au logement d'une garnison, je suppose. Quant au monument antérieur, faut-il y voir le Capitole, comme on l'a voulu? Ce sont les actes du martyre de saint Sernin qui nous révèlent l'existence d'un Capitole, sans que nous ayons d'autres renseignements à son sujet. Mais justement la tradition la plus vénérable fait arrêter à l'église du Taur l'animal furieux, parti du Capitole. Le trajet à travers toute une ville est impossible. Catel met le Capitole juste en face du monument actuel, mais l'hypothèse est sans fondement. C'est, ce me semble, vers la Daurade qu'il faudrait chercher un monument. Un fait semble fournir un vague indice : le Capitoulat de la Daurade, sans raison apparente, a toujours eu le pas sur les autres; il y a peut-être là la trace d'une prééminence attachée au siège de l'autorité locale.

Les rois wisigoths prirent-ils la forteresse pour palais, je ne le crois pas du tout. Si l'on veut bien juger de ce qu'était le château *romain* on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le plan du Palais de Justice qu'a publié M. Duboul dans *La fin du Parlement de Toulouse*. Sur l'emplacement du tribunal actuel, à peu près, on voit un carré assez régulier coupé en deux par la rue Neuve, limité par la rue de l'Inquisition, la place du Palais, les constructions du

Parlement et la cour du Palais; des maisons louées à divers occupaient ce local : c'est l'emplacement exact de ce qu'a vu démolir Noguier de la construction primitive.

Il y a, certes, place pour une belle forteresse, mais à l'époque romaine on ne confondait pas forteresse et palais.

Les rois barbares, wisigoths, francs ou autres s'assimilaient vite à la vie luxueuse des Romains; pour eux, pour leur nombreux fidèles il fallait les larges espaces des villas somptueuses; ils n'allaient pas échanger leur plantureuse existence errante contre une vie resserrée entre des remparts. Qu'on se souvienne du palais de Théodoric à Ravenne, de l'installation des mérovingiens au palais des Thermes; jusqu'à la fin, les Carolingiens ont vécu dans les vastes villas. Catel, qui avait le coup d'œil le plus sûr, a tout de suite reconnu combien le Château Narbonnais convenait peu à de puissants rois, et avec sa connaissance approfondie des antiquités locales, a songé, ce qui est plus probable, à ce vaste ensemble de ruines qui occupait une grande partie de Saint-Cyprien et que l'on nommait château de Peyrolade. De la porte de Peyrolade à celle de Taillefer, il y avait l'espace d'une petite ville. C'est sur les anciens plans, et spécialement sur le plan manuscrit de 1690 qui se trouve aux archives de la ville, que l'on peut apprécier ce que devait être ce château, où trois ordres religieux se taillèrent de larges enclos. L'aqueduc le traversait et y laissait une partie de ses eaux pour alimenter des thermes, d'où le nom de Peyrolade (*peyrol*, chaudron) resté à toute la construction. Le nom encore subsistant

de la rue de la Laque n'évoque pas le souvenir du vernis oriental, mais bien de quelque réservoir ou étang. *Etiam periere ruinæ.* Mais il nous reste un dessin de la porte dite de Taillefer, et les vieux plans portent l'indication des ruines. Pour ce que nous pouvons en savoir, la construction serait très convenablement datée de l'époque wisigothe; elle est, en effet, en petit appareil avec chaînage de briques. Je ne parlerai pas des rêveries de Noguier et Chabanel sur la fille du roi Marcellus et sur la reine Pédauque transformée en Ranachilde, bien plus intéressantes cependant que les folles divagations de Dumège sur la nymphe Austris, car elles sont un effort pour interpréter la tenace tradition populaire attachant le nom de la reine Pédauque à toutes les constructions romaines de cette région.

Cette légende n'est pas méprisable, et le Château Narbonnais n'offre rien de pareil. L'installation des rois wisigoths dans cette sorte de petite ville où leur cour bariolée de sénateurs romains et de guerriers barbares pouvait tenir à l'aise, où tous les délices de la civilisation pouvaient s'étaler dans de vastes jardins, tandis qu'auprès la forêt de Lardenne leur offrait le plaisir favori de la chasse, n'a rien que de très vraisemblable, d'autant qu'il ne faut pas oublier qu'ariens ils campaient en pays catholique et hostile; lors d'un siège, le Château Narbonnais pouvait devenir un traquenard entre l'ennemi extérieur et une insurrection. Ici, la ville maintenue par une forte garnison, ayant une sorte de seconde cité à eux, ils pouvaient vivre en plus de sécurité. Ai-je besoin de citer les Mérovingiens établis de même hors l'île de Paris dans le palais

des Thermes? Les rois et les ducs d'Aquitaine, si mon hypothèse est vraie, différaient assez peu de mœurs avec eux pour continuer à jouir de leur installation.

Mais quand donc alors le Château Narbonnais est-il devenu la résidence souveraine, le siège du pouvoir? Tout simplement à l'époque où l'on s'est mis à habiter des châteaux, dans ces années noires des neuvième et dixième siècles, où l'on ne pouvait avoir de sommeil tranquille qu'à l'abri d'épaisses murailles, où un nouveau danger, normand, hongrois, comte rival, surgissait chaque jour, au temps, en un mot, où est née la féodalité, où la terre de France s'est hérissée de châteaux, et le mot palais est devenu vide de sens.

Le premier hôte seigneurial du Château Narbonnais a bien pu être le premier comte de la ville, Frédélon; j'ignore quel est l'acte le plus ancien en date du Château Narbonnais. Mais on comprend aisément l'importance que prit durant ces siècles troublés où la campagne se désertait, où la population s'étouffait partout à l'abri des murailles des villes, la robuste forteresse, construite, comme on ne le savait plus faire, en blocs de pierre énormes, avec cette haute terrasse flanquée de ses deux tours d'où les machines pouvaient battre les dehors, la ville et la Garonne. La série des comtes qui se succédèrent sur le trône, on peut le dire, de Toulouse dut rendre logeables, augmenter les fortifications; mais les documents nous font absolument défaut à ce sujet, et c'est à l'agonie de ce pouvoir qu'il nous faut arriver pour étudier le château tel qu'en ont hérité les rois de France. Il est pour le

poète de la croisade contre les albigeois « le plus fort château qui se vît en plaine. »

Il figure sur le sceau des derniers comtes où l'on voit un personnage assis tenant d'une main le glaive, de l'autre un château; il figure aussi sur le



SCEAU DE RAYMOND VII, COMTE DE TOULOUSE

sceau de la communauté de Toulouse où il symbolise la cité, en pendant avec Saint-Sernin symbolisant le bourg. Mais ces représentations héraldiques ne peuvent être employées comme documents.

Au treizième siècle, après les prospères années du gouvernement comtal, Toulouse s'est augmentée d'un bourg populeux formé autour de Saint-Sernin et de Saint-Pierre-des-Cuisines. La nouvelle ville a son enceinte fortifiée qui n'est qu'en pisé et qui se

soude à celle de la cité au Bazacle et auprès de la place Lafayette actuelle. Une importante modification a été apportée à la défense romaine. En avant, une seconde ligne a été tracée couverte par un fossé profond, par une muraille peu forte probablement; palissade certainement dans une partie du parcours; de fortes barbacanes s'arrondissent en avant de nombreuses portes; entre la muraille et le premier retranchement s'étendent les lices, vastes espaces libres où peuvent se masser de nombreux combattants. De la porte Montgaillard à la porte Narbonnaise, les lices étaient une dépendance du château; il s'agrandissait ainsi d'une énorme *baïle*, comme l'on disait alors, où toute une petite armée pouvait camper, entasser ses provisions, fourrages et vivres. Il est probable que vers le dehors le second mur était plus puissant que pour le reste de l'enceinte.

Quant au mur romain ou *sarrazinois*, comme s'exprime la Chanson, de la porte Montgaillard au Château, il comptait quatre tours : l'une dans les Hauts-Murats, qui existe encore, deux assez espacées, et toute voisine du Château cette tour de l'Aigle qui joue un tel rôle dans les ouvrages de Dumège. Il ne paraît pas que sur la plus grande partie de ce rempart les comtes aient songé à le doubler d'une défense vers la ville. Cependant, il semble bien qu'à partir du coin où la rue des Fleurs fait un coude brusque, les bâtiments du château primitif aient été agrandis.

Si l'on suit sur les vieux plans le tracé de la ruelle des Arcs *fermée* qui débouchait à ce point, de la place du Salin, de la rue du Crucifix et de l'Inquisition, on dessine un assez vaste demi-cercle

qui s'ouvrait par trois rues. L'une, sur la rue de l'Inquisition, avait encore, il n'y a pas cinquante ans, une porte gothique du quatorzième siècle qui avait dû succéder à une plus ancienne; l'autre ouverture était directement en face de la porte du château; la troisième était à ce coude de la rue des Fleurs dont je parle. La première portait le nom de rue du *Bocal,* si souvent employé dans la Chanson de la Croisade pour indiquer un passage fortifié. Je crois reconnaître dans cet espace assez vaste où fut construite la Monnaie et que les maisons particulières envahirent peu à peu, comme elles firent plus tard du Palais lui-même, une première cour défendue par une enceinte peu importante, indispensable au château pour être raisonnablement éloigné des maisons.

Du côté de la porte Narbonnaise, le château n'était pas plus étendu qu'à l'époque romaine. Malgré ce que l'on a dit, nous en avons la preuve par ce fait que lorsque saint Dominique vint à Toulouse, il s'établit chez Pierre Cellani dont la maison touchait le rempart; or, cette maison devint l'Inquisition, où l'on voit encore la cellule de saint Dominique, et elle est juste de l'autre côté de la rue et de la porte qui existait à cette époque.

Voilà ce que nous savons sur le château tel qu'il fut livré en 1215 à Montfort avec le comté de Toulouse. Aussitôt maître de la place, Montfort fit raser les remparts de la ville, les tours des particuliers, et s'efforça de rendre sa forteresse plus redoutable aux Toulousains qu'aux dehors de la ville. Guillaume de Puylaurens nous donne des détails précieux : « Il fit vider les tours qui étaient emplies de

terre comme elles le sont de nouveau, ouvrir une porte vers l'Orient pour pouvoir entrer et sortir sans passer par la ville. Il fit dresser du côté de la ville d'énormes fossés et les arma de palissades et chevaux de frise. » Aussi, lors de l'insurrection de 1217, les Toulousains furent-ils obligés d'établir une nouvelle enceinte fort en arrière. « Ils se barricadèrent en face du château, dit le même Puylaurens, avec des palissades, d'énormes poutres, creusèrent des fossés, depuis la pointe du Tourret jusqu'à la pointe Saint-Jacques. » Le Tourret ou Tourril était une tour située à l'angle du rempart, au coin de l'escalier du Moulin du Château. La pointe Saint-Jacques doit s'entendre de l'extrémité de la rue de ce nom, tout proche la porte Moutoulieu. On voit quel large espace le château tenait en respect. La construction en terrasse déroutait les soldats de Montfort habitués aux multiples étages, aux escaliers compliqués, aux meurtrières des châteaux du Nord. On dût essayer de modifier les murailles romaines d'après les principes de fortification de l'époque.

J'ai conté longuement déjà ce siège mémorable[1]. Le poète de la croisade ne nous donne que peu de renseignements sur la forteresse : il nous apprend que la tour qui regardait la ville se nommait *Ferraude*, il nous parle souvent de la *grande salle au riche pavage* où se tenait le conseil, de la large porte d'entrée, et c'est tout. Lors de leur retraite, les croisés mirent le feu au château, mais il fut vite éteint. On se mit rapidement à réparer les dé-

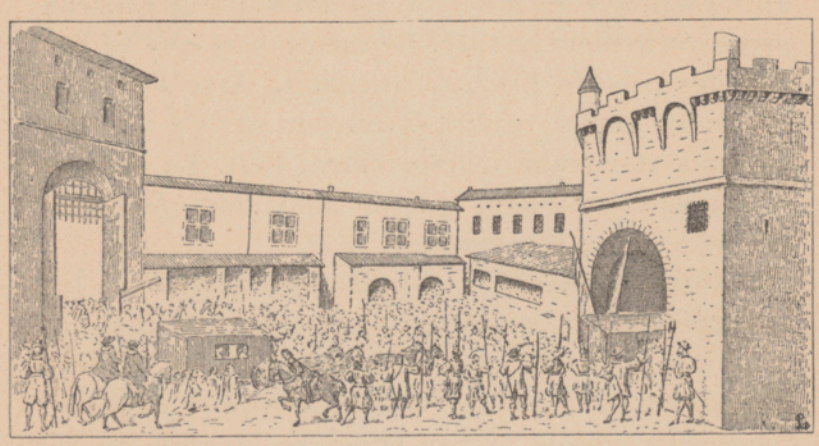
1. Le siège de Toulouse par Simon de Montfort, *Revue des Pyrénées*, t. IV.

gâts du siège, les tours furent terrassées à nouveau, et en 1219 Toulouse repoussait les assauts des croisés menés par Louis, fils de France.

Par le traité de Paris, Raymond VII livra le château pour dix ans au roi de France, s'il y voulait tenir garnison. L'infortuné comte dut être peu tenté de faire embellir ou fortifier cette résidence dont il n'avait qu'une précaire jouissance.

J'ignore si son successeur Alphonse de Poitiers entreprit les travaux qui étaient en cours en 1282, mais Catel nous apprend qu'à cette date le roi acheta aux juifs leur cimetière pour agrandir son château. C'est à cette époque que j'attribuerais volontiers la reconstruction des remparts extérieurs. Dans un jardin mitoyen des Hauts-Murats on voit sa face ouest; elle est percée d'une grande porte ogivale dont les claveaux supérieurs seuls émergent de terre; ils ont bien le caractère du treizième siècle. Il paraît que la partie supérieure de l'épaisse muraille renferme un chemin de ronde. Le rempart court uniforme le long des Hauts-Murats, au pied des terrasses des maisons élevées sur l'emplacement de la sénéchaussée. Au point où commence le Palais de Justice il s'infléchissait, et il est dissimulé derrière des maisons s'il n'est entièrement détruit; il était renforcé de dix puissants contreforts massifs, carrés, semblables à des tours pleines, assez inégalement espacés, dont le sommet devait être destiné à recevoir des hourdages en saillie. Assez près de la porte Narbonnaise une grosse tour carrée s'éleva qui, plus tard, fut surmontée d'un petit dôme à huit pans et devint la tour de l'horloge. Quant à la porte Narbonnaise, à l'entrée de la barbacane, un grand

arceau flanqué de deux tours barlongues vint doubler sa défense, car la porte romaine fut conservée plus loin. La rue entre deux portes existait encore au seizième siècle.



ENTRÉE DE LOUIS XIII A TOULOUSE

Entrée de la Barbacane. La porte Narbonnaise.

Les dehors ainsi protégés, il ne paraît pas que les précautions de Montfort furent renouvelées vers la ville.

C'est sans doute à cette époque que les lices furent coupées de murs transversaux. Un premier limita la prison des Hauts-Murats, où Catel nous dit qu'on enferma les hérétiques, un second limita le Château proprement dit d'avec le long espace qui devint la sénéchaussée.

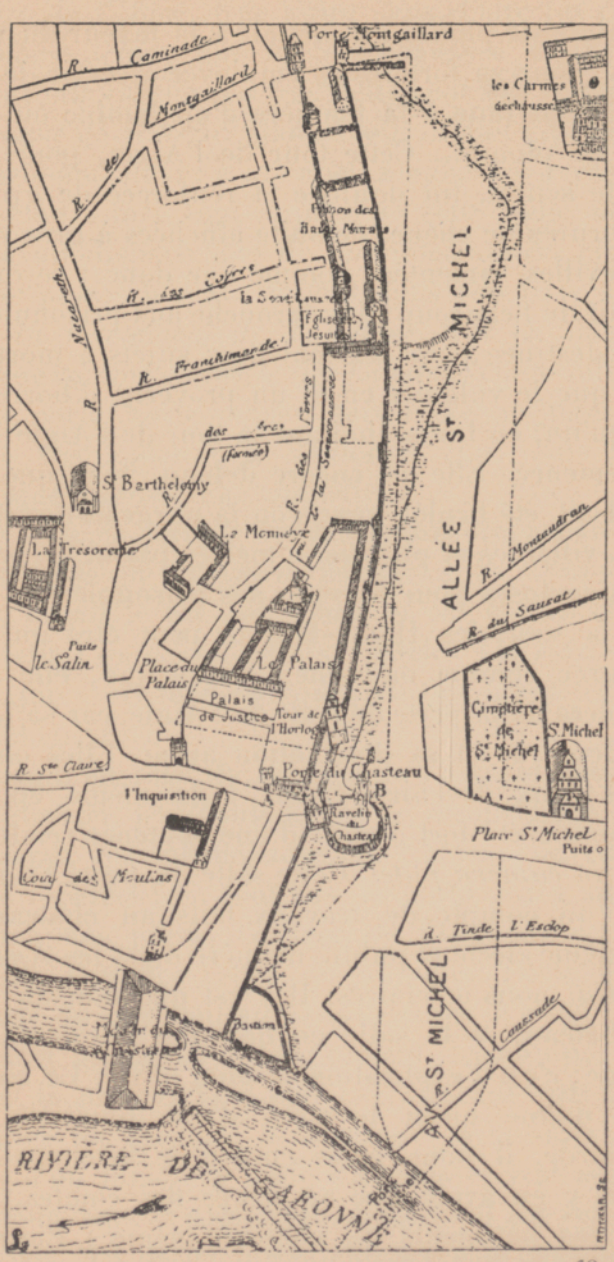
Sur la rue entre deux portes, au coin jouxtant la porte extérieure, fut élevée la maison de garde ou conciergerie : à quelle époque, je ne sais; à côté s'ouvrait une porte donnant sur la longue cour, elle était située juste contre le vieux bâtiment.

En 1271, à la mort d'Alphonse de Poitiers, Guil-

laume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, hissa la bannière fleurdelisée au sommet des tours, et reçut les hommages de tous les vassaux réunis dans l'acte connu du *Saisimentum*, dans le *Palais royal du Château Narbonnais*. C'est alors que le Château prend réellement ce titre. Le même sort que le Palais des rois de France l'attendait. Avec l'autorité royale la justice royale s'y introduisit, s'y installa, s'y étala et envahit définitivement tout. Le château n'existait bientôt plus que de nom; aux *fervestus* succédaient les *Chicaneaux*.

Justice du sénéchal, on tailla pour celui-ci un bel emplacement entre les Hauts-Murats et le Château, ainsi que je l'ai dit, et là s'éleva le logis de la Sénéchaussée, au bout de la rue Darquier actuelle, longtemps rue de la Sénéchaussée. Justice du viguier, pour celui-ci aussi un logis plus proche du Palais; le viguier en était gouverneur. Sur l'emplacement de la cour actuelle, la place se nomma toujours place de la Viguerie. Justice du juge d'appeaux, justice du juge ordinaire.

Pour ces différents tribunaux, une grande salle fut construite proche la tour de l'Aigle; elle porta le nom de *Salle neuve* et servit indistinctement aux séances des diverses justices. C'est là qu'en 1307 furent amenés les Templiers de Toulouse; ils étaient encore détenus en 1313 dans la prison de la Salle neuve, vraisemblablement la tour de l'Aigle, et je crois que c'est ici le lieu de parler de cette tour, que Dumège voulait rendre légendaire. Voici le passage de Noguier : « L'édifice du Château s'allait niveler et ajouter à une tour ronde bâtie de terre cuite, nommée la tour de l'Aigle, d'autant qu'à son coupeau,



RÉDUCTION D'UNE PARTIE DU PLAN MANUSCRIT DE 1680
Sur laquelle on a indiqué l'emplacement actuel du Palais de Justice, de ses abords, et de l'Allée Saint-Michel.
A, *Porte Narbonnaise.* — B, *Entrée de la Barbacane.*

une aigle de plomb girouettait à la faveur du vent, et fut (pour sa forteresse) employée à servir de prisons, étant faite à la manière d'un lambic ou chapelle de plomb... Cette tour de l'Aigle, pour plus grande seuret, fut doublée et renforcée de grosses membrures de chêne, de suite affichées à gros clous et chevilles, cimentées comme une doue : ce qui la rendait de beaucoup plus farouche aux prisonnieres, étant destinée pour les maléfices sujets à mort; de sorte que le vulgaire en fit un proverbe d'horreur à quelqu'un, en lui souhaitant la tour de l'Aigle pour sa demeure. Elle et encore debout, bien que son somet ait été brulé, lorsqu'on la purgeait des infections, villenies et puantises, mêlées parmi les pailles céans encloses pour le repos des prisonniers. »

Si la tour des Hauts-Murats peut être un jour restaurée comme monument historique, elle nous consolera de la perte de celle de l'Aigle, car sa forme est identique et sa destination aussi. Elles ont dû toutes deux devenir prisons à la même époque. M. Fons a été fort occupé d'une sentence rendue en 1316, *in camera putei*. Cette salle du puits l'a intrigué ; un compte de travaux faits au château au quinzième siècle et publié naguère dans les *Annales du Midi* nous a éclairés. Il y est question du puits du château, et la salle en question devait en être voisine; c'est l'explication la plus obvie. Le compte nous donne aussi le nom d'une tour, la tour Gailharde, il nous parle encore de la chapelle. Il devait y en avoir une au temps des comtes, mais dans les bâtiments du château même : Pierre de Vaux-Cernay parle de l'acharnement des Toulousains à envoyer des projectiles sur la chapelle à

l'heure de l'office. Une autre sans doute fut édifiée en même temps que la Sénéchaussée et la Salle neuve; elle est figurée très nettement sur le plan de Toulouse de 1630 dit plan oblong. Catel cite un acte s'exprimant ainsi : « in capellis aulæ novæ regiæ. » Elle était située tout auprès de cette Salle neuve; elle avait disparu lors de la confection du plan du Palais publié par M. Duboul dans son livre sur *la Fin du Parlement de Toulouse*. Sur le plan l'on indique comme *chapelle des Comtes* l'étage inférieur de la porte Narbonnaise, suivant ce préjugé, sans doute très répandu à Toulouse, que toute voûte gothique a abrité une chapelle.

De loin en loin le vieux Château reprenait vie : piaffements de chevaux, sonneries de trompettes, fêtes, c'était le roi qui venait en sa bonne ville et s'installait dans son palais. Charles VII est le dernier qui y ait tenu sa cour; encore logea-t-il à la Sénéchaussée.

Quand, en 1346, la menace de l'invasion anglaise fit autoriser les Toulousains à reconstruire leurs remparts, les fortifications du Château durent être aussi réparées; en tout cas, la porte qui a survécu jusqu'à nos jours, en face de l'Inquisition, était pareille à toutes celles de la ville. Toutefois, la défense du château, au moins devers la ville, devait être fort négligée; un événement dramatique nous en est la preuve. Le 9 mai 1357, durant cette année troublée où sévissait la Jacquerie, à la suite de la levée d'un impôt, la foule s'ameuta et vint assaillir le comte Jean d'Armagnac, lieutenant du roi, dans le palais : les portes furent enfoncées, le château mis au pillage, incendié, le comte fut assiégé dans une

tour avec sa suite et obligé de se sauver dans la campagne.

C'est la dernière fois que le Château remplit son rôle de forteresse et le remplit mal, comme l'on voit.

Lorsque le Parlement s'installa, en 1444, il se contenta de l'antique Salle neuve; mais, après le rétablissement définitif, le besoin impérieux d'un établissement plus convenable fit entreprendre, en 1492, la construction de la grand'Chambre, heureusement conservée dans la destruction universelle du château; d'autres bâtiments furent aussi élevés sans doute, annexes indispensables.

L'architecte de la grand'salle a élevé un monument bien toulousain; il s'est inspiré des robustes constructions des Jacobins et des Cordeliers. La seule façade qui soit visible est formée de cinq grandes arcades gothiques; mais les fenêtres qui s'ouvrent au-dessous ne sont pas en ogive, elles sont hautes, quadrangulaires et devraient comporter doubles meneaux. La haute charpente est construite suivant le procédé courant au quinzième siècle, dit chevron formant ferme. Une toute pareille se voit au château de Pinsaguel; la couverture est de tuilettes qui devaient sans doute être vernies de couleurs variées. A l'intérieur, la salle, de dimensions étonnantes, est couverte par un parquet sans poutres maîtresses, formé de cent quatre-vingt-deux caissons. Dans sa décoration toute flamboyante, dont le greffier Lacombe a laissé une description un peu vague, cette grand'salle devait être, ainsi qu'il le dit, une des plus belles de France. On y accédait par un perron qui fut orné à la Renaissance d'un petit dôme carré à quatre pans surmonté d'un vase de plomb doré.

Des autres bâtiments élevés de ci de là, au hasard, nous ne dirons rien. Petit à petit le Parlement chassait les autres justices, s'emparait de leur logis; on élevait sans plan général une salle, un greffe devenu nécessaire.

Cependant la vieille bâtisse romaine s'en allait en ruines, menaçant la vie des passants. Une grosse partie s'écroula, nous dit Noguier, vers l'heure de midi, et par miracle personne ne se trouvait auprès. Un édit d'Henri II, de 1549, autorisa la démolition et la levée de sommes nécessaires pour une reconstruction.

La première partie du programme fut exécutée en 1555 par Nicolas Bachelier, et c'est cette démolition qui nous a valu les détails si précieux donnés par Noguier; mais, hélas! la seconde resta en suspens. C'est grand dommage; nos hôtels de la Renaissance nous apprennent comme l'on construisait en 1555, et si le projet avait été mené à bonne fin, Toulouse aurait un monument qui permettrait de ne rien regretter des ruines romaines. C'était M. de Mansencal qui était premier président, et son magnifique hôtel fait regretter que le Parlement n'ait pu être relevé par l'architecte qui conçut cette demeure sévère et noble en même temps. Mais les temps devinrent durs après la lutte de 1562 où le Parlement joua un tel rôle. Les essais de reconstruction effrayèrent la population toulousaine qui craignait de voir Mansencal élever une bastille; par deux fois des émeutes, en 1563, vinrent saccager les travaux commencés, la viguerie où s'était réfugié l'architecte fut même démolie par la foule.

Cependant, sur la rue de l'Inquisition existait le

soubassement d'un gros mur de pierre décoré de pilastres. Une commission de la Société archéologique, présidée par M. Azémar de Mongravier, y reconnut une œuvre de la Renaissance. MM. Dumège et Fons soutiennent au contraire qu'il était romain et que, lors des travaux du tribunal en 1845, on trouva qu'il se reliait aux substructions romaines qui furent découvertes. Il est bien regrettable qu'aucun plan de ces fondations n'ait été levé alors.

Le projet de reconstruction hanta toute la fin du seizième siècle et le commencement du suivant ; le président de Verdun fit élever un portail solennel d'assez bon goût, mais ce fut tout. Une plaie ignoble rongeait le Palais : l'établissement de boutiques privilégiées dans les espaces libres. Le mal datait de loin puisque Catel cite le vénérable Guillelmus de Cunéo qui vivait vers 1350 et qui en parle déjà. Le désir de bénéfices qu'on en retirait laissa petit à petit tout envahir ; en 1576, on céda tout l'espace libre créé par la démolition du vieux château en ménageant au milieu une rue dite rue Neuve.

A la fin du siècle dernier, un mémoire de l'Académie d'architecture de Toulouse fait une description désolante de ce labyrinthe confus de cours humides, couloirs sombres, salles croulantes sentant le moisi, boutiques vermoulues qui étaient le logis du second Parlement de France.

La lecture de cette intéressante brochure eût épargné à M. de Casteras une jolie description de la salle des Pas-Perdus, car elle débute en nous apprenant que le Palais de Toulouse n'en a jamais eu et que le manque de cette pièce indispensable oblige les avocats à séjourner dans les cabarets du voisinage.

L'hôtel du Cerf-Volant, si propice pour assister aux exécutions, était tout voisin et devait compter une bonne clientèle basochienne. L'Académie d'architecture soumettait un projet de reconstruction totale que la Révolution fit vite oublier.

Je n'ajouterai que deux mots sur deux importants ornements du Palais conservés avec adresse dans la nouvelle reconstruction : le plafond de la chambre dorée et celui des travaux d'Hercule, tous deux de bois sculpté. Le premier, doré à profusion, est formé de neuf caissons contenant des personnages sculptés en haut relief. C'est, nous apprend le traité de l'Audience, l'œuvre du président Berthier de Montrabe (de 1632 à 1653); le travail a bien le cachet, en effet, du style ronflant à la mode sur la fin du règne de Louis XIII et la Régence. Mais voici une difficulté dans un compte de réparation de 1561 (*Archives départementales* C. 334) : il est déjà question de la *chambre dorée;* une autre difficulté archéologique va nous donner la solution de la question. Quand on étudie ce plafond on est frappé du contraste entre la sobre décoration des quatre solives et l'exubérance de celle des caissons; les poutres sont décorées simplement de fleurs de lis ayant la forme du quinzième siècle et non celle du dix-septième, alternant avec des arbres. Que viennent faire ces arbres? Voici la solution que je propose : le solivage date du quinzième siècle, il fut fait sous Bernard Lauret, président de 1472 à 1505, en même temps que la grand'Chambre, au chevet de laquelle était justement la chambre du Conseil; les armes de Lauret étaient précisément un laurier de sinople. Je pense que M. de Berthier conserva la grosse charpente et

ne refit que les caissons. Quant au plafond d'Hercule, il date à peu près de la même époque. C'est un travail assez faible, ainsi qu'une cheminée conservée dans la même pièce et qui représente Louis XIV adolescent rendant le jugement de Salomon.

Pour conserver à ce travail le caractère d'une causerie, je n'ai indiqué aucune référence, je ne donnerai pas non plus la bibliographie du sujet, qui serait un peu forte, mais je puis essayer quelque chose de plus neuf : une iconographie. Bien maigre sera-t-elle, on en pourra tirer pourtant quelque profit.

1° En tête des *Gesta Tholosanorum* (1515) est un panorama naïf de Toulouse que nous reproduisons p. 67; le Château Narbonnais y est figuré par la tour de l'Aigle, deux autres tours, un mur crénelé. L'exactitude relative de la représentation des autres monuments nous garantit celle-ci. Sur une miniature des Annales de la ville, de la même année, représentant les arcs du pont de Tounis, on voit la même tour du château. A la fin du volume des *Gesta*, une autre planche représente une séance à la grand'Chambre, inaugurée cette année même.

2° Noguier nous a conservé le dessin du portail romain découvert dans la démolition du Château, ci-dessus, p. 37.

3° Dans le tome I de Durosoy, deux planches sont consacrées aux débris romains conservés au dix-huitième siècle dans le Palais.

4° Dans les Annales, une miniature de Chalette, représentant l'entrée du roi Louis XIII, donne une idée de la barbacane et de la porte Narbonnaise (*figure ci-dessus*, p. 58).



Impressum Tholose industria Magistri Johānis
Magni Johānis In angulo vie portarietis
commorantis Anno domini Mil
lesimo. Quingentesimo. xv.
Die. xiii. Mensis.
July.

Laus. Deo.

REPRODUCTION DE LA PREMIÈRE PAGE DES *Gesta Tholosanorum*.

5° En tête d'un rare ouvrage de physique, *la Mécométrie de l'Eymant,* est une minuscule vue de Toulouse prise de Pech-David; c'est la seule que je connaisse : au premier plan, on distingue la porte et le rempart du Palais avec les fortes saillies que faisaient les gros contreforts carrés dont j'ai parlé; la tour de l'horloge est très reconnaissable (*figure ci-dessous*).



6° Je dois à M. le baron Desazars une précieuse indication : Dans le tableau de Laurent Cammas fils, Louis XVI rappelant les Parlements (Catalogue des tableaux du Musée de Toulouse, 1864, n° 293), le fond de la toile est rempli par la vue du Palais; on distingue la porte du Président de Verdun, la tour de l'horloge et de longs bâtiments moroses plus laids encore que la bâtisse actuelle.

7° M. Duboul a publié dans *La fin du Parlement de Toulouse*[1] un plan du Palais déposé aux archives et un dessin du plafond d'Hercule.

8° Aux archives de la ville, un grand plan manuscrit de 1680, qui dut servir à Jouvin de Rochefort pour dresser son édition gravée, donne une vue cavalière du Palais qui permet de saisir assez de détails (*reproduit ci-dessus* p. 59).

1. (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. VIII.)

L'ANCIENNE ÉGLISE DE LA DAURADE

Les Bénédictins, dont le nom est synonyme de science et d'érudition, ont sur la conscience un acte de vandalisme déplorable commis à Toulouse au dix-huitième siècle. A la suite d'une série de réparations mal entendues, ils ébranlèrent si bien la vénérable église de Notre-Dame la Daurade qu'ils furent obligés de la détruire entièrement.

C'était un gros désastre pour l'archéologie, le vénérable sanctuaire était sans doute un des plus anciens et des plus curieux monuments de France. Les mosaïques sur fond d'or, qui lui avaient valu son surnom de Daurade, bien que « grandement honnies et gastées par la barbarie de ceux qui n'ont seu priser la valeur d'un si riche ouvrage[1] », les vieux murs qui déjà au dix-septième siècle s'en allaient *pièça de vieillesse* étaient chers aux Toulousains.

Toute une flore de légendes s'épanouissait sur ces murailles crevassées : Jésus-Christ lui-même était descendu du ciel pour consacrer l'église élevée sous l'invocation de sa Mère ; l'empereur Théodore le Grand l'avait fait décorer de ces brillantes mosaïques et avait voulu y être enseveli ; là aussi avait voulu reposer la respectable reine *Pédauque*, et l'on montrait encore son tombeau. Aussi, quand les capitouls se mirent à

1. Chabanel, l'*Antiquité, etc.*, p. 17.

la recherche d'une statue de Clémence Isaure, se rendirent-ils tout droit à la Daurade bien assurés de rencontrer la noble dame en si honorable compagnie.

Quand on entreprit d'écrire l'histoire de Toulouse ce fut bien autre chose. Chaque auteur laissa vagabonder son imagination; à grand renfort d'érudition, l'on y reconnut le temple de Pallas, l'autre celui d'Apollon, mieux encore un temple gaulois, et le lac fabuleux où dormait l'*aurum tolosanum*, ce lac que l'on cherche un peu partout, fut enfermé dans cette enceinte d'environ 40 pieds. La reine *Pédauque* devint une *Austris*, fille du roi de Toulouse *Marcellus*, baptisée par saint Sernin, ou *Ranachilde*, princesse wisigothe. Le consciencieux Catel recula devant ce fouillis et renvoya ses lecteurs aux rêveries de Chabanel. C'est grand dommage. Les entrepreneurs de la démolition se sont chargés de rendre la question tout à fait ténébreuse.

Avec l'effrayant mépris du dix-huitième siècle pour les plus respectables antiquités chrétiennes, mépris qui nous a coûté peut-être aussi cher que la Révolution, tout fut rasé : les vieux cimetières bouleversés, mosaïques, briques romaines, cuves de pierre armoriées, chevaliers de marbre endormis sur leurs dalles, furent jetés pêle-mêle dans les fondations de l'insipide monument dû à l'architecte Hardy. Le tombeau de la reine *Pédauque* échappa, mais Malliot assure que sa statue eut le sort commun.

Pas un Bénédictin ne monta sur les échafaudages pour calquer les curieuses mosaïques, ou du moins en relever une fidèle description. Dom de Vic et Dom Vaissete ne daignèrent pas leur consacrer une planche de l'*Histoire de Languedoc!* et si nous vou-

lons nous faire quelque idée du pauvre monument, il faut aller chercher une horrible gravure, fort inexacte, dans le *Traité de la religion des Gaulois.*

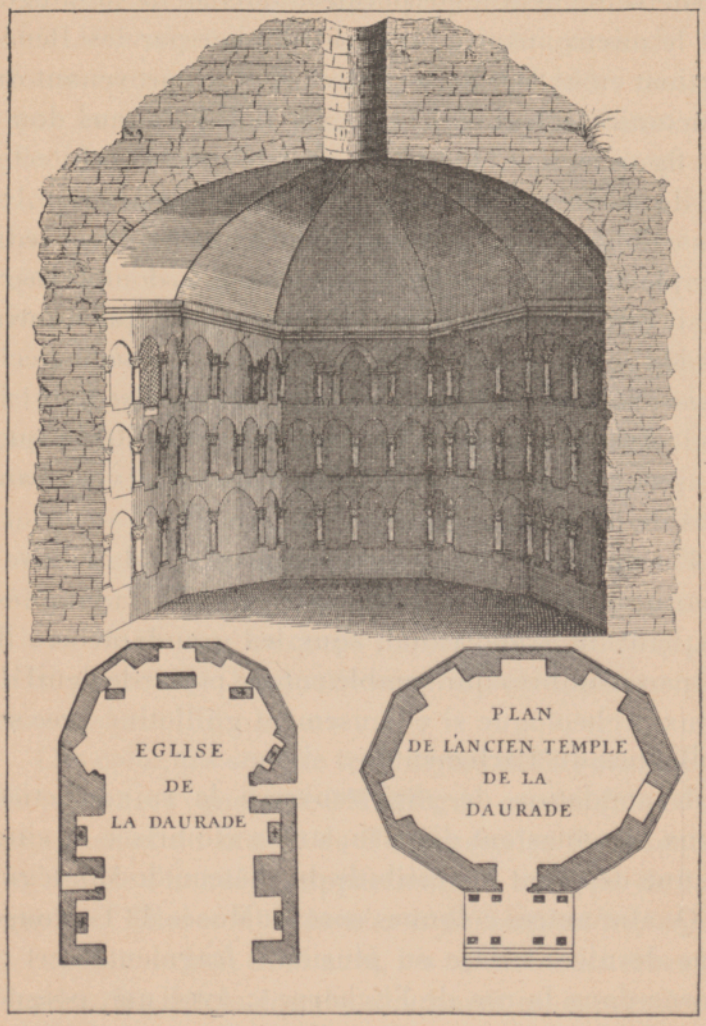


Fig. 1. — Reproduction de la planche de Dom Martin : *Traité de la religion des Gaulois.*

Belenus a sauvé quelques renseignements sur l'église Notre-Dame.

Quatre archéologues s'intéressaient cependant à

l'édifice qui allait disparaître : MM. de Montégut, Malliot, Géraud de Bousquet et l'abbé Magi; ils recueillirent force indications précieuses dont une partie seulement a été publiée. Mais M. de Montégut fut le mieux inspiré; il se fit donner par les Bénédictins, en 1783, vingt-quatre colonnes provenant du sanctuaire et qui étaient jugées indignes sans doute de figurer dans le décor projeté par l'architecte. M. de Montégut tenait pour le temple d'Apollon, et ces colonnes lui parurent très propres à relever ledit temple dans le parc de Montégut-Ségla, dont sa mère avait fait le sanctuaire des Muses. Ceux qui aiment les idylles pleines de sensibilité du dix-huitième siècle finissant trouveront dans la *Revue de Gascogne*[1] le récit de l'inauguration de cette *fabrique* pittoresque, l'inscription latine qui existe encore et les vers français de circonstance.

J'ai vu le temple octogone encore debout et il avait charmante façon, non loin de la grotte des nymphes, au haut du grand canal, sous les grands arbres de ce parc sombre, qui semble encore porter le deuil du doux archéologue si odieusement guillotiné avec ses collègues du Parlement.

L'inondation de 1875 renversa la ruine factice; deux colonnes ont disparu, une a été brisée et vingt et une décorent le vestibule du château de Montégut.

Quatre autres colonnes sont au Musée de Toulouse, une dernière brisée en plusieurs fragments sert de borne dans la rue de l'Écharpe[2]; avec une poignée de cubes de mosaïques que l'on voit au musée Saint-

1. *Revue de Gascogne*, t. XII, p. 116.

2. Dumège en a vu deux à Blagnac *sur la voie publique*. (*Archéologie pyrénéenne*, t. III, p. 240.)

Raymond, voilà tout ce qui reste de l'église de la Daurade.

Aussi nous a-t-il paru utile de publier dans l'*Album* ces colonnes de Montégut, la planche IX du tome I des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse* ne peut en donner la moindre idée, non plus que la planche VI du tome II des *Mémoires de la Société archéologique* [1]. Les gravures que nous donnons permettent d'abréger la description de ces fûts gracieux qui, bien que disposés tout autrement que dans leur place primitive, produisent encore une impression charmante et vraiment artistique.

A l'exception de trois qui sont de marbre bleuâtre et d'une forme différente des autres, ils sont tous de marbre blanc des Pyrénées; les chapiteaux et les bases sont uniformément de marbre blanc. Comme je me méfie de l'authenticité de quelques-unes de ces bases et des abaques, qui ont pu être rétablis par M. de Montégut, j'aime mieux emprunter les mesures de Dom Martin : « Le corps de la colonne a cinq pieds dix pouces de hauteur compris le chapiteau et la base. »

Ces colonnes sont de trois styles différents; les plus nombreuses (quatorze à Montégut, quatre fûts et trois chapiteaux au musée de Toulouse, les fragments de la rue de l'Écharpe) appartiennent au type de la figure 2. Elles sont *tournées à la serpentine*, comme s'exprime le bon Chabanel, les cannelures torses profondes, les listels anguleux donnent un aspect dégagé que n'ont pas les colonnes en spirales de l'époque

1. Celle-ci reproduit la gravure donnée par M. de Montégut et de plus deux des colonnes du Musée, absolument méconnaissables.

romane qui ont l'air de gros câbles; le chapiteau qui les couronne, avec ses feuillages peu saillants, ses



Fig. 2.



Fig. 3.

volutes très développées, semble se rattacher au style composite librement interprété. Le type de la figure 3

est représenté à Montégut par cinq colonnes dont une en fragments, au Musée par un chapiteau; les ceps, feuilles de vigne et grappes qui décorent le fût sont d'une faible saillie, mais très nette; ce fût présente une particularité : sur toute la hauteur règne une bande non travaillée qui a la largeur d'un cinquième environ de la circonférence, cette portée devait être sans doute invisible; le chapiteau est cependant travaillé sur toutes ses faces, il est d'un type si particulier que nous l'avons reproduit de deux côtés: il y a bien les grandes volutes de l'ionique, mais on les a habillées de feuillages, liés avec une corde, elles sortent maladroitement d'un rang de feuilles d'acanthe et se compliquent de plus petites volutes et d'un fleuron sur les faces (fig. 4). Nous n'avons pas pu donner de reproduction du troisième type spécial à trois colonnes de Montégut; ce sont celles dont les fûts sont de marbre bleuâtre. M. de Montégut les dit cylindriques, ce n'est pas exact; elles présentent quatre arêtes en spirales d'une très faible saillie, réunies par des consoles peu sensibles; comme les précédentes, elles ont une bande non travaillée sur toute la hauteur, elles devaient être aussi adossées; les chapiteaux de marbre blanc se rapprochent assez franchement de l'ordre corinthien.

Ajoutons que pour tous les modèles l'astragale tient au fût; quant aux bases, très simples et uniformes, la gravure nous épargne toute description.

Que si maintenant nous voulons chercher à quelle époque a été sculptée cette élégante décoration, il faut se reporter à l'article *Chapiteau* du *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc et à l'*Abécédaire* de Caumont; l'un et l'autre montrent des exemples très

curieux et très instructifs de la liberté avec laquelle les sculpteurs gallo-romains traitaient les ordres classiques. Viollet-le-Duc n'est pas loin de voir dans leurs fantaisies l'éclosion d'un style national, retardé longtemps par la barbarie, mais reprenant des forces



Fig. 1. — Chapiteau ionique habillé de feuillage, N.-D. la Daurade

à l'époque romane et atteignant sa maturité à l'époque gothique. Mais il est un autre ouvrage qui nous éclairera définitivement sur la date de nos colonnes, c'est l'admirable travail de M. Leblanc sur les sarcophages chrétiens d'Arles et sur ceux de toute la Gaule [1]. En parcourant les planches de ces deux volumes, on voit tout de suite que la colonne en spirale était le décor favori de l'époque où furent sculptés ces tombeaux; sur plusieurs, on retrouve le port des colonnes de la Daurade, l'évasement, les grosses volutes de leurs chapiteaux. On peut se rapporter pour les sarcophages d'Arles aux planches II-IV-IX-XII (*fig. 1*), XIII-XXV-XXXI-XXXII-XXXIII

1. Leblanc, *Sarcophages chrétiens de la Gaule.*

(*fig. 3*); pour les sarcophages de la Gaule, les planches II-IV-VII-IX-XIII-XIV-XIX-XXII-XXIII-XXVIII-XXX-XXXI-XXXIV-XXXVII-XLI-XLII-XLIII-XLVII-LII-LIV-LV-LIX.

Les exemples sont assez nombreux, j'ai souligné les planches qui rappelaient de plus près les gravures de notre texte. Il faut noter qu'un certain nombre de sarcophages appartiennent à notre région, à Toulouse même, et spécialement le n° 41 qui provient de Saint-Martin-du-Touch. Voilà pour les colonnes en spirales, corinthiennes ou composites; pour celles qui sont revêtues de pampres, je n'ai qu'un exemple à citer, c'est celui de la planche IX des sarcophages d'Arles, mais il est typique: le Sauveur est sculpté sur cet admirable monument entre deux colonnes également ornées de ceps de vigne. Ils sont nombreux aussi les sarcophages qui portent la vigne mystique, et l'on ne doit pas oublier l'universelle réputation des *vimineatæ columnæ* placés dans Saint-Pierre de Rome par Constantin et qui passaient pour provenir du temple de Jérusalem. La Renaissance a assez abusé d'elles pour en perpétuer le souvenir, mais je doute qu'elle s'en fît une idée exacte.

On peut donc attribuer, je crois, nos colonnes au quatrième ou cinquième siècle et même descendre assez bas dans celui-ci, car la cour des rois wisigoths fut plutôt le refuge des arts qu'une cour barbare comme celle des rois Francs.

Voyons à présent ce que disent nos auteurs sur ces colonnes qu'ils ont vu en place. Le sanctuaire de la Daurade, d'après eux, était le reste d'un décagone dont on avait abattu trois faces et une partie de deux autres; il était décoré à une certaine hauteur

de trois rangs d'arcades superposées, soutenues par des colonnes; au fond des arcades des mosaïques représentant Notre-Seigneur, les douze apôtres, quatre archanges, des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Chabanel ne parle que de *petites colonnes de pierres tournées à la serpentine*. Dom Martin, Montégut et Malliot ont distingué des chapiteaux ioniques, corinthiens, composites; mais ils sont unanimes à affirmer que les fûts étaient vêtus de mosaïques. Ceci paraît vraiment incroyable à qui les a vus, soit à Montégut, soit au Musée (quand aurait-on pu avoir l'idée de dissimuler sous des mosaïques ce marbre si blanc, si brillant? comment a-t-on pu fixer les cubes à sa surface polie?); de ce traitement barbare ils n'ont pas conservé trace[1]; ceux du Musée montrent par places un barbouillage rouge qui me ferait soupçonner plutôt une application de dorure aussi épaisse qu'inopportune.

Mais nous n'avons pas à étudier les vicissitudes du monument dont les colonnes de Montégut sont le seul reste, nous désirions seulement faire connaître ces raretés archéologiques. Quant à la Basilique, son histoire est confiée à l'un de nos collègues, savant zélé, chercheur infatigable et heureux, qui reconstituera l'existence longue et agitée de Notre-Dame la Daurade.

Pour donner une idée de l'aspect que devait offrir le décagone dans son état primitif, ses arcades soutenues par nos colonnes encadrant les mosaïques à

1. M. de Castellane a fait la même remarque: « On n'y trouve aucune trace qu'elles aient été recouvertes de mosaïque. Il est à présumer que Dom Martin se trompe ici. » (Castellane, *Notes sur les rois gots*, etc., *Mém. de la Soc. archéol. du Midi*, t. II, p. 4, note 2.)



Fig. 5. — Le sarcophage de Saint-Martin-du-Touch, au Musée de Toulouse.

personnages, nous avons complété la gravure frustre de Dom Martin par la reproduction d'un sarcophage du musée de Toulouse, provenant de Saint-Martin-du-Touch[1], où l'on voit le Christ au milieu des apôtres dans un décor qui doit rappeler de très près celui que l'on admirait encore au début du dix-huitième siècle.

1. C'est celui que nous avons signalé plus haut, figuré sur la planche XLI des *Sarcophages chrétiens de la Gaule*, par Leblant.

BIBLIOGRAPHIE

CHABANEL. — *Antiquités de l'église Notre-Dame de la Daurade, à Toulouse.* In-12, Toulouse, chez Colomiès, 1621.

DOM MARTIN. — *Traité de la religion des Gaulois.*

MONTÉGUT. — *Recherches sur les antiquités de Toulouse,* dans le tome I des *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.* In-4°, Toulouse, Desclassan, 1782.

MALLIOT. — *Mémoire sur les antiquités de Toulouse*, manuscrit, à la Bibliothèque de Toulouse.

(Extrait de l'*Album des Monuments du Midi*, p. 120.)

LE SIÈGE DE TOULOUSE

PAR SIMON DE MONTFORT

D'après les projets de décorations de la salle des Illustres qui s'exécutent en ce moment, un des grands panneaux, confié à Jean-Paul Laurens, doit représenter la mort de Simon de Montfort. Lorsque le maître qui a le mieux traduit de nos jours le côté sombre et farouche du Moyen-âge découvrira sa vaste toile, un mouvement de curiosité se produira autour de cette œuvre magistrale. Aussi ai-je pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour les Toulousains du dix-neuvième siècle de connaître les détails de ce long siège, de cette héroïque lutte dont la mort de Montfort est l'épisode principal.

On a soigneusement étudié, presque jour par jour, le siège d'Orléans où se sont décidées les destinées de la France : remparts de la ville, bastilles anglaises, défenseurs, assaillants, péripéties, tout est connu de cette merveilleuse histoire à laquelle l'apparition de Jehanne d'Arc vient donner la grandeur d'une épopée chrétienne.

Deux cents ans plus tôt, notre Midi a vu une de ces défenses désespérées qui incarnent tout un pays dans une ville; de Bordeaux à Marseille la langue d'Oc avait les yeux fixés sur Toulouse durant l'an-

née 1218, et quand la pierre *vint où il fallait*, comme dit la chanson de Geste, un cri de délivrance retentit jusque dans les plus profondes vallées des Pyrénées.

Ces luttes sont loin de nous, le Languedoc devint terre de France avant la fin du siècle, et le devint si bien que, durant le siège d'Orléans dont j'invoquais le souvenir, durant ces années noires où le roi d'Angleterre siégeait à Paris, ce Languedoc fournit à Charles VII ses plus obstinés partisans, à Jehanne d'Arc ses plus célèbres compagnons.

Mais si un intérêt de patriotisme ne nous attache plus aux péripéties de cette lutte solennelle contre les hommes du Nord, l'intérêt historique reste entier, et il n'est pas peut-être dans tout le treizième siècle de siège plus digne de retenir l'attention. Deux caractères lui sont bien particuliers : en effet, jamais les assiégeants n'ont pu établir de ligne de circonvallation, l'accès de la ville est toujours resté libre pour la noblesse du Midi qui venait se mesurer, comme en champ clos, avec celle de France ou d'Allemagne. Les croisés qui avaient, par un si heureux coup de main, enlevé Constantinople en un assaut, tentèrent à plusieurs reprises de forcer de la même façon l'enceinte de Toulouse. Que dis-je l'enceinte? c'est le second caractère et le plus étrange de la lutte, Toulouse n'avait plus de remparts! « Le comte a reçu Toulouse (dit le poète), mais il n'y a plus tour, ni salle, ni parapet, ni terrasse, ni haut mur, ni bretèche, ni créneau, ni portail, ni clôture. » Dans ce siècle qui vit maçonner les plus formidables donjons, les enceintes les plus hautes et les plus compliquées, ce sont des fossés, des

palissades, des tranchées établis à la hâte qui ont victorieusement arrêté les efforts des assaillants. Notre époque a vu, soit à Saragosse, soit plus récemment à Plewna, des luttes analogues, mais où la place a fini par succomber, grâce à l'investissement, et s'il fallait chercher une comparaison avec quelque événement militaire de notre siècle, c'est Sébastopol qui rappellerait le mieux ce duel entre nations autour des tranchées et des palissades.

Des documents contemporains et fort précis nous permettent de reconstituer toutes les phases de ce siège de dix mois, sans donner cours à l'imagination : la Chanson de la croisade, les récits de Pierre de Vaux Cernay et de Guillaume de Puylaurens. Les trois auteurs ont été contemporains des événements; le troubadour inconnu était sans doute un des défenseurs de la place, il porte dans ses vers enflammés toute la fougue des combats, il décrit souvent avec une exactitude minutieuse; non moins fougueux, Pierre de Vaux Cernay nous a conservé l'impression de l'autre camp et permet de contrôler les affirmations du poète; écrivant plus tard, mais puisant aux bonnes sources, consultant les témoins, Guillaume de Puylaurens voit les choses avec calme et ajoute bien des détails précieux[1].

Au reste, comme cette étude ne doit pas sortir des faits de guerre, comme nous n'avons à nous occuper ni du motif de la croisade, ni de son caractère, les trois sources nous sont également précieu-

1. *La Chanson de la croisade d'Albi*, texte et traduction par M. Meyer, 2 vol. Editée par la Société de l'Histoire de France, 1879. *Les chroniques de P. de Vaux Cernay et de G. de Puylaurens*, dans le *Recueil des historiens de France*.

ses. Mais nous nous laisserons guider par le *Poème* qui est de beaucoup le récit le plus complet; le plus possible, je me bornerai à donner la traduction de ses vers si vivants, si riches en détails instructifs, où passe souvent un véritable souffle épique. C'est un commentaire de l'Iliade toulousaine que j'entreprends. Le travail n'est pas nouveau, Dumège l'a esquissé à maintes reprises dans ses divers ouvrages, notamment dans les *Institutions toulousaines* (t. I) et dans les Notes de son *Histoire de Languedoc*. Mais ce n'est pas là qu'il faut aller chercher l'érudition de bon aloi, c'est dans la traduction de la chanson par M. Meyer; à ces notes si pleines et si savantes il n'y a guère à ajouter ni à reprendre si ce n'est au point de vue strictement toulousain.

M. Meyer a vérifié à Beaucaire l'exactitude minutieuse des nombreux détails donnés par le troubadour inconnu [1]; c'est ce que j'ai fait pour Toulouse, puisant les indications dans les cadastres qui sont aux archives municipales, dans l'excellent inventaire de ces archives, publié par M. Roschach, dans les tomes VI, VII et VIII de l'*Histoire de Languedoc* [2] et les études éparses dans les travaux de nos Sociétés savantes, mais surtout dans l'étude des lieux [3].

1. T. II, *Introduction*, p. 75, note 2.
2. Édition Privat.
3. Les dictionnaires de Viollet-le-Duc ont fourni tous les renseignements archéologiques, mais son commentaire, au mot *siège*, est gâté par de grosses erreurs sur la topographie des lieux.

I.

Pour suivre les péripéties de ce long siège, il suffit d'avoir sous les yeux un des deux plans de Toulouse, publiés au dix-septième siècle, l'enceinte n'ayant guère changé depuis le treizième jusqu'à 1808, où Napoléon autorisa sa destruction. Avec un plan actuel, l'on se retrouve même assez aisément. Le poète va nous guider : dans sa dernière *laisse*, il décrit les préparatifs de défense faits en 1219; un an s'est écoulé depuis la délivrance, mais il est bien probable que tout ce qu'on a pu faire dans ce délai c'est de remettre les choses en l'état où elles étaient avant la destruction de 1216. Quelques ouvrages ont été ajoutés et l'auteur nous en prévient quand il les rencontre dans son énumération des barbacanes. Il est presque inutile de rappeler que la *barbacane* était un ouvrage avancé, de forme circulaire, destiné à couvrir une porte ou un point faible, et assez vaste pour contenir une forte garnison.

La première barbacane est celle du Bazacle; là les fortifications se nouaient à la Garonne, elles formaient peu de temps avant une ligne rentrante à quelque distance du fleuve qu'elles n'atteignaient qu'au port Saint-Pierre (*de Vidou* autrefois).

En 1205, les capitouls avaient acheté d'un nommé Guilabert et de sa femme[1] le château du Bazacle et ses dépendances jusqu'à la porte de la ville. Ce château, qui a subsisté jusqu'au dix-huitième siècle,

1. Catel, *Mém. de l'Histoire de Languedoc*, p. 233.

couvrait ainsi l'entrée de la ville en arrière et en avant le gué (*vadaculum*) auquel il devait son nom. La deuxième barbacane est la barbacane Comtale. Son emplacement nous est à peu près fixé par le cadastre du capitoulat Saint-Pierre-des-Cuisines de 1550. Il nous indique l'existence d'une rue *Comtale* s'ouvrant dans la rue des Puits-Creux, traversant ce qui est devenu depuis l'enclos des Chartreux (Arsenal actuel) et débouchant dans les *Escoussières* vers le milieu du long rempart qui clôt encore l'Arsenal. C'est là que devait se trouver le pré comtal dont parle Bertrand de Born : « *Al prat comtal, costal Peyrou* »[1]. La troisième est la barbacane Baussane, dont l'emplacement ne peut être fixé très exactement; il est probable qu'elle se trouvait au point où le rempart de l'Arsenal forme un coude très accentué, car là venait déboucher une rue dite *Carrière neuve* et plus tard des *Chartreux*. La quatrième est celle de Las Croses, devant la porte de ce nom. La cinquième, la barbacane d'Arnaud-Bernard, couvrant aussi une porte. La sixième n'est désignée que par ces mots : « *on venia 'l turmens* », c'est-à-dire la plus exposée, ce qui correspond bien à la partie des remparts qui vient à la suite et fait face aux routes par où allait déboucher l'armée arrivant de Marmande. La septième est la barbacane de Pouzonville[2]. La huitième, de Matabiau. Après cela l'auteur nomme la porte Gaillarde, par où sont sortis tout le jour, durant le siège, cavaliers et servants, et qui est défendue par les hommes de la ville. A moins d'ad-

1. *Inventaire des Archives*, AA. 1.
2. *Pozamille*, dans les anciens textes. *Voir Cartulaire de Saint-Sernin.*

mettre l'existence, au milieu de la courtine du rempart, d'une porte abolie plus tard, ces indications s'appliqueraient assez justement à la porte dite plus tard du Ministre, la plus voisine de la Maison de Ville, et qui ne se trouvait pas dans l'axe de la rue Villeneuve (Lafayette actuelle), mais un peu vers la gauche, vers l'endroit où débouche la rue Caussette. Nous sommes arrivés au point où l'enceinte du bourg venait rejoindre celle de la cité, qui montait presque en ligne directe de l'extrémité de la rue des Blanchers, de telle sorte que, l'une formant l'arc et l'autre la corde, le bourg présentait l'aspect d'une sorte de protubérance accolée au flanc de la ville.

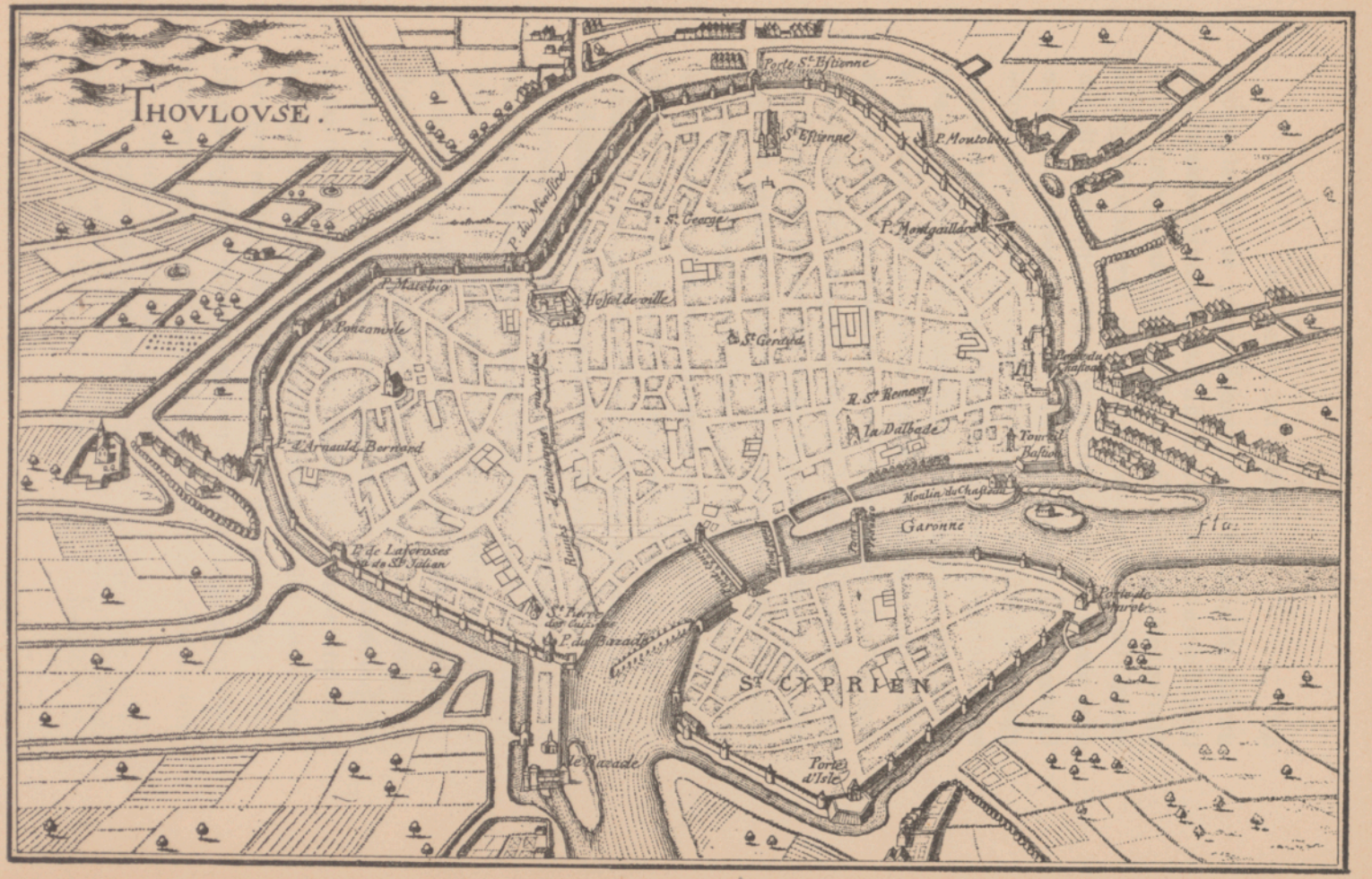
La ligne des fortifications formait sur ce point un angle rentrant très accentué, dont les côtés sont dessinés par les rues des remparts Matabiau, Villeneuve et Saint-Aubin; on a corrigé cette défectuosité en traçant le boulevard en ligne droite d'un saillant à l'autre. Dans le triangle ainsi indiqué se trouvait le pré de Villeneuve, dont il sera souvent question. La dixième barbacane est celle de Villeneuve, qui devait justement occuper le sommet du triangle. La onzième est appelée la Nouvelle; elle est défendue par les chevaliers de *Montaigon*, c'était le nom de la place Saint-Georges[1], elle devait se trouver dans son voisinage. La onzième barbacane est celle du *Pertus*. Sur le plan manuscrit de J. de Rochefort[2] nous trouvons ce nom à côté de celui de *Porte-Neuve* pour désigner la porte située à l'ex-

1. *Inventaire des Archives*, AA. Les Villeneuve et les Castelnau habitaient sur cette place.

2. Aux Archives municipales.

trémité des rues des *Pénitents-Noirs*, des *Pénitents-Blancs* et du *Loup*, au point où débouche actuellement la rue Saint-Jérôme. La treizième barbacane est celle de la porte Saint-Étienne; la quatorzième celle de Montoulieu; la quinzième de Montgaillard; puis, après un long espace pour lequel le Château était une défense suffisante, la seizième, la barbacane du Château, couvrait la porte de ce nom, à l'extrémité de la rue dite depuis de l'Inquisition; elle a subsisté jusqu'au dix-huitième siècle : le gros pâté de maisons qui sépare les places extérieure et intérieure Saint-Michel est bâti sur son emplacement. La dix-septième barbacane est celle du Pont-Vieux; elle se trouvait sur la rive gauche de la Garonne, couvrant la tête de ce pont, dont une pile se voit encore au bas de la Prairie des Filtres. Ces piles étaient de construction romaine; elles ne paraissent à cette époque avoir été réunies que par des charpentes, mais deux d'entre elles étaient munies de tours. Ce pont devait déboucher en ville dans la rue des Couteliers, assez près de la rue de la Madeleine. La dix-huitième est la barbacane du Pont-Neuf. Ce second pont, dont elle défendait l'entrée, est celui dont une arche sert de dépendance à l'hôpital; son autre extrémité aboutissait auprès de la Daurade, à l'endroit dit de Viviers. Ici aussi les piles seules étaient en maçonnerie; on voit encore dans l'hôpital une tour ronde qui avait remplacé la barbacane. On l'appelait le Pont-Neuf, car sa construction avait été concédée par Alphonse Jourdain au siècle précédent[1]. A son extrémité, vers Saint-Cyprien, se trouvait

1. V. Catel, *Mém. de Languedoc*, p. 155.


THOVLOVSE.
Porte St. Estienne
St. Estienne
P. Montolieu
St. George
P. Montgaillard
P. du Ministre
P. Matebio
Hostel de ville
P. Ponzanvile
St. Gerard
R. St. Remery
la Dalbade
Tourail Bastion
P. d'Arnauld Bernard
Moulin du Chasteau
Garonne
flu.
P. de Laforoses ou de St. Julian
Porte de Muret
St. Pierre des Cuisines
P. du Bazade
St. CYPRIEN
le Bazade
Porte d'Isle

un hôpital, dit de la Sainte-Vierge; il en est question durant le siège. Enfin, dix-neuvièmement, le pont nouvellement fait au Bazacle était garni d'archers. Ce pont est postérieur au premier siège, il n'en est jamais question avant ce passage de la Chanson. Il dut être établi en 1219 pour couvrir le gué sur toute son étendue. Nous voyons les capitouls de 1222 racheter les droits féodaux qui existaient encore sur son emplacement. Catel a vu ses ruines, mais a eu tort de les dater des Romains. Durant le treizième siècle il en est question dans divers testaments. Comme l'on voit, d'après cette énumération, Saint-Cyprien n'était pas compris dans les défenses de Toulouse et Dumège a commis une erreur en suivant sur ce point le fautif récit en prose[1] de la Croisade. Nous verrons Montfort occuper sans difficulté la *ville* de Saint-Cyprien, comme dit le texte. D'ailleurs, les limites de la *Sauveté* concédée par Alphonse Jourdain, reconnue par Raymond IV[2], ne s'étendent que sur la rive droite de la Garonne, *infra muros*, et ne comprennent même pas le Château Narbonnais dans leur étendue.

Après avoir fait le tour de l'enceinte il faudrait l'étudier en détail; mais là-dessus je serai très bref. Le poète s'y reprend à plusieurs reprises pour nous dire que tout ce qui était rempart, bretèche, tour, était rasé; deux destructions successives, l'une en 1216, l'autre en 1217, avaient été exécutées avec le soin qu'y put mettre un vainqueur soupçonneux. Néanmoins, comme les défenses improvisées repro-

1. Le plan donné par Dumège. *Institutions toulousaines*, t. I, est absolument fantaisiste.

2. *Languedoc*, t. VIII, p. 80.

duisirent sur le plus grand tracé possible la forme des anciennes, et comme, à ces destructions hâtives, il survit toujours beaucoup plus qu'on ne le croirait d'après les textes, il faut bien chercher à se rendre compte, en gros, de ce qu'étaient ces remparts qui avaient repoussé un roi d'Angleterre et la Croisade elle-même dans l'attaque de 1211. Le bourg n'était couvert que par des murailles en pisé; c'est ce que nous affirme Catel[1], d'après Puylaurens, qui distingue « *muros civitatis et parietes burgi.* » Ce mode de construction était très usité par les Musulmans et l'on peut voir encore debout en Algérie les enceintes de Tlemcen et de Mansourah, sa voisine, qui remontent au treizième siècle. L'énorme épaisseur que l'on donnait à ces massifs de terre battue en faisait une défense suffisante jusqu'au moment où la sape était établie à leur pied.

La cité, bien distincte du bourg, avait sa vieille enceinte gallo-romaine, le mur sarrasinois de la Chanson, muni de tours rondes ou demi-rondes. On en retrouve encore sur bien des points les assises inférieures, car la démolition dut s'arrêter au niveau du fossé que l'on comblait avec les débris. Depuis Noguier on a cent fois décrit cette bâtisse en petit appareil coupé par des assises de briques[2]. Elle avait de 3m 50 à 3 mètres d'épaisseur; mais certains indices relevés dans des fouilles, et une partie de courtine encore debout dans deux jardins auprès des Hauts-Murats, donneraient à croire qu'elle était

1. *Mémoires du Languedoc*, p. 132.

2. Voir plus particulièrement Du Rosoy, t. I, *Étude sur les remparts de Toulouse et le Château Narbonnais*, par G. de Bousquet; et Dumège, Académie des sciences, 1857.

renforcée par une terrasse de 7 mètres de large, soutenue par une seconde muraille intérieure. Pierre de Vaux Cernay, nous parlant des remparts de Lavaur, dit que les défenseurs y passaient dessus à cheval, ce qui indique une construction analogue.

Le tracé partait de la Garonne, auprès de la rue des Blanchers où l'on trouva des maçonneries en faisant le quai du port Saint-Pierre ; là s'ouvrait la Porte-peinte ; l'enceinte traversait des jardins, l'hôpital militaire (*couvent des filles N.-D.*) où se voit encore une tour, les Jacobins, la place du Capitole vers le milieu ; là, dans l'axe des rues du Taur et Saint-Rome, s'ouvrait la Porterie (dont les érudits de la Renaissance ont fait une fantaisiste *Porta arietis*) ; coupait le Capitole actuel où les récents travaux l'ont mise à nu sur bien des points ; là se trouvait une tour détruite au cours de ces travaux ; un peu plus haut, l'enceinte du bourg venait la rencontrer vers le milieu de la rue Lafayette. A partir de ce point, toutes les reconstructions de remparts ont pris pour base ses robustes fondations ; on en peut voir les débris de ci de là, soit dans les caves, soit au Jardin royal, auprès des Hauts-Murats et dans la prison où subsistent les débris les plus importants, dans la rue des Fleurs, dans le Palais de justice, le long du couloir de l'Inquisition, en avant de laquelle s'ouvrait une porte détruite au seizième siècle. Le rempart tournait au coin de l'escalier du moulin, où existait une tour, et courait parallèlement à la Garonne ; de ce côté, à partir de la pittoresque descente dite de la *Roquette,* son tracé est inconnu jusqu'au point de départ que nous avons choisi, au port de Vidou.

Au pied de la muraille, un énorme fossé rempli

d'eau, qui s'élargissait même en marécage auprès de la porte Montoulieu[1]. On comprend que ce fossé, dont il est souvent question dans la Chanson, fut ce que les Toulousains rétablirent le plus vite et le plus aisément. Mais ce qui leur tenait le plus au cœur, ce qu'ils se hâtèrent aussi de remettre en état, c'était les vastes lices protégées par un second fossé, des barrières et des palissades; leur force résidait surtout dans leur nombre, et ce large espace libre permettait d'amener au point d'attaque des masses de combattants aussi denses que celles des assaillants.

Un acte de 1219 nous montre qu'au lendemain du siège ils s'occupèrent encore de les agrandir; il établit qu'elles sont la propriété de la ville, à part les églises, les tombeaux et les maisons des recluses qui s'y trouvent[2]. La largeur de ces lices nous est donnée assez exactement par le plan de J. de Rochefort; on peut la mesurer à la porte Montgaillard, de l'extrémité du vieux mur que l'on voit encore (au point où se trouvait la porte démolie vers le milieu du dix-neuvième siècle) jusqu'à la rencontre de l'allée Saint-Michel. En avant, et couvrant les issues, s'arrondissaient les seize barbacanes, destinées, elles aussi, à masser les défenseurs. Deux existaient encore lorsque J. de Rochefort dessina son plan : celle du Château et celle d'Arnaud-Bernard. Nous avons un plan très exact de la première qui permet de se rendre compte de leur disposition. Le principal but de la défense était de faire précéder la porte de ville d'une première

1. Les fouilles pour la construction du palais du maréchal, en 1864, ont fait retrouver l'emplacement de ce marais. (*Mémoires de la Société archéologique*, t. VIII, p. 346.)

1. *Inventaire des Archives municipales* AA 1.

porte placée juste au-dessous du rempart, de façon à ce que l'assaillant lui présentât le flanc droit, naturellement découvert puisque le bras gauche tient le bouclier; de là l'expression de[1] *bocal senestrié* qui revient souvent dans la Chanson, la droite de l'assaillant correspondant à la gauche du défenseur[2]. D'une porte à l'autre il fallait parcourir presque toute la largeur de la barbacane.

Je n'ai pas encore parlé du Château Narbonnais, et il devrait être l'objet d'une description toute particulière, car, lui, resta au contraire debout et joua un grand rôle durant toute la lutte; malheureusement les détails nous manquent sur le vénérable monument, « le plus beau château que oncques l'on vit en plaine[3]. » J'ai tâché de réunir ailleurs les indications éparses dans Noguier et autres, je vais résumer ce que nous savons. Sur l'emplacement actuel du Tribunal de première instance existait un monument romain, vaste, bâti en grandes pierres liées par des crampons; il était percé de quatre portes, deux au sud, deux au nord; sa forme était quadrangulaire et le milieu formait une vaste cour. Lors de la construction du rempart, au quatrième siècle probablement, on l'avait utilisé pour faire un gros saillant de l'enceinte. A une date inconnue il avait été flanqué, du côté de l'ouest, par une courtine joignant deux tours placées au nord et au midi; toute cette construction était terrassée de la base au sommet; elle était probablement parallèle à la rue de

1. Le mot *bocal* signifiait entrée; la rue du *Bocal* se trouvait derrière la porte gothique qui faisait face à l'Inquisition.
2. Cette disposition existe déjà dans les enceintes de Tyrinthe.
3. *Chanson*, v. 1012.

l'Inquisition, couvrant la porte de ville qui s'ouvrait à ce point. Du côté de l'est, les constructions paraissent s'être ajoutées les unes aux autres à droite et à gauche du rempart. Le mur extérieur des lices avait été surelevé et les lices barrées par un très gros mur qui termine encore la prison des Hauts-Murats à l'est. Une grande cour ou *baille*, suivant le terme de l'époque, avait été ainsi dessinée; dans ce vacant étroit et fort long pouvait tenir à l'aise une petite armée. En était-il ainsi à l'époque des comtes? Je ne saurais le dire. Dès le temps d'Alphonse de Poitiers, les Hauts-Murats faisaient partie du Château, et au cours du récit j'exposerai les raisons qui nous permettent d'affirmer que cette disposition était adoptée durant la domination de Montfort.

Vers l'extérieur, les fortifications étaient récentes; vers la ville, le mur sarrasinois, le mur romain, formait la clôture, il était garni de tours; la dernière contre le Château était cette tour de l'Aigle qui a préoccupé nos chroniqueurs et archéologues, et dont les débris se reconnaissent au-dessous de l'hémicycle de la cour d'assises. La masse des constructions dont les dispositions sont inconnues occupait la même place que le Palais de justice. Sur le plan manuscrit de J. de Rochefort, les ruines du château des comtes sont indiquées au point à peu près où se trouve l'aile droite du bâtiment de la Cour d'appel[1].

Quant à l'intérieur de la ville, autant qu'on en peut conclure d'après les indications éparses dans divers auteurs, le lacis des rues ne différait guère de ce qu'il était il y a cent ans. Elles étaient plus étroi-

1. Voir au Musée Saint-Raymond les divers dessins du Château sur les sceaux des comtes de Toulouse.

tes sûrement et dominées sur bien des points par ces tours des nobles et riches qui devaient donner à notre cité l'aspect qu'ont gardé les belliqueuses villes italiennes, et dont nos divers historiens ont souvent parlé[1]. Catel en indique quelques-unes, nous ne pouvons en mentionner que deux : l'une, découronnée, dans les bâtiments du grand séminaire, montre encore son étage inférieur couvert d'une robuste voûte à quatre nervures : c'est bien probablement l'une des tours dont le cardinal de Saint-Chrisogone ordonna la destruction après avoir réconcilié l'hérétique Mauran, car là était sa demeure ; l'autre, qui est sans doute de très peu postérieure au siège, se voit rue Temponières ; elle porte à sa clef de voûte les armes des *Vinhas*, elle est assez bien conservée et peut donner une idée de ces sortes de donjons préparés pour la guerre civile.

II.

A l'heure où l'orage de la Croisade vint fondre sur elle, Toulouse, *la fleur et la reine des cités,* renfermait dans sa vaste enceinte une population nombreuse : nobles, bourgeois et commun peuple ; guerrière, fière de ses libertés, remuante, troublée et divisée, toute pareille à celle de ces petites républiques italiennes qui venaient de soutenir de formidables luttes contre Barberousse.

Elle connaissait de longue date le métier des armes. En 1014 elle s'était insurgée contre le comte

1. Voir le Cartulaire de Saint-Sernin où il est fait mention de plusieurs de ces tours.

de Poitiers, usurpateur du comté, et avait chassé son sénéchal du Château Narbonnais, puis, partant en lointaine expédition, elle était allée délivrer le comte Alphonse assiégé dans Orange; en 1059 elle avait victorieusement repoussé les assauts du roi d'Angleterre; tout récemment encore, en 1202-3-4, elle s'était mise en campagne contre les villes et seigneurs voisins : Rabastens, Gaillac, Villemur, les seigneurs d'Orbessan, de l'Isle, le comte de Lomagne, etc., concluant vingt traités en quatre ans et obtenant des nobles voisins l'engagement de services militaires[1]; veillant avec un soin jaloux sur ses remparts, elle imposait comme amende pour les délits des milliers de briques destinées à leur entretien.

Depuis Alphonse Jourdain, à qui elle avait donné une si éclatante marque de dévouement, elle avait obtenu des exemptions, des privilèges, des libertés, et Raymond VI, à son avènement, le 5 janvier 1195, les avait garantis par serment. Elle était gouvernée par ces vingt-quatre consuls assistant le viguier du comte, administrant et rendant justice : vingt-quatre, deux par *partida*, douze pour le bourg, douze pour la cité, car, suivant les mœurs du Moyen-âge, la division était poussée à l'extrême. Bourg et cité sont deux villes séparées par un rempart, ayant leur trésor, leur chartier distincts; ce n'est qu'en 1263 que les deux administrations se sont fondues. Pour parfaite égalité, chacune des villes jumelles est divisée, comme nous l'avons dit, en six *partidas*, dites plus tard capitoulats; ce sont, pour la cité : la Daurade, le Pont-Vieux, la Dalbade, Saint-Pierre et Saint-Gé-

1. *Inventaire des Archives*, AA 1.

raud, Saint-Etienne, Saint-Romain ; pour le bourg : Saint-Pierre-des-Cuisines, la porte des Crozes, la porte Arnaud-Bernard, la porte Pouzonville, la porte Matabiau, la porte Villeneuve[1].

Il semble, d'après le tracé bizarre des capitoulats à l'époque où il nous est connu, que dans l'origine chaque *partida* ait eu une portion des remparts et une porte à garder ; chacune avait ses enseignes, bannières et devises, et formait ainsi une petite armée[2]. Les consuls, le commun conseil des prud'hommes et la communauté tout entière s'assemblent dans des églises, à Saint-Quentin, à Saint-Pierre-des-Cuisines le plus souvent ; mais depuis 1190 une série d'achats successifs de maisons contiguës, situées, soit dans la cité, soit dans le bourg, des deux côtés du rempart divisoire, non loin de la porte Villeneuve, ont permis l'établissement d'une Maison commune, il en sera souvent question dans la Chanson. Grâce à cette situation, bourg et cité étaient chacun chez eux dans l'édifice municipal, dont une grosse tour de l'enceinte romaine paraît avoir formé l'élément principal. Depuis lors, le siège de l'administration locale n'a pas changé. La tour existait en partie il n'y a que quelques années et le trésor des souvenirs qu'elle renfermait aurait bien dû la préserver de la destruction ; mais qui s'intéresse aujourd'hui à ces lointains ancêtres qui ont pâti, lutté, versé leur sang pour la conquête et la défense des libertés communales ?

Divisée administrativement en *partidas*, la popu-

1. *Archives municipales. Répertoire analytique.* Bastard, 1580, f° 54.

2. Ordonnance des consuls, 1295.

lation était hiérarchiquement partagée en nobles, fort nombreux, fort riches, possédant dans l'enceinte, dans le bourg surtout, de vrais petits châteaux aux tours menaçantes, et de plus des redevances, cens, rentes, oblies, etc. ; en bourgeois, marchands, riches changeurs, que le poète n'a garde d'oublier ; force usuriers notoires, contre lesquels tonnaient les légats, et qui possédaient eux aussi riches maisons à tours superbes, cens, rentes, etc. ; enfin en commun peuple ou *minores*, groupés en puissantes corporations, telle que celle des *cerviniers, paradoux*, etc., tous ouvriers du cuir, auxquels le comte reconnaissait la jouissance de la rive de la Garonne [1].

Malheureusement, de ces divisions multiples naissaient rivalités et guerres intestines où le comte même jouait son rôle ; comme dans les républiques italiennes, dont j'évoquais le souvenir, des traités se passaient entre tels et tels contre tels autres, au milieu de ces luttes incessantes, donnant lieu à des pacifications, telle que celle de 1189, où le comte promet de ne plus faire d'union avec une partie de ses vassaux contre l'autre. Entre *cité et bourg* la lutte était toujours ouverte.

Les dissensions religieuses étaient venues encore aggraver la situation : dès 1178 Toulouse est dite la capitale de l'hérésie. Puylaurens nous donne d'étranges détails sur l'état de misère où était tombé son évêque et les guerres qu'il entretenait contre les seigneurs détenteurs de ses domaines.

A l'arrivée de l'évêque Foulques, en 1206, les choses en étaient venues à tel point qu'il n'osait pas

1. *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. VII.

envoyer ses bêtes à l'abreuvoir hors de l'évêché. Il forma, pour remédier au mal, une confrérie[1], dite Confrérie blanche, qui se mit à rechercher les hérétiques et les usuriers, les citant devant elle et, à défaut, allant les assaillir dans leurs maisons. Elle groupa presque tous les habitants de la cité et une partie de ceux du bourg; les bailes étaient Aymeric de Castelnau et son frère Arnault, chevaliers, Pierre de Saint-Romain et Arnaud Bernard dit *Endura*. Les trois premiers noms sont ceux de consuls qui figurent souvent au *Capitol* de ces années[2]; celui d'Arnaud Bernard est resté à un quartier de la ville[3]. Leurs adversaires se fortifièrent dans leurs tours et une seconde confrérie, dite Confrérie noire, se forma dans le bourg. De là, luttes fréquentes, rencontres, assauts, batailles avec bannières déployées et même chevauchées par les rues; on se croirait à Florence ou Sienne.

Ceci se passait en 1210. Plusieurs fois déjà excommuniés et relevés, les Toulousains et leur comte avaient fait une soumission définitive, les consuls avaient même fait le voyage de Rome pour obtenir leur absolution (9 janvier 1210). Guilhem de Tudèle[4] ajoute même que le comte livra le Chateau Narbonnais au légat et à l'évêque Foulques, mais D. Vaissete en doute; en tout cas, il en était rentré en possession avant la fin de décembre de la même année.

1. Puylaurens, c. XVII. *Chanson*, v. 1038 et suiv.
2. Castelnau-d'Estrètefons, *Languedoc*, t. VIII. Cartulaire de Saint-Sernin, *Inventaire* AA 1.
3. D'un A. Bernard du onzième siècle, probablement, *Arnaldus Bernardus de Capite Burgi*. Cart. Saint-Sernin.
4. Auteur de la première partie de la chanson de Geste.

III.

La tourmente approchait. En janvier 1211, le comte quitte brusquement le concile (de Montpellier ou d'Arles suivant les auteurs) et fait proclamer dans ses domaines les terribles conditions qui lui ont été dictées. A *Quasimodo*, l'évêque Foulques abandonne Toulouse et va rejoindre les croisés au siège de Lavaur.

Ici se place la scène si dramatique racontée par Puylaurens. La Confrérie blanche voulant aller prendre part à ce siège se réunit en armes sur la place de Montaygon[1] (Saint-Georges), Raymond s'y rend, et par prières et menaces s'efforce de la retenir; mais comme, sourds à ses paroles, les confrères se dirigeaient vers la porte Saint-Étienne, il se jette au-devant, et étendant les bras en croix sur les battants et verroux de la porte, il jure qu'on les lui brisera plutôt que d'ouvrir! Pensant que pareille résistance se renouvellerait à chaque issue, les confrères se tournent subitement vers Saint-Cyprien, passent les ponts, et, revenant par le gué du Bazacle, prennent le chemin de Lavaur, ayant surpris le comte par cette manœuvre imprévue. Ils étaient de cinq à six mille, au dire de divers auteurs, et, dans leur lettre au roi d'Aragon, les Toulousains disent que parmi eux se trouvaient nombre des plus nobles de la cité[2].

Au siège de Lavaur, le comte Raymond rompit définitivement avec les croisés; aussi, après la prise

1. *Ubi fit forum*, dit un acte de 1205, et où résidaient les Castelnaud (*Inventaire*, AA, 1).
2. *Plurimi ex nobilioribus nostris.*

qui eut lieu le 3 mai 1211, fut-il décidé que ses domaines seraient attaqués. Les Toulousains, se sentant menacés, envoyèrent leurs consuls remontrer qu'ils étaient bons catholiques; la confrérie revenue après le siège était garant de leurs bonnes dispositions, ils étaient réconciliés tout récemment, ils brûlaient maints hérétiques. On les somma de refuser obéissance au comte excommunié et de le chasser de leurs murs; ils se retranchèrent derrière le serment féodal qu'ils avaient toujours réservé dans leurs protestations de bonne foi; alors Foulques ordonna à son clergé d'abandonner la ville, ce qu'il fit pieds nus, cierges allumés, emportant le Saint-Sacrement. Dans cette cruelle extrémité, les habitants firent un acte d'union auquel, sur les supplications du comte, se joignit la confrérie; les vieilles divisions et querelles furent abolies, une administration plus équitable fut établie, et tout se prépara pour la résistance. L'excommunication solennelle fut lancée contre eux.

Il est probable qu'en plus d'une noble fidélité à leur serment, une légitime appréhension du sort qui les attendait et une juste confiance dans leur nombre et la force de leurs remparts les décida à la résistance.

Vers le milieu de juin, Montfort, qui ravageait l'Albigeois, reçut la nouvelle de l'arrivée d'un gros de pèlerins allemands menés par un comte de Bar. Ils étaient à Montgiscard; il accourut au-devant d'eux et les deux armées réunies se présentèrent devant Montaudran. Les croisés trouvèrent le pont rompu et l'armée de Toulouse sur l'autre rive; ils poussèrent plus avant, surprirent un autre pont que l'on s'occupait de détruire; passant partie sur ce pont, partie à

gué ou à la nage, ils réussirent à repousser les troupes de Toulouse après un rude combat, dont le pont de *Néguo-Romieu* a conservé sans doute son nom. Dans la chasse aux fuyards ils arrivèrent jusqu'auprès des remparts, et Bertrand, fils cadet du comte, fut pris auprès d'une barbacane.

Ce n'est que le lendemain cependant que le camp fut établi à une certaine distance de la ville et le siège mis devant le bourg et une partie de la cité, au dire de Puylaurens. G. de Tudèle parle de la partie la plus forte des remparts, ce qui a l'air improbable. Il semble plutôt que les assaillants venant de Montaudran aient occupé les collines qui dominent Toulouse au nord et se soient ainsi présentés devant les portes Saint-Étienne et Villeneuve. Un assaut fut aussitôt tenté : couverts par des targes de cuir bouilli (ces grands pavois derrière lesquels on s'abritait des projectiles), les chevaliers s'avancent, portant des fascines pour combler le fossé; les Toulousains font une sortie et repoussent les assaillants qui se retirent abandonnant leurs pavois.

Moins nombreux que les défenseurs de la place, les croisés ne pouvaient songer à un investissement; ils se bornèrent à faire le dégât, comme l'on disait au temps de Turenne. Les gens de la ville ne pouvaient rester paisibles spectateurs; malgré les supplications de leur comte, ils coururent défendre champs et vignes.

C'est dans leur lettre au roi d'Aragon qu'il faut lire le récit de ce court siège. « Les croisés, disent-ils, s'étaient établis assez loin de la ville en face de deux portes, nous les avons souvent repoussés laissant nos portes ouvertes jour et nuit, en perçant

même quatre nouvelles dans nos remparts pour faire plus aisément des sorties[1]. »

L'avant-veille de la Saint-Pierre, profitant de l'heure de la sieste, ils forcèrent le camp, en pillèrent une partie, enlevant chevaux, armes, riches étoffes, vases d'argent et les prisonniers qu'on leur avait faits. Un convoi de vivres qui regagnait le camp fut en même temps surpris et fort maltraité. La famine était chez les assiégeants qui ne trouvaient dans les champs que les fèves et les premiers fruits; aussi le jour de Saint-Pierre (29 juin), au petit jour, levèrent-ils le camp précipitamment, abandonnant malades et blessés.

On conçoit l'orgueil des Toulousains et l'opinion que les adversaires prirent de leur force. Nous ne suivrons pas les campagnes qu'ils firent avec leur comte. En 1212, le roi d'Aragon intervient comme arbitre et presque comme souverain, puisqu'il installe à Toulouse un viguier, Guillelm de Scala, qui logea, nous dit Puylaurens, chez les *Samaroum* auprès du Bourguet[2]. Il obtint que l'effort de la croisade serait reporté vers l'Espagne où fut gagnée la bataille de *Navas de Tolosa*.

Les Toulousains, protestant toujours de leur fidélité à l'Église et au comte, avaient passé un acte par lequel ils s'engageaient à faire tout leur possible pour amener Raymond VI et Raymond VII, qui venait de recevoir donation du comté, à se sou-

1. On pourrait peut-être reconnaître dans ces nouvelles portes d'abord celle qui est qualifiée P. Neuve et puis celles dont il n'est question que dans la Chanson, comme cette P. Gaillarde dont nous avons parlé et la P. Cerdane dont il est question plus loin.

2. *Bourguet noou*, quartier de la Daurade.

mtetre au pape. Mais, dans le cours de l'année 1213, le roi d'Aragon à son tour prit parti contre Montfort. Celui-ci avait mis non loin de Toulouse, au Pujol, une garnison qui gênait fort les habitants lors de la moisson. Ils allèrent, à la suite de leur comte, assiéger cette bicoque, aisément emportée; après la victoire, dans un mouvement populaire, les prisonniers faits à cette affaire furent massacrés dans leur prison et les cadavres furent jetés hors ville. Quelques mois plus tard, le 13 septembre 1213, les croisés vengeaient les victimes par une véritable hécatombe à la bataille de Muret. Cependant, avant et après la bataille, les Toulousains ne cessaient de négocier leur soumission par l'entremise du prieur de l'Hôpital de Saint-Jean, mais ils refusèrent définitivement de donner des otages.

L'impression laissée par leur défense était telle qu'on ne les attaqua point. Cependant, en avril 1214, Raymond VI fit sa soumission au concile de Narbonne; les Toulousains, que l'obéissance à lui jurée retenait seule, imitèrent son exemple. En janvier 1215 le concile de Montpellier envoya le légat, le cardinal de Bénévent, recevoir le Château Narbonnais qu'il confia à l'évêque Foulques; les comtes Raymond VI et Raymond VII, leurs femmes et leur famille se retirèrent chez David de Roaix. Les Toulousains livrèrent en otage douze de leurs consuls qui furent envoyés à Arles. On a conservé une délibération du commun chapitre autorisant les douze autres consuls à continuer leur gestion bien que les règlements exigeassent qu'ils fussent seize pour prendre une décision.

Cette même année, le fils du roi de France vint

faire une quarantaine de croisé dans le Midi, mais n'eut qu'à se promener en pays déjà conquis; il décida que les remparts de Toulouse et de Narbonne seraient détruits. Tandis qu'il s'avançait vers Toulouse avec Simon de Montfort, Gui, frère de celui-ci, les précéda, mit bonne garnison dans le Château Narbonnais et engagea les habitants à détruire leurs fortifications. Ils subirent la loi, et dès ce jour, dit Pierre de Vaux Cernay, leur orgueil fut abattu. La Chanson prétend que durant son séjour l'héritier de France aurait voulu détruire la malheureuse ville, mais que Montfort l'aurait protégée, la considérant comme sienne, le concile et le pape lui en ayant confié la propriété provisoire[1].

Enfin, au mois de janvier 1216, le concile de Latran confirma à Montfort la propriété du comté. Le nouveau seigneur se rendit dans sa capitale, reçut le serment de ses nouveaux sujets, et, le 7 mars, jura d'être pour eux bon et loyal seigneur; mais dans cet acte il n'est plus question de libertés et de privilèges. Les douze otages leur furent rendus. Les remparts étaient en partie détruits, Montfort s'empressa de compléter ce que les habitants avaient fait à contre-cœur : il fit jeter bas les tours, combler les fossés, enlever les chaînes qui servaient à barrer les rues, raser les tours qu'avaient des particuliers auprès de la ville; mais en revanche il chercha à s'assurer une forteresse inexpugnable dans le Château Narbonnais.

Du côté de la ville, où l'accès devait être aisé au

1. C'est durant cette année que saint Dominique reçut de Pierre Sellani une maison joignant le rempart, l'Inquisition plus tard, aujourd'hui les Réparatrices. On y montre encore la cellule du saint.

temps des comtes, il fit creuser de larges fossés, couverts en avant par de larges palissades; vers l'extérieur il fit ouvrir une porte pour avoir libre accès sans passer par la ville. Ce château, jusqu'ici la plus forte défense de Toulouse, faisait en quelque sorte volte-face et se tournait contre elle. Les tours et courtines étaient, comme nous l'avons dit, terrassées jusqu'au sommet. Ce mode de construction ne ressemblait guère aux donjons à nombreux étages, au dédale d'escaliers, de couloirs, de salles, de guichets qu'élevaient les architectes de France à cette époque. Montfort fit enlever la terre qui remplissait les bâtisses et sans doute disposer l'intérieur par des planchers et voûtes; puis, rassuré sur sa conquête, il se rendit auprès de Philippe-Auguste pour faire hommage de ces nouveaux domaines qui le rendaient un des plus puissants vassaux du royaume.

Bientôt il fut rappelé en Provence par l'arrivée de Raymond VII à qui le pape avait conservé le marquisat au delà du Rhône et devant qui les populations se soulevaient de toutes parts. C'était une nouvelle guerre qui commençait, celle de la revanche, et Toulouse allait y jouer le rôle capital.

IV.

Durant les mois de juillet et d'août 1216, Montfort épuisa toutes ses ressources et toutes ses forces à assiéger Beaucaire qui s'était livré à Raymond VII; la garnison des Français tenait encore le château, mais, étroitement bloquée, à court de vivres, elle se rendit à condition de pouvoir rejoindre l'armée assiégeante. Montfort ayant manqué son but se retira

vers Nimes, et, après un court séjour, marcha rapidement sur Toulouse au début de septembre.

Les bruits les plus alarmants arrivaient du haut Languedoc : Raymond VI avait recruté des auxiliaires en Espagne, passé les Pyrénées et entretenait des intelligences dans sa capitale. Dans une hâtive chevauchée « de cinq jours en faisant trois », le nouveau comte parvint à Montgiscard où il avait mandé tous ses vassaux du pays. Ce brusque retour fit reculer Raymond.

Les événements qui vont suivre ne sont contés avec détail que par la Chanson; elle leur donne un tour favorable aux Toulousains. Nous sommes forcés de suivre ce récit, nous bornant à faire quelques réserves. Les principaux chevaliers ou bourgeois de Toulouse vont au-devant de l'ost et représentent au comte qu'il ne devrait pas entrer en armes dans sa seigneurie mais bien « en jupes d'orfrois, chantant, couronné de guirlandes. » Montfort les accable de reproches : il connaît leurs trahisons, aussi exigera-t-il des otages, eux tout d'abord, et il les fait arrêter; puis il annonce à ses chevaliers qu'il va refaire ses finances épuisées en livrant la ville rebelle au pillage.

L'évêque et l'abbé de Saint-Sernin ont piqué des deux pendant ces pourparlers, pénétré en ville, et ils engagent les habitants à aller saluer leur comte. On obéit; mais le bruit se répand que des otages vont être exigés, chacun se retire à la hâte et trouve, en rentrant, la mesnie du comte qui a pris le devant et commence à se loger dans les maisons, pillant, maltraitant, faisant entendre de farouches menaces. Des rixes s'engagent, on crie aux armes! des barri-

cades sont élevées avec coffres, cuviers, tonneaux, bahuts, et de toutes parts l'on tombe sur les pillards. Guiot, le fils de Montfort, qui arrivait, est repoussé vivement. Quand Montfort apparaît il trouve la lutte engagée sur divers points; il ordonne de mettre le feu partout et commence l'attaque à *Jouzaïgues, au-dessus de Saint-Remézy*[1], c'est-à-dire à la place des Carmes actuelle[2], car à cette époque, le nom, restreint à une rue aujourd'hui, s'étendait à tout ce quartier, Ghetto de Toulouse; c'est le point où devait naturellement déboucher une troupe venant du Château Narbonnais.

D'autre part, les Toulousains pressent les Français vers Saint-Étienne, et ils se retranchent dans l'église, le palais de l'évêque et la tour Mascaron. Les remparts étant renversés, cet ensemble de bâtiments, communiquant avec le dehors, formait une masse aisément retranchable vers la ville et la dominant du haut du clocher et de la tour Mascaron. Celle-ci a subsisté très tard; elle devait avoir été élevée par Mascaron, prévôt du chapitre en 1205[3]; elle s'élevait au point où fut établie la prison de l'Écarlate[4].

Tout en combattant, les Toulousains travaillent à éteindre l'incendie et coupent les rues par des tranchées et des barricades. C'est à ce moment que la Chanson nous dit : « Les Français qui prirent albergue les premiers eurent grand tremblement et peur de mourir, *les Toulousains les vont enfermer*

1, Les variantes que je propose à la traduction Meyer sont soulignées.

2. Voir Catel, *Mémoires du Languedoc*, p. 238.

3. *Saint-Étienne*, par M. de Lahondès, édit. Privat, 1890.

4. Voir le *Plan Tavernier* de 1631.

dans l'hôtel du comte de Comminges, de telle sorte qu'ils n'en puissent sortir. » Vaux Cernay nous dit que l'avant-garde de Montfort fut arrêtée et emprisonnée par les Toulousains, ce qui ébahit le comte, le mit en fureur et le décida à attaquer. Je soupçonne le poète d'avoir reculé un peu l'événement; il est probable que les citadins, apprenant que Montfort exigeait des otages, commencèrent par arrêter de leur côté l'avant-garde pour garantir la vie des leurs.

Montfort, qui semble, d'après les vers précédents, être à Jouzaïgues, crie aux siens : « Barons! allons les tâter vers Saint-Étienne! »

Je ne puis accepter la note de M. Meyer qui fait chevaucher tout le temps le comte et sa troupe dans les rues; elles devaient être trop encombrées de barricades et des débris de l'incendie; c'est par l'extérieur, les boulevards actuels, qu'il dut tourner pour venir déboucher à Saint-Jacques, « éperonnant avec telle vigueur, qu'à l'orme de Saintes-Carbes ils font la terre trembler. » La défense de la cathédrale et de ses alentours avait maintenu ce quartier libre. La place Saint-Étienne est balayée, ceux de la ville fuient si vite que pas un n'est atteint, la charge tourne alors furieuse, droit vers la *Croix-Baragnon*, d'un élan qui fait rompre et écrouler les barricades. « Là vous auriez vu une belle mêlée, dérompre tant de camails, trouer tant de hauberts, fendre tant de poitrines, fausser tant de heaumes, abattre tant de barons, tuer tant de chevaux, répandre sang et cervelles sur la place. » Enfin, les croisés sont repoussés, Simon leur crie : « En vérité nous ne pouvons les forcer de ce côté, mais si vous voulez

me suivre nous irons les tromper. » Ils retournèrent tous et pensèrent entrer par la porte *Cerdane*. Mais ceux qui étaient là les reçurent si bien que la lutte s'engagea dans les rues; par l'effort des massues, des pierres, des épées, des haches, des *guizarmes*[1], ils leur firent vider la rue et la place. »

Où était cette porte *Cerdane* et quelle manœuvre fit Montfort? M. Meyer, lisant dans le texte *cuidèron el borc ir*, pense que cette attaque fut dirigé contre le bourg. C'est possible, mais le bourg était loin et le feu du combat bien près du Château. Ce nom de porte *Cerdane* ne se lit nulle autre part que dans ce passage; cependant, dans les *Dex* ou limites du gardiage, une fontaine *Cerdane* est marquée au point où se trouve l'Espinet-Lasvignes[2]. Si du rapprochement des noms on doit conclure quelque rapport entre la porte et le quartier de la Fontaine, c'est du côté de Montoulieu ou Montgaillard qu'il faudrait la chercher. Dans ce cas, Montfort, ayant feint de battre en retraite, reviendrait pour déboucher par la rue Mage sur le derrière des défenseurs de la Croix-Baragnon et de Joux-Aïgues, ce qui semble plus logique que d'aller s'égarer vers le bourg.

Le récit de Vaux Cernay donne pleine victoire à Montfort; d'après lui la cité en entier est prise et brûlée, le bourg seul résiste; menacé d'être enlevé d'assaut, il se rend à merci.

Il nous faut résumer le long récit fait par le poète

1. On voit au Musée, sur les chapiteaux romans de la Daurade, de fortes hallebardes qui doivent être ces *guizarmes*.

2. *Coutume de Toulouse*, 1544. — Le ruisseau de Sainte-Anne jusqu'à la fontaine Cerdane, de là jusqu'aux fossés de la métairie de Hugues de Palais. Ce sont encore les limites de la commune de Toulouse.

des négociations qui aboutirent à une capitulation. Pour lui, l'évêque Foulques est l'instrument de la plus infâme des trahisons; le rédacteur en prose a trouvé moyen de charger encore ce tableau; les écrivains de notre siècle ont ajouté quelques teintes plus sombres, telle que l'exécution des otages dont il n'est question nulle part. En somme, quand on suit l'histoire du temps et que l'on voit la façon dont étaient traités les vassaux révoltés, quand on se souvient du tableau de la destruction de Dinan, tel que l'a tracé Michelet, on trouve que les Toulousains en furent quittes relativement à bon compte.

Puylaurens, le plus impartial, résume très judicieusement ce qui dut se passer. L'évêque et l'abbé interviennent en faveur des habitants auprès de Montfort et lui font entendre qu'il gagnera davantage à exiger une rançon des habitants; toutes les ressources ont été épuisées au siège de Beaucaire. La première pensée de la colère du comte était de donner le pillage de la ville pour solde à ses bandes; repoussé, il se laisse gagner dans les pourparlers à l'idée de se contenter d'otages et d'une rançon énorme qu'il sera libre d'employer à son gré. Puylaurens blâme ce parti; ce fut le conseil d'Achitopthel, dit-il, car pour lever cette terrible taille il fallut pressurer les gens, ce qui les aliéna définitivement.

Voici comme le poète raconte ces arrangements, et, si son récit est assez suspect comme histoire, il a du moins le mérite de nous conserver maint détail intéressant. Durant la nuit, l'évêque fait circuler en ville des messagers disant qu'à l'aube il y aura des pourparlers à Villeneuve, hors ville. C'est un

endroit très bien choisi pour tenir parlement sans crainte de trahison, dans cet angle rentrant de l'enceinte dont j'ai parlé plus haut. Les notables, chevaliers, bourgeois, commun peuple, se réunissent à l'hôtel de ville, tout près de Villeneuve; là viennent l'abbé de Saint-Sernin, le prieur (de la Daurade sans doute), le prévôt de Saint-Étienne, et Me Robert, un légiste de la compagnie de Montfort qui a déjà parlé en faveur des Toulousains lors de leur démarche auprès de lui. L'abbé harangue le conseil de ville et engage à se rendre à merci sous la garantie de l'Église; devant les hésitations, Me Robert dit que Montfort n'excepte qu'un homme de l'amnistie; Aymeric comprend qu'il s'agit de lui. (Cet Aymeric n'est pas nommé autrement et revient plusieurs fois dans la Chanson. Il est bien probable que c'est l'Aymeric de Castelnau que nous avons vu en tête de la confrérie, qui figure dans des actes de l'année suivante auprès du comte de Toulouse. Sa défection et sa haute situation semblent le désigner). Il déclare que lui et plusieurs notables se bornent à demander un sauf-conduit. Vous ferez bien, lui dit Robert à l'oreille.

La séance levée, on se rend à Villeneuve où une délégation entre en pourparlers. Les barons de Toulouse se tiennent dans la guette (*mirador*) et Foulques les harangue du dehors, avec Don Gui, frère de Montfort; il les décide à les accompagner auprès du comte. Celui-ci réclame d'abord ses prisonniers qui sont aussitôt rendus « sans qu'il leur manque une courroie », puis il envoie chercher en ville un certain nombre de notables pour compléter ses otages; il en prend autant que le château en

peut tenir. Ceux qui ont demandé un sauf-conduit sortent avec Aymeric. Les otages, au nombre de deux mille (?) sont menés à la ferme du comte (la Cipière) où on les laisse toute la nuit au vent et à la pluie.

Le lendemain, les habitants sont convoqués à Saint-Pierre-des-Cuisines, où, de la part du comte, ils sont avertis qu'ils aient à renoncer à la garantie de l'Église et à se soumettre à sa merci; ceux qui refuseront auront un sauf-conduit. Un seul le demande et est aussitôt enchaîné; puis les habitants sont désarmés, une lourde taxe leur est imposée; d'une Toussaint à l'autre ils doivent payer 30,000 marcs; c'est aussi le chiffre de Puylaurens.

Expulsés et otages partent enchaînés, au milieu des insultes de la valetaille « c'était la fleur de la cité, chevaliers, bourgeois, riches changeurs. » Alors sont convoqués les ouvriers de tout le comté et une destruction complète est commencée de tout ce qui restait de remparts, de tous les logis garnis de tours. « Alors vous auriez vu abattre les terrasses, les tours, et les murs, et les salles, et les créneaux; on ruine toits, ouvroirs, galeries, chambres richement peintes, portails, voûtes, piliers audacieux. » Les vexations commencent pour la levée de la rançon; les sergents du comte passent, saisissant tout, meubles, vêtements, vivres, etc. A la Toussaint, Montfort s'éloigna laissant derrière lui l'œuvre en train et un riche trésor de haines.

IV.

Un an après, au mois de septembre 1217, la situation était revenue au même point. Montfort guerroyait de l'autre côté du Rhône, Raymond VI avait repassé les Pyrénées et nous le retrouvons chez Roger de Comminges, seigneur du Conserans et du Savez[1], tenant conseil avec Rogier Bernard, fils du comte de Foix, Bernard, fils du comte Comminges, Rogier de Montaut[2], Isarn, son frère, dit l'abbé, G. Guiraud, Guilhem Unaut, et l'Aymeric dont nous avons déjà parlé. Les Toulousains ont fait savoir à leur ancien comte qu'ils l'attendent et que l'occasion est propice; tout d'une voix le conseil décide qu'il faut se hâter, D. Aymeric est chargé d'aller prévenir les gens de Toulouse.

Et la petite troupe se met en route par les combes et les grands bois feuillus, passe la Garonne et se dirige sur la Salvetat; au passage de la rivière l'avant-garde se heurte à Joris, partisan de Montfort, qui est battu; le comte chevauche tout un jour, ce qui indique qu'il a passé l'eau assez loin de Toulouse; à la nuit il en est assez proche pour envoyer prévenir les habitants qu'il est là, tout prêt, avec sa troupe de faidits[3]. Mais à l'aube il a grand peur d'être découvert; par bonheur un brouillard se lève qui lui per-

1. Ou du Paillas, voyez *Hist. gén. de Languedoc*, t. VIII.

2. Montaut (Ariège). Pour ne pas augmenter démesurément ce travail nous renvoyons une fois pour toutes à l'*Histoire générale de Languedoc* et à M. Meyer pour tout ce qui est biographie.

3. Chevaliers hérétiques, condamnés à ne pas résider dans les villes ou châteaux.

met de gagner en sûreté un bois où il peut se cacher et recevoir Ugo Johan [1] et Ramon Bernier [2] qui viennent lui confirmer le dévouement des Toulousains.

Là dessus, il chevaucha droit sur la ville : « Quand ils aperçurent Toulouse, dit le poète, il n'y eut si vaillant que l'eau du cœur ne lui remplît les yeux, chacun dit en lui-même : Vierge Impératrice rendez-moi le lieu où je fus nourri, mieux me vaut vivre et mourir là que d'aller par le monde en péril et honni. » La petite troupe évite l'abord des ponts et va passer la Garonne au Gué du Bazacle; c'était le soir du 13 septembre. « Quand ils sortent de l'eau et viennent dans le pré, enseignes déployées et gonfanons flottants, les gens de la ville reconnaissent les enseignes; ils se précipitent vers le comte comme s'il fût ressuscité : tout le peuple, grands et petits, barons, dames, femmes s'agenouillent, lui baisent les vêtements, les pieds, les jambes, les mains et s'écrient : à présent Jésus-Christ est avec nous, l'aurore, l'étoile brille sur nous [3], voici notre seigneur que l'on disait perdu, Prix et Parage [4] qui était enseveli est vivant, remis et guéri ! » Aussitôt ils s'arment et par la ville font boucherie des Français en criant : « Toulouse ! voici le jour où sera chassé le faux seigneur et toute sa gent ! »

Puylaurens nous fait entendre que l'enthousiasme ne fut pas aussi général que le dit le poète; la conspiration était connue de peu de monde, et une partie

1. Capitoul en 1203, 1218; viguier en 1222.
2. Inconnu, mis sans doute pour R. Bérenguier, consul en 1218.
3. Le comte de Toulouse portait une étoile et un croissant sur son scel.
4. Signifie civilisation, courtoisie.

des habitants, effrayés des conséquences de cette rébellion, se retira au château avec les Français, d'autres se réfugièrent à Saint-Étienne dans la canongerie et le palais de l'evêque, d'autres à Saint-Sernin. Dans le château était la comtesse de Montfort avec les femmes de Gui son frère, d'Amaury et Gui ses fils, leurs enfants et leur suite. Au bruit qui s'élève la garnison sort, mais n'ose attaquer la vaillante troupe et le peuple soulevé; la comtesse sort aussi *sous la large voûte à l'entrée du riche château*, elle questionne ses chevaliers : « Quels sont ces routiers qui soulèvent la ville? Dame, répond D. Gervais, ce n'est pas douteux, c'est le comte Raymond qui reprend sa ville..... La comtesse frappe des mains : Hélas, dit-elle, j'étais si heureuse hier! » et elle s'empresse d'envoyer des messagers prévenir Montfort.

« Le comte a recouvré sa ville, mais il n'y a plus ni tour, ni salle, ni créneau, ni portail, ni barrière, ni guette, ni haubert, ni armure, ni équipement entier. » Les gens de la ville, la garnison renfermée dans le château, restent maîtres du terrain jusqu'au fossé, et aussitôt, dans la belle place en face du château (place du Salin), ils établissent des lices, des barrières, et un fort rempart, ils élèvent des hourdages, percent des meurtrières, des ouvertures gauchères[1], construisent des abris pour se mettre à couvert des carreaux que lancent les archers du château. Nulle part on ne vit si riches ouvriers; là travaille le comte et les chevaliers, bourgeois, bourgeoises, marchands, etc.; la nuit tous sont au guet, des flambeaux sont placés dans les rues, tambours, timbres et grai-

1. Voyez plus haut, p. 94.

les mènent grand bruit, les femmes et les filles font des ballades et danses chantées sur airs joyeux.

C'est par Puylaurens que nous avons des indications sur le tracé de ces défenses improvisées en face du château. — *Cives cœperunt contra Castrum claudere civitatem palis, sudibus, magnis trabibus et fossatis, incipientes a pinna quae dicitur Torreti usque ad pinnam Sancti Jacobi, per transversum* — D'après Géraud du Bosquet[1], la pointe du Tourril formait le coin de l'enceinte au point où elle tournait pour faire face à la Garonne, contre l'escalier du moulin actuel; là s'élevait une tour d'angle dont on voit encore des restes; la pointe Saint-Jacques doit s'entendre de l'extrémité de la rue Saint-Jacques, près la porte Montoulieu. Ceci nous prouve que le Château Narbonnais s'étendait jusqu'auprès de la porte Montgaillard[2], puisque les Toulousains étaient obligés de reporter leurs défenses aussi en arrière. On peut, à première vue d'un plan de la ville, se rendre compte de la direction de l'enceinte improvisée, qui devait laisser un assez grand espace libre au-devant du château. Le bois jouait un grand rôle dans ces retranchements, appuyés sans doute sur des maisons crénelées et hourdées. Sur le reste de l'enceinte les fossés furent rouverts, et, là aussi, barrières et chevaux de frise s'élèvent à la hâte.

Le comte a aussi assemblé un conseil, on a choisi un Chapitre, dont il y a grand besoin pour gouverner la ville et veiller sur ses intérêts. Un acte de janvier 1218[3] nous a conservé les noms de ces capi-

1. Du Rozoy, t. I, *in fine*.
2. Voyez plus haut, p. 95.
3. *Hist. gén. de Languedoc*, t. VIII, p. 706.

touls et il n'est pas sans intérêt de les rapporter, d'autant que plusieurs figurent dans les événements du siège; ils en supportèrent tout le poids puisque leur gestion ne prit fin, d'après cet acte, qu'à la Saint-Michel de septembre 1218. Ce sont : *Petrus de Castronovo, Oldricus de Namavilla, Arnoldus de Villanova, filius Jordanis de V., Arnaldus Gerardus de Montelauro, Petrus de Roaxio, Ugolinus de Ponte, Ber^dus Raymondus Barravus, Arnaldus W^us Piletus, Pontius de Morlanis, Stephanus de Devesa, Arnaldus Guido, juvenis, Magister Bernardus, Raymondus Aymericus de Cosano, B^dus Raymondus Astro, Stephanus Curtasolea, Raymondus Berengarius, Arnaldus puer, Ugo Johannes, Embrinus, Raymondus d'Escalquencis, B^dus Signarius, Raymondus Tapiereus, Petrus W^s de Orto.* Vingt-deux noms conservés sur vingt-quatre, on les retrouve tous ou à peu près dans les listes capitulaires des années précédentes et suivantes. Les noms des témoins sont aussi de ceux que nous retrouvons dans nos annales et les récits de cette guerre *Aymericus de Castronovo major*, celui dont il a été déjà question. *Raymondus de Castronovo* qui était son frère, ainsi que Pierre, consul[1]. *Aymericus de Castronovo nepos* souvent nommé aussi. *Bertrandus de Montibus, Arnaldus Listoricus, W. R. de Escalquencis.* (Nous aurons à reparler de cet acte fort important.) Puis ils choisirent un viguier.

L'abbé de Saint-Sernin et le prévôt de Saint-Étienne rendirent chacun leur église, dont le clocher

1. D'après le *Cartulaire de Saint-Sernin*, ils étaient quatre frères, l'autre était Guillaume, viguier en 1184.

et la façade furent mis en état de défense. Puylaurens nous dit que par menaces ou promesses, le comte ramena à lui ceux qui s'étaient réfugiés dans les deux sanctuaires.

La défense ne devait qu'être ébauchée quand Gui et Guiot de Montfort, mandés à la hâte, arrivèrent de Carcassonne[1]; ils occupèrent d'abord le château et les maisons qui l'avoisinaient vers l'extérieur, pour le préserver d'être enveloppé, et attaquèrent aussitôt. « D'écus et de heaumes couverts d'or battu, il en vint tant qu'on eût dit qu'il en pleuvait, au val de Montoulieu; là où était le mur qu'on a ruiné, Gui commande : Francs chevaliers pied à terre! »

Ils se forment en bataille et se jettent dans les rues. C'est dans la partie qu'on commence à peine à clore qu'ils pénètrent; ils enlèvent les barricades et allument l'incendie, R. Bernard de Foix et Pierre de Durban, seigneur de Montaigut[2], accourent, mettent pied à terre, eux aussi, et la bataille se livre dans les rues étroites; du haut des toits les briques pleuvent sur les assaillants que l'on arrive à couper des entrées et passages. Presque cernés, ils finissent par reculer et se jeter dans les jardins de Saint-Jacques, où ils pénètrent par derrière, et abandonnent la lutte. « De chevaux[3] et de cadavres la terre et le marais restent sanglants. »

L'attaque est sans doute arrivée jusqu'à la place Sainte-Scarbes, mais, prise en tête et en queue, la

1. Le vendredi, dit la Chanson.
2. Ariège.
3. La Chanson fait mettre pied à terre aux combattants puis parle de chevaux. Il faut penser que, les barricades forcées, une partie des assaillants essaya une charge dans les rues.

troupe de Gui a fui en partie, et en partie s'est rejetée dans les jardins Saint-Jacques, à l'extrémité de la rue de ce nom; là, comme nous l'avons dit, se trouvait le marécage dont il est question, où chevaux et cavaliers sont venus s'embourber. Pendant l'affaire, Bernard de Comminges veillait sur la ligne qui faisait face au château.

Après cet échec, Gui de Montfort envoie à la hâte Alain de Roucy demander du secours à l'archevêque d'Auch. Du côté des Toulousains, Raymond envoie prévenir de son succès son fils Raymond VII qui est en Provence. Au secours de la ville accourent, à force d'éperons, le comte de Comminges, Espar de Labarthe, Rogier de Comminges, chez lui le comte de Toulouse était venu d'Espagne, Bertrand-Jordan et Ot de l'Isle[1], Guiraud de Gourdon, seigneur de Caraman, Bernard et Bertrand de Montagut frères et leur mesnie; Gaillard, Arman, Estève de Savaletta, Raiamfreds et son frère Guillem Armanieu jeune et plein d'espérances; Amalvis, Ugo de la Motte, le vaillant, Bertran de Pestillac, W. Arnaud, tous avec de braves compagnies. Toute la ville en joie. « Cependant la comtesse de Montfort se tenait pensive et triste sur la galerie de la tour regardant les barons et les dames qui travaillent aux retranchements, elle entend les rumeurs joyeuses, chants et ballades, elle soupire et tremble! »

Montfort, enfin prévenu, dissimule la nouvelle à ses troupes, fait à la hâte sa paix avec Adémar de Poitiers et revient rapidement, en chevauchant nuit et jour; il appelle auprès de lui le légat Bertrand,

1. L'Isle Jourdain; Ot de Terride.

cardinal au titre de Saint-Jean et Saint-Paul; l'évêque Foulque le rejoint et aussi l'archevêque d'Auch. Il arrive à Baziège un dimanche[1], et, le lendemain, chevauche en belles compagnies vers Toulouse. Son frère Gui accourt au-devant de lui, ils s'embrassent et le poète prête cette réponse à D. Gui questionné par Simon sur ce qui s'est passé : Frère..., nous avons pénétré dans les rues et là nous avons trouvé chevaliers, bourgeois, artisans qui, avec des masses, piques, haches, vous ont par notre intermédiaire transmis vos cens et rentes, et Gui[2] votre maréchal peut vous dire quels bons marcs d'argent ils nous envoyaient du haut des *gouttières*... » Comme Montfort jure qu'il ne déchargera ses bêtes de somme que dans la ville, sur la place, Alain de Roucy l'engage railleusement à ne pas proférer de ces serments qui tiennent autant que la rosée.

La foule des barons arrive avec le cardinal, la noble troupe met pied à terre. Jamais plus belle armée ne fut vue, étincelant des hauberts, des heaumes, des enseignes vermeilles; les clochettes d'or qui pendent aux poitraux[3] des chevaux font retentir la campagne et le mur sarrasinois (c'est-à-dire romain). Les batailles se rangent dans les jardins (de Montolieu); dans le château, créneaux et meurtrières sont garnis d'arbalètes à tour.

Les Toulousains s'établissent dans les lices, sur les terrassements, haussant les bannières aux deux croix vermeilles, celle du comte et celle de la ville;

1. Premiers jours d'octobre, sans doute.
2. Gui de Lévis.
3. Pièce de harnachement. V. Viollet-le-Duc. *Mobilier*. Demay, *Le Costume d'après les sceaux*.

sur les courtines, dans les hourds sont des hommes vigoureux portant des grosses pierres ou des guisarmes; en bas, dans les lices, le long des palissades, les combattants sont armés de lances et d'épieux à sangliers; aux archères, aux fenêtres, les archers qui défendent les courtines et les flanquements avec des arcs de toutes sortes et des arbalètes; auprès d'eux il y a de pleines cuves de carreaux; partout se presse la foule du peuple armé de haches, de massues, de bâtons; les femmes apportent des pierres grosses et menues dans des *gresals*.

La ville est ainsi bien défendue sur ses fronts; les barons ennemis s'avancent en bon ordre par les débouchés, portant des échelles, des torches et des faix de pierres pour combler le fossé. Gui, Amaury, Sicart, Foucaud, bien armés, sont avec leurs compagnies au bord des fossés. Les flèches volent des deux côtés, les Toulousains ont dressé un pierrier qui fait grand mal aux assaillants. Imbert de la Volp, qui le premier jette une fascine, est frappé par Armand de Montlanar. Le comte de Comminges s'avance, on lui remet une arbalète tendue, il vise et frappe Güiot de Montfort, le carreau traverse le haubert safré[1] et le vêtement de soie; comme un héros d'Homère, le comte crie des paroles amères : « Je crois vous avoir bien piqué; mais comme vous êtes mon gendre, je vous donnerai mon comté. » Les Toulousains crient : Toulouse! Foix! pour Roger Bernard; Comminges! pour le comte, etc.

Nous avons reproduit les traits principaux du

1. Orné de maillons de cuivre formant décor. V. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du Mobilier*.

poème pour montrer la couleur si intense des récits du troubadour; nous nous en tiendrons là, car forcément dans ces scènes de carnage il est obligé de se répéter.

L'affaire se prolongea en un duel d'archers. Montfort y perdant inutilement ses meilleurs barons, donna à regret le signal de la retraite, « grondant de rage sous son heaume lacé. » A l'aube, il réunit son conseil dans la tour antique du château, devant Gui, blessé. Sa perte, d'après le poète, avait été de cent soixante hommes. D. Foucaud donne le conseil d'établir une ville temporaire qui permettra de faire durer le siège; l'archevêque d'Auch propose d'occuper la rive gauche de la Garonne pour assurer les communications avec la Gascogne et les couper aux Toulousains. Il est décidé, en outre, que le cardinal et les plus savants clercs iront prêcher par toute la terre la croisade.

La construction de la nouvelle ville est aussitôt commencée. Auprès du Château Narbonnais, dit Pierre de V. C., c'est-à-dire dans le faubourg Saint-Michel actuel, couverte du côté de Toulouse par cette énorme forteresse, appuyée à la Garonne d'autre part, la nouvelle ville est établie comme une cité ordinaire; elle est fortifiée de fossés, pieux et terrassements; à l'intérieur sont installés des marchés où accourent négociants en toutes denrées auxquels des droits d'établissement sont accordés; les changeurs y ouvrent boutique. Le château est bien fortifié, muni d'une bonne garnison.

Alors Montfort partage ses troupes, laisse Amaury à la tête du camp et passe la Garonne avec une superbe compagnie : « de l'éclat des heaumes, de la

peinture des écus, des enseignes doubles, des fourreaux niellés, des franges d'or, resplendissent la rive, l'eau et le pré. » On voit quel luxe régnait dans le harnachement où les barons étalaient toute leur richesse.

Ils entrent dans Saint-Cyprien et s'y logent; un cavalier se risque sur la grève, mais il est mis en pièces par les Toulousains qui ont passé les ponts et occupé les barbacanes. Dans les deux sièges, les archers ne laissent repos ni jour ni nuit.

Un soir, arrivent dans la ville le comte de Foix et Dalmats de Creixell[1] avec une troupe de Catalans et d'Aragonais; tout est illuminé; trompes et tambours retentissent. Ceux de la ville se sentant renforcés font une sortie vers Saint-Cyprien que Montfort abandonne aussitôt regagnant en toute hâte ses bateaux. Il fait retraite en bon ordre, couvrant l'arrière-garde avec ses plus braves chevaliers; mais, en arrivant aux bateaux, dans la précipitation que met chacun à y monter, le comte est heurté et tombe dans l'eau avec son cheval. Pour Pierre de V. C., c'est par un miracle signalé qu'il fut sauvé; son cheval se noya, fut emporté à la dérive et son harnachement fut un trophée pour les Toulousains.

Je ne comprends pas pourquoi la Chanson fait remonter le comte jusqu'à Muret pour passer d'une rive à l'autre; je lirais plus volontiers Portet.

Le comte de Toulouse et les hauts barons qui le sont venus secourir tiennent conseil au petit Saint-Cernin (le Taur); le troubadour leur fait tenir les plus religieux propos. Raymond déclare que si l'un

1. Catalan, chef de bandes, a figuré à Muret.

des siens fait tort à un couvent ou à des pèlerins, il le fera brûler, pendre ou sauter d'une tour; à quoi le comte de Comminges répond pieusement : « Si la sainte Église et ses prédicateurs nous font du mal, gardons-nous de leur en faire. » Dalmace de Creixell promet aux Toulousains de rester avec eux tant que durera le siège. R. Bernard engage à fermer toutes les boutiques ou ateliers et à se consacrer à la défense; il faut établir des tranchées, des caponnières où les servants, archers et frondeurs se réfugieront lorsqu'ils seront trop vivement pressés. Ce sont des fortifications de campagne établies en dehors des lignes et destinées à maintenir les assiégeants en haleine et à s'étendre dans le pays pour éviter l'investissement. Si l'on a du renfort on pourra songer à attaquer, mais pour le moment il y a trop peu d'armes. Maître Bernard, que nous avons vu figurer au Chapitre[1], conseille de faire pierriers, calabres et trébuchets pour battre le mur sarrasinois (romain) du château Narbonnais; au nom du Chapitre, il déclare : « Pour moi, pour eux, pour toute la population du majeur au mineur, je dis que nous risquerons tout : chair, sang, force, vigueur, avoir, pouvoir, pour le comte, mon seigneur, afin qu'il conserve Toulouse et sa terre. » A la Toussaint, ils enverront soudoyer des chevaliers, ils savent où en trouver. Arnaud de Montagut s'offre à les escorter jusqu'à Rocamadour, où Bernard de Casnac[2] les recevra, et Dieu aidant, ils reviendront à Pâques.

Aussitôt on se met à l'œuvre pour élever des forti-

1. Il était consul aussi en 1199 et 1207.
2. Du Périgord.

fications sérieuses, on garnit les portes de terrassements, on élève les murs qui se couvrent de hourds doubles et de bretèches, on travaille aux fossés, aux ponts, aux lices, aux escaliers (soit pour monter sur le rempart, soit pour permettre aux piétons de descendre au fond du fossé). Les charpentiers font des trébuchets doubles, battants, merveilleux, qui ne laissent dans le Château Narbonnais salle ni tour, ni créneau entier.

Quelques mots sur ces travaux dont on se rend aisément compte. Les hourds étaient ces galeries saillantes de bois qui ont précédé les mâchicoulis dans la construction militaire; ils étaient fréquemment à double étage; les bretèches étaient des bâtis du même genre, plus forts, plus saillants, permettant de commander les flancs des courtines[1]. Quant aux machines, c'est dans Viollet-le-Duc qu'on trouve exposé avec une clarté parfaite tout ce qui concerne les divers engins connus sous tant de noms différents et dont les représentations ou descriptions anciennes sont si confuses. Il faut résumer brièvement ces dissertations savantes et précises. Le trébuchet était un énorme engin à bascule composé d'un cadre de madriers supportant une verge de huit à douze mètres de long, mobile sur des tourillons placés près d'une de ses extrémités; un contrepoids fait d'une sorte de huche pleine de terre, du poids de 26,000 kilos, était fixé à cette extrémité; à l'autre était suspendue une poche de cuir, très longue, formant fronde, dans laquelle était déposé le projectile; à l'état de repos, le contrepoids maintenait la tige

1. *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc.

presque verticale; on l'abaissait grâce à un système de câbles, de cabestans et de mouffles; une cheville de fer maintenait l'engin dans cette position durant le temps où l'on le chargeait; puis un coup de maillet faisait sauter la cheville, et la chute du contrepoids faisait décrire une courbe à la fronde, suspendue à l'extrémité libre de la verge, envoyant le projectile à une distance réglée par des combinaisons de la poche. La pierrière ou mangonneau était assez semblable, sauf que le contrepoids était agencé de façon à être en équilibre lorsque la verge était abaissée; à sa huche était attaché un système de cordes que des servants tiraient d'un mouvement plus ou moins brusque suivant l'élan que l'on voulait donner à l'appareil; l'ingénieur réglait ainsi la portée du coup par l'ordre donné aux servants. Le trébuchet jouait le rôle des mortiers et la pierrière celui des canons. Quant à la calabre, il semble que ce soit l'ancienne catapulte des Romains, lançant des pierres à l'aide d'un fléau bandé par des ressorts et des cordes tordues comme la clé d'une scie. Le terme de trébuchet double indique sans doute ceux de grande dimension : on conçoit quelle force devait avoir ce grand levier de douze mètres de long mû par un si lourd contrepoids, combien devait être grande aussi l'adresse de l'ingénieur qui faisait manœuvrer ce redoutable appareil, dangereux pour les servants autant que destructif pour les ennemis. Pierre de V. C. exprime la terreur des gens de Montfort exposés à la chute des énormes blocs projetés; le cardinal et son clergé tremblaient en célébrant les offices dans la chapelle du Château Narbonnais, souvent prise pour cible.

Le champ de Montoulieu, continue le poète, est partagé entre les deux armées, sergents et archers s'y rencontrent chaque jour. Tout cet espace libre, où se trouvent aujourd'hui les promenades de la ville, coupé par des vergers, des haies, des fossés, formait un terrain propice aux escarmouches, l'enceinte nouvelle s'arrêtant à peu près au coin de la rue Ninau et, d'autre part, la ville de bois des assiégeants, appuyée au château, occupant l'emplacement du faubourg Saint-Michel.

Nul, dit la Chanson, n'est pris sur promesse de vie, nul prisonnier rendu. Cette brève et sinistre mention fait frissonner, c'est une guerre sans quartier. Pierre de V. C. donne d'horribles détails. Lorsque les Toulousains faisaient un prisonnier, celui à qui revenait la prise le promenait en ville; une bourse attachée au cou, les deniers des curieux tombaient dans l'escarcelle, puis, la quête finie, le malheureux était mutilé, branché en vue des assiégeants ou coupé en quartiers et les trébuchets jetaient dans le château d'affreux débris. Il se tait naturellement sur les représailles des croisés, mais ce qui s'est passé à Lavaur ou ailleurs permet de le deviner.

L'esprit se reporte aux atrocités des campagnes d'Espagne, et plus on lit le récit de cette guerre, plus les ressemblances deviennent frappantes entre ces deux invasions françaises; car, en ce temps, Toulouse était plus parente de l'Espagne que des pays d'outre-Loire. Comme en 1808, rien ne résiste à la cavalerie française en rase campagne, mais, derrière les murailles, le long des chemins périlleux, ce sont les mêmes luttes sauvages, les mêmes coups de

main; les renforts des croisés fondent comme ceux des régiments de Napoléon. Dans un passage de la Chanson, le poète prête à Robert de Picquigny ces paroles que l'histoire a ratifiées vingt fois : « Il est dans la nature du Français de tout gagner d'abord, il gagne tant qu'il monte plus haut qu'un épervier, et quand il est au sommet de la roue, il est si présomptueux que son orgueil éclate, brise et renverse l'échelle, il tombe à la renverse et reste à terre. »

L'hiver était venu; les assiégeants, fort peu nombreux, étaient dans une position critique; les assiégés reprenaient peu à peu le pays; le comte de Foix alla recouvrer sa capitale; celui de Toulouse faillit enlever à Montauban le sénéchal de Montfort, Pierre d'Andreville. Gui de Lévis conseilla cependant une surprise matinale : « L'hiver est vif, dur, froid et noir; les hommes de la ville seront au lit avec leurs femmes, et, tandis qu'ils chercheront leurs chausses, les portes seront forcées. »

Le conseil est suivi; mais, au cri des sentinelles, les gens de la ville s'arment en telle hâte qu'ils laissent braies et chemises, s'armant à cru, et sous la conduite de Bernard de Comminges se jettent au dehors. La chevauchée menée par le comte de Montfort, son fils Amaury et les principaux chevaliers les bouscule, les fait rouler dans le fossé qui est franchi. Un cri de détresse s'élève; mais Roger Bernard s'est jeté sur le pas de la porte, il recueille les fuyards, et, après une rude lutte, rejette les Français par delà le fossé où leurs chevaux s'engloutissent : enseignes, couvertures, bons coursiers arabes, garnitments doubles, écus fleuronnés, freins, selles, poitraux rompus, demeurent encroûtés dans la glace.

Montfort, sentant qu'il ne peut en venir à bout avec ses ressources, envoie l'évêque Folquet et la comtesse, sa femme, demander du renfort à la cour et aux barons de France. Avec Foucaut de Berzi et Pierre de Voisins pour escorte « ils cheminaient par les bois par crainte des faidits. » Dans la ville, on devenait plus rassuré. Bernard de Comminges repartit pour mener guerre en Gascogne. Les barons de Toulouse se répandirent dans le pays pour chercher des vivres. Dom Pelfort[1], le preux, le sage, vint se joindre aux défenseurs et fut reçu avec grande acclamation.

L'année 1218 commençait; c'est le 31 du mois de janvier[2] que se place l'acte dont nous avons déjà parlé. Les capitouls exposent au comte qu'ils ont des charges énormes à supporter pour la défense et l'entretien des barons qui les sont venus secourir; il importe que chacun y contribue. Or, nombre d'habitants, et des plus riches, sont réfugiés dans les terres de Montfort, d'autres s'absentent sous prétexte de pèlerinage, d'autres se refusent à fournir des subsides; ils demandent à pouvoir vendre les biens de ces traîtres et avoir la garantie de leur comte et de ses alliés, ce qui leur est accordé. L'hiver s'écoula sans autre grave événement; « mais, dit la Chanson, dans le champ de Montoulieu est un périlleux verger qui chaque jour fleurit blanc et rouge, sang et cervelle sont les feuilles et fleurs douloureuses dont maints beaux yeux sont demeurés en pleurs. »

Avec Pâques[3] vient la gentille saison; les barons

1. De Rabastens.
2. *Languedoc*, t. VIII, 706.
3. Le 1er avril 1218.

toulousains tiennent la campagne. Un jour, Guillem et Guiraut Unaut, Ugo Bos, Amalvis, W. Arnaudon, Ugo de la Mote, Ugo de Ponton, portant l'enseigne, poussent jusqu'aux portes du camp des assiégeants. Montfort sort en toute hâte, suivi des plus braves, et la mêlée s'engage avec ses chances diverses. Pierre de Voisins laissa son cheval aux mains des Toulousains ; Montfort lui-même fut en grand danger. Cette affaire fut assez chaude pour que Pierre de V. C. parle du péril en lequel se trouvèrent les deux chevaliers. Elle se passait, comme les autres, dans le périlleux verger de Montoulieu ; engagée d'abord par la cavalerie des barons faidits, elle devient bientôt générale, car les Toulousains voyant les leurs reculer se jetèrent hors des tranchées à leur secours. Montfort humilié en vint, d'après le poète, à demander à Dieu la mort pour le délivrer de sa lourde charge ; G. de Puylaurens le peint aussi dans cet état d'esprit.

V.

Au commencement de mai, comptant sans doute sur les renforts qui vont arriver, Simon et le légat font les préparatifs du siège ; ils mandent des charpentiers pour construire une *gate,* des châteaux, calabres et pierriers. La gate était la *vinea* des anciens, galerie couverte, en charpente, que l'on poussait sur des roues ou rouleaux jusqu'au bord du fossé ; les travailleurs, abrités par elle, le comblaient d'abord, puis on s'avançait jusqu'au rempart où l'on mettait la sape. Celle de Montfort paraît avoir été complétée par des étages supérieurs, châteaux, chats châteaux ou beffroi ; tour de charpente qui

mettait des archers à la hauteur du mur ; ces bâtis étaient couverts de peaux fraîches pour empêcher l'incendie.

Cependant arrivent les secours si longtemps attendus ; l'évêque et la comtesse reviennent avec un ost de cent mille hommes (chiffre bien exagéré sans doute), mené par Michel des Harnes, Amaury de Craon, Gillebert de Roches et autres braves compagnons, vétérans de Bouvines. Les gens de la ville courent s'armer, garnir les lices, les archers se répandent au dehors dans les vergers, et l'armée de secours qui défile devant eux reste frappée de leur air de résolution. Aussi, quand Montfort vient saluer les arrivants et les engage à aller camper au-dessous de la ville (devant le bourg) pour la cerner, Amaury les raille doucement et lui représente que, recrus par la longue route, ils préfèrent s'établir d'abord dans la ville de bois ; le comte, qui connaît Toulouse de longue date, pourra de son côté attaquer quelque autre point, mais ne doit compter sur eux que pour leur quarantaine.

Les barons de Toulouse ont tenu conseil : Roger Bernard, D. de Creixell, Pelfort, ont décidé que le mieux à faire est d'augmenter encore les fortifications, et l'on s'y met aussitôt, riches et pauvres ; sous la direction de R. Bernard, murs, lices, barrières sont élevés. Pendant ce travail un grand cri de joie accueille Arnaud de Villamur [1].

Montfort a, d'autre part, décidé d'utiliser les secours en établissant de nouveau un second camp à

1. Seigneur en partie de Saverdun ; il avait accompagné Raymond VI à Rome, en 1216.

Saint-Cyprien; cette fois il va passer à Muret avec une partie de ses forces, convois, vivres et munitions, et redescend sur la rive gauche de la Garonne, en ordre superbe : cottes d'armes, hauberts, gonfanons, enseignes de soie, boucles d'argent des écus, étincellent au soleil.

Durant l'hiver, leurs forces ayant augmenté, les Toulousains ont occupé et mis en défense le faubourg; ils l'ont couvert d'abatis et de terrassements. Dalmatz, Pelfort, Sicart de Puylaurens restent à la garde de la ville; Roger Bernard, Rogier de Montaut, Ot de Terride, passent les ponts avec le reste des forces. Les croisés franchissent les premiers abatis, gagnent la grève et les jardins; Michel des Harnes entre des premiers, Arnaud de Villamur les reçoit vivement. Empêtrés dans les abatis, les jardins, les terrasses, les chevaliers français sont obligés de céder; ils se retirent le long de l'eau, poursuivis avec tant de vigueur que force y tombent. Montfort couvre l'arrière-garde, se démenant comme un lion. Enfin, ils se dérobent en passant un *bras de la Garonne*[1], probablement vers le pont d'Empalot, où le bras de gauche est aisément guéable et où le ramier est assez vaste pour servir de refuge à une forte troupe.

Ils se décidèrent à établir leur campement demi-lieue plus haut et abandonnèrent un cent de loges et de chaudières[2]. Ils avaient déjà campé sans doute à la porte du faubourg avant de l'attaquer.

Les barons de Toulouse rentrent en ville triom-

1. M. Meyer corrige à tort le texte.
2. Equipages de campement.

phants et font dire aux *ingénieurs* Bernard Parayre[1] et M^tre^ Garnier, de tendre les trébuchets. Dix mille hommes, d'après la Chanson, s'attellent aux machines et font pleuvoir les énormes quartiers de pierre sur le château. Il est question de la tour Ferrande dont nous ne pouvons indiquer la place. Noguier ne parle que de deux grosses tours, l'une au sud, l'autre au nord ; c'est celle-ci qui devait se nommer Ferrande, car la partie nord est celle qui fait face à la ville.

Tout semblait bien marcher pour la défense quand une de ces inondations dont la Garonne est coutumière vint jeter le désordre dans la ville. Après trois jours de pluie intense, le fleuve déborde, balaie le faubourg Saint-Cyprien, qu'il faut abandonner, détruit les ponts, laissant isolées les tours de défense qui couronnent les piles. Dès que l'eau a baissé, les croisés, qui voient dans cet événement un miracle en leur faveur, occupent Saint-Cyprien. Montfort garnit de troupes l'hôpital, seule construction sans doute de la rive gauche, il le met en état de défense, le munit de palissades, fossés, remparts et terrasses crénelées, l'approvisionne largement, et mande à Agen pour qu'on lui envoie de fortes barques. Sur la grève, il dresse des calabres protégées par des targiers[2], et bat la tour voisine isolée au milieu du plus fort courant. On voit, auprès de la Prairie des Filtres, une pile en ruines qui est sans doute celle dont la tour pouvait être battue par les machines de la grève.

1. La rue du Vieux-Raisin a porté jusqu'au dix-huitième siècle le nom de Guillem Bernard Parayre.
2. Des clayonnages abritant machines, servants et archers.

Dans la ville, l'émotion est au comble ; les femmes vont nu-pieds, prier et porter offrandes et cierges dans les églises. Dans un conseil il est décidé que le comte de Comminges, les trois Montaut, Bernard l'abbé et Rogier, avec Don Pelfort, veilleront à la défense des fossés et tranchées, pendant que R. Bernard demandera au Chapitre de réunir charpentiers et mariniers pour secourir les tours des ponts.

On accourt à la tête du Pont-Vieux; mais là les plus hardis reculent, le pont est en débris au fond de l'eau. Alors un écuyer aragonais, Peron Domengo, passe deux fois, à la vue de cent mille spectateurs des deux partis admirant son agilité; il a fixé des câbles, on y ajuste des claies et des traverses qui permettent d'aboutir à la première tour, la plus voisine de la ville; la tour vieille, dit la Chanson. Mais pour parvenir à la seconde, vers Saint-Cyprien, il ne reste plus rien, le courant est fort; on établit un va-et-vient avec des cordes et l'on fait passer aux défenseurs un panier contenant des vivres et des flèches. Ugo de la Mothe, le vaillant, se risque dans une barque avec ses hommes et les capitouls, le courant les fait dévier. A l'autre pont l'on se bat avec rage; là les capitouls, dans leurs barques, réussissent à aborder, ils ravitaillent la tour, puis *retournent à Viviers* (?)[1]. Sur ce pont de la Daurade il n'y avait sans doute qu'une tour, moins exposée que celle du Pont-Vieux.

Pierriers et calabres de Montfort font des dégâts si grands que la tour isolée est démantelée, et les dé-

1. Je propose cette traduction de *tornon à vivers*. Le quartier de Viviers était celui où aboutissait le pont de la Daurade, à côté de l'église.

fenseurs, couverts de sang qui coule jusque sur leurs braies, l'abandonnent. Aussitôt, l'enseigne de Montfort y est plantée. Sur le fleuve, les barques des deux partis se livrent des combats incessants, les chevaux que l'on mène abreuver sur les rives ne sont pas à l'abri.

Heureusement pour les Toulousains voici arriver, aux approches de la Pentecôte (20 mai), Bernard de Casnac, « et onc ne vit-on si brave chevalier, si adroit, si généreux, avec lui R. de Vals, son parent, et Vezian de Lomagne, ils amènent cinq cents cavaliers. » Les capitouls vont les recevoir avec enthousiasme. Montfort repasse l'eau sur la nouvelle de l'arrivée de ce renfort et représente à son conseil que ses soudoyers menacent, faute d'argent, de l'abandonner : « La ville me tuera ou je la détruirai ! » s'écrie-t-il.

La veille de la Pentecôte il tente pour la première fois une opération dans la campagne pour ravager les récoltes naissantes; il range ses compagnies auprès de l'orme de l'Oratoire [1]. Aussitôt toutes les troupes de la ville, avec les braves Brabançons à sa solde, garnissent les barrières et les lices, archers et frondeurs se répandent dans les vignes, les jardins, les chemins, les postes avancés.

Montfort a contourné la ville à distance, et c'est devant Saint-Sauveur (place Dupuy) que commence l'attaque des chevaliers de la croisade, dont la chanson nomme vingt-neuf. Roger Bernard est à la tête des Toulousains qui défendent les barrières; au-dessus ils plantent la bannière de Montaigon (place Saint-Georges). Cette place était, en effet, voisine du

1. L'oratoire de Montoulieu sans doute.

point exposé[1]. Alias d'Albaroque des Brabançons, Ot de Terride, Guiraud de Gourdon, Amalvis, Ugo de la Mote que l'on retrouve partout, B. de Saint-Martin, R. de Roussillon, Pierre de l'Isle soutiennent le choc. Tant fut grande la noise, que force Toulousains rentrèrent en cachette, s'enfonçant dans l'eau du fossé jusqu'au menton. Dans une vigne est tué G. de Chauderon, un croisé. Autour de son corps se livre un combat homérique; cependant ses soldats emportent son cadavre. Puis, soudain, une troupe de gens sauvages, sans armures, pèlerins blaventins[2] et bretons, accourent avec des torches et des fagots au cri de Craon! Les gens de la ville en font un grand massacre, et sur le soir, Montfort regagne son camp.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, après avoir ouï l'office, il assemble son conseil, expose qu'il est à bout de ressources grâce aux énormes dépenses du siège, les gens à sa solde refusent service et il n'a plus rien à leur donner. Mais la gate qu'il a fait construire est prête, on n'en vit pas une telle depuis Salomon, elle ne craint trébuchet ni pierrier; planchers, maîtresse poutre, ailes (?), chevrons, poutres, cintres, ais, sont garnis et liés de fer, elle pourra contenir quatre cents chevaliers et cent cinquante archers : « Nous tous à pied, dit-il, nous la pousserons dans le fossé et alors nous mettrons Toulouse à feu et à sang ou j'y périrai. »

Pendant qu'ils parlent, arrive un messager qui annonce l'approche du comte de Soissons avec une

1. Nous avons vu qu'elle comptait les Castelnau et les Villeneuve parmi ses habitants.

2. Du pays de Furnes.

nombreuse croisade. Chacun va au-devant de ce secours. Montfort reçoit gracieusement le comte de Soissons, lui déclarant qu'il a attendu sa venue pour prendre Toulouse et lui laisser l'honneur de la victoire ; il lui offre le cinquième ou le quart de la ville, et partout l'on dira : Le brave comte de Soissons vient de prendre Toulouse! « Seigneur, répond ironiquement le comte de Soissons, je vous remercie de m'avoir fait riche si vite de l'avoir des Toulousains, mais si vous me croyez vous n'en ferez rien et garderez tout pour payer vos gens qui en ont grand besoin ; mais pour ne pas être en reste, si d'ici un an vous prenez Toulouse, je vous donne Montpellier[1]. Je servirai l'Église de bon cœur durant ma quarantaine, et puis m'en reviendrai par le même chemin. »

Les Toulousains, effrayés de ces renforts que reçoit sans cesse l'ennemi, sont réconfortés par l'arrivée du comte Raymond VII : comme par miracle, la bannière de Montfort tombe de la tour du pont dans le fleuve pendant qu'au-devant du jeune comte courent avec des transports de joie, barons de la ville, viguier, bourgeois, dames, le peuple entier, grands et petits. Il descend au moustier du baron Saint-Sernin ; cloches, trompes, grailes, cris de hérauts ébranlent la ville, cinq mille hommes sortent provoquer les Français : « Ça Robin! ça Gaüthier, Dieu nous a rendu notre jeune comte! nous avons doublé les points au jeu! »

Cette entrée dut avoir lieu dans les premiers jours de juin ; le 8, les capitouls faisaient garantir par le comte Raymond VII l'acte du 31 janvier. Les témoins

1. Au roi d'Aragon.

sont ces chevaliers dont les noms reviennent dans les vers du troubadour : *Dalmatius de Creixello*, *Rogerius B^dus filius D^i Raymundi Rogerii comitis Fuxii*, *B^dus de Casnaco*, *W. R. de Pavo*, *Aymericus de Castronovo major*, *Aymericus de C. nepos*, *Bertrandus de Montibus*, *Arveus*. Les consuls sont les mêmes, leur charge allant d'une Saint-Michel à l'autre.

Montfort est repassé vers l'autre rive : de l'hôpital il veut faire un château muni de remparts crénelés, de lices et palissades extérieures, un grand fossé à l'entour; sur la rivière, une haute terrasse crénelée vers la Gascogne sera l'entrée. Il tiendra ainsi la rivière.

Voici les Toulousains, bourgeois, mariniers et archers, qui débarquent sur la grève. La lutte recommence plus âpre. Montfort les repousse, se jette lui-même avec ses hommes dans des barques, enlève la seconde tour, coupe le pont[1], et plante son enseigne sur la nouvelle prise.

Avec de grands efforts, ceux de la ville dressèrent un pierrier sur la culée qui leur restait, battant si bien la tour récemment perdue, que les Français l'abandonnèrent en y mettant le feu. Aussitôt une troupe de Brabançons et Toulousains, au nombre de cent soixante, s'embarquent et se jettent sur le gravier.

Probablement un de ces bancs de gravier qui sont devenus la Prairie des Filtres depuis la confection des quais, à moins qu'il ne s'agisse de l'île de Tounis, fort peu importante alors, et qui peut convenir, car

1. Le pont provisoire que nous avons vu établir.

la deuxième tour devait être près de la ville, à portée de pierrier; le texte dit *dedins en la grave*, dans le lit du fleuve.

Des tentes du camp[1], Joris et P. de Voisins les voient débarquer. Ils vont s'armer, lancent les heaumes de Pavie, et passent l'eau de leur côté. On se bat avec acharnement; les Français sont jetés à l'eau, qui sait nager, nage, qui ne le sait est mort. Après ce succès, les bateliers toulousains se répandent sur la rivière de tous côtés et vont chercher des vivres aux environs[2].

Montfort, dépité, raille ses chevaliers de s'être laissé malmener par ces piétons, puis passe sur la rive droite et assemble un conseil où figurent le cardinal et tous les hauts barons arrivés depuis peu; la réunion a lieu dans le château Narbonnais. Montfort expose que la situation est périlleuse, mais il faut dès le lendemain se mettre à l'œuvre et pousser la gate. Amaury de Craon lui répond : « Comment prendrez-vous la ville! les habitants ne souffrent ni faim ni soif. Vous ne sauriez les attaquer si souvent en un jour que vous ne les trouviez hors des lices, dans les champs; vous ne pouvez les enfermer dans leur enceinte. »

La gate était le moyen suprême. Lavaur, après une longue résistance, avait vu ses remparts crouler grâce à la formidable machine. C'est le dernier acte de cette lutte impitoyable qui va commencer.

1. Du camp de Saint-Cyprien.

2. Les vers 7901-94 doivent probablement être reportés après le récit de toute l'affaire.

VI.

A l'aube du lendemain, au son des cors, des trompettes, des grailes avec grands cris et sifflets, les croisés s'attellent à la gate. Entre le mur et le château elle s'avance à petits sauts.

Ce vers rend bien le mouvement de la lourde machine, mise en branle par des cabestans manœuvrés avec des efforts rythmés par les cris et sifflets. Si nous cherchons à nous rendre compte du point vers lequel elle se dirige et d'où elle part, en nous souvenant des dispositions du siège, voici ce qui paraît le plus plausible : construite entre le château et le camp, loin des projectiles de la ville, elle s'avance le long de l'allée Saint-Michel actuelle et débouche au coin des Hauts-Murats, elle arrive vers le Jardin royal, en vue du rempart des Toulousains.

Mais, comme l'épervier qui chasse les petits oiseaux, une pierre vient droit, lancée par le trébuchet, et la frappe d'un tel coup, au plus haut étage, qu'elle tranche et brise cuirs et courroies. — Ce sont les peaux fraîches dont on l'a revêtue pour la protéger du feu et des traits. — Montfort s'écrie : « Jésus-Christ, qu'allez-vous faire! si peu que durent encore angoisse et douleur, vous m'aurez abattu avec la sainte Eglise et la Croix! » Les barons lui répondent : « Seigneur, calmez-vous; tournez la gate et vous la protègerez du coup. » Dans sa manœuvre pour approcher, la gate présentait sans doute le côté faible aux coups de la ville. — Comme elle tourne et fait ses petits pas, le trébuchet ajuste, lance avec force sa pierre et frappe tel coup que fer, acier, bois,

clous, colle, poix, sont tranchés, brisés, et que nombre de ceux qui la mènent restent morts et froids. De tous côtés on fuit; Montfort, demeuré seul, s'écrie : « Par Dieu vous resterez ici, tous vous mènerez la gate ou tous vous y mourrez ! »

Cependant le comte de Toulouse, ses barons et le Chapitre délibèrent : « Jésus-Christ, disent-ils, nous avons grand besoin que vous nous conseilliez ! » Le comte de Comminge les encourage : Ils n'ont qu'à gagner avec cette gate, tandis que les croisés veilleront sur elle ils ne pourront s'éloigner pour faire le dégât. Roger Bernard ajoute : « Ce n'est pas une gate qui nous fera perdre la ville; s'ils l'amènent jusqu'ici vous la détruirez... il y aura tel martelage d'épée entre eux et nous que de sang et cervelles nous aurons des gantelets aux mains. » Escotz de Linars conseille de faire dans les lices un premier rempart, haut crénelé, qui batte le fond du fossé et les palissades extérieures. Le conseil est bon; les lices étant fort larges, le rempart est éloigné de ce premier fossé où va être le feu de l'action [1].

Aussi chacun se met à l'ouvrage; les consuls, portant des bâtonnets, insigne du commandement, vont dans la foule distribuant vivres et largesses, et pendant que les servants tendent les trébuchets, tout le peuple, nobles et bourgeois, dames, donzelles, enfants, arrivent porteurs d'outils et de matériaux, se pressent aux portes et aux guichets; le travail commence joyeux aux chants des ballades, cependant que l'ennemi fait pleuvoir pierres et traits qui tom-

1. Voir dans P. de Vaux Cernay, les détails de l'attaque de Lavaur, par la gate.

bent dans la foule, abattant les fardeaux portés sur la tête, brisant les barrières, les échafaudages et frappant les travailleurs qui ne s'en épouvantent. Grâce au Fils de la Vierge il y eut peu de blessés, et les abris s'élevèrent au bord des fossés.

Mais Montfort fait établir des ouvrages avancés, couverts de claies ; il les garnit de ses chevaliers les plus éprouvés; derrière eux l'on pousse rapidement la gate. Les pierriers et les trébuchets de la ville se détendent sans cesse lançant des blocs de pierre qui la frappent de face et de flanc, sur les portes et les cintres qui volent en éclats ; nombre de ceux qui la poussent sont tués, et du haut du rempart l'on crie : « Pardieu, dame fausse gate, jamais ne prendrez les rats! » Comme D. Foucauld dit à Montfort : « Votre gate ne vaut plus trois dés, il n'est pas sage de la pousser ainsi et vous la perdrez avant de pouvoir la ramener. — Foucauld, fait Montfort, croyez ce que je vous dis, par la Sainte Mère du Christ, ou j'aurai Toulouse avant huit jours ou je serai dans la lutte, mort martyr. »

Au conseil des Toulousains, Me Bernard, qui paraît être le harangueur du Chapitre, expose aux barons que les secours par eux amenés ont redoublé l'ardeur des croisés. « Au début, quand nous n'avions que le comte Raymond et le comte de Comminges, Montfort se tenait dans son camp bien barricadé, nous le laissions tranquille et il nous laissait en paix; depuis qu'est venu Bernard de Casnac, il a fait tant de tranchées qu'il ne nous donne repos ni jour ni nuit; depuis l'arrivée du jeune comte, il a fait la bastide que vous voyez et ses postes avancés, si près qu'il n'a qu'un saut à faire pour être dans le

fossé; qu'il vienne un autre comte à notre secours et Montfort se logera chez nous. Par la Très Sainte Croix, que ce soit sens ou folie, nous marcherons sur la gate si vous passez devant, et si vous ne le faites, bourg et cité sont décidés à y aller... Nous mourrons tous ensemble ou en aurons la gloire, mieux vaut mort honorable que vie honteuse. » — Les barons répondent d'une voix : « Nous irons tous brûler la gate, Toulouse et Parage ont toujours marché d'accord. »

Durant la nuit, c'était, nous apprend P. de V. Cernay, le soir de la Saint-Jean, Arnaud de Villamur fait avancer les meilleurs chevaliers et les soudoyers, armés d'arcs et d'arbalètes à tour, ils garnissent les remparts, les lices, les terrasses. Escotz de Linars sort vers la gauche (c'est-à-dire vers le Grand-Rond), il fait occuper les escaliers qui descendent au fond du fossé, les défilés, les passages, les sentiers environnants. Bernard de Casnac harangue les Toulousains : « Barons de Toulouse, voici vos ennemis; ceux qui vous ont tué fils et frère, causé tant de peines... je connais la coutume des Français fanfarons, ils ont le corps couvert d'un haubert double, mais sur les jambes ils n'ont pas de chausses[1], visez aux jarrets, frappez dru, et, la chasse finie, il restera du carnage sur la place. » L'un à l'autre ils se disent : « Sommes-nous assez? — Ici, fait Huc de la Mote, nous sommes de reste, quand on en sera à donner et recevoir les coups, on pourra faire le compte. »

1. Les croisés avaient abandonné en Orient les chausses de maille pour alléger leur armement. Voyez Delpech : *La tactique au treizième siècle*. Demay, *Les costumes d'après les sceaux*.

Ils s'élancent criant : « Toulouse! Le brasier s'allume! A mort! à mort! »

P. de Vaux Cernay, avec une indignation curieuse, nous dit : « Pendant qu'une partie des croisés dormaient, que les autres entendaient la messe, les Toulousains, avec leur fraude habituelle et une malice inouïe, sortant de leurs fossés par des issues cachées, dirigèrent, pour mieux nous prendre à l'improviste, deux attaques, l'une contre les gardiens des machines (assez éloignées du camp puisqu'elles touchaient le fossé), l'autre contre le camp[1]. »

Cette seconde attaque fut une chevauchée menée par les dehors. Autour des machines l'affaire est chaude, les épées choquent rudement les heaumes de Bavière. Arnaud de Lomagne crie : « Frappez, chère troupe, c'est le jour de la délivrance! du triomphe de Parage! » Bourgeois de la ville et capitouls combattent auprès de R. de Lasbordes, Bernard de Saint-Martin, W. P. de Montlaur, Pierre de l'Isle, Bernard de Comminges, W. de Lusenac, Gaudin, Ferrandos, Godafres, Arbois[2], Henri Campanier, R. Yzarn; ils parviennent à *forcer l'enceinte des claies*. Les Français s'y défendent avec vigueur; mais, débordés, ils abandonnent les ouvrages avancés et montent à cheval. C'est entre cavaliers que se continue la mêlée. Pendant ce temps, les bateliers se battent sur la Garonne; dans la plaine de Montoulieu, la chevauchée est parvenue auprès du camp et D. Bartas pénètre jusque dans les guichets. Ici se place la scène dramatique racontée par P. de Vaux Cernay et

1. Il y a dans le texte de Vaux Cernay une transposition de phrase facile à corriger et qui a pourtant trompé les traducteurs.

2. L'*Arveus* de l'acte du 8 juin.

si souvent après lui : Montfort entendait matines quand on vint lui apprendre que l'on avait vu les Toulousains s'assembler. Il revêt ses armes et se rend à la messe; à peine est-elle commencée qu'une grande clameur s'élève dans le camp, la double attaque est commencée et menée vivement, la petite troupe qui veillait sur les machines subit de grandes pertes, on vient l'annoncer au comte : « Laissez-moi, dit-il au messager, je ne sortirai que je n'aie vu mon Dieu. » A l'élévation, il se prosterne, récite le *Nunc dimittis* et sort. C'est à peu près, moins l'accent d'admiration, ce que raconte le troubadour : « Vous êtes trop dévot, fait-il dire au messager, vous avez déjà perdu vos meilleurs soudoyers. Pierre de Voisin, Aymon et Raynier défendent avec peine les targes... » Le comte tremble et soupire : « Au sacrifice! Jésus droiturier, donnez-moi aujourd'huy la mort ou la victoire! » L'ost entier s'est armé et l'attend; soixante mille, s'il faut en croire le poète, montés sur leurs beaux coursiers arabes; Sicart de Montaut portant le gonfanon, Jean de Berzi, Foucaut et Reynier, prennent la tête aux côtés de Montfort, et derrière toute la foule des pèlerins et porte-bourdons. La charge balaie tout devant elle, si bien que force Toulousains tombent dans les fossés des routes. Mais bientôt archers et frondeurs se répandent de nouveau dans les vergers. En approchant du rempart, la cavalerie est accueillie par une grêle de traits et de pierres, qui viennent serrés comme la pluie. Pour se mettre un peu à l'abri, le comte se retire dans l'enceinte des claies qui couvre ses machines, battues par deux trébuchets, un magonneau (ou pierrier) et plusieurs *matafundis* (Pierre de V. Cernay),

probablement les anciennes catapultes, dites aussi calabres. Voilà qu'un archer, nous dit la Chanson, tirant de la courtine de gauche, frappe le cheval de D. Guy à la tête; la bête pivote et un arbalétrier dans l'instant atteint le cavalier au flanc gauche. Simon accourt auprès de son frère, descend de cheval et lui dit quelques paroles : « Pour cette blessure, je me ferai hospitalier. » Pendant que Gui répond et gémit, dans la ville *une pierrière,* œuvre *d'un charpentier de Saint-Sernin*, a lancé sa pierre *du haut de la terrasse :* c'étaient des dames, des filles, des femmes qui servaient l'engin; la pierre vint droit où il fallait, frappa si juste le comte sur le heaume d'acier qu'elle lui mit en morceaux yeux, cervelle, dents, front et mâchoire, et le comte tomba à terre, mort, sanglant et noir. Gaucelin et Reynier accourent au galop, et, vite, en homme prudents, le couvrent d'une cape bleue. L'épouvante se répand; là vous auriez entendu gémir tant de barons qui pleurent sous le heaume[1] ! »

Comme l'on voit, par les récits combinés du troubadour et de Pierre de Vaux Cernay, le comte a été tué auprès de la gate, devant le mur de Montoulieu. La version qui le faisait tomber sous une pierre lancée de Saint-Sernin est une erreur de traduction de Fauriel, répétée par tous les auteurs auxquels la topographie de Toulouse n'était pas familière. Viollet-le-Duc a vu la difficulté, mais il en a tiré cette conséquence que les engins avaient une portée énorme. Le sens que je propose rend la lecture de la phrase facile, il s'accorde très bien avec le senti-

1. Lundi, 25 juin 1218.

ment d'orgueil qui devait animer les milices de quartier. P. de Vaux Cernay nous a appris qu'il n'y avait qu'un mangonneau en batterie; le doute n'était pas possible, et c'était à Saint-Sernin que revenait le mérite de l'heureux coup. Il est aussi question d'un sorbier dans ces vers. M. Thomas, par une série de raisons habilement déduites, met *soters* au lieu de *sorbers* et pense qu'il est question de la terrasse du haut de laquelle tirait l'engin[1].

Un soldat rentre dans Toulouse portant la nouvelle, et les transports de joie éclatent. On porte des cierges aux moustiers, on sonne les cloches; cors, trompes, tambours, grailes retentissent. L'effort des défenseurs dut se reporter aussitôt vers la rive gauche pour seconder ceux qui se battaient sur la Garonne depuis l'aube, car la Chanson nous raconte immédiatement que le siège établi sur l'autre rive et la grève est levé; les croisés se retirent par tous les sentiers en telle hâte que pavillons, harnachements, argent, bêtes de somme et de nombreux prisonniers restent entrent les mains des Toulousains. Ce ne dut pas être sans lutte, car le poète déplore la mort d'Aymeriguet, le jeune, le courtois, le gracieux; ce fut grand perte pour ceux de la ville. On ne peut guère savoir quel est cet Aymeric, on penserait volontiers à Aymeric de Castelnau *junior* dont il est question; mais ce nom revient dans des actes postérieurs, sans l'épithète de junior, il est vrai. Une deuxième sortie fut dirigée contre la gate, et il semble bien que ce soit la même journée; les croisés

1. Voir *Bulletin de la Société archéologique du Midi*, années 1891 et 1892.

l'avaient abandonnée, elle fut brûlée sans combat, et cet énorme feu de joie éclaira une nuit d'allégresse pour la ville.

Les croisés avaient tenu conseil et reconnu Amaury de Montfort comme héritier du comté. Plongés dans le deuil et la consternation, ils ne bougèrent de toute la semaine, mais le dimanche 1er juillet, profitant d'un gros orage, sans doute aussi du relâchement introduit par le succès dans la place, — car déjà Raymond VII était sorti pour aller occuper l'Ile-Jourdain, — ils tentèrent une surprise : chargeant des chariots de paille et de sarments, ils les enflamment et les poussent rapidement jusqu'au fossé. Au cri de désespoir des sentinelles tout le monde accourt; Montoulieu est un brasier où l'on se heurte parmi les tourbillons de flamme et de fumée; la cavalerie du siège vient à la rescousse, elle rencontre les héros de la longue défense : Casnac, Comminges, Creixell, Villamur; on se bat avec furie, au point que faute d'armes, dit le poète, il en est qui se déchirent avec les dents. Mais le redoutable chef n'est plus là pour mener ces charges irrésistibles qui rejetaient les Toulousains derrière leurs palissades; les chevaliers de France sont repoussés de proche en proche, et quand la nuit sépare les combattants, c'est à la porte du camp que l'on échange les coups.

VII.

Ce fut le dernier effort; quelques semaines encore les croisés demeurèrent dans la ville de bois, et le jour de Saint-Jacques[1], qui est bel et clair, ils se

1. 25 juillet.

retirèrent, livrant aux flammes leurs constructions passagères et le Château Narbonnais, dont l'incendie fut promptement éteint par les gens de la ville. C'était le onzième mois après la rentrée du comte duc et marquis dans Toulouse. Ils s'en vont laissant derrière eux maints morts et maints perdus, et, pour tout butin, emportant à Carcassonne le corps de leur comte.

En résumé, pas une des opérations du siège n'avait été heureuse pour Montfort; sans le hasard d'une inondation, ces fortifications élevées à la hâte n'auraient pu être forcées sur aucun point. L'orgueil des Toulousains, que Vaux Cernay disait abattu avec leurs murailles, avait droit de grandir encore, car ils avaient su vaincre sans elles.

Aussi, quand un an après le fils du roi de France apparut à la tête d'une innombrable croisade, le comte de Toulouse, malgré le conseil de ses barons, refusa-t-il de se soumettre et préféra affronter un nouveau siège.

Nous n'avons que fort peu de renseignements sur le second triomphe de l'héroïque cité. Puylaurens nous dit qu'elle fut assiégée du côté du bourg, d'une partie de la cité et vers Saint-Cyprien. Les croisés venant de Marmande s'attaquèrent à la partie de la ville qui s'offrait devant eux. Le siège fut meurtrier et court; l'héritier de France se retira quand il eut fini sa quarantaine, il mit le feu à ses machines et les prisonniers des deux côtés furent échangés. La Chanson se termine brusquement au moment où le siège va commencer; peut-être son auteur, qui a pris part bien probablement à ceux de Beaucaire et de Toulouse, a-t-il péri dans celui-ci.

Dans ces dernières strophes où il énumère les préparatifs de défense nous trouvons des détails intéressants qui complètent ceux que nous avons déjà donnés. Nous voyons les consuls prendre l'initiative, mander aux barons terriers d'accourir avec sergents, archers, chevaliers, soudoyers, *faidits*, qui se cachent dans les bois, leur annonçant qu'en retour ils auront à tout jamais part aux bienfaits de la ville. Il vient mille chevaliers bien armés et cinq cents *dardiers* (ce nom rappelle un passage de Vaux Cernay où il parle d'un chevalier blessé d'un javelot que lui avait *jeté* un homme du Midi, *comme c'est la coutume chez eux;* on voit que cette arme antique s'était encore conservée dans nos régions). La défense décidée, accord est conclu entre les consuls et les barons. Tout ce qui sera nécessaire aux barons et à leurs soudoyers leur sera fourni par la ville, on les logera chez des hôtes agréables. Les écuyers prendront, sans rien payer, pain, viande, vin, avoine, orge, et même les épices, poivre et cannelle. On pourra se défendre cinq ans entiers. Cette affirmation sent le voisinage de la Garonne, mais il est intéressant de constater l'opulence et l'autorité de la petite république municipale au sortir des vexations de Montfort.

Le conseil fini, les consuls font exposer les reliques de saint Exupère au milieu des cierges et candélabres dans la maîtresse voûte, au-dessous du beau clocher (à Saint-Sernin). Les meilleurs charpentiers reçoivent l'ordre de construire calabres et pierriers. — On voit par ce passage l'importance qu'on attachait à la construction d'un pierrier et comme la mention d'un charpentier de Saint-Sernin est natu-

relle. — Bernard Paraire et Maître Garnier, qui sont experts, vont tendre les trébuchets. — Nous avons fait remarquer aussi que ce n'était pas petite affaire, le trébuchet étant un instrument fort dangereux pour les servants. Toute la population travaille aux fortifications. Nous n'avons pas besoin de suivre le poète dans l'énumération qui est une répétition des précédentes. Puis, les barons et consuls de la ville livrent aux auxiliaires les portes et les barbacanes des deux rives. C'est là que se trouve l'énumération dont nous nous sommes servis au début, inutile de la reprendre; mais il ne sera pas peut-être indifférent au lecteur qui a bien voulu nous suivre jusqu'ici de connaître les noms de ces chevaliers du Midi qui accouraient de tous les côtés jouer la partie définitive contre le fils du roi de France en personne. Je ne puis, comme je l'ai dit déjà, reproduire les renseignements que l'on trouve dans Meyer et l'*Histoire de Languedoc;* il y aurait sans doute beaucoup à y ajouter, c'est une œuvre de longue haleine et qui tentera je l'espère quelque travailleur.

Voici donc cette liste avec quelques-unes de ces épithètes honorifiques qui lui donnent si fière tournure : 1re barbacane, Dorde Barasc, qui a prix et jeunesse, Arnaut de Montagut, B. de Roquefort, Arnaut Barasc; 2e Guillem de Minerva, homme d'expérience, Guillem de Belafar, Arnauld Féda ; 3e l'habile Frotard Peyre, Bernard de Penne, franc, large et dépensier, Guilhem Froters, Bertrand de Monestier; 4e Rogier Bernard, en qui est sens, valeur, expérience, B. Amiel, Jordan de Cabaret, Chatbert, Aymeric de Roca Negada; 5e Arnaud de Villemur, sachant donner et promettre, Guillem Unaut son ne-

veu, Guillem B. d'Arnave, Guillem Arnaudon; 6e Espan de Lomagne; 7e Amalvis, Ugo de la Mote frappant à outrance, Bertrand de Pestillac; 8e Pelfort, vaillant, prudent et avenant, Ratier de Caussade, Raisnier de Bosne, Jean Martin; 9e les hommes de la ville; 10e le comte Raymond VII en qui est toute valeur, Bertran de Toulouse (son frère bâtard), Ugo d'Alfar (qui avait épousé une fille naturelle de Raymond VI); 11e Arnaud de Comminges, B. de Comminges son cousin, Arnaud R. d'Aspet et les chevaliers de Mont-Aigon; 12e Inart de Pointis, son oncle Marestanh, Rogier de Montaut, Rogier de Noé; 13e Guiraut Unaut, prudent, bon et patient, R. Unaut, habile et gracieux, Jourdan de Lanta; 14e Sicard, seigneur de Puylaurens, Ugo de Monteil, Padern; 15e B. Masder, chassant et prenant, avec sa petite troupe (un chef de routiers sans doute). C'est la barbacane Montgaillard qui, abritée par le château Narbonnais, n'était pas très exposée; 16e le vicomte Bertrand et Bartas; 17e Bernard de Montaut, Guilabert de Lahas, Frezols; 18e le seigneur de l'Isle, Bernard Jordan, Bertrand Jordan, Ot (tous de la famille de l'Isle), Guiraud de Gourdon, B. Bainac, Escotz (de Linars) qui dirige fortifications et engins. (Nous l'avons vu en effet dans ce rôle.)

Pour ceux qui sont familiers avec les noms de lieu du Midi, il est aisé de voir que de toute la région les gens de guerre étaient accourus à Toulouse comme dans la citadelle maîtresse, d'où dépendait leur existence. Leur espoir ne fut pas déçu : après les deux sièges infructueux de sa capitale, le comté de Toulouse fut sauvé et avec lui le Midi. Quelques dures que furent plus tard les conditions imposées à Ray-

mond VII, elles ne ressemblent guère au code féroce de Simon de Montfort; le Languedoc conserva son existence provinciale dont la prospérité et la liberté faisaient l'envie des régions voisines, et les liens qui l'attachèrent à la France et à la maison royale furent des liens d'amour et non les chaînes de fer qu'on avait voulu lui imposer et que Toulouse avait brisées.

APPENDICE.

Cette étude ne serait pas complète si je ne disais un mot du célèbre bas-relief que l'on voit à Saint-Nazaire de Carcassonne et qui, d'après divers auteurs, représente la mort de Simon de Montfort. Je n'en connais que deux reproductions, fort mauvaises toutes deux : l'une figure dans l'*Histoire de Languedoc,* édition Dumège, IV, et dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi,* II; l'autre dans la *Vie militaire au Moyen-âge,* de Paul Lacroix. Un petit croquis de Viollet-le-Duc (*Dictionnaire d'architecture,* au mot *siège*) permet de reconnaître le peu d'exactitude des deux autres reproductions.

L'interprétation que Dumège a donnée de ce morceau de sculpture est absolument inacceptable. Il est plus que probable qu'il représente le siège de Toulouse; nous y retrouvons, en effet, les divers détails que nous ont fourni les textes, mais il le faut étudier comme un dessin chinois, car la perspective y est traitée de la façon la plus rudimentaire.

A gauche, l'on voit trois colonnes de chevaliers superposées; ils marchent à pied, vêtus de cottes d'armes, certains ayant le *cisclaton* par-dessus, coiffés du heaume ou du camail de mailles, armés de

larges glaives, de lances, dont une à pennon, et de boucliers ovales très aigus et petits ; ils forcent des barrières de bois que défendent des combattants armés à peu près comme eux, on voit même un soldat se baisser pour passer la barrière. En arrière des assaillis court une longue spirale qui va s'élargissant du sommet du tableau à la base. Dumège y devine une machine destinée à verser des liquides en état d'ébullition sur les assaillants (!) ; il faut y reconnaître une représentation, en perspective très enfantine, d'une tranchée avec son remblai, quelque chose comme les chenilles qui figuraient naguère les chaînes de montagnes sur les atlas. Ce qui le prouve bien, c'est que nous voyons deux défenseurs de la place levant la jambe pour monter sur la crête ; l'un d'eux porte un curieux vêtement de mailles ajusté sur tout le corps et un sabre recourbé. En arrière, au coin de droite, est représentée une curieuse pierrière avec ses servants. Sur le dessin de Viollet-le-Duc on reconnaît très bien une femme parmi eux. Au-dessus s'élève un rempart crénelé, garni de défenseurs et deux tours ; sur la première, un arbalétrier tirant. La partie qui a le plus intrigué Dumège est le coin supérieur du tableau : deux soldats qui ont l'air de marcher sur le rempart, traînant, à l'aide d'une corde attachée autour de son cou, un homme à qui un autre plonge un glaive dans l'aine ; un ange recueille l'âme de la victime. Dumège s'est livré à de grands efforts d'imagination pour reconnaître dans ce martyr Baudouin de Toulouse, mort pendu par son frère. Il suffit de lire Vaux Cernay pour reconnaître la scène dont les remparts de Toulouse furent souvent le théâtre : c'est le martyre de quelque

prisonnier exécuté au sommet du rempart à la vue des assiégeants. Et je croirais volontiers que cet atroce morceau de sculpture n'a jamais été destiné à représenter la mort du comte de Montfort, dont le fils se serait adressé à un meilleur tailleur d'images, mais qu'il est plutôt l'œuvre naïve consacrée par quelque pieux pèlerin à la mémoire d'un ami martyrisé par les Toulousains.

Quoi qu'il en soit, le bas-relief est un commentaire précieux des textes que nous avons ; voilà bien les barrières, les fossés, les lices dont il a été si souvent question ; voilà la pierrière, et le sculpteur n'a eu garde d'omettre les *donne* qui la servaient. Toutes les indications concordent pour nous permettre de croire que cette sculpture est contemporaine de la croisade.

J. DE MALAFOSSE.

MORT DE SIMON DE MONTFORT

Les deux traducteurs de la *Chanson de la croisade*, Fauriel et P. Meyer, ont interprété les vers 8448 et suivants, en admettant que Simon de Montfort fut tué par une pierre jetée de Saint-Sernin; M. Meyer dit même : « du haut de Saint-Sernin », supposant qu'un mot a été mal écrit. Ce sens, qui n'a pas choqué deux érudits étrangers à Toulouse, est inadmissible pour quiconque suit le récit de la *Chanson* sur les lieux mêmes où se passa l'événement. C'est dans les jardins de Montoulieu qu'a lieu le combat (vers 8397). Les Toulousains ont, dans une sortie, cherché à détruire la tour roulante que poussent les croisés; ils atteignent les portes du camp ennemi, quand une formidable charge, menée par Simon de Montfort, les force à se réfugier derrière leurs défenses; de là, ils font pleuvoir une grêle de flèches et de pierres. Gui de Montfort est blessé, désarçonné; son frère descend de cheval pour le secourir, et c'est à ce moment qu'une pierre l'atteint lui-même à la tête. On voit que l'action, très rapide, se passe trop loin du quartier Saint-Sernin pour qu'un projectile puisse venir de là jusqu'au lieu du combat. Il faut donc chercher une interprétation nouvelle pour les vers suivants :

Mentren Gui se razona e deve clamaders
Ac dins una peireira que fec us carpenters
Ques de Sant Cerni traita la peira els sorbers
E tiravan la donas e tozas et molhers.

Le sens suivant est grammaticalement acceptable :

Tandis que don Gui parle et gémit,
Dans la ville une pierrière que fit un charpentier
De Saint-Sernin, a jeté sa pierre vers le sorbier.
C'étaient les dames, jeunes filles et femmes qui servaient l'engin.

La *Chanson* offre plusieurs exemples de vers analogues et l'auteur anonyme, qui connaît fort bien Toulouse, donne des indications fort précises; c'est ainsi qu'il nous a conservé les noms des deux ingénieurs qui dirigeaient les engins. Saint-Sernin n'est indiqué dans aucun des autres auteurs qui ont raconté la mort de Simon de Montfort. Quant au *sorbier* que M. Meyer croyait nécessaire de corriger, comme la bataille a lieu dans des jardins, il est probable qu'une tradition s'attachait à cet arbre auprès duquel Montfort aurait été tué. L'auteur mentionne déjà plus haut « l'orme de Saintes-Carbes » et celui de l'Oratoire[1].

M. Thomas, professeur à la Sorbonne, membre correspondant, écrivit à la Société archéologique quelques jours après cette lecture :

« Je viens de recevoir et de parcourir avec un vif intérêt le *Bulletin de la Société archéologique*, voulez-vous me permettre de vous donner mon avis sur le seul sujet où j'ai quelque compétence? Il s'agit de la communication de M. J. de Malafosse sur les vers 8448, 8449 de la *Chanson de la croisade*. J'ai

1. *Bulletin de la Société archéologique*, 1891, séance du 26 avril.

expliqué autrefois ce passage dans un de mes cours à la Faculté des lettres de Toulouse; je me suis tenu à la traduction de M. P. Meyer, tout en reconnaissant que le texte présentait des obscurités que je n'ai pas réussi alors à dissiper. Il n'en sera plus de même aujourd'hui, grâce à M. de Malafosse; je distingue deux parties dans son interprétation :

« 1° *Ac dins una peireira, que fe us carpenters*
Qu'es de Sen Cerni, traita la peira.

« Je me rallie complètement, pour cette partie, à son interprétation, la seule qui s'appuie sur un mot à mot rigoureux : c'est un charpentier du quartier de Saint-Sernin qui a fait le pierrier qui a lancé la pierre fatale.

« 2° *Els sorbers.* M. de Malafosse traduit par « vers le sorbier. » Le manuscrit porte réellement *el sorbers*, et si, comme il est évident, il faut corriger *els* au lieu de *el*, il faudrait aussi traduire en conséquence « vers *les* sorbiers. » La rime exige absolument un pluriel. D'ailleurs, il est inadmissible que l'auteur parle ainsi de « sorbiers » ou de « sorbier » avec l'article défini, comme d'une chose déjà mentionnée par lui, quand il n'en a pas été question auparavant. Je suis ici avec M. P. Meyer, partisan d'une correction au texte. M. P. Meyer propose dubitativement *el sobrier*, *el solier;* il perd de vue qu'il faut un pluriel. Ce qui me paraît le plus probable, c'est de lire *els soliers* (ou *solers*). Il s'agit des *solers* qui ont été mentionnés un peu plus haut, au vers 8335 :

E garniro las lhissas els fossats, els *solers*
De balestras tornissas...

« Ce sont les *plates-formes*, comme traduit M. P. Meyer, c'est-à-dire j'imagine ce qu'on appelle encore ainsi, en terme d'artillerie : « bâtis en bois ou en maçonnerie disposés dans les batteries de siège, de place ou de côte, pour recevoir les bouches à feu. » (Littré.)

« En résumé, je traduirais les deux vers litigieux par :

« Dans la ville, sur les plates-formes, un pierrier que fit un charpentier qui est de Saint-Sernin, a tiré sa pierre... »

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Midi*, 1892, séance du 8 mars.)

LE PRÉ COMTAL & LA BARBACANE COMTALE

Dans la *Chanson de la croisade,* le poète, énumérant les défenses de la ville, commence par la barbacane du Bazacle; puis vient la barbacane comtale, puis la Baussane, puis celle de Las Crozes. M. Dumège, égaré par la chronique en prose romane, version d'une époque assez basse, avait supposé qu'il fallait chercher les deux barbacanes intermédiaires entre le Bazacle et Las Crozes, à Saint-Cyprien [1]. Un passage de Catel m'avait fait douter de cette interprétation, d'autant moins plausible que les trois têtes du pont formant défense vers Saint-Cyprien sont indiquées quelques vers plus bas. Voici ce que dit Catel en parlant du Peyrou : « Il est fait mention du Peyrou dans un ancien poète de ce pays, Bertrand de Born..., qui dit que le Peyrou est près du pré Comtal en ces vers :

A Tolosa par Montagut
Fermeral Coms son gonfaino
Al prat Comtal costal Peyrou
Quan lay aura son trap tendut
Nos lo peurem tot enviro
Li que tres neyt li jayrem nut [2]. »

1. *Institutions toulousaines,* t. I, p. 66.
2. *Mémoires de l'Histoire de Languedoc,* p. 233.

Pour retrouver ce pré Comtal, j'ai été chercher le cadastre du capitoulat Saint-Pierre-des-Cuisines de 1550, antérieur à l'installation des Chartreux, à qui la ville avait accordé « certaines petites rues », nous apprend Catel.

C'est le nom de ces rues abolies qui va nous éclairer. En 1550, ce grand enclos, agrandi encore depuis le plan de Jouvin de Rochefort, était divisé en cinq moulons :

Le 10e, contourné par la rue Boule longue, deux ruelles innommées et les escoussières. — Le 12e, où se trouve Sainte-Radegonde, autrefois dite de Maynadière, formé par les rues Boule longue, carrière neuve, Sainte-Radegonde, place Saint-Julien, rue des Pouts crus et *Comtale*. — Le 13e, *qui est au milieu de la rue Comtale, où il n'y a que trois petites maisons, l'une desquelles il y a un four appelé le four del Comte*. — Le 14e, contourné par la rue Boule longue, Comtale, Folholouse et rue de la Fondeson. — Le 15e, où est l'église Saint-Pierre-des-Cuisines, rue de la Boule longue, place qui est devant Saint-Pierre, place et rue du Bazacle, ruelle de la Fondeson. — Le 16e, où est le collège de Verdalle, rue de la Fondeson, rue des Balades, place qui est au-devant de l'oratoire des Études, rue des *Pouts crus*, rue Comtale, rue des Folholouses.

J'ai simplifié et éclairci les indications du cadastre. Pour bien fixer le point qui intéresse, c'est-à-dire le tracé de la rue Comtale, voici les immeubles que nous trouvons à la suite du collège de Verdalle : « Maison et jardin appelés de Montlezu, fesant coing sur la rue des Balades au-devant de l'oratoire des Études et sur la rue des *Pouts crus*, sur cette rue

58 cannes de long; puis Ramon Pomiès, maison fesant coing sur les rues des Pouts crus et Comtale, 10 cannes, 2 pans sur la rue des Pouts. »

Cette rue débouchait donc à 68 cannes, soit 136 mètres environ, du coin de la rue Valade dans celle des Puits creux; c'est juste le point où finit l'École d'artillerie, qui occupe l'ancien couvent des Capucins, installé, on le sait, dans les anciens collèges Verdalle et Montlezun.

Les indications du cadastre correspondent donc avec celles de Bertrand de Born. Voici ce terrain, dit Montaigut, dont parle le trouvère, à côté de la rue Comtale, qui devait conduire au pré où le comte plantait son gonfanon; l'arsenal occupe ce terrain, et c'est une étrange coïncidence qui ramène à sept cents ans de distance le bruit des armes dans le paisible enclos des Chartreux. Nous avons retrouvé aussi le four comtal dans le voisinage de Saint-Pierre-des-Cuisines, dont le nom rappelle l'existence d'un four rival et libre des droits seigneuriaux. Enfin, la *Chanson de la croisade* est éclairée par ces indications. Nous pouvons placer la barbacane Comtale au bout de la rue de ce nom, contre cette longue ligne de remparts qui va, en ligne droite, du port Saint-Pierre aux boulevards; là elle forme un coude brusque, et nous pouvons y placer la barbacane Bossanne, dont le nom est significatif; à la suite venait la barbacane de Las Crozes, couvrant la porte de ce nom. Et puisque j'en suis à rectifier Dumège, disons aussi qu'il a eu tort, et M. Meyer avec lui, de nier l'existence du pont du Bazacle mentionné dans la *Chanson*. Il en est question dans de nombreux actes mentionnés dans l'*Inventaire des archives* que vient

de publier M. Roschach. C'est en 1205 que les capitouls achètent de Arnaud Guilabert et sa femme le château du Bazacle, et en 1222 ils rachètent du même les droits féodaux assis sur l'emplacement où est construit ce pont. On trouve des testaments, notamment un de 1271, laissant à l'œuvre des ponts, au pont neuf, au pont vieux, aux ponts de Comminge et du Bazacle.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Midi*, séance du 23 février 1892.)

LES ANCIENNES MAISONS DE TOULOUSE

Il est un peu tard pour faire l'inventaire de toutes les vieilles maisons intéressantes de Toulouse. Combien ont disparu depuis la fondation de notre Société sans laisser de traces! Ce n'est pas qu'en les signalant on puisse espérer les mettre à l'abri des démolisseurs ou restaurateurs, mais encore peut-on conserver au moins leur souvenir et surtout quelques images permettant à nos arrière-neveux de connaître les épaves du vieux Toulouse qui s'en va disparaissant tous les jours.

Lorsque l'on regarde le plan d'alignement adopté en 1842, on y lit l'arrêt de mort de nombreux logis, les changements de goût des propriétaires se chargent d'exécuter les autres. Il n'est que temps de se mettre au travail.

Quelques hôtels ont déjà été décrits et figurés dans nos Mémoires, les bons dessins de M. Daly m'épargneront de longues descriptions pour d'autres, et M. de Lahondès a bien voulu une fois de plus se charger de dessiner les motifs les plus intéressants; ses illustrations valent mieux que tous les textes.

J'ai trouvé de nombreuses indications dans le tome IV des *Institutions toulousaines* de Dumège,

dans le *Guide de Toulouse* de 1869; mais les erreurs fourmillent dans ces ouvrages, aussi ne me référerai-je jamais à eux; tous les renseignements que je donne sont puisés aux cadastres, plans cadastraux et registres de la taille des Archives municipales. Ce serait encombrer ces pages de notes que d'y renvoyer pour chaque maison; une fois pour toutes, on sait que tous les renseignements sont là. Il eût fallu peut-être compléter cette étude par des indications sur les personnes qui ont élevé les maisons et surtout sur les architectes; peut-être trouverons-nous plus tard des lumières dans le monceau des minutes de notaires qui dorment au Palais de Justice, attendant le jour de la résurrection. Mais il fallait se hâter. Le *Toulouse disparu*[1] aurait déjà besoin d'un supplément; chaque jour nos richesses artistiques se transforment en matériaux de démolition « au gré d'un cuistre ou d'un maçon », comme dit le poète.

II.

De l'époque brillante des comtes, où s'élevaient Saint-Sernin, les cloîtres de la Daurade et de Saint-Étienne, il survit une fenêtre dans une cour, rue Peyrolières, 18; la petite colonnette qui la divise en deux arcatures a conservé son chapiteau, d'une ornementation assez simple. Sur la rue Clémence-Isaure on a pu voir, entre le grattage et le rétablissement d'un badigeon, l'autre mur de cette maison; il montrait les traces d'un fenêtrage du même style,

1. Mazzoli, *Toulouse disparu*. Chauvin, 1885.

enchevêtrées dans des reprises de diverses époques.

Ce débris est bien insignifiant ; la modestie de cette demeure la fit échapper sans doute à la rage des-



Chapiteau de fenêtre de la rue Peyrolières, 18.

tructrice de Simon de Montfort, si vigoureusement décrite par le poète :

La doncs viratz abatre los solers e las tors...
Els ambans e las cambras complidas de colors
Els portals e las voutas e lors pilars ausors [1].

Le poète et Catel [2] nous signalent un genre d'édifice plus propre à exciter l'intérêt que ce pauvre fragment. Les gentilshommes du comté habitaient Toulouse en grand nombre, certaines de nos rues et places portent encore le nom des grandes familles qui y avaient leur demeure. Dans leur séjour à la ville, elles conservaient leurs habitudes féodales ; il fallait

1. *Chanson de la croisade*, vers 5557 et suiv.
2. *Mémoires de l'histoire du Languedoc*, Tolose, 1633, p. 135.

à leur suite de vastes bâtiments, il fallait aussi à ces somptueuses habitations un réduit destiné à la défense, à la garde des trésors, une ou plusieurs tours capables de tenir en respect durant les luttes civiles assez fréquentes. Ces tours, dont nous parle Catel, sans offrir les dimensions d'un vrai donjon, n'en avaient pas moins assez de force pour parer à un coup de main. Certaines villes d'Italie, avec leur aspect guerrier, leurs citadelles privées, guelfes et gibelines, donnent assez bien l'idée de ce que devait être Toulouse avant que la rude main de Montfort n'eût égalisé les nobles demeures au niveau des maisons groupées à leurs pieds.

De la plus célèbre de ces tours, celle de Mauran, dont l'histoire est écrite ailleurs[1], il nous reste encore la base, englobée dans les bâtisses du Grand-Séminaire. Elle forme un carré parfait, les murailles sont d'une épaisseur énorme; au rez-de-chaussée, sur la rue Périgord, s'ouvre une fenêtre par deux petites arcatures romanes. La salle qu'elle éclaire est couverte par une voûte que soutiennent deux arcs ogives à plein cintre, massifs, quadrangulaires, sans moulures, empruntant simplement la forme des briques qui les composent, pareils à ceux de la nef de Saint-Étienne, sauf qu'ils reposent, aux angles de la pièce, sur quatre consoles ornées de décors romans répétés deux à deux. A la clef, une rose très simple. On peut sans hésiter, je crois, attribuer cette construction au douzième siècle et y reconnaître le reste de la tour tout nouvellement édifiée par l'hérétique Mauran, et que le cardinal de Saint-Chrysogone fit

1. Saint-Charles, *Académie des Sciences et Inscriptions*, Toulouse, 1886, Collège de Périgord.

abattre en 1178. Au premier étage, une grande voûte gothique porte le caractère du quatorzième siècle; c'est une reprise, car cette construction, dite *Tour de Périgord,* domina longtemps le quartier, et son couronnement n'a disparu que dans notre siècle. On peut la revoir telle qu'elle était naguère, dans le tableau de Rivalz, représentant Clémence Isaure[1], et dans un intéressant tableau du dix-huitième siècle appartenant à M. Dassier et figurant le chevet de Saint-Sernin avec le quartier environnant.

Les autres monuments analogues signalés par Catel ont disparu, mais le hasard nous en a fait découvrir un, très ignoré jusqu'ici, dans un quartier populeux où les maisons le dérobent à la vue, au cœur même de Toulouse.

Dans un arrière-magasin, rue Temponières, 10, on trouve une salle de forme barlongue, aux murs épais, éventrés de deux côtés. Un plancher récent la coupe en deux : il est posé à la naissance d'une voûte gothique élancée, dont les arcs sont absolument pareils à ceux de la nef de Saint-Étienne; comme eux ils sont carrés, sans moulures, et viennent finir en mourant dans les angles de la pièce. A la clef, un écusson. La porte primitive a été probablement modifiée, mais il existe encore le linteau d'une petite fenêtre du début du quinzième siècle très finement filetée. Dans un coin de la partie transformée en sous-sol sont percées deux portes disposées à angle droit, de telle sorte qu'un seul battant peut fermer l'une quand l'autre est ouverte. D'un côté, l'on accède à la cave par un escalier droit pris dans l'épaisseur

1. Georges, *Catalogue du Musée de peinture,* nº 246.

du mur; il est couvert par une série d'arceaux en tiers-point correspondant aux marches[1]. Cette cave est divisée en deux pièces inégales, voûtées en berceau. Par l'autre porte, l'on pénètre dans une étroite vis qui donnait accès à quatre étages superposés et à une plate-forme. La souche forme à l'extérieur une faible saillie quadrangulaire à la base; elle est masquée par des constructions jusqu'au niveau des toits et elle apparaît au-dessus sous la forme d'un hexagone couronné de mâchecoulis de brique. A l'intérieur, elle se termine par une petite voûte à six arêtes reposant sur des consoles dont les moulures sont dans le style du treizième siècle. La plate-forme de la grande bâtisse a été couronnée au dix-septième siècle par une série d'arceaux supportant la toiture, formant ce qu'on appelle une *mirande*. Un escalier droit, protégé vers l'extérieur par un mur rampant, donne accès à la plate-forme de la tourelle, superbe observatoire d'où l'on domine un des plus vieux quartiers de Toulouse.

Les étages intermédiaires, vingt fois remaniés, n'ont aucun caractère; mais partout où l'appareil est visible, on reconnaît sa haute ancienneté.

Voilà donc une construction relativement complète et qui peut nous donner une idée de ces tours dont parle Catel.

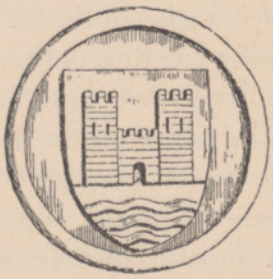
Je signale sa ressemblance avec celles du château de Pinsaguel, tout voisin de Toulouse.

A quelle date peut-elle remonter? Elle ne peut être antérieure aux guerres albigeoises. D'autre part, lorsque le pouvoir royal fut bien établi sur notre

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, art. Escalier, fig. 24.

ville, le sénéchal n'eût pas toléré l'érection de pareille bastille. On peut supposer qu'elle fut bâtie dans le temps où Raymond VII, en insurrection sourde ou déclarée contre le roi, ne devait pas être fâché de voir Toulouse reprendre sa physionomie et se hérisser de fortifications.

L'écusson de la clef de voûte porte un château à deux tours et, en pointe, des fasces ondées. M. de



Écusson de clef de voûte, rue Temponières, 10.

Montégut a signalé, dans le cimetière de la Daurade, un tombeau qui portait le même écusson, ainsi qu'on peut le vérifier sur la gravure du tome II de l'Académie des sciences (série in-4°).

Dumège a donné, dans ses notes sur l'*Histoire de Languedoc* (t. III, notes du l. XV, p. 93), un très intéressant travail de l'abbé Magi sur cette cuve de pierre et une autre portant le même écusson. Montégut avait commis une grosse erreur en donnant ce monument pour la sépulture du comte Guillaume de Toulouse. D'après son caractère, il doit être contemporain de notre tour et a, peut-être, renfermé les restes de son propriétaire; les armes sont pareilles.

Or, nous retrouvons deux fois cet écusson dans les Annales manuscrites de l'Hôtel-de-Ville (Jacques de

Vinhas, 1411; Bernard de Vinhas, 1434); il porte : « De gueule au château d'or à deux tours, en pointe de gueule à trois fasces ondées de sinople[1]. »

Les Vinhas ont fourni de nombreux capitouls, notamment au quatorzième siècle : Bernard, en 1306-13-26-29-31-33 pour la Daurade et le Pont-Vieux, et autre Bernard en 1344-51 pour Saint-Pierre-Saint-Martin, capitoulat dans lequel est située cette tour.

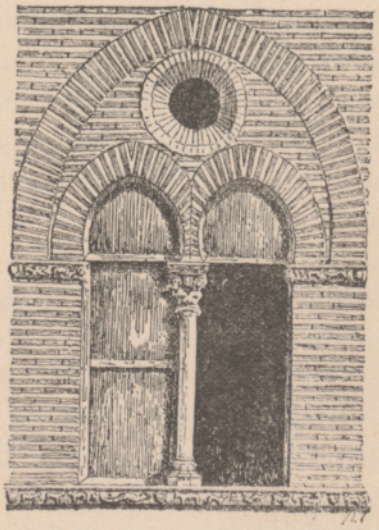
Il est donc bien probable qu'elle a été élevée par un membre de cette famille. Les Vinhas, d'après les *Annales*, étaient des changeurs; mais ces riches banquiers, les Isalguier, par exemple, marchaient de pair avec la noblesse, dans un temps où les juifs même tenaient des fiefs, et une solide tour leur était nécessaire pour abriter leurs richesses.

Si les seigneuriales installations ont eu à souffrir et ont disparu devant les exigences de la vie moderne, les demeures des marchands n'ont guère été plus épargnées. Une seule survit que l'on peut dater de la fin du treizième ou du début du quatorzième siècle. Peu dégradée, elle étale sur la rue Croix-Baragnon son fenêtrage bien intact.

Ses dispositions devaient être analogues à celles de la maison de Caussade étudiée par Viollet-le-Duc[2]. On voit, au-dessus des devantures, le sommet des deux arcs qui ouvraient sur la rue, formant boutiques. Un entresol, pris aux dépens du rez-de-chaussée, a changé sa physionomie. Au-dessus court, sur le rouge de la brique, un étroit bandeau de pierre, à la naissance des fenêtres; un curieux bestiaire d'ani-

1. Roschach, *Toulouse*, p. 426. Ed. Privat, 1887.
2. *Dictionnaire d'architecture*, art. Maison.

maux fantastiques y rampe ou galope entre des écussons. Les fenêtres n'ont pas de saillie; de grands arcs de décharge, dessinant un tympan percé d'un œil, embrassent deux arcades jumelles séparées par de minces colonnettes de pierre; au niveau de leurs chapiteaux et du sommier des arcs, un second bandeau de pierre sur le plein du mur, la même ornementation que sur le premier. Les chapiteaux sont également ornés d'animaux et d'écussons; leur galbe



Fenêtre de briques avec colonnette de pierre de la rue Croix-Baragnon, 15.

est bien plutôt roman que gothique. On trouve, dans le *Voyage en France du baron Taylor,* un dessin au trait qui rend assez mal ce décor dont l'aspect général prouve combien les traditions romanes étaient restées vivaces à Toulouse. Les écussons, assez illisibles, où l'on voit une vigne, une croix, un lion passant, une bordure engrêlée, ont fait supposer à certains qu'une demeure si richement blason-

née devait être celle de la famille de Baragne ou Baragnon, dont la rue aurait pris le nom. Mais, pour si coquet que soit le logis, il eût été bien modeste pour un grand seigneur; d'ailleurs, la croix de Baragnon était au coin de la rue des Arts actuelle. Les boutiques du rez-de-chaussée excluent l'idée d'un logis seigneurial. Peut-être cette variété d'écussons pourrait-elle faire croire que nous avons là un bâtiment appartenant à quelque corporation. Nous n'avons aucun renseignement à ce sujet.

II

Pour trouver d'autres monuments à étudier, il nous faut franchir de longues années. Pendant que s'élevaient tant de grands édifices religieux, l'art civil ne devait pas rester en retard. Lafaille nous dit que la plupart des maisons étaient de bois, lors du grand incendie de 1462. Ce désastre dut changer la face de la ville, les reconstructions obligatoires durent exciter l'émulation, des règlements de voirie furent pris, et, la mode s'en mêlant, on condamna les habitations démodées que le feu avait épargnées. Puis vint le mouvement de la Renaissance, le Parlement qui apporta une source de richesses et de luxe nouvelle, chaque conseiller voulant étaler son faste et faire plus beau que ses collègues.

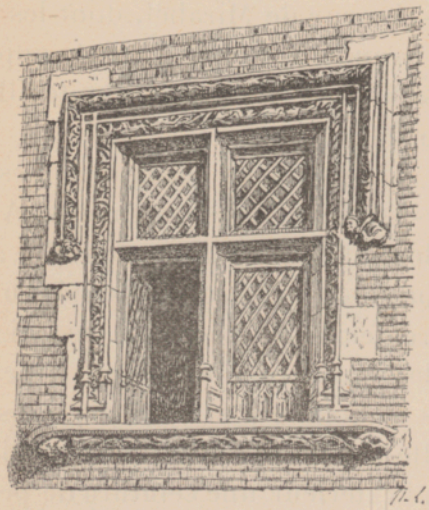
C'est à la fin du quinzième siècle que débute, à proprement parler, une histoire monumentale ininterrompue jusqu'à nous ; les quelques épaves antérieures si rares, si isolées, si ignorées, sont de véritables fossiles frustes, et, tout comme en géolo-

gie, il faudrait demander à d'autres régions l'histoire de l'évolution accomplie dans l'art et dans les mœurs durant tant d'années. En revanche, il est fort intéressant de constater combien, depuis près de quatre siècles, le plan de notre ville a peu changé ; combien les maisons nouvelles se sont emboîtées dans l'alvéole occupée par les anciennes, empruntant forcément une partie de leurs dispositions. La percée de nouvelles rues a seule modifié ces agencements primitifs qui subsistaient presque partout il y a cinquante ans. Nous commençons, en effet, à avoir ici, dans les cadastres de quelques capitoulats qui ont encore survécu, une précieuse source de renseignements nous permettant de dater à coup sûr quelques maisons d'abord, toutes ensuite, et parfois de donner le nom de celui qui les a fait élever. Pour l'artiste et le curieux, ce sont des documents à ne pas négliger.

Nous irons d'abord prendre pour point de repère, au milieu d'un quartier qui a gardé beaucoup de sa physionomie primitive, et, en même temps ses archives, un bâtiment bien daté.

Dans le registre de *Pagellation* de 1458 on trouve, au premier moulon du capitoulat Saint-Pierre-Saint-Martin : « *Mossen Huc Boysson a acqui meteys un oustal fort derruit.* » En 1478, ce moulon est devenu le dernier du capitoulat de la Daurade, et le cadastre s'exprime ainsi : « *Los heritiès de Moss. Huc Boysson an acqui un oustal larg et gran... tout bastit.* » L'immeuble dont il s'agit avait autrefois son entrée principale sur la rue des Changes (n° 25) ; il forme aujourd'hui le n° 11 de la rue Malcousinat. De nombreuses reprises et additions, notamment celles faites à la Renaissance, sur

lesquelles nous aurons à revenir, ont modifié son ancien aspect. Primitivement, la maison de Huc Boysson devait être un épais bâtiment carré à trois étages, appuyé à la tour de Vinhas, une tour hexagonale qui renferme l'escalier faisant une faible saillie à l'un des angles.



Fenêtre d'une cour intérieure, rue Malcousinat, 11.

Tous les amis du vieux Toulouse connaissent la jolie fenêtre aux voussures embroussaillées de chardons finement sculptés, donnant dans une arrière-cour qui a remplacé l'*ort* dont il est question au registre de 1478. C'est un des meilleurs morceaux de décoration du quinzième siècle que nous possédions. La fenêtre du second étage est plus simple ainsi que les deux du rez-de-chaussée. Celles-ci éclairaient largement la grande salle, où l'on pénètre aujourd'hui par une fenêtre éventrée ; elle devait avoir grand air avant sa transformation en magasin sombre. Au fond, une cheminée fort simple étale au

milieu de son manteau mouluré un écusson supporté par deux lions. Ce n'est pas celui de Huc Boysson, mais bien celui de M. Pierre de Vigniaulx, qui acheta la maison en 1574. Je le soupçonne d'avoir gratté les armes du premier propriétaire et substitué les siennes, les lions héraldiques qui y figurent sont d'un tout autre dessin que ceux des supports. Huc de Boysson, seigneur de Mirabel, dont les armes figurent aux *Annales* à l'année 1410[1], appartient à la famille des Buisson-Bournazel, Bouteville, etc. Il fut capitoul en 1468.

La tour de l'escalier, hexagonale, est percée de petits jours étroits et sans ornements. Au-dessus du second, elle est flanquée d'une tourelle ronde terminée jadis par un cône aigu surmonté d'un fleuron de pierre, et renfermant une petite vis qui donne accès d'abord dans une petite pièce, superposée à la grande vis et voûtée à six arêtes, puis à la plateforme. Celle-ci est entourée d'un simple bahut que supporte à l'extérieur une ceinture de petites arcatures aveugles, souvenir des mâchecoulis. Un préjugé local, dont plusieurs auteurs se sont fait l'écho, veut que les capitouls aient eu seuls le droit d'édifier ces tours. Rien n'appuie cette tradition; mais il est à remarquer cependant que la plupart des logis remarquables ont été élevés aux environs de l'année où leur propriétaire était appelé au capitoulat; le nouvel édile avait sans doute à cœur d'embellir la ville et d'étaler ses armoiries.

Non loin des Boysson[2], les Isalguier avaient édifié une tour assez semblable, aussi simple et mal ajou-

1. Roschach, *Toulouse*, p. 434.
2. Rue Peyrolières, nº 18.

rée ; un jambage fileté de la porte indique son ancienne place, car la bâtisse a été remaniée et couronnée plus tard d'un toit conique. Ils avaient repris le vieux logis roman dont nous avons parlé ; on y voit quelques fenêtres du quinzième siècle sans ornements. J'ai associé ces deux constructions, car elles présentent beaucoup de rapports : ce sont les habitations de familles considérables.

Nous allons voir à présent la maison des riches marchands, type le plus fréquent, destiné à se perpétuer durant une partie du quinzième et du seizième siècle. La Renaissance s'appliqua d'abord à embellir le vieux modèle sans le modifier. Son empreinte est si durable que la plupart de nos maisons antérieures aux constructions contemporaines en ont conservé les principaux éléments. C'est celui-là même que décrit Viollet-le-Duc[1] ; il l'a pris à Cordes. « Le riche négociant de ces municipalités des bords de la Garonne, de l'Aveyron et du Tarn », dit-il, « prétendait, lorsqu'il bâtissait une maison, avoir des magasins sur la rue. » D'autre part, il tenait à jouir d'un logement confortable ; de là la forme adoptée : Façade sur la rue avec magasins et allée latérale dégageant une cour intérieure ; sur celle-ci donne un second corps de logis parallèle au premier ; la tour escalier est dans un angle de cette cour, accolée tantôt à un bâtiment tantôt à l'autre ; une galerie appuyée au mur mitoyen la relie à l'aile qu'elle ne dessert pas. Assez souvent, un jardin se trouvait en arrière du second corps et était alors dégagé par une porte charretière. Voici le thème général sur lequel les

1. *Dictionnaire d'architecture*, art. Maison, p. 276.

architectes ont exécuté leurs variations. On peut remarquer que toujours les murs gouttereaux sont parallèles à la rue ; l'expression *pignon sur rue* ne saurait où s'appliquer à Toulouse.

Vers 1495, le terrain que possédait, lors de la pagellation de 1478, Pons de Laspargna, sur la rue Malcousinat (de la Bourse actuelle), fut acheté par *Pierre del Fau*, marchand, qui éleva la jolie maison (n° 20) dont une grande partie est demeurée intacte.

La boutique s'ouvre sur la rue en un double arceau, correspondant à l'intérieur à deux voûtes à quatre arêtes séparées par un fort arc doubleau. Les nervures reposent sur des culs-de-lampe ornés de têtes d'anges, l'arc doubleau sur d'épaisses consoles où un ange déploie un philactère. Derrière un gros mur de refend, une arrière-boutique, prenant jour sur la cour, est pareillement disposée et ornée. A droite, le couloir conduisant à la cour s'ouvre par une porte dont l'accolade renflée s'accentue par une forte moulure que couronne une corbeille où s'enlace le monogramme gothique J H S ; au-dessous, enchâssé dans les voussures, un écusson chargé d'une marque de marchand, avec la double croix symbole de maîtrise. Le couloir est couvert par une série de voûtins à quatre arêtes, qu'interrompait une première porte au droit du mur de refend. Dans la cour, le premier et le second ont encore leurs fenêtres carrées très rapprochées, séparées seulement par leurs montants aux nervures délicates qui vont se poursuivant et s'entrecroisant sur le cadre et les meneaux. Au troisième, une série d'ouvertures étroites et hautes sans décor. Accolée à ce corps de logis, la tour hexagone largement éclairée par cinq baies carrées sommées

de fleurons ; sa porte est surmontée d'une élégante niche au-dessous de laquelle se répète l'écusson. La vis est large ; dans le contre-cœur des fenêtres sont ménagés des bancs de pierre ; dans la paroi du mur, une petite niche pour la lampe ; l'arbre se termine par un svelte pilier d'où partent six arêtes soutenant la voûte terminale. Au dernier palier naît une tourelle contenant un petit escalier qui dessert la plateforme. Cette disposition se retrouve à peu près partout. Le reste du logis est remanié.

Voilà donc une tour édifiée par un marchand qui n'était pas capitoul ; mais cet honneur ne pouvait tarder, et Jehan Dufau, son fils, le devint en 1518, dénombra des biens nobles en 1540, et le cadastre de 1549 inscrit Jehan Dufau.

Non loin de là, noyée dans ce fouillis d'étroites maisons, la tour de Lancefoc, que l'on voit du n° 40 de la rue des Changes, et à laquelle on accède par la rue Temponières, n° 10. Chacune de ses fenêtres est flanquée de quatre écussons aux armes des Lancefoc, sculptés deux à deux sur les retombées d'un sévère larmier. La voûte qui la termine répète sur sa clef ce même blason, sculpté encore, avec deux sauvages pour supports, sur les culs-de-lampe, auxquels aboutissent les huit nervures qui la divisent. La petite tourelle est terminée par un délicat chou frisé. Pierre de Lancefoc, marchand, capitoul en 1480-1488, 1506-11513, blasonnait : « d'or à un feu de gueule enfumé de sable traversé d'une lance de chevalier jetée en bande[1]. » Dans le même moulon encore, Guillaume Benezit, capitoul en 1595, rivali-

1. Brémont, *Nobiliaire toulousain*, t. II, p. 54. Roschach, *loc. cit.*, p. 437.

sait avec ses voisins ; mais son habitation, sise au coin des rues Malcousinat et de la Bourse, a été modifiée récemment : la porte et les fenêtres de la tour ont été respectées ; elles sont surmontées d'une accolade de forme carrée, à fleuron aigu. L'écusson assez fruste qui orne la porte semble n'avoir porté qu'une marque de marchand ; mais, à coup sûr, les armes des Benezit, qui se voient aux *Annales* en 1542 [2], n'y ont pas été figurées. C'était une autre famille de Benezit qui demeurait dans la rue Croix-Baragnon.

Ne quittons pas ce moulon sans nous arrêter à la maison de Bosredon (rue des Changes, 21) ; elle est sans doute un peu postérieure aux précédentes. En 1478, Noss. de Bosredon possédaient une *place* dont le devant, sur la rue des Changes, était bâti en deux petites boutiques, dont une louée à un changeur. C'est dans les premières années du seizième siècle qu'a dû s'élever la curieuse bâtisse, encore assez intacte, faisant le coin des deux rues. La partie postérieure est une solide construction éclairée par de petits jours sur la rue Malcousinat ; la façade sur la rue des Changes et tout ce qui surmonte la boutique, ouverte en deux arceaux de maçonnerie sur les deux rues, est en hourdage maintenu par une charpente apparente de bois, ornée de filetages gothiques fort sobres. La large fenêtre du premier et celle du second, donnant sur la rue des Changes, sont entourées de minces colonnettes. Un troisième étage de bois faisant saillie fut ajouté durant la Renaissance ; nous y reviendrons. L'arrière-boutique est fort originale : c'est une salle aux murailles épaisses, coupée

2. Roschach, *loc. cit.*, p. 436.

par un arc doubleau en deux compartiments barlongs, que couvrent des voûtes à liernes; cet arc s'appuie sur deux gros fûts cylindriques engagés dans la maçonnerie. A la place du chapiteau, une décoration bizarre : deux enfants nus, allongés horizontalement, tête à tête, de face sur un pilier, de dos sur l'autre. Aux quatre coins de la salle, les nervures retombent sur des colonnes engagées, décorées de têtes d'anges comme chapiteau. Il est étonnant de trouver une aussi puissante voûte dans un espace si restreint. Je ne saurais trouver d'autre raison à cette construction que la nécessité, pour le changeur, d'avoir un réduit où tenir ses espèces à l'abri du feu et des voleurs. C'est ce que prouveraient aussi les jours étroits fortement maillés qui donnent sur la rue Malcousinat. Ce bâtiment est sans doute de la même date que la sacristie de Saint-Etienne, élevée par le cardinal d'Orléans. Les Bosredon obtinrent un grand nombre de fois le capitoulat, notamment en 1472, 1504, 1514, etc.

Une autre façade de bois, de cette époque, existe rue des Tourneurs, n° 13. Elle n'offre que très peu d'intérêt.

Nous allons errer de droite et de gauche, à la recherche de restes épars, ne pouvant insister longuement ni sur les courbes infiniment variées de l'art gothique agonisant, mieux traduites par un bon dessin que par la plus longue des descriptions, ne pouvant non plus fournir des documents également complets sur les propriétaires primitifs des diverses maisons.

Dans la rue des Marchands (n° 37), une tour fort basse, sans extérieur, est en forme de carré long

avec deux angles de face abattus ; la cage de l'escalier, se pliant à cette forme, est cylindrique d'un côté seulement ; les angles opposés sont rachetés par des supports rampants, en pierre finement moulurée. A chaque étage s'ouvrent des portes en accolade filetées. A la clef de voûte, une marque de marchand. On communique avec la plate-forme par un escalier droit situé dans les galetas. Dans le premier étage, en façade sur la rue, existe, encore en place, une porte intérieure en bois sculpté, déjà signalée dans notre *Bulletin* [1], où trois ogives encadrent un valet armé d'une hallebarde, entre un homme et une femme sauvage. L'écroulement d'un plafond dans la pièce suivante a fait découvrir l'ancien plancher; de grosses poutres d'une forte saillie y forment des caissons, aux croisements s'épanouissent des bouquets de feuillages dentelés. Le tout est couvert de peintures et dorures. Cette riche ornementation, difficile à voir dans l'entrebâillement des plâtras, mérite d'être complètement dégagée et étudiée à part.

Au n° 9 de la rue Peyrolières, tout ce qui reste de la vaste habitation des d'Olmières est une tour surchargée d'une mirande au dix-septième siècle. Les fenêtres carrées sont entourées de moulures grêles reposant sur des consoles ornées de têtes ou d'animaux. Les d'Olmières figurent au rôle des nobles de la ville, en 1522. Ce sont les vieux de Ulmo qui comptent tant de capitouls et un président au Parlement, en 1525. Non loin de là, au n° 5 de la rue de la Vache, une tour découronnée et une façade intacte, de trois étages, donnant sur une cour. Dans

1. Séance du 25 mars 1884, p. 20.

ce quartier, quelques autres tours trop défigurées pour mériter l'attention. Tout le monde a vu à Toulouse la haute tour quadrangulaire qui se dresse avec sa tourelle au coin des rues Saint-Rome et Peyras, et à qui le temps a donné une si riche patine; elle faisait partie de la maison de Pierre de Serta, capitoul en 1529. La vis se termine par une voûte carrée en arc tudor; au-dessus, la tourelle dessert deux chambrettes superposées, également voûtées, et la plate-forme qu'entourent de petites arcades aveugles. Au coin du moulon opposé, les reconstructions ont épargné une délicate niche abritant une statue de saint Jacques. Ce petit bijou est dû sans doute à Pierre Prohenque, capitoul en 1514.

Tout auprès (petite rue Saint-Rome, 4), une haute tour découronnée, dont la porte, en anse de panier, est sommée d'un écusson dans une accolade à fleuron très aigu, flanquée de deux maigres pinacles. Là vivait Raymond Ségui, seigneur de Chaussas, capitoul en 1527. Dans la rue des Tourneurs, au n° 9, c'est le rez-de-chaussée d'un logis de marchand qui a survécu, celui de Pierre Imbert, capitoul en 1510 et 1524. A la double devanture correspond une double voûte très simple, mais l'arrière-magasin est couvert par une grande voûte à liernes d'un beau développement. Le couloir latéral a aussi une série de voûtins dont les nervures partent de gros culs-de-lampe disproportionnés, couverts de feuillages déchiquetés, au milieu desquels des anges supportent des écussons.

Dans la rue Croix-Baragnon, au n° 19, on ne peut guère se rendre compte du système de voûtes recoupées par des étages plafonés; seule, une petite aile,

placée en retour sur un côté de la cour intérieure, laisse apercevoir les nervures qui couvrent le rez-de-chaussée. Mais la tour est intacte, étalant la plus flamboyante et la plus lourde décoration que je connaisse dans notre ville; la porte n'étant pas sur la même face de l'hexagone que le fenêtrage, celui-ci commence très bas. Les ouvertures en anse de panier sont sobrement filetées; au-dessus, et à une assez grande hauteur pour ménager une sorte de tympan, s'épanouissent de grosses accolades liées par un lourd bandeau d'où émerge un épais bouquet, d'un faire très mou. Des crossettes de feuillages charnus décorent les contours. Le premier tympan a été dépouillé de son écusson; dans le second, un lion hirsute appuie sa griffe sur un cartouche où l'on distingue un mouton; dans le troisième, au milieu d'une gloire, une hostie portant le IHS en lettres latines, et au-dessous, *Ave Maria* gothique; dans le dernier, Dieu le Père, globe en main et bénissant; sur l'accolade, des figures ont remplacé fleurons et crossettes, enfants nus, assis ou penchés le long des courbes, monstres, et un vieillard barbu formant pinacle. La Renaissance se fait pressentir par l'apparition des nudités. Cette folle ornementation, d'un travail lourd et d'un goût douteux, est due sans doute à Bérenguier Bonnafede ou Bonnefoy, licencié en droit, capitoul en 1513. En 1488, l'immeuble appartenait à Bertrand de La Jutgie. En 1540, B. Bonnefoy dénombrait ses fiefs nobles à Montauriol avec sa femme Cécile de La Jutgie et son fils Jean, secrétaire du roi. En 1550, M. de Bonnefoy était conseiller au sénéchal. Ce nom de Bonnefoy explique l'abondance des emblèmes religieux.

Place Saint-Étienne, n° 6, nous trouvons, en 1478, au cadastre, *Jehan Catel, hoste de la Campana;* en 1550, M. de Catel, conseiller; un Jean Catel fut capitoul en 1498. Il est assez amusant de comparer ces documents à l'Éloge de M. de Catel qui figure en tête des *Mémoires du Languedoc* et où il est longuement traité de l' « *Illustris familia Caldelli de la Campana quæ a Caldello Thano Barone et in Septentrionali Equite ortum habuit.* » La science de Catel n'avait pas besoin d'être rehaussée par les fantaisies généalogiques de son auditeur. La tour du vieux logis est très simple, ainsi que le corps de bâtiment voisin, à trois étages. Au rez-de-chaussée, une fenêtre à meneaux, accolée d'une autre étroite, qu'embrasse la même moulure reposant sur deux petits culs-de-lampe où des génies soutiennent des écussons sculptés sur des feuillages; l'un est aux armes de Catel, « d'azur au chevron d'or, accompagné de trois coquilles de même »; l'autre est parti de Catel et, probablement, de Gaillac. Les petits génies ont déjà l'allure libre de la Renaissance. C'est dans cet hôtel que descendit Montluc, le 28 octobre 1569[1]. Dans la rue Mage, au n° 20, une tour à fenêtres carrées assez simples; sur la porte, un cadre mutilé qui contenait un écusson. La voûte terminale a été détruite et ses consoles subsistent seules. Au-dessus, une seconde voûte couvrait une chambrette; à sa clef, un gracieux monogramme gothique enlace le JHS et l'*Ave Maria*.

Nous approchons du Parlement, et, après les logis des bourgeois et marchands, nous allons visiter les

1. *Registres des Annales de la ville*, t. III, p. 30.

installations des riches conseillers ou procureurs : le moulon, qui est le dixième du capitoulat Saint-Barthélemy, a conservé, sur les deux rues d'Aussargues et de la Pleau, de vieux murs à l'aspect rébarbatif, couronnés de faux mâchecoulis et d'un inoffensif crénelage au-dessous duquel s'allongent des gargouilles. Le voisinage des grands bâtiments de la Trésorerie, qui domine encore la place du Salin, a sans doute inspiré ces massives constructions. Le n° 2 de la rue d'Aussargues appartenait aux Roquette, seigneurs de Beauville et d'Auriac. Vincens de Roquette le louait, en 1520, à M. de Nupces, conseiller. Nous n'avons pas encore rencontré dans les rues étroites, aux maisons entassées, si forte installation. Les Roquette possédaient, outre le n° 2 de la rue d'Aussargues, le n° 30 de la rue du Vieux-Raisin ; et, en 1502, un autre M. de Roquette, dont le registre ne donne pas le prénom, avait aussi le n° 32 de la rue du Vieux-Raisin, qui élève sur la rue d'Aussargues un pan de mur crénelé comme le grand hôtel voisin. Celui-ci repose sur de vastes voûtes soutenues par quatre robustes arcs tudor aboutissant à un pilier central carré et massif. Le vieux logis semble adossé à la petite rue d'Aussargues, sur laquelle il n'a au rez-de-chaussée que de petits jours, tandis qu'il s'ouvre sur le jardin par des fenêtres à meneaux : au premier, une fenêtre murée a survécu ; au second, les ouvertures sont basses, avec un seul meneau vertical.

Au coin de la rue de la Pleau, un autre crénelage de même goût couronne la maison de Jehan Lapleau, procureur au sénéchal, dont la rue a retenu le nom : c'était une demeure plus modeste, car on pénètre

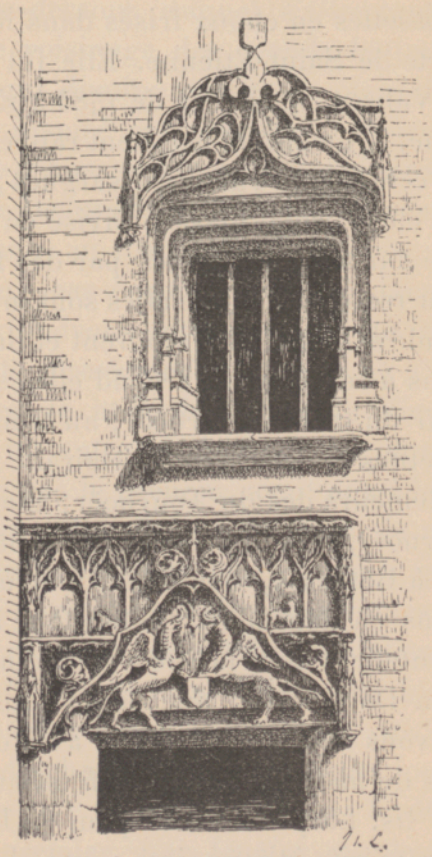
encore, par la vieille porte, dans une étroite cour où se voit une fenêtre élégante et un bâtis carré, éclairé de petits jours, qui devait abriter un escalier à rampes droites.

Tout auprès (rue du Vieux-Raisin, 29), une tour, dont la porte est dominée par une grande accolade à fortes crossettes en choux frisés dans le goût de la grande porte de Saint-Etienne. Elle fut édifiée par Claude de Vabres, conseiller de 1483 à 1515. Rue de la Madeleine, 3, un ample bâtiment rappelle par plus d'un point celui de la rue d'Aussargues ; éloigné de la rue, il s'élève isolé, massif, divisé en quatre étages, éclairé sur ses deux flancs par des fenêtres parallèles. Au rez-de-chaussée elles sont intactes, ainsi que la grande salle qu'elles ajourent et dans laquelle nous aurons à revenir ; au second elles sont basses, divisées par un meneau vertical ; au troisième il n'y a que de petites baies carrées éclairant les galetas. C'était la demeure des du Tournoër ; mais, en 1525, M. du Tournoër, second président, n'y habitait plus, il la louait à Barrassy, banquier ; tout un ensemble de magasins en dépendait et était loué à des espasiers ou couteliers dont la rue a pris le nom.

Rue de la Dalbade 37, une petite tour, telle que nous en avons déjà vu plusieurs avec des fenêtres surmontées de maigres moulures finissant en pointe de fleur de lis. La petite niche pour la lampe est la plus gracieuse que je connaisse : une chauve-souris effarouchée, finement sculptée, a l'air de se cramponner au cul-de-lampe, amusant exemple de l'art spirituel du quinzième siècle. De la fin du quinzième siècle à celle du seizième, une lignée de Bruni ou Brun, docteurs ou licenciés, ont habité là ; peut-être

sont-ce les Bruni qui figurent au capitoulat à diverses années; l'écusson qui surmonte la dernière fenêtre ne porte cependant aucune charge héraldique, dirait-on.

Dans la rue Pharaon (n° 21), une des décorations

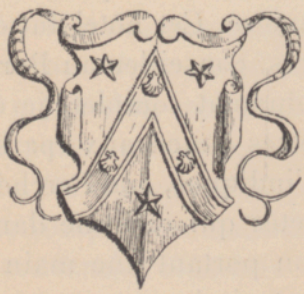


Tour d'escalier, briques et pierre sculptée, rue Pharaon, 21.

les plus coquettes se cache au fond de la cour. La porte de la tour est surmontée d'un linteau travaillé comme une des plus fines boiseries de cette époque, avec sa série de petites arcatures flamboyantes au-de-

vant de laquelle s'enlacent des rinceaux qui devaient encadrer un écusson soutenu par deux griffons. Le marteau d'un vandale a jeté bas cette composition; il a respecté cependant, à la petite fenêtre qui la surmonte, une grosse fleur de lis s'épanouissant au milieu des feuillages. Le cul-de-lampe de la tourelle, un des seuls visibles, est formé par des assises de brique en retrait. M. de Ruffy, procureur, qui vivait là au début du seizième siècle, appartenait sans doute à cette famille qui fournit des capitouls de 1303 à 1418.

Bien que l'hôtel de la Trésorerie n'entre pas dans mon programme, je ne puis laisser sans le signaler le fragment d'ornementation maladroitement placé au-dessus d'une porte rue du Vieux-Raisin, 1, mor-



Écusson, tour d'escalier, rue de la Dalbade. 2.

ceau fort analogue à celui que nous venons de voir, mais plus ample, plus tourmenté aussi, car les choux frisés y sont remplacés par des animaux grotesquement contournés. La dernière construction qui nous arrêtera dans ce quartier est aussi la première offrant l'aspect de ce que l'on nomme un hôtel assis entre cour et jardin, au n° 2 de la rue de la Dalbade. Sur la rue se présente, après une cour encombrée de bâ-

timents de date récente ou défigurés, une façade à trois étages, ajourée de fenêtres à meneaux surmontées d'un arc de décharge; dans un coin, une tour, couronnée de faux mâchecoulis, aux portes et fenêtres mesquinement fleuronnées; l'écusson, soutenu par des lions mutilés, au-dessus de la porte, est fruste, mais les armes se retrouvent partout dans le décor : un chevron chargé de trois coquilles, accompagné de trois étoiles.

La vis aboutit à une voûte tudor soutenue par un pilier; à côté de la porte d'entrée, une autre dégageant le jardin par un couloir : ce jardin renferme un débris de puits en ferronnerie encore en place; on y retrouve l'écusson, ainsi que sur la cheminée, fort simple, de la grande salle; il est encore répété sur la clef de voûte d'un portail donnant dans la rue Pierre-Brunière. Cet hôtel fut élevé par M. Jacques de Rivières, conseiller au Parlement, en 1516. Pour être absolument complet, je devrais mentionner forces fenêtres à meneaux éparses de ci de là; je me contente d'indiquer, rue Perchepinte, n° 11, une petite porte filetée qui enferme dans ses voussures un petit écusson portant une main ouverte avec un chef chargé de trois besans, et trois culs-de-lampe au coin des rues Saint-Remésy, de la Madeleine et Malcousinat.

Dans un précédent travail [1], j'avais indiqué, comme étant d'une époque de transition vers la Renaissance, la maison de la rue des Changes, n° 20. Ce logis semble avoir été remanié bien des fois; la tour, dont les fenêtres sont flanquées de figurines grimaçantes,

1. *Toulouse*. Voir ci-dessous, p. 238. Privat, 1887.

a reçu une porte du plus correct style de la Renaissance italienne; sur l'arrière-cour, le plus ample fenêtrage qu'il y ait à Toulouse a subi des mutilations diverses, mais aussi un embellissement : un cul-de lampe, sur lequel deux amours contournés soutiennent l'écusson des Delpech, réunit les filetages des fenêtres du rez-de-chaussée. J'avais été étonné de voir un morceau de sculpture aussi vivante, aussi large, associé à des traceries gothiques [1]; aussi faut-il lui rendre sa vraie date : c'est Pierre Delpech, capitoul en 1554, qui ajouta cet ornement au logis paternel pour étaler ses jeunes armoiries : « de gueule au chevron d'or accompagné en chef de deux demi-soleils d'or en pointe d'un pélican dans sa pitié, d'argent. » Dans ce logis vingt fois remanié, très encombré, s'étalent, sous des fenêtres de la fin du seizième siècle, de longues inscriptions empruntées aux livres saints. La forme des caractères semblerait les devoir faire remonter à la même date que la tour.

N'oublions pas le puits en fer forgé qui ornait naguère la cour et qui a été si bien publié par M. Daly [2].

C'est dans la plus somptueuse habitation de marchand que nous trouverons emmêlés les derniers motifs gothiques et les premiers traits de la Renaissance, chez Jean de Bernuy, dont j'ai retrouvé le nom sur les registres de la taille dès 1505. Grâce à sa transformation en collège, puis en lycée, cet hôtel est le plus connu de Toulouse; sa façade extérieure a été si souvent publiée que je crois inutile d'en donner la description. Il faut remarquer que le décor de la porte, ses voussures, les pinacles qui la flanquent

1. *Bulletin de la Société d'archéologie*, 20 avril 1886, p. 52.
2. *Revue d'architecture*, année 1863, pl. I.

sont gothiques; mais des médaillons, le cadre qui entourait les armoiries (auxquelles ont été substituées d'abord le JHS rayonnant des Jésuites, maintenant une tête d'Apollon), sont déjà renaissants. Je note, sur une banderolle, la devise : *Si Deus pro nobis* (portail de la seconde cour de l'hôtel de Bernuy). Moins connue est la seconde cour, qui sera bientôt, je l'espère, débarrassée des constructions qui l'encombrent. On y voit une façade surmontée de petites arcatures, faux mâchecoulis, que nous avons déjà vues ailleurs; les grandes fenêtres à meneaux sont très ordinaires, mais dans le bas s'ouvre un grand portail dont les voussures profondes sont garnies d'un bâton écoté entouré de banderoles, d'un cablé anguleux du plus bel effet. Dans la cour du Lycée, l'autre face de ce portail est pareillement décorée et heureusement visible en entier, car, par une barbarie incroyable, un architecte officiel a stupidement supprimé le pied-droit de la principale façade pour avancer un mur de quelques centimètres.

Au-dessus de ce bel arceau s'enlève sur le plein du mur, sans aucun encadrement, un superbe lion héraldique déroulant de ses dents et de ses griffes une banderole où se lit: *Si Deus pro nobis*. Nous n'avons pas encore rencontré un morceau de sculpture de pareille valeur[1].

Entre les grandes fenêtres du premier, une série de petits jours dans le style de la Renaissance paraissent avoir été ajoutés après coup. A côté du portail, une grande fenêtre remplit la baie d'un portail primitif dont les moulures se voient dans la

1. On le trouvera reproduit plus loin dans un mémoire spécial à l'hôtel de Bernuy.

cour du Lycée. La grande tour qui est auprès est malheureusement bien dégradée; ses jours percés si hardiment à un des angles de l'hexagone ont tous perdu les bustes qui les surmontaient. La tourelle se termine en trompe à la base; c'est la première de ce genre que nous trouvons. La balustrade aux élégantes lignes flamboyantes existe encore et a conservé trois des girouettes armoriées qui ornaient les angles. Mais tout cela est en piteux état, et une restauration s'impose. J'avoue ne rien comprendre aux dispositions de ce logis qui montre actuellement une petite porte sur la rue et une porte charretière dans une arrière-cour, porte à deux faces comme si elle s'ouvrait dans un mur de clôture, et cependant ce mur est percé de fenêtres.

Il est probable que l'opulent Jean de Bernuy modifia sans cesse son logis, sa vie durant, car nous aurons à parler de la splendide décoration qu'il ajouta en 1530.

Ce n'est pas le lieu de faire l'histoire de ce riche marchand, d'autant mieux qu'elle n'est pas encore bien claire. Je dois à M. le baron de Rivières l'indication d'un passage des *Heures perdues* de Barthés, où il indique la sépulture de Jean de Bernuy dans la chapelle Saint-Jacques de l'église des Jacobins. Il l'avait élevée de son vivant en 1516; c'était une lame de bronze sur laquelle était gravée son effigie, celle de sa femme et leurs six enfants. L'épitaphe nomme sa femme *Marguerite Fabri;* M. Larrondo la nomme *Marguerite Roux*[1].

Nous avons pu relever un grand nombre de cons-

1. V. *Histoire de la baronnie de Merville,* par l'abbé Larondo. Toulouse, Privat, 1891.

tructions datant toutes de ces dernières années du quinzième siècle et premières du seizième; on sent à leur multiplicité une véritable ère de prospérité, mais nous n'avons pas rencontré les traces d'un art bien florissant; dans toutes ces bâtisses de briques, la pierre est économisée, la sculpture également; ce n'est qu'avec la Renaissance que nous verrons à la fois du grand luxe et heureusement du grand art.

(Extrait des *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, t. XV, p. 104.)

LES MAISONS DU XVIE SIÈCLE

ET BACHELIER

Durant les récents travaux qui ont si complètement modifié la physionomie du vieux Capitole, au grand détriment de l'archéologie, les vrais Toulousains, soucieux de l'histoire de leur patrie, ont longtemps redouté l'anéantissement de la porte dite de la Commutation. Heureusement, Messieurs, l'un de vous dirigeait les travaux de l'an dernier, et il a mérité la reconnaissance de notre cité en conservant ce monument extrêmement précieux[1]. Seul, en effet, avec la porte du séminaire de l'Esquile (dans la rue du Taur), il possède un titre établissant qu'il est l'œuvre de Nicolas Bachelier. M. Roschach a définitivement établi[2] que c'était bien là l'ancienne porte de la façade du Capitole édifiée en 1544, et transportée, en 1671, par l'architecte Mercier, à l'entrée de la Commutation. Les remaniements et les mutilations dont elle porte la trace doivent dater de ce transfert.

On pourrait donc essayer, à l'aide de ces deux

1. M. Grinda, alors architecte de la ville.

2. *Catalogue des antiquités du Musée de Toulouse*, 1865, p. 284. Pour les œuvres de Bachelier d'après les nouvelles découvertes, voir la note à la fin de l'article suivant sur l'architecture de la Renaissance à Toulouse.

œuvres bien authentiques, de déterminer, parmi tant d'édifices attribués à Nicolas Bachelier ceux qui ont droit à revendiquer cette glorieuse origine : travail épineux et hasardeux qu'impose l'absence à peu près complète de renseignements écrits sur l'œuvre de notre célèbre sculpteur. Nous avons de lui sa signature et quelques lignes de sa main au bas de reçus, et les historiens locaux sont à son sujet d'un laconisme désespérant : un mot dans Noguier, un paragraphe dans Catel ou Lafaille, et c'est tout, en attendant quelque découverte imprévue. En l'absence de documents, l'imagination de certains écrivains s'était donné libre carrière, et, des traditions vagues aidant, pour les auteurs du début du siècle, tous les monuments de la Renaissance toulousaine étaient devenus l'œuvre de Bachelier. Sur des renseignements dont l'origine n'a pu être découverte, on avait assez bien reconstitué sa famille et sa vie : son père était originaire de Lucques, lui était né à Toulouse vers 1480 ; il avait été en Italie étudier sous Michel-Ange, et, de retour dans sa patrie, avait peuplé la ville et la région de merveilles en nombre incalculable. Le plus fécond de nos artistes frémirait à la vue d'une pareille œuvre ; on lui accordait, il est vrai, une vie presque séculaire pour l'accomplir. C'était trop beau. Le premier, je crois, M. Roschach, battit en brèche la légende et étala la vérité toute nue. Au congrès archéologique de 1874 [1], M. Jules de Verneilh, feignant sans doute d'ignorer les rectifications de M. Roschach, railla agréablement les Toulousains sur leur Bachelier fantastique. Dans un rapport étin-

1. *Congrès archéologique*, 41e session, pp. 327-346.

celant d'esprit, il traça, en quelques mots, la marche à suivre pour les travailleurs de l'avenir. C'était appeler une étude complète ; elle ne se fit pas attendre, et, quelques années après, en 1879, paraissait, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences de Toulouse, un travail où toutes les questions ayant trait à l'histoire de Bachelier semblent définitivement élucidées. L'auteur fait descendre le grand homme de son trône et nous montre à sa place un entrepreneur, peut-être architecte, mais qu'il soupçonne fort de n'avoir jamais manié le ciseau. *Sic transit gloria !* Dirais-je que la thèse est peut-être un peu exagérée? Quand il s'agit de ces célèbres personnages de la Renaissance, on ne saurait se montrer trop circonspect ; les irrévérencieux scribes de l'époque traitaient sans façon de tailleur de pierre ou maçon le plus grand artiste, et il n'est certes pas besoin de citer Raphaël et Michel-Ange pour prouver que tel peintre ou sculpteur se transformait au besoin en architecte ou même en entrepreneur.

Dans tous les documents qu'il cite, M. Lavigne fait remarquer qu'un seul qualifie Nicolas Bachelier de *tailleur de pierre*, ce qui peut encore équivaloir à sculpteur. L'auteur a ignoré l'existence de quelques documents : 1° un arrêt du Parlement du 18 juin 1554 (*Recueil* de Malenfant, t. VII, p. 82)[1] ; il y est question de « Nicholas Bazelier, maistre mas-« son et *tailleur de pierre*, adjudicataire de la démo-« lition du Château Narbonnais » ; 2° le cadastre du capitoulat de Saint-Étienne, de l'année 1550. Au

1. Fons, *Mémoire sur le Château Narbonnais* (*Académie de législation*, 1859).

23e moulon : « Nicholas Bachelier, *tailleur de pierre*, « a illec une maison ayant de large sur la rue Bour- « bonne sept cannes un pan » (l'emplacement correspond à peu près au n° 32 de la rue Boulbonne). Et, quelques pages plus haut, au 10e moulon : « Antoinette[1], femme à M. Nicholas Bachelier, *tail-* « *leur de pierre*, a illec une maison ayant de large « sur la dite rue (Saint-Antoine) deux cannes deux « paulmes » (dans la rue Saint-Antoine-du-T, assez près du coin de la place Saint-Georges). C'était donc bien couramment que l'on donnait à Nicolas Bachelier le titre de *tailleur de pierre*.

Je me permettrai de relever, outre ces omissions, deux allégations de cette excellente étude. Contestant à Bachelier l'autel de la nef de Saint-Étienne, M. Lavigne dit que cet autel était édifié depuis longtemps à l'époque de la Renaissance. Il n'a cependant été terminé qu'en 1534, et, tel que le décrit (*de visu*) Dupuy-Dugrez, c'est évidemment une œuvre de cette date. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on l'attribue à Bachelier, qui, dès 1536, travaillait à l'hôtel de ville.

De même, pour les Cordeliers, Catel affirme que la clôture du chœur fut élevée, en 1535, par Nicolas Bachelier[2]. Mais, dit M. Lavigne, le Christ qui la surmontait et quelques autres figures furent sculptés à Albi ; on n'eût pas été chercher si loin un sculpteur, en ayant un sous la main. Une fantaisie de donateur peut aisément expliquer cette anomalie sans que l'on doive en conclure que Bachelier ne fut qu'entre-

1. Le nom de famille est en blanc.
2. *Mémoires de l'histoire du Languedoc*, p. 217.

preneur. Il y a peut-être un peu de parti pris d'écrivain qui veut soutenir une thèse.

Résumons les documents réunis par M. Lavigne et consistant surtout en quittances pour travaux.

En 1536, Bachelier construit la cheminée du Petit Consistoire, au Capitole. En 1539, il est chargé, par les Etats du Languedoc, d'étudier, avec Arnaud de Cazenove, le tracé d'un canal joignant l'Océan à la Méditerranée. En 1543 et 1544, il entreprend divers travaux de maçonnerie. En 1549, il est adjudicataire de la démolition du Château Narbonnais (notons que, dans Noguier, il est qualifié, à ce sujet, de souverain architecte); en 1553 et 1554, il travaille au Sénéchal, construit le pont de Villedaigne et entreprend la porte de façade du Capitole; enfin, en 1557, le 11 décembre, les capitouls payent à son fils Dominique les travaux exécutés par feu Nicolas à la porte de l'Esquile, rue du Taur. En sus de ces documents authentiques, Catel affirme qu'en 1535 il a construit la clôture du chœur des Cordeliers; Lafaille lui attribue la *Renommée* qui surmontait le donjon, construit en 1526 (elle est actuellement au-dessus de la colonne Dupuy); enfin, Dupuy-Dugrez, au dix-huitième siècle, a décrit une série de monuments comme les œuvres capitales de Nicolas Bachelier : les autels de Saint-Etienne, de la Dalbade, de la Trinité, de Saint-Nicolas et l'hôtel de Saint-Jory, autant de chefs-d'œuvre perdus à jamais. Mais l'authenticité en était-elle bien certaine? Toutefois, les titres indiscutables réunis par M. Lavigne suffiraient seuls pour illustrer une vie : ils sont l'indice d'une haute position, d'une autorité bien assise et de l'estime portée par ses contemporains à Nicolas Bache-

lier. Mais le mémoire de M. Lavigne offre un intérêt tout particulier en ce qu'il nous montre, à côté de Bachelier, toute une pléiade d'artistes également appréciés de leurs compatriotes, et, pour nous consoler sans doute de la perte de Nicolas, il nous présente un Louis Bachelier, sculpteur, fort grassement payé en 1564. Le même est désigné sous le titre de *maître maçon*, en 1561, dans un procès-verbal de vérification de travaux[1]. L'idée, en effet, qu'il fallait avant tout déraciner, c'est qu'un seul homme eût importé et personnifié l'art de la Renaissance à Toulouse, idée fausse, mise en vogue au début de ce siècle.

A y regarder de près, l'on voit que Toulouse était, au contraire, au seizième siècle, un centre assez important au point de vue des sciences, des lettres et des arts, pour posséder divers maîtres entourés d'un peuple d'élèves et pour voir fleurir, soit conjointement, soit successivement, diverses écoles. En étudiant ce qui nous reste des monuments de la Renaissance, on voit aisément combien l'on s'égarerait à vouloir les assembler en un tout et à mettre sur le compte d'un seul personnage ou de ses disciples cet ensemble factice d'œuvres disparates, conçues à diverses époques dans des goûts très différents et exécutées par des ouvriers très inégaux. Et que nous reste-t-il en comparaison de ce qui a disparu? Que de chefs-d'œuvre détruits, même récemment, et dont nous n'avons pas même un dessin! Combien il serait à désirer qu'une publication réunît les reproductions de ce qui nous reste et vînt compléter l'œuvre si bien commencée par César Daly!

1. Fons, *op. cit.*

Peut-être pourrait-on démêler, dans un rapide coup d'œil, la trace de diverses écoles sur les monuments de la Renaissance toulousaine. Ses premières manifestations, le premier changement de goût s'accusent sur la façade et dans la seconde cour de l'hôtel de Bernuy (Lycée). Dans la rue des Changes, à l'hôtel Le Mazuyer, un délicieux cul-de-lampe où deux génies soutiennent des armoiries, au milieu d'un fenêtrage d'ancien style, apparaît comme un précurseur de l'art nouveau. La tour de l'hôtel d'Aussargues en doit être le premier épanouissement, ainsi que l'a observé l'œil exercé de J. de Verneilh. Les deux superbes lions qui supportent les armoiries me semblent de la même main que le lion placé sur la deuxième porte de l'hôtel de Bernuy. Tout à fait unique comme caractère, la grande galerie de la rue des Chapeliers (n° 16); elle appartient certainement au règne de François Ier, mais n'a rien de commun avec les autres œuvres de cette époque. La première cour de l'hôtel de Bernuy, la partie postérieure de celui d'Accurse-Maynier (rue du Vieux-Raisin), la porte de la Dalbade, l'avant-porte de Saint-Sernin forment, au contraire, un ensemble bien caractéristique. Partout mêmes arabesques, mêmes rinceaux délicats : c'est le style classique François Ier. La même main s'y décèle, et, lorsqu'elle abandonne l'ornementation pour attaquer la figure humaine et se risque à produire des statues ou bas-reliefs, trahit un sculpteur assez médiocre. Il serait sans doute imprudent de parler d'école toulousaine à propos de ce groupe de monuments. M. de Verneilh l'a fait remarquer : ils ont leurs similaires dans toute l'étendue de la France; aucune innovation n'y révèle l'apparition

d'un art local. La date de 1530, inscrite sur une des colonnes de l'hôtel de Bernuy, va nous servir de point de repère pour fixer désormais l'évolution de l'école toulousaine durant le seizième siècle. Les artistes se sont appropriés l'art nouveau et vont l'interpréter à leur façon.

Le logis d'Amanieu de Brucelles (rue des Changes, n° 23) prouve, par sa date (1544), qu'en quelques années le goût avait subi une transformation très sensible. Si la tour est décorée de bustes saillants, comme dans les hôtels précédents, nous voyons apparaître dans les sculptures des fenêtres une ordonnance caractéristique destinée à se maintenir bien longtemps. Elle est reproduite, en effet, avec peu de variantes, dans la plupart des édifices que nous passerons en revue, dans quelques débris épars en diverses maisons et jusque dans l'Hôtel de pierre, c'est-à-dire qu'elle a régné de 1544 à 1611, et peut-être plus tard.

Deux écoles bien tranchées durent se dessiner dans les années suivantes. Presque en même temps, elles élevèrent deux monuments rivaux : l'hôtel d'Assézat en 1555, l'hôtel de Catellan en 1556. L'art n'est plus un, il suit deux voix inconciliables, dont nous avons pressenti les débuts dans les temps précédents. A l'hôtel d'Assézat l'on peut associer celui de Mansencal[1] et un fragment, assez ignoré, qui se trouve rue de la Dalbade (n° 31). Tous trois procèdent bien de la même idée, avec leurs grandes lignes architecturales très accentuées, leurs trois ordres superposés, leurs fenêtres embrassées dans un arceau. Les

1. Rue Espinasse, 1 ; propriété actuelle des Dominicains.

détails sont sobres et sacrifiés au coup d'œil d'ensemble. Que la demeure du riche marchand soit plus fastueuse et celle du président plus sévère, cela va de soi. Le fragment de la rue de la Dalbade paraît le plus ancien essai du genre; il a même retenu quelque chose de la décoration propre aux styles antérieurs.

A l'hôtel de Catellan, tout change : « ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales »; l'artiste est plus sculpteur qu'architecte. Aux légers rinceaux de jadis, il substitue une ornementation touffue, envahissante, comme un lacis de plantes grimpantes. La figure humaine délaissée par l'autre école, il la prodigue, ici grimaçante, là suave; il modèle des torses musclés et d'adorables chairs d'enfants; c'est par hauts reliefs, par saillies vigoureuses qu'il procède. L'œuvre la plus magistrale de ce style est, à coup sûr, à l'hôtel Maynier, dans les deux ailes ajoutées après coup au corps de logis primitif; il y a là neuf fenêtres et une galerie qui sont le *nec plus ultra* de l'art et de la fantaisie. Je crois bien reconnaître le même faire dans les quelques restes d'un superbe logis, rue de la Pomme (n° 5) : la porte, en particulier, un morceau délicieux; la décoration des fenêtres rappelle de très près celle de l'hôtel de Catellan. La différence est bien tranchée entre ce second groupe et le premier. L'on y sent la préoccupation de goûts opposés : pour l'un, l'édifice est un tout pompeux, ordonné savamment, où la régularité domine; pour l'autre, un hôtel est un ensemble de murs nus, percés d'ouvertures irrégulières, où l'extérieur trahit les dispositions intérieures des appartements. Mais chacune de ces ouvertures, portes ou fenêtres, sert de

motif à une riche ornementation. Il semble que l'architecte soit subordonné au sculpteur et cherche à mettre ses œuvres en relief, en les accrochant à une surface monotone et dépourvue de saillies. Ce n'est pas qu'il ignore l'autre style, mais il l'emploie dans des parties accessoires, comme la cour d'entrée de l'hôtel de Catellan ou la galerie de l'hôtel Maynier.

Il serait curieux de suivre la marche des deux écoles à travers les débris épars çà et là, notamment : rue de la Dalbade (n° 29), hôtel Pélegry ; rue Saint-Rome (n° 39), hôtel Douladoure, etc. On peut, je crois, considérer comme leurs dernières productions les deux édifices placés face à face dans la rue de la Dalbade : l'un, l'hôtel Saint-Jean, où la pureté des lignes a dégénéré en sécheresse ; l'autre, où l'exubérance primitive aboutit au mauvais goût, l'Hôtel de pierre, ne l'oublions pas, de Dominique Bachelier.

Nicolas Bachelier appartenait-il à quelqu'une de ces écoles ? Il est bien probable que parmi tant d'œuvres anonymes, certaines sont de la main du maître, ou du moins exécutées sous sa direction, puisque l'on veut lui dénier le titre de sculpteur. Mais que pourrait-on lui attribuer avec quelque certitude ? Là est la difficulté.

Le Nicolas Bachelier authentique a travaillé de 1535 à 1557. Dès 1539, il est assez connu pour qu'on lui confie les études du canal interocéanique : voilà pour la date ; quant au style, deux pierres de touche nous sont fournies par la porte de la Commutation et celle de l'Esquile, deux excellents morceaux où l'architecture et la sculpture font bon ménage sans que l'une étouffe l'autre. Notons à la porte de la Commutation : l'ornementation en bos-

sage et les mascarons tirant la langue, d'un goût très fantaisiste, une grande finesse de ciseau et un dessin très original. A l'Esquile, la partie inférieure est d'une sobriété excessive et semble même remaniée; mais au-dessus de l'arceau banal et grossier court une frise, formée d'écussons entremêlés de masques grimaçants, d'une exquise délicatesse. Un cadre, entouré d'ornements, d'enroulements de feuillages qui se terminent par deux torses de faunes la surmonte; le tout est couronné par un motif tout semblable à celui de la porte de la Commutation.

A vrai dire, aucun autre monument toulousain (à part une porte à l'entrée de la rue du Vieux-Raisin, sur la place des Carmes) n'offre avec ceux-ci des rapports bien frappants. De ci, de là, l'on retrouve les croissants sur quelque fronton, mais ils sont par trop communs au temps de Henri II pour permettre quelque conclusion. Écartons d'abord de l'œuvre de Bachelier tout ce qui porte le cachet du style François Ier proprement dit. Il faudrait autrement supposer chez l'artiste un changement complet de manière entre ses débuts et les œuvres postérieures. Entre les deux écoles, que nous avons vu fleurir au temps même où il exécutait ces deux portes, si Bachelier a appartenu à quelqu'une, c'est, à coup sûr, à l'école ornemaniste. Rien dans ses œuvres ne rappelle l'hôtel d'Assézat, au lieu qu'un rapprochement semble assez naturel entre la porte de l'hôtel de Catellan [1] et celle

1. Dans un curieux et rare ouvrage de la Renaissance, *la Paulegraphie* (2e partie. Paulegraphie particulière, p. 210), nous trouvons un témoignage singulier de l'impression produite sur les contemporains par le portail de l'hôtel de Catellan; le passage mérite d'être rapporté : « ...Il entendoit un peu mieux l'art d'architecture que ne

de la Commutation. Les bossages jouent un grand rôle dans toutes les deux : les ornements assez bizarres qui surmontent l'entablement, au-dessus des colonnes accouplées à droite et à gauche de l'arceau, et pour lesquels je ne trouve pas de terme architectural convenable, ont une même tournure dans les deux édifices. Dans l'un, ils sont formés par un étrange entassement de figures; dans l'autre, on ne voit que des dessins géométriques; mais cela vient peut-être de ce que le conseiller payait plus richement que la municipalité. Les mascarons qui tirent la langue sur les sculptures de la Commutation se retrouvent plus nombreux à l'hôtel de Catellan, mais ce sont bien les mêmes; la ressemblance est plus frappante encore à l'hôtel de la rue de la Pomme. A l'Esquile, nous retrouvons des torses qui sont aussi dans le même goût. A l'hôtel Maynier, c'est tout un peuple de mascarons grimaçants qui vient établir des rapports avec les œuvres précédentes. Bien des détails communs seraient à noter, entre autres deux vases de fleurs identiques à l'Esquile et à la rue du Vieux-Raisin. Tous ces rapprochements sont bien peu de chose, il est vrai, pour asseoir une thèse, d'autant qu'elle pèche par la base. Ce sont des sculptures que je compare, et la question essentielle : Bachelier était-il sculpteur? n'est pas résolue.

En architecture même fit-il école? Ceci me semble

faisoit celui qui fit, quelque temps de là, un si beau et si riche portal en sa maison, en la ville de Tholose, rue de la d'Albade, que quand un homme de village, qui avoit un certain procès en la court du Parlement, duquel le maître de la maison étoit rapporteur, fut entré dedans et qu'il n'y veit chose aucune qui approchat à la moindre de celle du portal, demanda en sortant au plus proche voisin où est-ce qu'estoit la maison d'un tel portal. »

moins douteux : nous avons l'affirmation de son ami Noguier, deux œuvres incontestées de sa façon, et les édifices élevés par son fils qui indiquent bien le caractère de l'art dont son père lui avait laissé la tradition.

En sculpture, la question peut être ainsi posée : Il existe à Toulouse un ensemble de sculptures inséparables, sortie indubitablement de la même main ou du même atelier : termes de l'hôtel Maynier; portail et tourelle de l'hôtel de Catellan ; quelques têtes déposées au Musée et provenant, dit-on, de Saint-Étienne ; une *Mise au tombeau*, également au Musée; quelques débris trouvés dans les ruines des Cordeliers ; un bas-relief placé derrière le maître-autel, à Saint-Nicolas, etc. Tout cela porte le même cachet, procède du même art. Si l'on rapproche de ces restes les descriptions de Dupuy-Dugrez (et il serait facile, je crois, à quelque artiste de rétablir le dessin de certains monuments d'après cet écrit), on reconnaîtra que les œuvres par lui signalées appartiennent au même ensemble. Les quelques épaves du mobilier toulousain de cette époque portent encore la même empreinte indéniable.

Il y a donc eu à Toulouse, vers 1550, un sculpteur de génie, marquant ses œuvres d'un cachet bien particulier de force et d'exubérance, un fondateur d'école. Mais cet homme était-il Nicolas Bachelier entrepreneur, maître maçon, tailleur de pierre ? ou bien faut-il détrôner le grand homme et découvrir l'inconnu dont il usurpe depuis longtemps la place, alors que, de son vivant, il le faisait travailler sous sa direction ? Il y a là une importante question à résoudre, et, dans une ville où les chercheurs ne

manquent pas, c'est un devoir qui s'impose de reconstituer l'histoire et l'œuvre de Bachelier ou de sa victime.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France,* séance du 27 avril 1886.)

RECHERCHES SUR L'ARCHITECTURE A TOULOUSE

A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

Les monuments de la Renaissance n'ont cessé à Toulouse, comme dans le reste de la France, d'exciter l'intérêt des artistes et même des historiens; le discrédit qui frappa si longtemps les œuvres de l'art roman ou gothique, et spécialement celles de notre gothique méridional, encore assez incompris, ne les a jamais atteints. Quoique fort différent des styles des dix-septième et dix-huitième siècles, celui du seizième n'était pas resté lettre morte, on conservait une profonde reconnaissance pour les novateurs qui nous avaient rendu les ordonnances solennelles, les satyres, les nymphes court vêtues et tout cet Olympe si propre à la décoration. De Noguier à du Rosoy, aucun de nos historiens ne passe Nicolas Bachelier sous silence; un peintre, Hilaire Pader, en parle avec enthousiasme dans son ouvrage devenu assez rare : « *Songe énigmatique sur la Peinture universelle*, 1658 »; un excellent amateur du dix-septième siècle, Dupuy-Dugrez, étudie, dans son *Traité de la Peinture*, les œuvres plus ou moins authentiques de notre artiste. Nicolas Bachelier avait son buste à la salle des Illustres et partage avec Jean Goujon, Jean

Cousin et quelques autres, le rare privilège de figurer dans les dictionnaires historiques et biographiques. Quel contraste avec l'oubli profond qui pèse sur tant de maîtres d'œuvres, architectes, sculpteurs de génie, dont on s'efforce de retrouver les noms sous la poussière séculaire des archives! Par un effet naturel de la légende, cette renommée, conservée d'âge en âge, a éclipsé toutes les autres, et le nom de Bachelier a été uniformément attaché à toutes les œuvres de la Renaissance dans notre région. Phénomène rare, la popularité vraie a survécu et l'on trouve encore fréquemment dans la cour de l'hôtel de la rue du Vieux-Raisin quelques bonnes femmes du peuple venues pour admirer la *vieille de Bachelier,* suivant leur expression.

En auteur consciencieux je devrais dresser la liste de mes prédécesseurs dans cette étude, elle serait longue : le renouveau archéologique qui accompagna le mouvement romantique au début de notre siècle a été bien fécond à Toulouse; il a malheureusement donné plus de fleurs que de fruits; quelques critiques avisés, tels que M. Roschach [1], M. de Verneilh [2], ont produit sur cette floraison hâtive l'effet des gelées printanières. Tout bien réfléchi, je ne conseille guère à personne de s'égarer dans les dissertations de Dumège et autres; il faut tenir compte à nos devanciers du zèle qu'ils ont mis à signaler et conserver les monuments, à les faire dessiner ou graver; mais l'étude des édifices, des planches du *Voyage en France,* par le baron Taylor, de l'admi-

1. *Catalogue du Musée des antiquités de Toulouse,* 1865.
2. *Congrès archéologique,* Toulouse 1874.

rable série commencée depuis longtemps et sans cesse enrichie par M. Daly [1], des excellentes photographies et photogravures de M. Delon, photographe de la commission des monuments historiques, est autrement profitable que la lecture d'ouvrages dans lesquels l'on risque de puiser beaucoup d'erreurs. J'en parle par expérience, ayant mis longtemps à débrouiller le vrai du faux dans ce chaos; j'aurai l'occasion, au cours de ce travail, de citer assez souvent les ouvrages sérieux. Pour tout ce qui est document, j'ai puisé uniquement dans les cadastres et les registres de la taille déposés aux archives du Capitole; ce serait surcharger ces pages de notes que d'y renvoyer à chaque occasion. Une liste des membres du Parlement qui se trouve aux archives du Palais m'a fourni les renseignements donnés sur leur carrière. Le *Nobiliaire toulousain,* de Brémond [2] m'a aussi été fort utile.

I.

Par qui et à quelle époque fut introduite la Renaissance à Toulouse? Quel Mécène érigea le premier un monument *orné à l'antique*, suivant l'expression du temps? Question difficile à résoudre. On penserait d'abord à l'archevêque Jean d'Orléans; mais, comme l'a fait remarquer M. de Lahondès dans son excellente étude sur Saint-Étienne [3], les énormes travaux entrepris par ce prélat à la cathé-

1. *Motifs historiques d'architecture*, 2 vol., et *Revue d'architecture.*

2. Deux vol. in-8°, Toulouse, Bonnal et Gibrac, 1863.

3. *Saint-Etienne*, etc., par J. de Lahondès, Privat, 1890.

drale sont tous dans le style gothique du quinzième siècle, à part un petit cartouche à ses armes sur la porte de la sacristie et une boiserie de cette porte. Les travaux de Jean d'Orléans finissent en 1532; c'est en 1534 que la Renaissance fait son entrée définitive dans l'édifice par la construction du rétable de l'autel de paroisse, vaste décor dont Dupuy-Dugrez nous a laissé la description et qu'il attribuait à Bachelier.

Les capitouls ont-ils joué le rôle d'initiateurs? Sur le bâtiment que l'on s'obstine à nommer Donjon du Capitole, une description encadrée de motifs Renaissance nous apprend qu'il fut élevé en 1526. M. Roschach nous a révélé les noms d'Anchise de Bologne et de Pierre de Naves qui ont dirigé cette construction de 1525 à 1529. D'après le peu qui survit, le tableau contenant l'inscription et, à l'intérieur, quatre trompes destinées à soutenir une voûte à compartiments, nul doute que l'édifice ne fût orné dans le style Renaissance et que la restauration récente ne soit un anachronisme. La date de 1525 paraît la plus élevée que nous fournisse un édifice public et il serait vraiment bien étonnant que la Renaissance, en pleine floraison depuis vingt ans sur les bords de la Loire, n'eût pas encore pénétré dans notre ville. Le Sébastien Bouguereau qui, d'après M. Roschach, éleva la tour de l'escalier des archives, démolie récemment, est sans doute un Tourangeau. La porte qu'il sculpta est un joli morceau, on peut la voir gravée dans le *Voyage* du baron Taylor, elle rappelle certaines maisons d'Orléans et plus près de nous la *Maison des nourrices* à Narbonne, mais il ne semble pas que l'artiste ait laissé

d'autre œuvre ou même des traditions dans le pays.

En tout cas, il ne contribua probablement pas à la construction de l'hôtel de Bernuy; l'origine espagnole de ce riche banquier permet de supposer qu'il fit appel à des architectes de *tra los montes* pour élever ce ravissant *patio* daté 1530. On a depuis longtemps signalé les ressemblances entre ce monument et certains palais espagnols. Il faut spécialement indiquer l'escalier de l'hôpital Santa-Cruz à Tolède, construit de 1504 à 1514, par Henry de Egas, fils de Hannequin de Bruxelles. Dans ces temps les Flamands étaient de vrais commis-voyageurs en art, on sait tous les chefs-d'œuvre qu'eux ou les Bourguignons ont construits dans les villes de la Péninsule. Mais, ainsi que l'a fait si justement remarquer M. de Verneilh [1], l'art, dit de François Ier, est courant à cette époque par toute la France, et il serait fort téméraire d'attribuer un ensemble à tel ou tel artiste en l'absence de documents. Fort arbitrairement nos archéologues avaient baptisé ce style : style de Bachelier, et Dieu sait quelle quantité d'ouvrages ils lui attribuaient! Pour Toulouse en particulier, la cour dont nous venons de parler, l'avant-porte de Saint-Sernin, la porte de la Dalbade et l'hôtel de la rue du Vieux-Raisin, 32. La ressemblance est loin d'être frappante entre ces quatre œuvres; la porte de la Dalbade, datée 1537, est sans doute la plus récente. Si nous en croyons le *Guide* Leblanc du Vernet [2], la date de 1515? serait inscrite sur l'hôtel de la rue du Vieux-Raisin; il serait donc probable-

1. *Congrès archéologique de Toulouse*, p. 341.
2. Toulouse, 1853. Librairie Centrale.

ment antérieur à tous. En 1509 cet immeuble appartenait à M. de Roquettes, en 1521[1] à Béringuier Maynier ou Mayneri, seigneur de Canac et Gallices, docteur, capitoul en 1515, mort en 1523[2]. Ce devait être un avocat célèbre puisqu'il inscrivait sur deux fenêtres donnant dans la rue d'Aussargues : « *Togati Maynerii œdes lingua construct[œ]flore[n]t* ». C'est lui dont Monluc a écrit : « Il me souvient « d'avoir « lu en une fenêtre d'une maison à Tholose, qu'ung « avocat des plus fameux en la court du Parlement « et s'appelait Mayneri avait mis un écriteau qui « disait :

« Faux conseils et mauvaises testes
« M'ont fait bastir ces fenestres[3]. »

La fenêtre où se lisait cette pensée si juste, habillée en méchants vers, a disparu, ce qui a permis à Dumège de contester son existence; il confond Accurse Maynier, troisième président, de 1507 à 1519, avec l'avocat dont on peut voir, du reste, les initiales dans un cartouche minuscule, sur une fenêtre donnant dans le jardin. M. de Verneilh a remarqué avec raison combien la partie sculpturale était inférieure à la partie purement décorative dans cette riche ornementation. Les reproductions sans nombre qui ont été faites de ces divers monuments permettent d'éviter les fastidieuses descriptions. L'hôtel Maynier seul, avec sa tour d'escalier et les bustes qui en orne-

1. Les registres intermédiaires font défaut.
2. Professeur en droit en 1505 (A. Deloume : *tableau des professeurs de la Faculte de droit de Toulouse*), 1890.
3. Tome III, p. 146, édition de Ruble.

mentent les fenêtres continue les traditions architecturales toulousaines. Une autre tour tout à fait voisine (rue d'Aussargues, 2) mérite aussi l'attention. La sombre bâtisse à laquelle elle est accolée fut achetée aux Roquettes par Guillaume du Tournoër, second président de 1508 à 1529, mort en 1533. C'est entre 1524 et 1533 qu'il faut placer cette construction d'une Renaissance plus avancée que la précédente. Les lions héraldiques[1] sont d'une sculpture énergique, les amours qui couronnent une fenêtre au-dessus de la porte ont été harmonieusement posés et le nu est traité avec une certaine grâce. Je trouve dans le discours de M. Muntz à la réunion des Sociétés de Beaux-Arts à la Sorbonne en 1890, une remarque très juste pour Toulouse en particulier sur la marche rapide de notre art. La Renaissance française de Louis XII correspond, d'après lui, à celle de 1430 environ en Italie, celle de François Ier à celle de la fin du quinzième siècle, et sous Henri II nous n'avons plus rien à envier à l'Italie; elle est déjà en décadence que nos arts sont en pleine floraison.

Aucune direction ne semble s'être imposée à notre art local dans la période qui sépare cette première Renaissance de l'apogée qui eut lieu vers 1540. Voici l'hôtel élevé par Jean de Pins, le célèbre évêque de Rieux; c'est vers 1530 qu'il devint propriétaire de l'hôtel de famille, rue des Chapeliers, 14. Une double galerie occupant deux côtés de la cour est sans doute son œuvre; des différences sensibles entre ses diverses parties permettent de croire qu'elle fut élevée

1. La devise : *Esto mihi domine turris fortitudinis* se rapporte aux armes parlantes des du Tournoër.

assez lentement. Cette construction diffère à tel point des précédentes qu'on doit, ce me semble, l'attribuer à un architecte étranger; l'emploi des lucarnes est, en effet, une rareté à Toulouse. L'ordonnance est large et sobre; on remarque avec étonnement, au milieu de cette double rangée d'arceaux superposés d'une allure toute classique, des pénétrations de lignes absolument gothiques[1]. Des médaillons portant des profils ou des bustes s'encadrent dans les écoiçons, ces sculptures sont d'un grand caractère ainsi que les mufles de lions faisant gargouille sur la corniche. Ce monument très ignoré mériterait d'être étudié en détail. Les armoiries que l'on voit sur l'un des médaillons ont été placées postérieurement; ce sont celles de Jean Nolet, bourgeois, qui acheta l'édifice en 1550. Un grand hôtel, rue Ninau, 15, est aussi isolé dans notre art que le précédent; il fut construit par Pantaléon Jaulbert, conseiller en 1519, tiers président de 1528 à 1547, mort en 1548. C'est aux alentours de 1533 qu'il acquit l'emplacement où il éleva cette superbe maison. Une récente et excellente restauration a rendu tout son lustre à cette sobre construction de briques relevée seulement par quelques bandeaux de pierre et des cadres de fenêtre sans ornement. Toute la richesse se concentre sur un baldaquin de marbre qui surmonte un perron central. Il est le premier hôtel où l'on trouve un escalier solennel à double volée à la place de la vis traditionnelle; une série de voûtins couvrent le dernier étage qui devait se terminer en

1. Il en est de même partout en Touraine, jusqu'à Henri II environ.

terrasse. M. de Fieubet, sans doute, y ajouta un maladroit fronton. On peut noter une ressemblance entre le vase de fleurs couronnant le baldaquin et ceux qui surmontent les lucarnes de l'hôtel de Pins.

Dans l'ancien logis des du Tournoër, rue de la Madeleine, 5, on voit au rez-de-chaussée une ample cheminée sculptée d'un ciseau fort rude; huit colonnes ioniques et corinthiennes, accouplées et superposées, en forment les montants; le manteau est décoré d'un large arceau embrassant les armoiries de Pierre Barrassi, capitoul en 1531, 1539, qui acheta la maison en 1535. Le style est large, solennel, l'exécution barbare.

Enfin, dans une étroite cour, rue la Dalbade, 31, apparaît l'ordonnance classique : deux travées d'une galerie de pierre à trois étages sont ornées de colonnes séparant des arceaux et superposées dans l'ordre traditionnel : dorique, ionique, corinthien. Si je fais dater ce morceau de la prime Renaissance, c'est qu'on y retrouve encore quelques pénétrations gothiques. C'était le logis de Guillaume de la Mammye, conseiller au Parlement de 1528 à 1563.

II.

J'étais condamné à cette aride énumération avant d'aborder l'objet principal de cette étude; il me fallait bien signaler le manque d'unité artistique dans nos monuments pour montrer combien est peu justifiée l'hypothèse d'une école toulousaine aux débuts de la Renaissance. Peut-être, si beaucoup de bâtiments avaient survécu, pourrait-on distinguer le faire de divers architectes ou sculpteurs locaux ou

étrangers ; en l'état, je laisse la question à plus compétents que moi.

Il faut observer que bon nombre des édifices dont nous avons parlé, la cour de Bernuy, celle de Pins, la galerie de la Mammye, sont de pierre, luxe très grand dans notre ville; pour créer un style vraiment toulousain il faut savoir employer la brique avec art, la ressource du badigeon trompeur n'était pas de mise au temps jadis. Faire beau avec la brique est un problème : les architectes gothiques l'avaient résolu en jetant dans les airs les arcades énormes, nues et austères de Sainte-Cécile, des Jacobins, etc., ils avaient prouvé que, comme dit Théophile Gauthier, un mur nu peut être un objet d'art. Dans le style familier ils avaient obtenu des effets charmants en enlevant sur le rouge des murs quelques bandeaux de pierre délicatement filetés, en réservant ces matériaux si rares pour les encadrements. C'est ce qui fut imité aux hôtels de Maynier et du Tournoër, tous deux élevés dans les traditions locales. Mais voilà que les arabesques sont passées de mode, d'ailleurs la sculpture en est chère, on veut du classique et aussi du bon marché; la brique donne aux colonnes un aspect de pauvreté désolante, si elle se prête aux cintres elle ne peut fournir des entablements. Le problème d'un art courant se posait nettement. C'est entre 1535 et 1540 qu'il fut résolu et qu'un style vraiment local apparut; ailleurs on le trouverait certainement mesquin, mais dans notre ville il fit fortune. Nous allons le suivre de maison en maison, étudier ses transformations rapides, son apogée et sa décadence. S'étendit-il au loin ? nous ne saurions le dire tant que l'enquête menée avec une sagacité

hors ligne par M. Palustre ne sera pas terminée; dans ce que nous avons pu jusqu'à présent relever aux environs, nous ne l'avons retrouvé qu'au château d'Assier, employé dans une unique fenêtre.

C'est au château de Pibrac que nous l'étudierons d'abord; nous avons là une grande construction datée, peut-être n'est-elle pas la première, mais elle offre un ensemble très complet. Quelque jour M. Rocher, l'architecte qui le restaure avec tant de goût, nous donnera, je l'espère, une description de ce monument si instructif, élevé de 1540 à 1542[1]. Le maître de l'œuvre dont les archives du château nous livreront peut-être le nom, accepte résolument la nudité de la muraille, la relevant par de simples bandeaux de briques marquant les étages; comme couronnement il conserve les faux mâchicoulis devenus de petites arcatures en saillie, très répandues au quinzième siècle. Toute l'ornementation est réservée aux ouvertures encadrées de pierre. La Renaissance avait hérité du meneau et elle en était visiblement gênée ne sachant quelle décoration y adapter. A l'hôtel Bernuy et dans bien d'autres constructions elle lui a conservé les nervures gothiques, mais il détonne entre les pilastres et les colonnes; ailleurs on le chargea d'ornements, mais il devint encombrant. De ce qui était une superfétation notre artiste fit un élément du décor : il transforma sa fenêtre en un petit monument formé de deux ordres superposés. Au centre de l'accoudoir il éleva son meneau vertical et sculpta une petite colonne dorique sur sa face extérieure; du meneau horizontal il fit une archi-

1. *Pibrac*, par le comte de Pibrac; Toulouse, 1882, p. 44.

trave, et pour bien l'affirmer le décora des *guttae* qui pendent au-dessous des triglyphes; le reste de l'entablement eût alourdi, il le supprima et superposa un petit pilastre cannelé comme meneau vertical. Le tout est enfermé dans un cadre très simple à légère corniche. On peut voir, rue Saint-Remésy, 3, un modeste logis où les montants de la fenêtre sont de briques simplement taillées en doucine et qui présente ainsi les éléments de ce style réduits à leur plus simple expression. Voilà, en effet, le thème simple, économique en même temps que délicat, sur lequel l'art et la fantaisie vont broder des variations, tout en conservant cette donnée fondamentale : la fenêtre est un petit monument complet se détachant sur une surface uniforme. Dans les hôtels les plus ornés cette donnée sera maintenue et les sculpteurs l'adopteront volontiers, heureux de faire vibrer leurs figurines toutes blanches sur ce fonds d'un rouge mat. C'est le même goût qui a fait tendre de rouge le sanctuaire où les dévots de l'art vont contempler la Vénus de Milo. Les petites bourses s'accommodaient aisément de cet art qui réduisait l'emploi de la pierre au minimum, et en même temps le style classique était respecté par cette ordonnance logique. Nous allons parcourir les logis toulousains ornés suivant cette règle, ne nous arrêtant qu'aux plus remarquables, car le nombre en est singulièrement grand. Je crois toutefois intéresser en donnant le nom des gens de goût qui les firent construire, c'est un hommage que l'on doit bien à ces bons citadins du seizième siècle, protecteurs des beaux-arts.

L'aspect de Pibrac est un peu pauvre et massif; il faut à nos riches conseillers, à nos marchands opu-

lents, un décor extérieur annonçant le bien-être ; il faut, dans la cour étroite et sombre, un motif accrochant le regard sur la surface monotone du mur, une saillie où vienne jouer le rayon de soleil qui la visite



Cour de l'Hôtel de pierre.

de loin en loin. C'est un tableau que notre artiste va mettre bien en vue, aussi dut-il s'empresser d'enrichir la donnée primitive.

Une première modification est très visible dans la cour très remaniée de l'Hôtel de pierre, M. de Clary

l'a bouleversée; mais une façade a assez bien conservé l'aspect primitif. Je le choisis comme exemple,

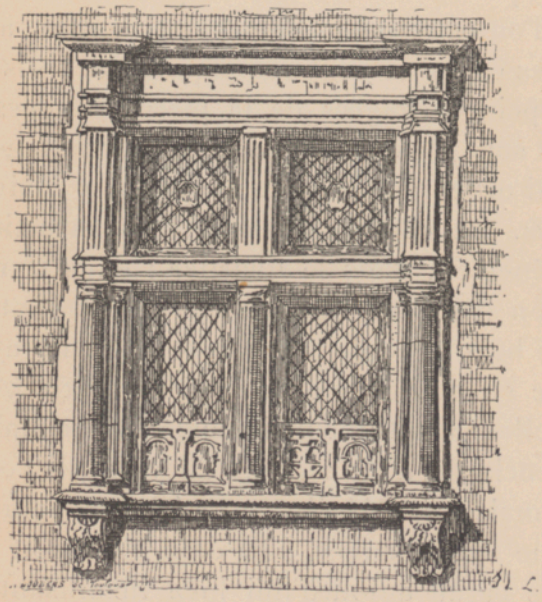


Porte dans la cour de l'Hôtel de pierre.

non à cause de sa date que je ne puis fixer avec certitude, mais pour sa notoriété. Cette ample demeure était, dès 1530, la propriété de M. Jean de Bagis, conseiller de 1548 à 1557 [1]. Les meneaux ont disparu des

1. Professeur de droit en 1553, *op. cit.*

fenêtres, mais au coin intérieur des cadres uniformes on voit des colonnettes cantonnées, surmontées de l'amorce du meneau à *guttae* et des petits pilastres; l'édicule s'est complété : au second étage il envahit l'encadrement, c'est sur les montants que les colonnettes et l'ordre qui les surmonte se présentent de



Fenêtre de l'hôtel Cheverry.

face, la corniche devient un entablement faisant corps avec le tout. Le type est désormais fixé, mignon et décoratif.

En 1535, M. de Cheverry achetait (rue Malcousinat, 4), le vieux logis des Buisson, seigneur de Mirabel, dont la fenêtre du quinzième siècle est bien connue des amateurs toulousains[1]; il y ajouta deux corps de bâtiment, l'un d'eux présente sur un ancien

1. Voir page 177, à l'article précédent.

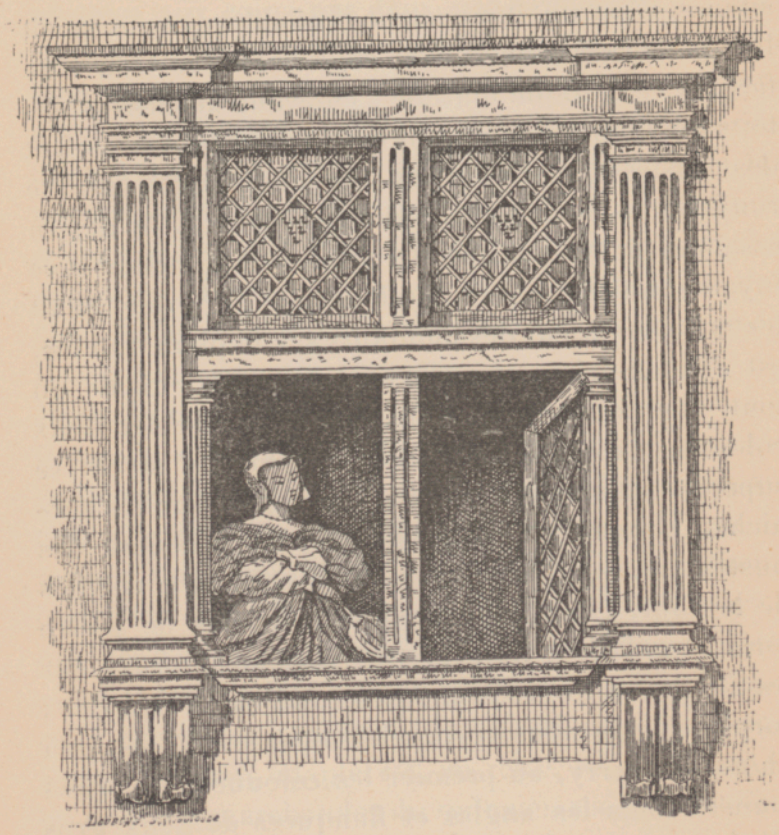
jardin un promenoir à arceaux au rez-de-chaussée et au-dessus quatre fenêtres pareilles à celles que j'ai indiquées rue Saint-Remésy. Sur la cour d'entrée les jours sont plus ornés, ils ressemblent aux fenêtres hautes de l'Hôtel de pierre, l'accoudoir est soutenu aux coins par deux riches consoles. Il faut signaler spécialement la fenêtre que l'on voit de face lorsque l'on entre dans cette cour si sordide aujourd'hui : les colonnes sont remplacées par trois cariatides à peine dégagées de la pierre, au-dessus les pilastres sont couverts d'arabesques dans le goût de celles qui ornent à Pibrac le merveilleux cabinet des quatrains. La nouveauté de cette construction dut faire événement dans le quartier : dans la maison Boscredon (rue des Changes, 21), tout contre, un étage de bois, orné dans le même style, fut ajouté à la façade en hourdage du quinzième siècle. Arnaud de Brucelles[1] avait une petite maison, rue Malcousinat, 9, enclavée dans celle de Cheverry, il l'orna de même; mais en 1544 il construisit un somptueux logis (rue des Changes, 23), dans un étroit espace qui nous paraît aujourd'hui bien insuffisant. C'est que l'on ne pouvait songer à s'établir au large dans cette rue où se pressaient les boutiques des changeurs. Le plan adopté est, au reste, celui de toutes les maisons marchandes du quinzième siècle, Viollet-le-Duc l'a parfaitement résumé[2] : façade sur la rue avec boutique et couloir latéral dégageant une cour intérieure; au fond de cette cour, deuxième corps de logis parallèle au premier; dans un angle, tour d'es-

1. Capitoul en 1535; ses armoiries sont sur les deux logis.
2. *Dictionnaire d'architecture*, v° Maison.

calier reliée par des galeries aux divers étages du corps contre lequel elle n'est pas accolée. Signalons l'excellente restauration qui a rendu récemment son lustre à ce joli morceau de la Renaissance, le fait est trop rare dans ce quartier pour le passer sous silence. C'est un étonnement profond qui vous saisit lorsqu'au sortir de l'étroit couloir l'on se trouve en face de cette haute tourelle s'enlevant au-dessus des toits du quartier, étageant de mignonnes fenêtres et des bustes qui ressortent vigoureusement sur le rouge de la brique. La photographie et le dessin essaieraient vainement de saisir cette perspective fuyante. La tradition du style François Ier, qui reliait les ouvertures par des montants sur le plein du mur, est abandonnée : chaque jour est isolé, forme un tout, une baie à plein cintre qui s'ouvre entre deux colonnes supportant un entablement, les styles se superposent suivant la règle classique. Sur les corniches comme sur des balcons, se penchent des bustes à mi-corps, très saillants pour être visibles de la cour. Deux grands arceaux voûtés de pierre forment galeries; ils sont très richement ornés sur les allèges et les voûtes. Au second étage des deux corps de logis nous voyons les mêmes fenêtres qu'à l'hôtel Cheverry, au premier les colonnes sont cantonnées dans les angles et flanquées de deux gros pilastres cannelés formant les montants du cadre. C'est une importante modification, mais qui alourdit un peu ce style plein de délicatesse. La corniche supérieure couronnant tout l'édifice est soutenue par de petites arcatures reposant sur des consoles.

Nous retrouvons à peu près les mêmes ouvertures, ou du moins leurs débris à l'hôtel, rue Saint-

Remésy, 11; il appartenait aux d'Hébrard et passa en 1564, par mariage, à Claude de Saint-Félix, le tenace procureur général (avocat général en 1559, procureur en 1570, président à mortier en 1598, mort



Fenêtre de l'hôtel Saint-Félix.

en 1611). Il a été fort mutilé, mais offre des fragments intéressants. Les entablements des fenêtres, détruits rue des Changes, sont intacts, ainsi qu'un jour éclairant jadis l'escalier, d'un dessin pur et très riche; le couronnement à arcatures s'y retrouve; on

y voit aussi, dans la cour, rue de la Dalbade, un fragment de porte : des anges soutenant un écusson entre deux petites consoles d'un type fort répandu à Toulouse.

L'hôtel de Brucelles date de 1544; en 1545, Nicolas Bachelier construisait la porte de façade du Capitole, celle que l'on voit au Jardin-des-Plantes[1], nous en reparlerons plus loin; constatons seulement que la partie inférieure, la seule que l'on puisse apprécier (le haut ayant été atrocement mutilé lors du transport de 1671) nous montre à droite et à gauche de l'arceau des colonnes superposées deux à deux. On voit apparaître les masques grimaçants et tirant la langue, motif dont on usera et abusera désormais; on y voit aussi un petit fronton surmonté des croissants si caractéristiques de cette époque. Rapprochons-en tout de suite la petite porte de la rue du Vieux-Raisin, ancienne entrée bâtarde de l'hôtel de M. de Véza, conseiller au sénéchal, morceau charmant dans sa simplicité; son œil-de-bœuf est pareil à celui qui troue le centre du portail de Bachelier.

Une lacune de dix ans environ dans les dates certaines des hôtels nous mène jusqu'en 1555, peut-être faudrait-il y intercaler certains édifices d'âge douteux comme l'hôtel de Mansencal (rue Espinasse, 1). J'hésite parce que M. Daly, dont la compétence est hors de conteste, l'a classé dans le style Henri III. C'est bien là cependant que vécut et mourut le célèbre parlementaire, premier président de 1538 à 1561; après lui l'hôtel, jusqu'à 1582, appartint à sa veuve et divers cohéritiers. Le fait que

1. Roschach, *Catalogue du Musée de Toulouse*, p. 283.

rapporte Lafaille du cardinal d'Armagnac lui envoyant des tentures pour orner une salle ne peut guère s'expliquer que par l'état où se trouvait sa demeure par suite de construction. La cour étroite qui donne sur la rue Espinasse est surmontée des petites arcatures que nous connaissons, les quelques fenêtres ont les colonnettes cantonnées et les meneaux à *guttae*, mais elles sont entourées d'un grand cadre à crossettes peu saillantes. Ainsi en est-il des jours superposés qui éclairent la tour carrée de l'escalier, leurs encadrements embrassent des ouvertures à plein cintre soutenues par deux colonnes dont les styles s'étagent suivant la règle. La vis se termine, comme aux âges précédents, par une voûte à nervures, retombant sur pilier central; mais ce pilier est corinthien, il porte même son entablement complet au-dessus des chapiteaux[1]. Sur le jardin s'étalait naguère une façade monumentale éventrée sans pitié et qu'on ne retrouve que dans le *Toulouse disparu* de M. Mazzoli; deux travées subsistent encore et permettent de l'étudier : c'est l'ordonnance monumentale de l'hôtel de la Mammy : arcades superposées alternant avec des colonnes; ici l'on ne voit que des pilastres de briques d'une faible saillie dont les chapiteaux seuls sont de pierre. Dans les arceaux l'on a plus tard établi des fenêtres auxquelles nous reviendrons; ce sont elles sans doute qui ont motivé l'opinion de M. Daly[2].

1. C'est le style romain et celui de Brunellescho.

2. Avant de quitter la rue Espinasse, il faut indiquer au numéro 4 le joli linteau de porte orné de deux inscriptions et de deux amours soutenant l'écusson des Tournier, le célèbre avocat ligueur, capitoul en 1552 et 1557. Voir la gravure, *Bulletin de la Société archéologique*, séance du 20 février 1894, p. 66.

Cette solennelle construction nous amène à la superbe cour de l'hôtel d'Assézat; les registres de la taille nous apprennent que c'est bien Pierre Assézat, capitoul en 1552, qui le fit élever en 1555. Il faut donc reléguer l'histoire du Primatice et de Marguerite de Valois au rang des légendes qui ont eu cours trop longtemps dans notre ville. Il est à regretter qu'elle figure dans des ouvrages sérieux.

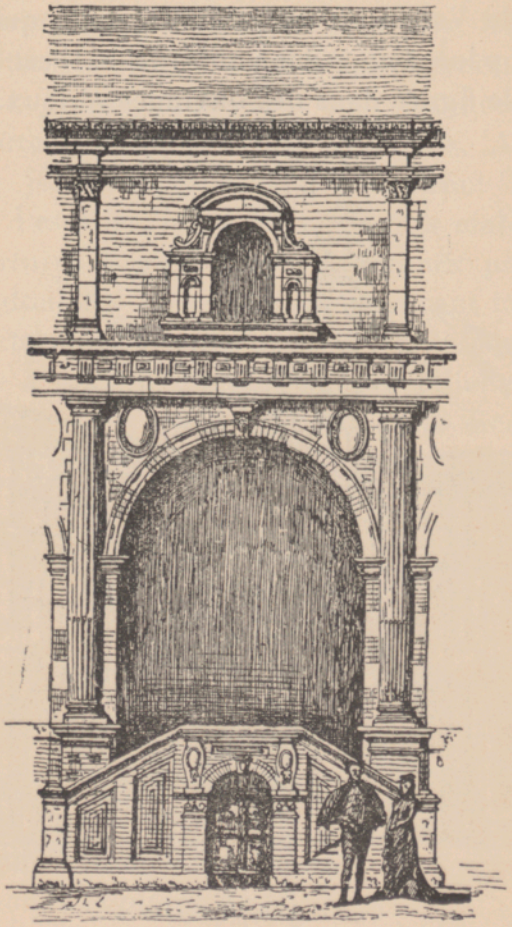


Cour de l'hôtel d'Assézat.

Nous ne nous attardons pas à contempler cette merveille non seulement de notre ville mais de notre pays. Elle est en dehors du style que nous nous efforçons de suivre, elle est bien plus proche

de la cour du Louvre que des hôtels de la Mammye ou Mansencal qui procèdent cependant de la même idée.

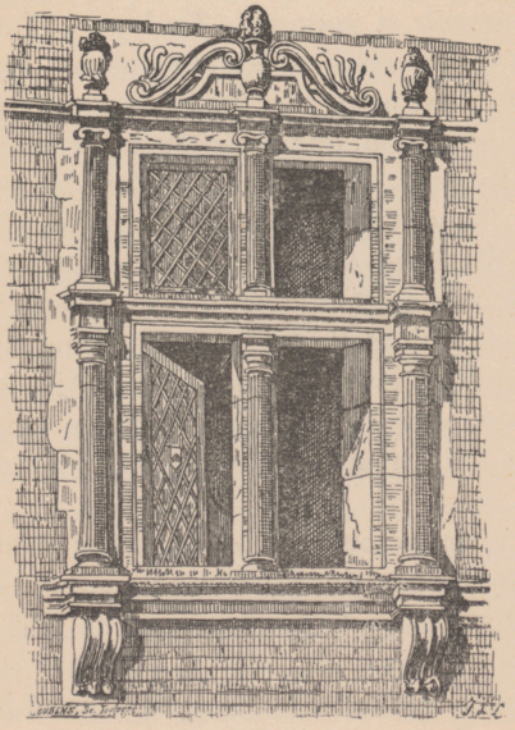
Nous trouvons justement une œuvre de notre école



L'hôtel d'Assézat. Le portique.

portant la date de 1556, c'est l'hôtel (rue de la Dalbade, 22) de Gaspard Molinier, conseiller au Parlement, de 1530 à 1571. Quoique bien mutilé, il con-

serve pourtant le chef-d'œuvre de cet art toulousain, c'est une fenêtre du rez-de-chaussée du corps de logis donnant sur l'ancien jardin; bien d'autres, ses jumelles, ont laissé des traces visibles. Traitée avec une finesse excessive, elle superpose de déli-



Fenêtre de l'hôtel Molinier (actuellement de Felzins).

cates colonnettes doriques et ioniques; au-dessus de l'entablement, de légers rinceaux accompagnant un vase central forment une sorte de fronton léger, mignard, d'une fantaisie charmante. L'architecte est cependant respectueux des règles, car, sur une tourelle voisine, quatre colonnettes qui devaient rappeler celles de tout le premier étage sont de style

corinthien et composite. C'est dans le cul-de-lampe de cette tourelle que nous trouvons la première œuvre de sculpture digne d'intérêt. C'est un vrai chef-d'œuvre : l'architecte s'est ici allié un artiste hors ligne, un maître-décorateur, et l'on sent qu'il lui laisse place libre, car il lui abandonne le portail, ce monument si connu à Toulouse, d'une verve folle, où les figures s'entassent souriantes ou grimaçantes, faunes, nymphes, masques grotesques, avec une telle profusion, que nous touchons vraiment aux limites du goût. L'auteur de la *Paulegraphie* nous a peint l'étonnement des contemporains en nous contant l'histoire du paysan qui, l'entrée passée, cherchait vainement l'hôtel de ce portail. Introduit dans la grande salle, il eût trouvé une cheminée capable de retenir son attention; mais j'ai quelques doutes et n'oserai l'attribuer aux grands artistes dont on parle, voire même à l'auteur de la tourelle et de la porte.

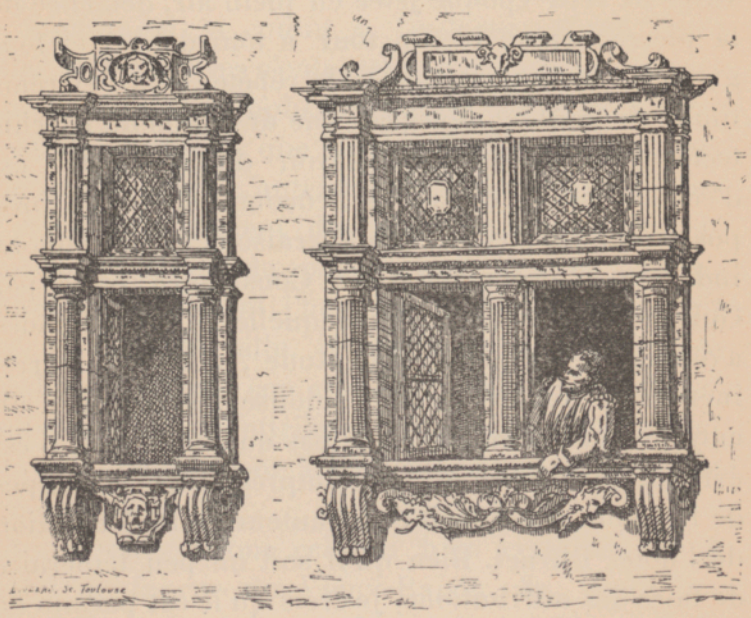
Nous retrouverons celui-ci bien certainement à l'hôtel de la rue du Vieux-Raisin, 32, vendu en 1547 à Jean Burnet, greffier civil de 1536 à 1573, date de son décès.

Ici encore, le maître de l'œuvre a laissé le champ libre au sculpteur; mais c'est bien toujours dans les limites du style que nous suivons, nous reconnaissons tout de suite les arcatures formant couronnement : pour en augmenter la richesse, leurs consoles ont pris la forme de trèfles. Regardons les fenêtres du premier étage : dans ce grand encadrement à fortes crossettes, nous retrouvons le même élément; division en deux ordres par le meneau horizontal : l'ordre inférieur formé de trois cariatides, l'ordre

supérieur de trois balustres. Dessins, gravures, moulages, photographies, ont assez fait connaître ces sculptures pour que nous n'ayons pas à tenter une description forcément ennuyeuse et insuffisante. C'est toute l'ornementation des meubles et des gravures de cette époque jetée en plein air, détachée de la pierre par un ciseau tour à tour délicat et fougueux, toujours savant. Je le répète, c'est l'extrême limite du goût, et déjà c'est une déviation de l'architecture, car le premier devoir d'une fenêtre est d'éclairer et les cariatides l'encombrent mal à propos. Comme pièce de comparaison, nous pouvons indiquer la porte du grand Consistoire, bâtie par Guiraud Mello en 1552, sur laquelle M. de Lahondès a donné une si intéressante étude[1], alors qu'un arrêt incroyable de la cour de Toulouse l'adjugeait à un entrepreneur comme n'étant pas un objet d'art. Il est évident que Mello, quoique imprégné des principes de l'époque, ne saurait être l'auteur de la décoration de l'hôtel Burnet. Bien qu'il soit un peu téméraire de faire des attributions, je crois qu'il est permis de penser que les amours surmontant la cheminée François Ier, élevée par Maynier dans la maîtresse salle de son rez-de-chaussée, ont été ajoutés par Burnet au-dessus de ses armes qui décorent le fronton. Je crois aussi que le sculpteur qui travaillait au dehors de l'hôtel est l'auteur de cette superfétation. On voit au Musée[2] un écusson soutenu par deux anges nus (provenant du collège Sainte-Catherine), qui me semble bien de la main même, il porte

1. *Mémoires de la Société archéologique*, t. XIV, p. 170.
2. *Catalogue du Musée* nº 760.

les armes de Delpuech, capitoul en 1554-55. On retrouve celles-ci sur un cul-de-lampe dans une arrière-cour de sa maison (rue des Changes, 20); je l'ai indiqué autrefois[1] comme un morceau étonnant, devançant la Renaissance, encadrée dans un fenê-



Fenêtres de l'hôtel Buet.

trage gothique. Il est plus probable que le capitoul fit changer le culot lors de son élection. C'est dans cette cour qu'était le puits gravé par M. Daly[2].

Bachelier est mort en 1557 laissant inachevée cette porte de l'Esquile, rue du Taur, où quelques morceaux excellents semblent avoir été placés un peu au hasard après sa mort au-dessus d'un arceau éco-

1. *Toulouse, histoire, archéologie monumentale*, etc., 1887, Ed. Privat, p. 124.
2. *Revue d'architecture*, t. XXI, pl. I.

nomiquement construit; la frise portant des écussons est d'une charmante délicatesse. Deux vases de fleurs et des torses de satyres rappellent l'hôtel Burnet.

L'hôtel de Buet (rue de la Pomme, 5) offre un problème dans le même genre que celui de l'hôtel Mansencal. M. Daly en a gravé la porte qu'il classe dans le style Henri III. Simon Buet fut conseiller de 1555 à 1592. Lafaille raconte[1] l'assaut donné le 14 mai 1561 par les protestants à son hôtel, qui joue de malheur car nous l'avons vu incendier deux fois en ces derniers temps. Je ne crois pas que le conseiller ait attendu jusqu'au règne de Henri III pour réparer les dégâts et il ne serait même pas étonnant que la plus grande partie de ce qui en reste fût antérieure à la prise d'assaut. Les fenêtres appartiennent au type sur lequel j'ai assez insisté : au-dessus de la corniche un cadre orné de masques, au-dessous de l'accoudoir des profils grimaçants adossés, mais ce n'est plus le faire savant de l'hôtel Burnet, celles du second étage ont aussi un masque grimaçant sur l'allège; la corniche uniforme qui termine la maison est soutenue par des modillons. La porte, gravée par M. Daly, est très solennelle, mais le fronton courbe de la fenêtre qui la surmonte justifie la date qu'il lui attribue. Au reste, les reprises sont sans nombre dans ce vaste logis, vingt fois mutilé, où l'on voit une énorme cheminée Henri IV odieusement coupée en deux par un plancher.

On ne peut parler de cette porte sans signaler aussitôt celle que M. Daly a gravée, qui se voit rue Fer-

1. *Annales*, t. II, sous sa date.

mat, 3, où elle est reléguée au fond du jardin. Comme elle mériterait d'être mieux traitée! les victoires en très bas reliefs qui s'envolent sur les tympans sont d'un travail détestable; mais elles ornent le monument sans l'écraser et sans en contrarier les lignes. Cet hôtel appartenait à Jean de Mansencal, fils du premier président, avocat général de 1549 à 1568. Son fils fut conseiller de 1585 à 1629. La fille de celui-ci épousa M. de Sevin, conseiller en 1612, président de 1622 à 1624, et dont les descendants prirent le nom de Sevin-Mansencal. Nous sommes un peu égarés, il nous faut mentionner en passant la *grande vis de pierre* élevée au Capitole en 1558 par Guillaume Norman, détruite naguère malgré sa célébrité. Revenons à l'étude de notre style pour en constater la triste décadence dans les fenêtres ajoutées après coup à l'hôtel Mansencal, rue Espinasse, 1, dans les grands arceaux dont elles épousent la forme à la partie supérieure. Elles ont encore une jolie apparence; celles du dernier étage, formées d'arcades géminées, sont charmantes, mais l'artiste les a alourdies comme à plaisir par d'énormes crossettes, si fortes qu'il a fallu reporter les colonnettes à l'extérieur pour leur donner un appui. C'est une dislocation véritable. Si l'on veut connaître les dernières aberrations de cette décadence, il faut aller rue des Changes, 20, voir les fenêtres chargées de sentences pieuses, bâties par le zélé ligueur Delpuech; le cadre est d'une lourdeur odieuse, ses crossettes disproportionnées ont pour support ces affreux pilastres tronqués, qui vont pour quelque temps être un élément obligé d'architecture; par contre, le meneau central anémié jure avec cette lourde masse. C'est la

fin d'un style. L'art survécut cependant, et l'on peut admirer le logis d'Auger Ferrier, rue Saint-Rome, 39, et celui de M. de Massas, conseiller en 1572 (rue de la Dalbade, 29), dont les sculptures semblent enlevées dans le métal, tant elles sont nettes et vigoureuses.

Nous voilà au bout de notre tâche; nous aurions voulu abréger ces fastidieuses descriptions, ces redites perpétuelles, mais elles nous ont semblé indispensables pour bien faire ressortir l'étroit lien de parenté qui unit ces constructions diverses, pour établir l'existence d'un style toulousain. Resterait à résoudre une grave question : à qui en faire honneur? Je préviens charitablement les lecteurs qui n'aiment pas les hypothèses de s'arrêter ici : je ne les aime guère non plus; mais encore, quand on les présente pour telles, l'on peut ouvrir la voie aux recherches; il suffit d'avoir un peu travaillé pour savoir combien une hypothèse, même hasardée, est parfois utile, et combien une affirmation, également hasardée, est au contraire dangereuse. Bienheureux ceux qui peuvent dire : « *Hypotheses non fingo.* »

III.

C'est le nom de Bachelier qui, à tort ou raison, domine notre Renaissance, nous venons d'en étudier les œuvres; passons à l'artiste auquel on les attribue au hasard et en bloc. Je m'empresse de dire que je n'ai rien découvert de nouveau sur lui, que je m'en réfère aux documents déjà publiés, j'entends aux do-

cuments sérieux donnés par M. Roschach[1], M. Fons[2] et groupés par M. Lavigne[3] dans une intéressante étude dont je n'approuve qu'à demi les conclusions.

Le maître maçon ou tailleur de pierre, ainsi qu'il est qualifié dans les actes, le souverain architecte de Noguier, apparaît pour la première fois dans les comptes de l'Hôtel de Ville, en 1536, il éleva la cheminée du petit Consistoire. (Celle qui est gravée dans le baron Taylor est fantaisiste.)

Remarquons que le rétable de l'autel de paroisse de Saint-Etienne à lui attribué par Dupuy-Dugrez est de 1535, et que, d'après Catel, il édifia cette année-là deux chapelles aux Cordeliers en avant du chœur[4]. En 1539, il est chargé par les états de Languedoc d'étudier, avec Arnaud de Cazanove, le projet du canal interocéanique. En 1543, il jette la fondation du pont, et avec quelques autres maçons fait diverses constructions pour l'Hôtel de Ville. En 1545, il construit la porte d'entrée de cet Hôtel de Ville (celle qui est au Jardin-des-Plantes et dont nous avons parlé). En 1548, il est adjudicataire de la démolition du Château-Narbonnais. En 1553 il construit la cour du Sénéchal (ancienne Faculté des lettres), il y travaille encore en 1554 et construit en même temps le pont de Villedaigne pour les États. Enfin, en 1557, il travailla à la porte de l'Esquile, et le 11 décembre de cette année les capitouls payent à son fils Dominique les travaux exécutés à l'Esquile par feu Me Nicholas Bachelier. Pour être complet je puis ajouter

1. *Catalogue du Musée de Toulouse.*
2. *Mémoire sur le Château Narbonnais.*
3. *Académie des Sciences de Toulouse*, 1879.
4. *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, p. 217.

que de 1543 environ à sa mort, il a habité rue Boulbonne, dans une maison qui lui appartenait (probablement le n° 32), sa femme, Antoinette X..., en avait une rue Saint-Antoine-du-T. Outre son fils Dominique, maître des œuvres du roi en la ville de Toulouse, mort en 1589, un Louis Bachelier, également maître-maçon, tailleur de pierre et sculpteur, habitait le quartier; il tenait un certain rang et a même travaillé avec Dominique au palais du Parlement. On trouve dans les documents de cette époque plusieurs autres Bachelier, notamment un Antoine, tailleur de pierre et architecte, qui, en 1584, travaillait à Saint-Sernin. D'après les documents recueillis on doit reconnaître que la carrière de Nicolas Bachelier a été brillante et qu'il a occupé une place importante durant près de vingt ans. Que si l'on veut l'opinion des contemporains, écoutons ce qu'en dit Noguier :

« Nicolas Bachelier, souverain architecte, homme « de grand engin et *littérature* en ce bel art d'archi- « tecture : duquel endroit il a ennobli l'âge de nos « neveux, laissant les *mémoires* de ses excellents « ouvrages et édifices magnifiques et somptuosités « d'admirable industrîe et proportion par tout notre « Occident. C'est lui dont la renommée ne seconde « nullement à aucun des trois Vitruves et dont la « renommée se va débordant par le monde. Lequel « mis au nombre des citadins de Toloze, etc. »

J'ai souligné quelques passages assez peu clairs qui permettraient de supposer que Bachelier, à l'exemple de plusieurs de ses célèbres contemporains, a écrit sur son art.

Le temps, l'oubli, la sauvage campagne de Coligny, qui, au dire de Montluc, fit pour quarante mil-

lions de dégâts dans les châteaux des parlementaires, aux environs de Toulouse, ont à peu près effacé l'œuvre de Bachelier. Ce qui nous reste d'authentique est bien peu de chose : deux portes mutilées. Nous pouvons y reconnaître pourtant un goût porté plutôt vers la mièvrerie, les détails soignés. La porte du Capitole est très fine; entre les colonnes jumelles, l'artiste n'a pu se résigner à laisser vide la surface du mur, il l'a couverte de petits bossages.

Est-il téméraire de rapprocher ces deux œuvres de la série que nous nous sommes efforcés d'établir? Il me semble, au contraire, qu'elles y entreraient sans effort. Les colonnes de la porte du Capitole, dans leurs fines proportions, rappellent beaucoup de celles que nous avons étudiées. Les bossages se retrouvent à l'hôtel de Gaspard Molinier; sur l'entablement de son portail, on voit aux deux côtés des ornements surmontant les colonnes couplées et pour lesquels je ne connais aucun terme architectural convenable; ce sont les mêmes que ceux de la porte Bachelier, mais ils sont couverts de personnages grimaçants. Ce qui reste de bon à la porte de l'Esquile pourrait sans effort être attribué au décorateur de l'hôtel Burnet. Dans les débris qui sont si mal agencés au-dessus de la porte de la Commutation, l'on voit quelques masques tirant la langue. C'est un motif appelé à faire fortune dans les années suivantes; il est répété partout à satiété.

Il faut tenir compte de la marche rapide de l'art de cette époque lorsqu'on en étudie les monuments. Nous avons suivi un style pendant une vingtaine d'années à peu près; il a débuté très simple, sec

même, et il aboutit aux prodigalités de l'hôtel Burnet. L'architecte a dû rester le même, mais il semble que vers 1550 il se soit subordonné à un sculpteur décorateur.

Je résumerais ainsi qu'il suit ma propre thèse : de 1535 à 1570 environ, un style bien caractérisé a régné à Toulouse; il a été très en faveur, sans que cependant il se soit imposé à tous les monuments. Le plus beau d'entre eux, l'hôtel d'Assézat, n'en offre aucune trace; durant la même période, à peu près de 1535 à 1557, nous constatons la grande popularité dont jouit l'architecte Nicolas Bachelier. N'y a-t-il pas lieu de croire que ce style particulier est justement le sien? Les œuvres que nous possédons encore de lui ne contredisent pas cette théorie.

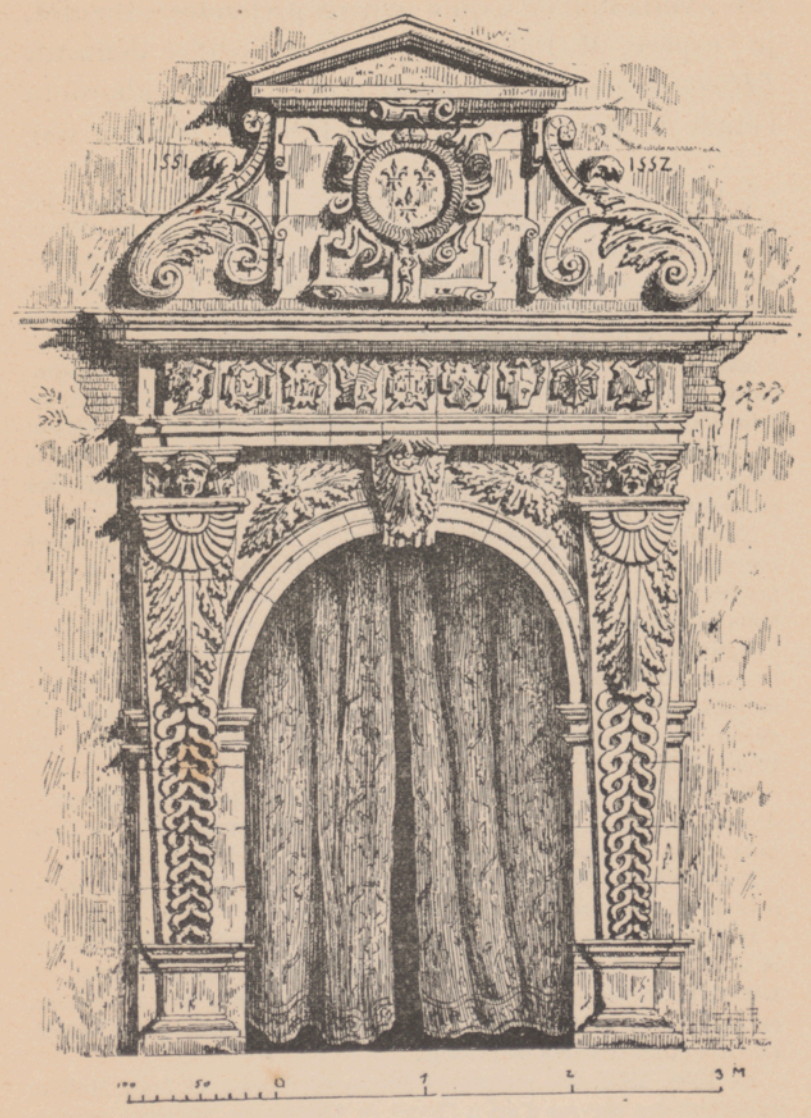
Ce n'est pas, je le reconnais volontiers, en faire un génie digne de marcher sur le rang des Lescot, Bullant ou Delorme, honneur que pourrait réclamer l'auteur de l'hôtel d'Assézat et qui revient de droit à Lissorgue, l'architecte de Bournazel; c'est en faire un de ces renaissants au goût pur, à l'esprit ingénieux et indépendant, sachant résoudre une grosse difficulté par un art sincère, délicat, ennemi du faux solennel qui sévit au siècle suivant.

Mais une question se pose : nous avons retrouvé l'architecte, soit; mais c'est le sculpteur dont on a surtout célébré la gloire jusqu'à présent, c'est lui que Dupuy-Dugrez exalte par-dessus tout. Malheureusement, les objets de son admiration ont tous péri, sauf l'hôtel de la rue du Vieux-Raisin. Ici, j'hésite; je dirai plus, je doute. Sur ces vingt ou vingt-cinq ans d'art, c'est pendant quatre ou cinq ans au plus que nous voyons apparaître des sculpteurs dignes

d'admiration. Le maître sculpteur ardent qui nous a laissé ce peuple de statues, atlas ployé ou se raidissant sous le poids des corniches, amours, nymphes, satyres, qui a sans doute aussi taillé en plein bois des œuvres touffues comme la table de la Société d'archéologie, laissé des cartons que l'on copiait encore en 1593, semble n'avoir pas fait un long séjour à Toulouse[1]. Il ne faut pas pour cela le traiter d'étranger; à mon humble avis, ses œuvres sont d'un goût meilleur que celles de l'école de Bourgogne. Il précède Sambin et le surpasse; mais s'appelait-il Nicolas Bachelier? J'en doute; j'aimerais fort pouvoir attribuer à notre artiste la porte qui orne le Capitole. Écrasée sous les lourds ornements qui entourent Henri IV, elle est d'un goût bien supérieur; les trois figures qui décorent l'archivolte sont d'un faire bien agréable; l'une surtout, pleine d'élan et de légèreté, avec son clair sourire, appartient à un art très compréhensible pour nous, presque moderne, et me semble un avant-coureur de notre école toulousaine contemporaine, une sœur des figures légères, vivantes, de Mercier, Falguières, Idrac. J'aimerais aussi à croire qu'il est de Bachelier ce médaillon du Musée, de provenance inconnue, cette tête de jeune fille aux lèvres entr'ouvertes, d'une grâce troublante... Mais quoi? Il faut que les documents parlent et nous sommes loin de renoncer à cet espoir; la prodigieuse nécropole où dorment les registres n'a jamais été explorée, les archives officielles n'ont pas dit leur dernier mot, et nous profitons de ce recueil pour faire appel à tous les chercheurs de

1. Voir plus loin une notice spéciale sur ce meuble et autres.

la région pyrénéenne pour les prier de signaler les



Porte du petit consistoire, au Capitole, démolie en 1885.

œuvres si peu connues de notre Renaissance et les documents dont on pourrait parler.

Mettre les matériaux en lumière, déblayer le terrain, voilà tout ce à quoi je peux prétendre[1]. Bientôt, je l'espère, M. Palustre, qui élève l'édifice définitif, *l'Histoire de la Renaissance en France*, abordera l'étude de notre province. Voir Toulouse occuper une

1. Les prévisions du sagace archéologue sur l'œuvre de Bachelier et son influence ont été justifiées, en grande partie, par les découvertes postérieures et récentes de M. l'abbé Douais dans les registres des notaires. Ainsi, il est aujourd'hui certain que l'ornementation élégante et logique, utilisant les matériaux du pays, des façades toulousaines de la Renaissance est due au grand architecte. Le 5 mars 1538, Nicolas Bachelier et Antoine de Lescale, maîtres maçonniers, traitent avec Jean de Bagis, conseiller du roi, pour la construction d'une maison avec fenêtres à l'antique; c'est la cour de l'Hôtel de pierre, imitée deux ans après au château de Pibrac et ensuite dans un grand nombre de maisons de la ville ou de manoirs des environs.

En 1555, le 26 mars, deux ans avant sa mort, Nicolas Bachelier ordonne et écrit les articles selon lesquels Jean Castagné, dit Nycot, maître maçon, s'engage à bâtir la maison de noble Pierre d'Assézat. Mais la magnificence du palais superbe du fastueux marchand ne s'explique que par l'imitation directe de la cour contemporaine du Louvre. (Voir *l'hôtel d'Assézat* par M. de Lahondès, *Bulletin monumental*, 1898, p. 371, et *l'Hôtel de pierre*, par le même, *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France*, séance du 12 mai 1896.)

N. Bachelier construisit encore, en 1541, l'église de Montgiscard; décora, vers 1550, la chapelle à l'antique de la Conception à la Daurade; puis, exécuta des travaux au Parlement en 1553 et 1554.

Enfin, Nicolas Bachelier construisit, en 1555, le château de Lasserre, près de Montastruc, pour Jacques de Bernuy.

D'après d'autres découvertes, les maçons et sculpteurs Guillaume et Jean Picard, père et fils, et Aymeric Cayla construisirent, en 1502-1504, l'hôtel de Jean de Bernuy, façade, seconde cour et couloir; en 1533, Louis Privat, *lapicida*, sculpte la porte intérieure d'entrée, l'arceau et les fenêtres de la cour.

En 1550, 1552, les sculpteurs Raymond Bossac et Jean Molière exécutent des œuvres d'art à l'hôtel de Guillaume Molinier, aujourd'hui hôtel de Felzins.

En 1539 et 1542, Michel Colin, maître maçon, termine l'église de la Dalbade; mais les sculptures de la porte, datées de 1537 et signées T M, paraissent dues, d'après les recherches de M. l'abbé Julien, à Jean Taillan, dit Manceau. (*Note des Editeurs.*)

place digne d'elle dans cet admirable ouvrage sera une récompense plus que suffisante pour nos recherches.

(Extrait de la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, nº 2, 1891.)

L'HOTEL DE BERNUY

(LYCÉE NATIONAL DE TOULOUSE)

Vers la fin du quinzième siècle, le *tiers moulon* de maisons du capitoulat de la Daurade, dessiné par les rues Peyrolières (plus tard des Balances et actuellement Gambetta), Bretonnières (actuellement Lakanal), des Jacobins, Cordières-Vieilles (actuellement supprimées), et Malbec était occupé par de petites gens : *l'hoste de l'hostellerie de la Balance*, des *peyroliers*, *espersiers*, sur la rue Peyrolières; des cordiers sur les rues Malbec et Cordière; le long des rues fréquentées, Peyrolières et Bretonnière, les maisons se pressaient, au lieu que vers les Jacobins et vers la rue Malbec s'étendaient de vastes espaces libres, loués par les cordiers. Les propriétaires de ces grands enclos, où l'on trouvait des granges et un *tinal,* étaient les plus imposés du moulon : noble Arnaud Isnard, héritier de feu M. Jean Isnard, licencié, juge ordinaire de Toulouse, et Jehan Lopès, marchand. En 1497, Lopès décède; de 1499 à 1502, les registres des impôts nous manquent, et en 1502 nous trouvons : Pierre Lopès, marchand, payant 26 livres

d'impôt, et, à côté de lui, Jean de Bernuy, marchand, payant 36 livres, et substitué à noble Isnard.

Je note ces détails parce qu'ils nous indiquent à peu près exactement le moment où ces deux gentilshommes espagnols vinrent à Toulouse trafiquer du pastel. Comme l'on voit, ils ne commençaient pas mesquinement. Une étroite amitié semble les avoir liés avec un autre Espagnol, Pierre de Saint-Etienne, qui vint demeurer dans le moulon voisin, contre le collège de Mirepoix. Les trois familles unirent leurs tombes dans la chapelle Saint-Jacques, aux Jacobins, jusqu'à ce que, l'opulence croissant, Bernuy la conserva pour lui seul, tandis que Saint-Etienne dotait celle de Saint-Joseph et Lopès celle de Saint-Pierre, martyr. Cette nichée d'Espagnols, abritée sous l'aile du compatriote saint Dominique, prospéra : capitoulat, seigneuries furent conquis par ce lucratif négoce de cocagne[1]. Les races grandirent; mais celle dont l'ascension fut la plus rapide, dont la renommée a survécu, c'est celle de Jean de Bernuy. Sa richesse devint proverbiale, et nous en pouvons suivre le progrès à la cote de ses impositions qui, de 36 livres en 1502, montent à 300 livres pour l'année 1556, qui fut celle de sa mort.

Son portrait figurait dans le petit Consistoire du Capitole, dans une sorte d'embryon de salle des Illustres, en compagnie de ceux de Fourquevaux, Duranti, Jehan de Bertrand, et voici l'inscription qui relatait ses titres à pareille gloire : « Jean de Bernuy,

1. Jean de Bernuy, naturalisé en 1509, seigneur de Paleficat et Lasbordes, capitoul en 1534; Pierre de *Louppes*, capitoul en 1542; son fils Jean, juge criminel au Sénéchal; Pierre de Saint-Étienne, capitoul en 1538, seigneur de Faixinette, la Pomarède, Camquernaud.

vicomte de Lautrec et de Venez[1], baron de Villeneuve, capitoul en 1534. Il était natif de Burgos, en Espagne, d'une très noble famille. Il acquit par le commerce des richesses immenses et qui sont passées en proverbe. Il servit de caution au roi François Ier pour sa rançon. Le dernier de sa race a été Jean de Bernuy, baillif de l'Aigle et grand'croix de Malte, mort en 1556[2].

Bernuy avait épousé Marguerite Fabri ou Dufaur, de cette famille toulousaine si connue sous le nom des terres de Saint-Jory et de Pibrac; Pierre de Saint-Etienne avait épousé sa sœur Jeanne Fabri. C'est ce qu'apprenaient leurs deux tombes que l'on voyait dans l'église des Jacobins. La tombe de Bernuy était, dans cette chapelle Saint-Jacques, toute constellée de ses armoiries. C'était une grande lame de marbre, dit le P. Percin; de bronze, dit Barthès[3], ce que l'on peut concilier en supposant qu'elle était de marbre incrustée de bronze; on y voyait l'effigie de Bernuy, de sa femme et de six enfants, deux garçons et quatre filles, et on y lisait : « Hæc est sepultura honorabilis vir Joannis de Bernuy burgensis Tolosæ et fecit poni istum lapidem. A. D. 1516. — Hæc est sepultura honestæ domicellæ Margueritæ Fabri uxoris honorabilis viri Johannis de Bernuy burgensis Tolosæ. Il s'y était pris à l'avance. De la descendance de Jean de Bernuy nous n'avons guère à nous occu-

1. Erreur; c'est son fils qui acquit la seigneurie de ces deux terres par son mariage.

2. Les Bernuy portaient pour armes : d'azur à deux navires flottant sur des ondes d'argent, posés l'un derrière l'autre, à l'orbe de gueule chargé de huit coquilles d'argent.

3. *Heures perdues de Pierre Barthès*, manuscrit de la Bibliothèque de Toulouse, nos 699-706.

per. L'un de ses fils, Jean, épousa Marguerite de Carmaing et de Foix, vicomtesse de Lautrec et de Venez; c'est sous le nom de vicomte de Venez qu'il figure dans différents titres. Il n'eut qu'une fille, Aldonce, qui en 1572 avait déjà épousé Guy de Castelnau et de Clermont, et il était mort dès 1574.

Ce fut lui qui hérita de l'habitation de son père, et l'année même la vendit au sieur Clary, audiencier en la chancellerie, moyennant 20,000 livres payables en annuités jusqu'en janvier 1559; il se réserva l'habitation de tout le quartier *nommé vieux* de la maison jusqu'à parfait payement. Son beau-frère de Chalvet[1] y demeura, en effet, et se trouvait là lors du sac de la maison, durant les troubles de 1562. Le récit de la Popelinière, que l'on trouve partout, me semble fort douteux, d'autant mieux que les *Mémoires* de François de Chalvet rapportent les incidents d'autre façon, et que de plus le président Jacques de Bernuy, auquel il fait jouer un rôle dans cette affaire, avait une maison à lui depuis plusieurs années. Je parle de cet événement parce qu'il en est question dans tous les auteurs qui ont écrit sur cette maison.

En 1566, le 10 juillet, le sieur Gamoy acheta à Clary ladite maison, qui était loin d'être payée. Il agissait en société avec deux autres bourgeois, Delpech et Madron, et tous trois la cédèrent à la ville en échange des collèges de Verdalle, Montlezun et de la tour Saint-Vincens en Lauragais, dépendant du collège de Verdalle, de la maison des Augustines. Si le tout n'atteignait pas 21,000 livres, ils ne devaient rien réclamer, car ils n'agissaient que pour faciliter l'éta-

1. Mathieu de Chalvet avait épousé en 1552 Jeanne de Bernuy.

blissement d'un collège des Jésuites. Ce qui fut réglé le même jour, 16 septembre 1566, par un traité avec le P. Auger, provincial.

Jean de Bernuy n'a pas, comme Jacques Cœur, qu'il rappelle un peu, élevé une maison toute d'une venue. Il semble bien qu'il a, durant une partie de sa vie, ajouté les bâtiments aux bâtiments, projetant même plus qu'il n'a fait, car il avait acheté des maisons voisines qui furent revendues à divers et incorporées fort tard par les Jésuites. Telle qu'on peut reconstituer cette maison après les mutilations sans nombre qui l'ont défigurée, elle devait à peu près avoir l'aspect suivant : sur la rue Gambetta, la façade devait avoir une fenêtre de plus à gauche; la porte franchie, on trouvait une cour carrée; sur deux côtés, des galeries desservies par un petit escalier; sur deux autres côtés, les bâtiments d'habitation défigurés actuellement, mais dont les murs sont anciens. De cette première cour, on pénétrait dans une seconde par une ravissante porte et un couloir voûté qui existe encore. Cette deuxième cour était un quadrilatère fort irrégulier. Aussitôt le couloir franchi, on trouve à droite la tour formant escalier; elle desservait le corps de logis du couloir à l'aide d'un passage en saillie, et, presque perpendiculairement, un autre corps de logis entièrement détruit qui a fait place à l'escalier de la bibliothèque. Un gros bâtiment venait joindre celui-ci très obliquement et faisait le troisième côté de la cour. La troisième face était-elle bâtie? Je n'en sais rien, tout a disparu.

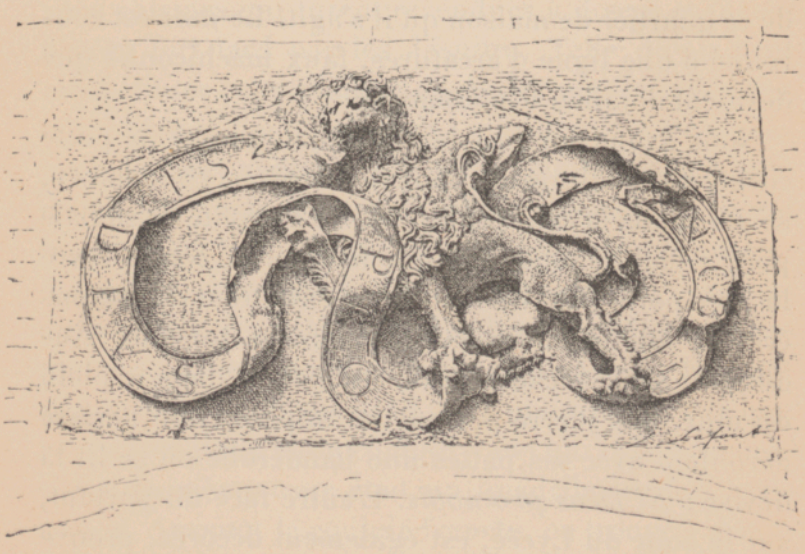
C'est par la dernière construction que je commencerai ma description; je la crois la plus ancienne, antérieure peut-être à Bernuy, car dans la pagella-

tion de 1458, M. Jean Isnard a son logis au milieu du mollon ; il loue les façades sur les rues et ne garde qu'une entrée. Du logis, il ne reste qu'une façade, mais la cave existe, ample et dessinant la maison. Quand le seigneur de Venez se réserve « le quartier de maison nommé vieux où est la grande basse-cour, le jardin, anciennes establies, le comtoir et habitation par-dessus les galeries », je crois bien que c'est de ce quartier de maison qu'il s'agit. Le mur est couronné d'une ligne d'arcatures, faux mâchicoulis que devaient dominer des créneaux.

Nous avons nombre de logis analogues. Une porte cochère à moulures du quinzième siècle, condamnée, se voit dans la cour du Lycée. On a profité de sa baie pour y établir plus tard une fenêtre. A côté s'ouvre la jolie porte dont les voussures encadrent des bâtons écotés, enguirlandés et une robuste torsade. Au-dessus, sans encadrement, est fichée, dans le plein du mur, une pierre portant un superbe lion hérissé déroulant avec ses pattes une banderolle où se lit la devise : *Si Deus pro nobis*. L'autre face du portant, sur la cour du Lycée, est également décorée, preuve qu'il devait s'ouvrir sur quelque grande pièce claire, probablement les magasins du négociant de pastel. Au premier, deux grandes fenêtres carrées à meneaux alternent avec trois petits jours Renaissance. Cette cour sera, nous en sommes à peu près certain, bientôt restaurée ; mais ce qui est inguérissable, c'est l'œuvre d'un architecte stupide, qui, pour avancer un mur d'un mètre, a entouré le pied-droit de la porte et masqué les trois quarts d'un petit jour.

La tour de l'escalier se désagrège à côté de ce chef-d'œuvre de barbarie. Elle offre cet intérêt très

grand d'être le seul monument de Toulouse où l'on suive cette charmante transition, le style Louis XII des bords de la Loire, entre le gothique et la Renaissance. La tracerie de la balustrade est du meilleur dessin flamboyant. A chaque angle de l'hexagone se dressait une girouette armoriée. Les jours, si hardiment, trop peut-être, percés à la rencontre de deux



Bas-relief au-dessus d'une porte, seconde cour de l'hôtel de Bernuy.

faces, ont des moulures d'un gothique savant; mais au-dessus de chacune un médaillon contenait un buste saillant, et les deux qui survivent portent le cachet de la fantaisie la plus renaissante. La fine tourelle repose sur une trompe où se niche un amour. Remarquons ici que cette tour, la plus haute de Toulouse, a été fort mal construite, que la pierre est détestable, que la vis était de bois sur une grande

hauteur, peut-être même tout entière[1]. Bernuy a été mal servi.

Le couloir qui mène à la première cour est couvert d'une série de voutains gothiques veufs de leurs clefs pendantes, mais ayant conservé des culots très finement sculptés.

Il nous faut passer à la façade extérieure pour retrouver l'œuvre probablement contemporaine de la tour. Si les fenêtres sont d'une tracerie courante, si la porte encadrée de moulures, de câbles, avec accompagnement d'accolade et de pinacles n'est que monnaie courante du temps, les médaillons sont là aussi avec leurs têtes mutilées, et aussi deux amours portant une couronne de fleurs dans laquelle s'étalait naguère le JHS rayonnant. Etait-ce Bernuy qui l'avait fait mettre prophétiquement, comme le veut un révérend Père[2]? Je crois plutôt que le monogramme remplaça des armoiries. Au-dessus, un amour déroule une bandelette où se répète la devise : *Si Deus pro nobis.*

Quand se construisit cette façade, des galeries, probablement de bois, furent élevées sur deux côtés de la cour; les dessins des portes qui ouvrent sur les galeries actuelles ne permettent pas d'en douter. Mais peu après[3] le riche marchand y substitua la plus opulente décoration qu'il y ait dans la ville. Il me semble superflu de décrire, alors que nous don-

1. *La tour où est la vis ou degré de bois*, écrit un Jésuite en 1607.

2. Les armes de la Compagnie de Jésus, laquelle il fit mettre en trois notables endroits, savoir sur l'entrée de la maison, etc. : *Liber proventuum collegii tolosani.* (Archives départementales, fonds des Jésuites.)

3. En 1530, la date est inscrite sur un stylobate d'une colonne dans l'angle S.-E.

nons des planches. Le maître ouvrier à qui Bernuy confia son œuvre aimait les difficultés : cette grande arcade surbaissée qui n'a pas de point d'appui, ces caissons avec des culots pendants dont les lignes s'harmonisent avec la courbe sont des raffinements de virtuose. Quel était ce maître? On a nommé Bachelier, naturellement sans rime ni raison; on a parlé d'un Espagnol, et il y a bien, en effet, à Tolède[1], un monument qui donne la même impression, du moins en gravure. Mais nous ne savons rien ; ce qui me paraît probable, c'est que l'inconnu ne venait pas des bords de la Loire, car, s'il était ingénieux, il était aussi peu adroit : sa voûte n'était pas suffisamment soutenue aux extrémités, elle s'est abaissée et il a fallu la reprendre; ses pierres sont appareillées de telle sorte que les joints passent au milieu des caissons, tandis qu'à Azay des caissons analogues sont ajustés comme de la menuiserie, de façon à ne prêter aucun jeu[2], au lieu qu'ici tout mouvement disloque l'assemblage[3].

1. Escalier de l'hôpital Santa-Cruz, élevé de 1504 à 1514, par Henry de Egan.

2. Voir Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, au mot : Construction.

3. Il convient de rappeler ici les découvertes de M. l'abbé Douais, confirmant les observations de l'auteur sur les dates successives de l'hôtel de Bernuy. Guillaume et Jean Picart père et fils, et Aymeri Cayla, maçons et sculpteurs, passent, en 1504, un bail à besogne avec Jean de Bernuy pour construire une maison avec salles voûtées, fenêtres sculptées, créneaux. Cette première construction est représentée par la façade sur la rue, le couloir voûté, la tourelle d'escalier, la façade sur la seconde cour avec fenêtres à moulures prismatiques et mâchicoulis. Puis, en 1533, Louis Privat, *lapicida*, construit les façades intérieures de la première cour avec l'arcade surbaissée à caissons dont le superbe ensemble a été reproduit en moulages pour le Musée du Trocadéro. Les précieuses investigations de M. l'abbé Douais viennent ainsi rendre hommage aux vues lumineuses de M. de

Ces remarques faites, rendons justice à l'originalité si heureuse de l'œuvre, à la fantaisie qui a placé de petits personnages penchés à mi-corps sur les impostes de la voûte d'entrée. Il faut bien reconnaître que toute l'ornementation est répandue au rez-de-chaussée, tandis que le premier étage paraît lourd avec ses grosses colonnes dressées au-dessus des délicates tiges du rez-de-chaussée. Aussi un érudit du temps, Boissonné, nous dit-il [1] : « Comme nous étions tous deux dans la maison de Bernuy, en compagnie de l'illustre reine de Navarre, et que nous contemplions cet édifice élevé à grands frais et très grande hâte, nous en vînmes à causer architecture. Et comme je disais que plusieurs parties étaient élevées sans aucun art, bien mieux contre les règles de l'art, il fut question de Vitruve... » Dès 1538, les érudits entreprenaient cette guerre à l'originalité qui mettait Philibert Delorme hors de lui, et dans laquelle ils triomphèrent si malheureusement pour l'art qu'ils ont figé durant tant d'années.

De tout ce qui s'élevait auprès des débris qui nous restent et constituait cette opulente demeure avons-nous quelque description? Non, j'ai vainement cherché et n'ai découvert que quelques mots échappés au père Jésuite cité plus haut. Il nous parle de « la grande et belle galerie de pierre, le dessous de laquelle est faite à parquetage avec des roses pendantes au milieu. » C'est évidemment le morceau capital qui nous reste. Il ajoute : « ... les deux chemi-

Malafosse, et cette association entre l'observateur sagace et l'érudit chercheur fait également honneur à l'un et à l'autre. (N. D. L. R.)

1. *Joannes Begnonne Brocheto*, 1538. (Manuscrit de la Bibliothèque de Toulouse.)

nées qui se trouvent à présent dans la grande salle voysine de la galerie susdite et qu'a l'aultre belle galerie (qui est soutenue comme en l'air fort artistement) tout du long. » Ceci nous indiquerait le troisième côté de la cour, probablement en face de l'entrée, et un tour de force si grand que l'écroulement aura précédé de deux cents ans celui auquel M. de Baudot, l'architecte des monuments historiques, a paré. Car je ne puis finir sans rendre justice à l'admirable restauration qui a rendu tout son lustre à cette cour, et spécialement à l'heureuse construction du dernier étage en charpente.

Continuons à recueillir les bribes d'indications : « Le sacrifice d'Abraham qu'il avait fait peindre fort proprement sur une belle cheminée de sa chambre basse, qui sert à présent de cuisine, et à raison de ce la cheminée a été changée, ne restant autre chose que la sentence autour de l'arc qui touche le plancher : *Mas val obediencia quel sacrificio.* » Voilà le naïf récit du début de ce vandalisme, continué avec persévérance durant trois siècles, et auquel a succédé depuis une dizaine d'années une ère de réparation intelligente à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage.

(Extrait de l'*Album des monuments du Midi*, t. I, p. 121, avec planches.)

LA SCULPTURE SUR BOIS DANS LE TOULOUSAIN

I.

LES BOISERIES DU CHATEAU DE PIBRAC

Il faut avouer que de tous les ateliers où l'on a travaillé le bois, celui de Toulouse est le moins familier aux curieux de Paris, a écrit M. de Champeaux dans son ouvrage *Le Meuble*[1]. M. Bonnaffé, dans ses remarquables études sur *le Meuble en France au seizième siècle*[2], signale aussi la pauvreté de renseignements sur cette *École toulousaine* dont les deux auteurs admettent l'existence à côté des Écoles bourguignonne, lyonnaise, etc., plutôt à cause d'une vieille tradition que sur des témoignages bien certains.

Le souvenir et la légende de Bachelier se sont imposés à tous deux. M. de Champeaux a admis sans discussion des attributions données au hasard par les anciens archéologues de la région; il parle même d'une œuvre authentique de Bachelier dans la cathédrale de Rodez : c'est de la clôture du chœur

1. *Le Meuble*, Quantin, édit., t. I, p. 254.
2. Librairie de l'Art, 1886.

commencée sous François d'Estaing qu'il s'agit, mais on n'a aucun renseignement à son sujet et, de plus, ce n'est pas une boiserie[1]. M. Bonnaffé s'est renseigné auprès de M. Roschach, qui l'a mis au courant de notre ignorance au sujet du « style Bachelier. »

Cette première cause d'erreurs éliminée, il faut en signaler une seconde. Dans la très remarquable collection Soulages, qui a longtemps fait l'ornement de Toulouse et qui se voit aujourd'hui au South Kensington Museum, figurent nombre de meubles désignés comme toulousains (œuvre de Bachelier naturellement), deux entre autres[2] qui se font remarquer par la prodigalité des incrustations de nacre et d'ivoire. Le type « travail toulousain » a été fixé d'après ces spécimens. Mais il se trouve justement que parmi les meubles existant encore dans notre ville ou aux environs on n'en pourrait guère signaler avec ses incrustations de nacre; seule la collection Chastenet en possédait un hors de pair. D'autre part, il faut remarquer que la collection Soulages avait été formée autant en Italie ou en Espagne qu'en France.

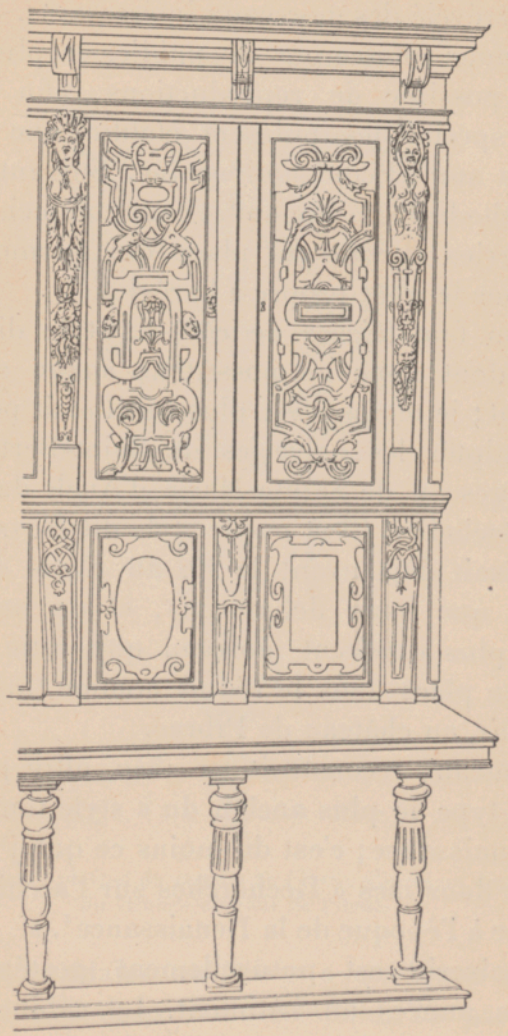
On ne saurait donc adopter la détermination du style *Meuble toulousain* que sous bénéfice d'inventaire, et cet inventaire, nous allons essayer d'en réunir les matériaux.

Il y a quarante ans, ils étaient assemblés; les collections *Soulages*, *Dumège*, *Barry*, *Latour*, *de Chastenet*, *de Reyniès*, *Chambert*, formaient un en-

1. C'est une très curieuse maquette *en bois*, qui est cause de cette erreur.

2. Nos 690 et 691 du Catalogue, London, Chapman and Hall, 1856.

semble digne d'une capitale de l'art. On peut en juger par le catalogue d'une Exposition qui eut lieu



Boiseries du cabinet du château de Pibrac, près Toulouse.

en 1858, catalogue rédigé par le fin connaisseur Edw. Barry.

Toulouse a eu le tort de laisser disperser la plupart de ces trésors. Depuis, diverses Expositions, notamment celle de Géographie en 1884 et celle de 1887, ont révélé des morceaux intéressants.

Nous nous efforcerons de publier le plus grand nombre possible de reproductions, afin que les savants spécialistes puissent établir une opinion définitive sur l'École toulousaine. Suivant l'excellente méthode de M. Bonnaffé, nous commençons par les boiseries encore en place qui permettent de déterminer le goût propre à la région.

Il nous faut laisser de côté le style dit *François Ier* dont nous ne possédons aucun spécimen important; le temps n'est plus où il était permis de faire sculpter les boiseries de Saint-Bertrand de Comminges ou de Sainte-Marie d'Auch dans l'atelier de Bachelier. C'est par le style dit *Henri II*, qui apparaissait déjà avant la fin du règne de François Ier, que nous débuterons, et on ne saurait trouver plus excellent morceau que cette boiserie encore en place dans le réduit nommé *Cabinet des Quatrains*, au château de Pibrac.

Ce château, reconstruit en 1540, offre probablement le type le plus ancien du « style toulousain » de la Renaissance; c'est du moins ce que j'ai essayé d'établir dans mes « Recherches sur l'architecture à Toulouse à l'époque de la Renaissance[1]. »

La boiserie est naturellement postérieure de quelques années au bâtiment. Le cabinet occupe le premier étage d'une tour d'angle. Ce retrait avait été décoré avec recherche; les murs montrent

1. Voir p. 221, et la note p. 245.

encore les linéaments à peine visibles de peintures très délicates. Ces petits panneaux, séparés par des cariatides, sont placés au-dessus du dossier d'un banc fixe, le panneau central s'ouvre seul dans une petite cavité ménagée dans la courbure de la



Fresque du plafond du cabinet de Pibrac, d'après un dessin du vicomte du Faur de Pibrac.

tour. Des vandales ont, il y a quelques années, arraché et volé deux statuettes. Sur la paroi correspondante, à gauche de l'entrée, une petite étagère est aussi ornée de panneaux plus simples; là encore les cariatides ont disparu. Nous ne possédons rien dans le Midi de plus fin que cette char-

mante petite boiserie en noyer clair relevé d'ors discrets. Cariatides et panneaux sont d'une fantaisie et d'un goût achevés, rien de banal, rien du meuble courant. Le travail est extrêmement fin, peut-être trop ténu. Il est aisé, en le comparant aux sculptures si connues des hôtels Molinier (rue de la Dalbade, 22), et Burnet (rue du Vieux-Raisin, 32), de reconnaître le même goût naissant, sobre et contenu à Pibrac, débordant moins sur la pierre sculptée quelques années plus tard.

Nous tenons donc un point de départ. Dût-on admettre que l'œuvre ne soit pas d'un artiste toulousain, il faut reconnaître son influence sur le style local que nous allons voir se développer rapidement et adopter pour longtemps les cariatides comme motif dominant[1].

II.

Le public s'est fort aisément habitué au classement des divers styles établis par les connaisseurs. Rien de plus répandu que l'art de savoir discerner le Louis XVI, Louis XIV, Henri II, voire même le Gothique flamboyant ou primaire.

Ce qui est moins connu, moins facile à connaître, c'est le pourquoi de ces variations de l'art et de la mode. De nombreux érudits se passionnent pour cette recherche : origine de l'Art gothique, origine de la Renaissance sont étudiées avec minutie.

Les temps tout voisins de nous permettent de

1. *Album des monuments du Midi*, 1re liv., p. 40.

saisir l'influence qu'un grand artiste exerce sur les idées de ses contemporains, tantôt interprétant celles qui courent dans l'air, tantôt, au contraire, imposant les siennes à son époque. Il suffit de citer les Romains de David, le mouvement préraphaëlique d'Angleterre, le japonisme tout récent. Écrivains, peintres, sculpteurs ont une action profonde sur leur siècle, et elle se répercute jusque sur la forme des meubles.

Ainsi en était-il déjà à la Renaissance. Quand Lescot et Goujon élevèrent dans Paris des monuments aux proportions harmonieuses, décorés de bas-reliefs très doux, nymphes délicates ou trophées, le huchier parisien s'empressa de modifier l'aspect de ses meubles, il leur donna des proportions savantes; entre les colonnes de ses armoires architecturales, il encadra de grands panneaux aux sujets mythologiques sculptés en reliefs peu accentués.

L'harmonie entre l'édifice et le meuble est telle que l'on peut aisément soupçonner nos grands artistes d'avoir fourni le dessin des plus belles pièces, voire même d'y avoir travaillé de leurs mains. L'Art était un à cette époque où l'on ne soupçonnait pas notre bizarre distinction entre l'Art et l'art industriel.

Cette digression était nécessaire avant d'aborder notre sujet. Au seizième siècle, les plans et les meubles n'arrivaient pas tous faits de Paris en province. En parcourant l'ouvrage de M. Palustre, on voit comme chaque région interprétait à sa guise le style du moment. De là, sans doute, cette variété dans le meuble à la même époque, dans le même pays, qui

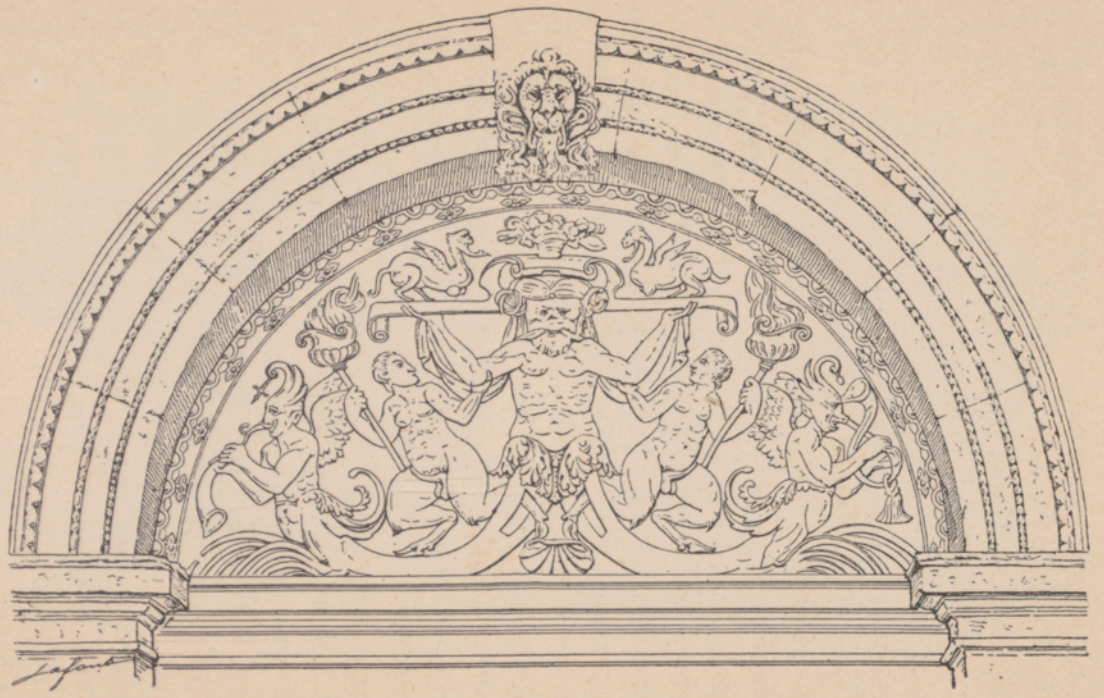
a permis de distinguer les diverses écoles, au point qu'on ne saurait plus confondre un dressoir lyonnais et un dressoir bourguignon, bien que les deux régions soient voisines.

Ainsi que je le disais dans le précédent article, l'art toulousain eut aussi son caractère particulier sous Henri II, ou du moins, car il ne faut pas trop généraliser, pouvons-nous soupçonner la présence dans notre ville d'un sculpteur à la mode dont le goût original eut une longue et profonde influence sur l'art local.

Ces deux hôtels Maynier et Burnet, dont j'ai déjà parlé, sont là, seules épaves d'une œuvre qui a dû être bien plus importante. Leur originalité est frappante. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce décor exubérant, touffu, verveux comme les méridionaux, à la délicate cour du Louvre, absolument contemporaine, ou même, sans aller si loin, à la sage et calme ordonnance de l'hôtel d'Assézat.

Que le maître ou les maîtres inconnus aient fait école, c'est ce dont on ne peut douter. Les réminiscences, aussi nombreuses que lourdes, que l'on retrouve à l'*Hôtel de Pierre*, élevé cinquante ans plus tard, le démontrent abondamment.

Le bois se prête mieux encore que la pierre à ce travail brillant, surchargé, et nous pouvons déjà augurer que nos huchiers auront été chercher des modèles chez l'auteur de ces cariatides musclées, de ces mascarons grimaçants, de ces guirlandes touffues. S'il y a une école toulousaine pour le meuble ce sera celle-là, et nous verrons, en effet, parmi les pièces que nous allons reproduire, tel dressoir, telle table dont la place naturelle semble être dans la



Tympan de bois sculpté du portail de l'hôtel G. Molinier, Toulouse.

grande salle où se dresse la cheminée bien connue à l'Hercule gaulois.

Le tympan du portail de l'hôtel Molinier, heureusement conservé, nous montre le savoir-faire de nos sculpteurs sur bois. Par une savante opposition aux fortes saillies qui l'entourent, il est en relief très doux; mais le dessin est bizarre, vigoureux; les personnages sont musclés, les figures grotesques; il est bien dans la note de l'ensemble.

Voici deux tables que l'art local peut sûrement réclamer; elles ont été l'une et l'autre achetées dans le pays avant que la fureur du brocantage eût fait voyager les meubles d'un bout de France à l'autre. L'une figurait dans la collection Soulages, un dessin heureusement conservé nous permet de la reproduire; le catalogue de l'Exposition de 1858 nous apprend qu'elle provient du village de Colomiers; l'autre, acquise en 1832 par la Société archéologique du Midi de la France, est au musée Saint-Raymond.

Sans leur certificat de provenance, on les classerait volontiers dans l'école bourguignonne; ce ne sera pas la dernière ressemblance que j'aurai à noter. Nul doute que certains de nos meubles, qui ont pris la route de l'étranger, n'aient été confondus parmi les œuvres de cette riche école bourguignonne; ils en ont la tournure exubérante, large, un peu tapageuse. Mais ce sont aussi les caractéristiques de nos hôtels.

Je pourrais allonger ma liste en ajoutant deux tables qui figuraient dans la collection Soulages. (nos 658 et 659 du catalogue.) La description qui en est donnée s'appliquerait aussi exactement aux

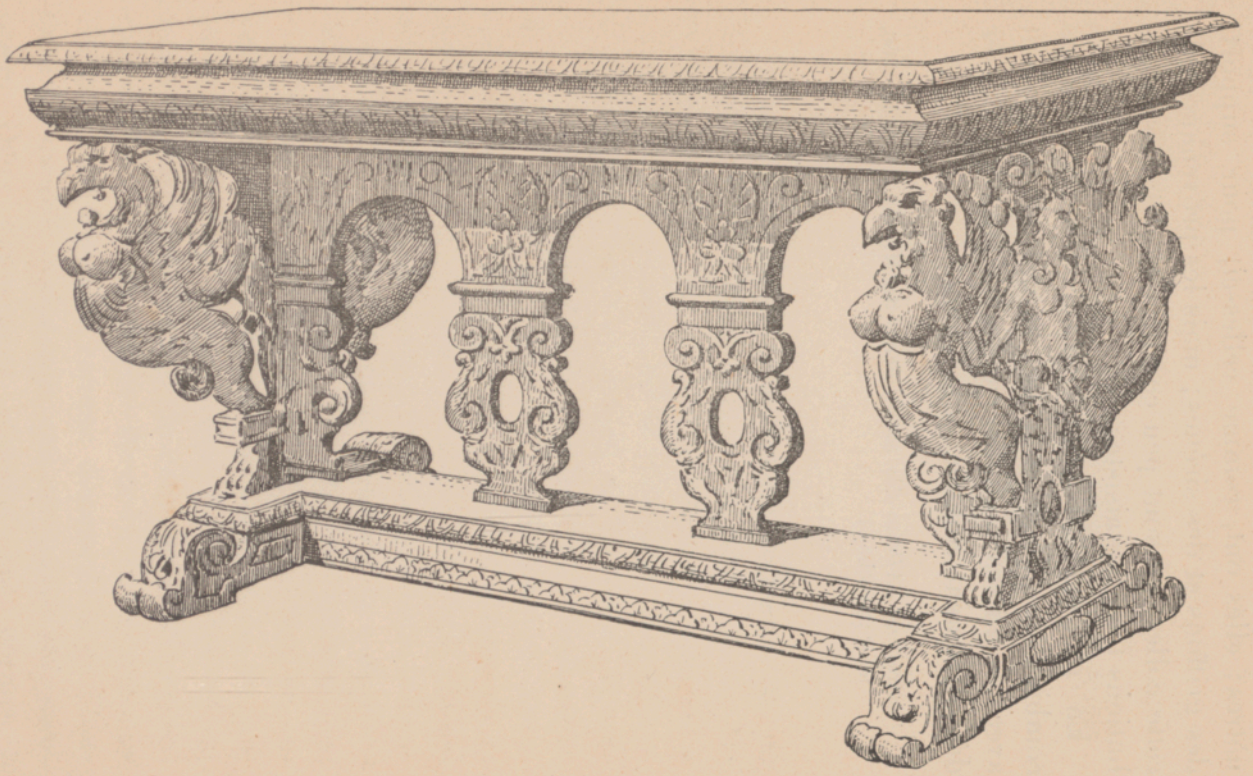


Table de bois sculpté. D'après un lavis du peintre toulousain Latour.

nôtres; elles ont, comme celles-ci, pour support, des griffons et des sirènes; mais les provenances de cette collection sont peu connues et certaines attributions trop fantaisistes.

En poursuivant ces recherches, nous verrons combien ces deux superbes tables s'harmonisent avec les autres meubles que nous pouvons classer définitivement comme toulousains.

(Extrait de l'*Album des monuments du Midi*, t. I, pp. 40 et 66, avec planches.)

A PROPOS D'UN MEUBLE RENAISSANCE

DU MUSÉE DE NARBONNE.

En parcourant avec mon savant collègue, M. de Rivières, le musée de Narbonne, nous avons été frappés par la ressemblance qu'offre une armoire à deux corps, provenant, dit le catalogue, du château de Sallèles, avec celle du musée de Toulouse (figurée dans le *Voyage du baron Taylor;* elle faisait partie du cabinet Dumège). Les six cariatides sont absolument pareilles, bien que n'étant pas posées de la même façon, sur les deux meubles. Un aigle chargé d'une guirlande, qui forme couronnement sur le Toulousain, se retrouve à la frise supérieure du Narbonnais. Sur ce dernier, les têtes de béliers sont remplacées par des figures d'anges bouffis, et, au lieu du fin décor des vantaux du Toulousain, on voit en haut et en bas, répétées deux à deux, des scènes assez confuses (où l'auteur du catalogue croit reconnaître l'histoire de Barbe-Bleue!). Cette ressemblance est intéressante comme document pour l'histoire du meuble toulousain, qui n'a jamais été entreprise. Deux expositions récentes ont permis à quelques-uns de nos collègues d'étudier dans le

Journal de l'exposition de géographie, dans le *Messager de Toulouse* et *les Nouvelles*, les quelques épaves qui furent alors réunies. Mais il est bien tard pour se faire une idée du style local, alors que les superbes collections Dumège, Soulages, Barry, de Chastenet, de Reyniès, Latour, Chambert, ont été



Armoire à deux corps du Musée de Narbonne, meuble toulousain.

dispersées. Quel dommage qu'aucun de nos délicats amateurs n'ait entrepris une monographie de toutes ces belles œuvres réunies un instant sous leurs yeux !

M. de Champeaux et M. Bonnaffé, dans deux ouvrages récents, donnent pour caractéristique au travail toulousain la prodigalité des incrustations de

nacre et de bois colorés. La collection Soulages possédait quelques pièces ainsi ornementées, attribuées à Bachelier; un autre spécimen hors pair faisait partie de la galerie Chastenet. M. de Champeaux a encore accepté la légende de Bachelier, M. Bonnaffé s'est renseigné auprès de M. Roschach qui lui a fait part de nos doutes. Si l'attribution à Bachelier est certainement fausse — la date de la mort de notre artiste ne permettant pas d'admettre qu'il soit l'auteur du grand dressoir de la collection Soulages, dont les cariatides sont empruntées à l'ouvrage de Ducerceau : *Les plus illustres bâtiments, etc.*, et dont tout l'ensemble porte le cachet d'une renaissance très avancée, — la fixation du type toulousain est fort douteuse, aucun spécimen de ce genre de travail n'existant plus dans le pays. M. Barry, dans un excellent catalogue d'exposition [1], indiquait plutôt le bas Languedoc comme pays d'origine de ces meubles.

Pour essayer de se renseigner sur le style de la sculpture sur bois locale, il faut, suivant l'excellente méthode de M. Bonnaffé, étudier d'abord les pièces demeurées en place. Nous laisserons de côté tout ce qui concerne le style François Ier proprement dit, qui exige une étude à part. Le plus ancien et le plus remarquable morceau de sculpture que nous connaissions est, à coup sûr, le Cabinet des quatrains au château de Pibrac, qui, comme finesse de travail et pureté de goût, ne craint aucune comparaison ; il doit dater des environs de 1540. S'il fallait attribuer quelque chose à Bachelier, ce petit chef-d'œuvre,

1. Exposition de 1858; elle fut la première comme date des exhibitions d'art rétrospectif à Toulouse.

exécuté au temps où il florissait, lui ferait plus d'honneur que tous les autres dont on l'a gratifié. A l'hôtel de Felzins[1], le tympan du portail, encore en place, présente un grand bas-relief d'un dessin tourmenté mais sûr, d'une saillie très fine. Je ne connais guère que quelques fragments du meuble, ayant appartenu à M. de Chastenet, que l'on puisse en rapprocher avec certitude. Mais la sculpture sur pierre de cet hôtel et de celui de M. Gay, rue du Vieux-Raisin, nous indique que le mobilier toulousain devait, à cette époque, présenter le même caractère : un style touffu, exubérant, chargé, mais plus sûr et plus délicat que le style bourguignon, auquel on veut que nos artistes aient emprunté leurs modèles.

Deux dressoirs, l'un de la collection Barry, l'autre de celle de Latour, malgré les mauvaises réparations qui les déparent[2], répondent bien à l'idée que j'émets. Celui de Latour est daté du 22 mars 1593, mais, comme le fait remarquer M. Barry dans le catalogue que j'ai cité[3], il appartient bien à cette école ornemaniste dite de Bachelier. Ce beau meuble, d'après le fin connaisseur, « aussi remarquable par la largeur de la composition et l'élégance harmonieuse des profils qui semblent jouer avec la lumière, que par le fini de certains détails... », est digne d'être comparé à ce que la Bourgogne a produit de plus beau ; les cariatides encapuchonnées dans une sorte de grand cuir, d'un beau caractère, reportent le

1. Date 1556.
2. Les couronnements sont refaits, sur l'un et l'autre, fort maladroitement.
3. Page 30.

souvenir à celles de l'hôtel Gay, qui offrent la même sorte d'encadrement (A Fontainebleau, des cariatides sont entourées de ce décor particulier). Les cariatides du dressoir Barry sont tout à fait dignes d'être assimilées à celles-là, et le dossier de ce meuble est orné d'un grand hippogriphe dont la tête est formée par un enroulement, d'une tournure aussi puissante qu'originale. Le dressoir de M. Chambert, figuré dans l'*Art pour tous* (n° 380), et celui de M. Serres, gravé dans l'ouvrage de M. Bonnaffé, sont loin de présenter le même intérêt. Conçus d'après le même type, leurs formes sont bien pondérées ; on ne saurait en dire autant du dressoir dont la photographie figure dans le catalogue de la collection Soulages.

Deux armoires à deux corps, fort semblables entre elles, l'une provenant du château de Fourquevaux, l'autre appartenant à Mme Fouque, pourraient donner quelques indications pour déterminer un type toulousain : corps inférieur simple, sans cariatides, corps supérieur élancé, décoré de deux cariatides, vantaux ornés de personnages dans des enroulements très finement traités, incrustations très discrètes de bois décorés. Le charmant couronnement à jour de l'armoire de Fourquevaux laisse bien loin les figures empatées de l'école de Bourgogne. Dans la collection Latour, une armoire très délicate, dont le couronnement à jour est malheureusement d'un goût douteux, rappelle par plus d'un point le faire des meubles précédents. Elle provenait de Cintegabelle[1]. M. de Sevin, notre collègue, possède une armoire

1. Même *Catalogue*, p. 20.

dont la frise porte l'inscription suivante : $\overline{AM}$: $\overline{J}$: RAOUL : $\overline{P}$: SVRS : FT ꝏ LAN : 1564 : Elle est décorée de pilastres couverts d'entrelacs d'un relief très doux. Tous ces meubles sont faciles à distinguer des types lyonnais avec leurs fines arabesques, des cabinets architecturaux parisiens et des armoires bourguignonnes à l'exubérante décoration. C'est avec ces dernières qu'ils ont le plus de rapport.

A la dernière exposition figurait une grande armoire à deux corps (achetée depuis par M. Barjot, amateur parisien), travail très intéressant ; noyer décoré de marqueterie, relevé par des cariatides et un couronnement d'ébène, hardiment sculptés. Le couronnement est absolument pareil à celui qui est figuré dans « *le Meuble* » de M. de Champeaux (T. 1, p. 161), et qui surmonte un cabinet orléanais. Les termes d'un travail énergique, et dont le faire rappelle celui du dressoir Latour, appartient au même type que ceux des meubles des musées de Toulouse et de Narbonne. Le catalogue de la collection Soulages décrit une armoire (nº 663) qui doit être apparentée de très proche à ces trois meubles. M. de Champeaux signale les aigles comme une ornementation qui pourrait être propre à l'Orléanais ; mais nos deux armoires, de Toulouse et de Narbonne (ainsi qu'une autre figurée dans les *Voyages* du baron Taylor et trouvée à Assier), ainsi que celle de la collection Soulages, en sont aussi décorées. Cet aigle, chargé d'une guirlande, qui se retrouve sur les armoires des deux musées et sur le dressoir Chambert, figure aussi au-dessus d'une stalle du chœur de Saint-Etienne, et sur cinq miséricordes de ce chœur. L'intéressant travail de M. de Lahondès

nous a appris que le dessin de ces boiseries est dû au crayon d'un artiste narbonnais; cela nous explique la ressemblance de nos deux armoires et permet de fixer aux alentours de 1610 la date de ces meubles, dont le travail est assez souvent aussi grossier que celui des stalles de la cathédrale. Ils sont l'échelon qui relie les gentilles armoires de la Renaissance à celles du type dit à *cavaliers*, si répandues dans nos pays, et que M. de Champeaux, je ne sais pourquoi, attribue à la Provence. Il faudrait, pour être complet, étudier les tables dont notre Société possède un des plus riches spécimens : les collections Soulages, Chastenet et de Reyniès en montraient de bien remarquables aussi; elles nous permettent de ne rien envier à la Bourgogne. Le coffre semble, dit M. Bonnaffé, avoir été employé plus longtemps dans le Midi que dans les autres régions ; c'est aussi le meuble que l'on trouve le plus fréquemment ; le musée de Toulouse en possède un (gravé dans le *Voyage* du baron Taylor, collection Dumège) dont les satyres rappellent de loin ceux du dressoir Latour. Il faudrait une étude longue et minutieuse pour démêler les caractères précis de notre école de sculpture sur bois, je n'ai pu qu'en marquer les linéaments bien vagues pour cette époque qui va de Henri II à Louis XIII. Il me semble, en résumé, que tout en s'inspirant du style bourguignon plutôt que de tout autre, nos artistes ont su éviter les excentricités et les lourdeurs qui déparent les œuvres de leurs rivaux. Il y a là la même différence qu'entre les sculptures de Sambin et celles de l'inconnu qui a décoré l'hôtel Gay. Vers le début du dix-septième siècle, notre art fit aussi quelques emprunts aux

modèles des bords de la Loire. Il faudrait, maintenant, démêler ce qu'il a pu y avoir chez nous d'influences espagnoles; on en parle tant. Il faudrait tirer au clair l'histoire de ce voyage de Bachelier en Espagne, que MM. de Champeaux et Bonnaffé rapportent sur le titre d'Hilaire Pader[1]. On retrouve, dit-on, *tra los montes,* des traces du passage de notre grand homme antérieures à celles de Berruguette. Il serait bien à désirer que quelque archéologue nous rapportât de là-bas une œuvre authentique du maître, puisque nous n'en avons pas chez nous[2]; il serait à désirer surtout que les archives nous livrassent les noms de ces inconnus, ces huchiers, dont nous admirons les œuvres anonymes; il faudrait, en un mot, que l'on arrivât à écrire cette histoire du mobilier toulousain qui nous manque tant.

1. *Songe énigmatique.*

2. C'est sur la foi d'un archéologue fantaisiste que M. de Champeaux donne, comme travail certain de Bachelier, la porte du chœur de la cathédrale de Rodez. Cette attribution date du temps où, des Pyrénées à l'Auvergne, tout morceau de la Renaissance devait être *du Bachelier.*

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, séance du 17 avril 1888.)

UN MANUSCRIT DE L'ABBÉ MAGI

SUR LA QUESTION DE CLÉMENCE ISAURE.

L'abbé Magi est une amusante et intéressante figure d'archéologue de la fin du dix-huitième siècle; il avait du flair, notait bien ce qu'il voyait, polémiquait aigrement, raillait sans trop de finesse, avait une haute opinion de lui-même, assez médiocre de son prochain, n'avait pas de foi très profonde si ce n'est en son savoir, et, au demeurant, comme presque tous ses contemporains, avait un bandeau sur les yeux pour tout ce qui regardait les époques d'obscurantisme antérieures au grand roi; il parlait philosophie, sensibilité, et déclamait contre le fanatisme aussi convenablement que tout autre. Ces qualités et défauts se révèlent dans le gros manuscrit (car il a eu la malechance d'imprimer rarement) qu'il a intitulé *Histoire de la gaie Sience*, où est rapporté le pour et le contre de la fondation de Clémence Isaure d'après le *registre de 1513 cité par Catel et celui qui commence en 1584 et autres*, par l'abbé Magi.

Le motif qui le poussa dans ces recherches est assez plaisant; il le raconte avec tant d'humeur que nous avons du premier coup le bonhomme peint au vif. « En 1770, M. L. M... ayant trouvé par hasard à

Paris le registre qui commence en 1513, cité par Catel, et qu'on n'a plus vu depuis cet auteur, l'acheta... Je puis dire que ce manuscrit dont l'Académie n'a fait nul cas n'est connu d'aucun homme vivant que par le livre de Catel... Des membres de l'Académie des Jeux Floraux, vrais connaisseurs et appréciateurs du mérite de ce manuscrit, proposèrent à son nouveau possesseur une place d'académicien, espérant qu'il y porterait le livre. Mon ami (c'est sous ce déguisement qu'il expliquait la chose, mais en note il nous prévient que c'est de lui qu'il s'agit) répondit en amateur et citoyen : il dit qu'il ne céderait point en générosité à l'Académie. Peu de jours après un autre de ces messieurs alla chez lui pour lui faire part que n'ayant pas de place vacante on prendrait des arrangements qu'on avait déjà imaginés. Là-dessus les vacances étant survenues chacun alla à ses affaires; dans cet intervalle il vint à vaquer une place qui fut tout de suite donnée à un autre[1]. Et l'Académie décida en corps que L. M... était un homme généreux qui de lui-même donnerait le manuscrit.

« Cependant ont lui fit offrir une fleur et une place de maître. Mon ami remercia celui qui lui porta la parole[2]. Il échangea quelque temps après pour d'autres manuscrits le livre, avec un Anglais, qui lui parut faire plus de cas de celui-ci que l'Académie ».

Mais il en avait tiré la moelle et fait un gros tra-

1. « Le président de Portes; il avait un excellent cuisinier. Tout le monde connaît ce personnage. »

2. « L'Académie se plaignit que la réponse avait été *un peu verte*. Pouvait-elle être autrement à de pareilles propositions? »

vail où il décochait de ci de là des traits, d'abord à l'Académie en général : « Si je demandais à quoi est bonne l'Académie des Jeux Floraux il n'est pas de qualification mauvaise qu'on ne donnât à cette question. Mais encore?... est-ce à faire des poètes; où sont ceux que vous avez faits? Quand la nature en donnera ils le seront sans vous et malgré vous...; des orateurs? Quand cela serait, à quoi sont-ils bons aujourd'huy, si ce n'est à faire des compliments ou des éloges, etc... Dans notre état présent l'Académie des sciences est la plus utile et l'on ne peut justifier les soins que celle des Jeux Floraux se donne pour soutenir le sistème de Clémence que par la crainte qu'elle a qu'on ne fasse payer un jour à cette dame les prix que l'Académie des Sciences donne aux découvertes. »

Magi devançait son siècle dans cet amour désordonné de la science; il manquait au banquet Berthelot et au conseil municipal de Toulouse.

En si beau chemin il ne s'arrête pas[1] : « Il semble que ce soit un sort pour les Jeux Floraux de parler un langage barbare, puisque dans le plus beau siècle des arts un régent de grammaire a fait voir à cette Académie qu'elle ignorait la langue française et qu'elle ne connaissait pas même la carte du Parnasse[2]. Cependant ce livre si utile à Toulouse ne les a pas corrigés, puisque en 1772 un de ces messieurs disait encore dans un ouvrage imprimé : décédé *ab intestat*, pour *décédé intestat*, etc. »

1. Page 178.

2. « Le sieur Desgrouais, l'auteur des *Gasconismes corrigés*, que cet auteur a relevés tant des ouvrages couronnés que de ceux des académiciens. »

Hélas! c'est bien l'histoire de la paille et la poutre. Magi ne dit-il pas[1] : « ...Nous avons imité les femmes qui, en outrant la parure, croyent se rendre plus belles ; pour *les en* trouver, il faut des yeux dégradés comme leur goût. » Il écrit aussi assez couramment : *impossiple*, *soubçon*, *puplic*, *puplier* et autres analogues, qui nous éclairent sur ses *gasconismes non corrigés*.

Pensant tout cela de l'Académie, il était mûr pour y aller ; il fut, en 1774, élu mainteneur ; « fit tous ses efforts pour ratraper le manuscrit et en fit présent à l'Académie ».

Restait le travail de 1770 ; il le conserva tel que, le compléta, y joignit divers travaux postérieurs et y mit une préface où, prévoyant toutes les objections que l'on ferait à cette sérieuse démolition de Clémence Isaure, à ce réquisitoire contre les prétentions des Jeux Floraux, alors que l'auteur avait comme membre de l'Académie fait l'éloge de *cette fille qu'on a rendue célèbre à force d'en parler*, collaboré à un mémoire contre les capitouls, etc. ; il répond simplement : « 1° J'avais fait ce mémoire avant que d'être reçu à l'Académie, et si l'on se fait cordonnier on est obligé de fêter saint Crépin (!) ; 2° ce que j'ai dit dans l'éloge de Clémence est d'après la logique qu'ont fournie les capitouls, etc. » C'est s'en tirer gaillardement, aussi a-t-il raison de finir en disant : « J'aurai montré avec quelle lenteur les arts marchent vers leur perfection, et que le fanatisme s'est toujours déclaré leur plus grand ennemi, parce que les arts et le favoritisme ne peuvent aller ensemble, ce dernier a trop d'intérêt à régner seul. »

1. Page 523.

A ce compte Magi devait se juger près de la perfection, car on est difficilement moins fanatique que lui ; ses déclamations ne laissent pas que d'introduire une certaine monotonie dans son travail. Mais maintenant que nous avons entrevu l'homme, voyons le savant, qui vaut mieux.

I.

Quelques banales phrases sur les cours d'amour, un bout de déclamation à propos de l'Inquisition et de Vanini, une boutade contre le *roman :* « idiome mêlé de celtique et de romain », servent d'introduction à l'histoire du Gai-Savoir, fille de ces cours d'amour. N'en déplaise à M. de Ponsan, destiné à devenir l'ennemi que l'on retrouvera à chaque page. Comment la Cour d'amour se transforma-t-elle ? « On devint dévot par goût, ou par mode, ou par crainte, l'Inquisition qui s'établissait devait produire cet effet. Alors les Cours d'amour, si l'on veut me passer cette expression, durent nécessairement devenir des cours de dévotion, et je ne doute pas que ce n'ait été la marche de celle de Toulouse[1]. » Suit un résumé de tout ce que l'on avait extrait des registres de Molinier, des citations de Catel, Lafaille, Laloubère, pour en venir rondement à M. de Ponsan, à son livre paru en 1754 et au fameux manuscrit acheté en 1770, arme à l'aide de laquelle M. de Ponsan et Clémence Isaure vont être pulvérisés.

Le registre est connu, décrit ; on a extrait de ce terrible fatras tout ce qui pouvait intéresser, aussi

1. Page 14.

ne suivrons-nous pas l'abbé Magi relevant les incessantes querelles des capitouls et des mainteneurs, les empiétements de ces derniers. En 1539 il note assez plaisamment que : « Le sieur Trassabot *fit l'oraison accoutumée pour la décoration de la séance.* » C'était une tâche imposée ordinairement à un de ceux qui avaient gagné les prix ou à celui qui passait maître. On donnait autrefois pour ce discours cent livres. On y a substitué l'éloge de Clémence pour lequel il paraît bien qu'on ne donne rien. Il en sut quelque chose plus tard.

Il arrive enfin à cette année 1540 où est, pour la premiere fois, invoqué ce testament de dame Clémence que les capitouls déclarent *n'avoir jamais vu, toutesfois estre prêts et obéissants de faire et accomplir le contenu d'iceluy.* Une note fort juste fait remarquer que cette dispute n'a commencé que lorsqu'il y a eu des membres du Parlement dans le collège de rhétorique, et l'on voit qu'à mesure qu'il y entrait de ces Messieurs le système d'Isaure gagnait du terrain; enfin, on vit les capitouls céder tout à fait, jusque vers le milieu de ce siècle. En 1544, c'est avec vigueur que les mainteneurs nomment deux syndics pour faire les poursuites nécessaires tant en la court du Parlement qu'ailleurs, à fin de l'exhibition du testament; et désormais, chaque année, *semonce est faite aux capitouls suivant la volonté et disposition de dame Clémence.* A présent, notre homme est en plein feu de la discussion; en 1549, il bronche sur la statue de Clémence, sur l'inscription, et il va de l'avant comme un taureau furieux. « On croyait alors à Clémence comme on croyait aux sorciers et à l'astrologie judiciaire. » M. de Montégut,

un rival en archéologie avec qui il polémiquait à l'Académie des sciences, M. de Ponsan *ont travaillé à composer le roman de Clémence*. Et dans un beau mouvement il s'écrie : « ... Et si l'Académie ne m'honore pas de son mépris, si dans un éloge de Clémence je suis éloquemment traité d'impudent, je répondrai : vous qui soutenez ce système ne le croyez pas vous-même, dût Clémence Isaure, du haut de son nuage, me frapper de la foudre, etc.[1]. » La foudre fut détournée par un éloge pompeux en 1775.

Le consciencieux Laloubère est même pris à parti : il avait lu *Las leys d'Amor* et admiré cette poétique subtile qui interdit l'hiatus. L'abbé n'a pas fourré le nez dans ces grimoires, et trouve l'hiatus régnant en maître au seizième siècle. Il conclut en raillant Laloubère; s'il avait un peu moins méprisé le roman, il eût peut-être respecté le savoir d'autrui.

En 1555, autre nouveauté : l'expression de Jeux Floraux apparaît. Le pédantisme monte, il se déverse en strophes inouies que l'abbé a beau jeu de railler. Il s'anime à ce fastidieux travail dans lequel nous ne le suivrons pas plus que dans l'étude des séries d'innovations introduites peu à peu, surtout par la dignité croissante des mainteneurs, presque tous membres du Parlement, voire présidents, auprès desquels les capitouls étaient fort petits sires[2]. En 1583 cependant, Mathieu de Chalvet, président, eut

1. « M. de Ponsan s'était fait peindre au-dessous d'Isaure, sortant des nuages qu'il avait dissipés. »

2. Je passe aussi les déclamations contre le fanatisme, auxquelles ces années troublées donnent belle matière.

affaire à un sieur Regourd, capitoul fort entêté, qui fit rengainer à l'Académie force prétentions, ce qui ravit d'aise l'abbé Magi. Il termine l'analyse du livre rouge en disant : « Si je n'ai pas démontré que Clémence Isaure n'a jamais existé, ai-je au moins prouvé que le registre lui est plus défavorable que favorable; que s'il y a quelque femme de ce nom qui ait donné quelques fonds à la ville, elle n'a rien moins fondé que les Jeux Floraux, qu'ils existaient longtemps avant celui où on la place. »

Jusqu'ici l'auteur n'a fait que répéter Catel[1], Lafaille, Cazeneuve. Aussi n'y a-t-il pas à insister sur ses déclamations. A présent, il va faire œuvre personnelle en prenant corps à corps M. de Ponsan, et nous allons voir combien il avait parfois le coup d'œil juste et comme il a devancé les travaux de l'érudition du dix-neuvième siècle.

Première preuve de M. de Ponsan. — C'est ce poème historique sur la croisade de quatre cents Toulousains en Espagne, à la suite de Duguesclin. M. Roschach[2], dans un piquant Mémoire, nous a conté l'histoire de ce faux audacieux consacré à la gloire des Josse Laurens. L'abbé l'a flairé aisément (il fallait être Dumège pour oser parler sérieusement de pareille facétie); il compare le langage du quatorzième siècle à celui de cette *canso*, et s'écrie : « Toulousains, vous êtes le vrai juge ici; lequel comprenez-vous le plus facilement de ces deux langages?... De tout ce que je viens de dire, je puis premièrement conclure que cet ouvrage est apo-

1. Il relève une erreur de celui-ci : c'est en 1540 et non 1513 qu'il est question de Clémence dans le livre rouge.

2. *Revue des Pyrénées*, 1890, p. 56.

cryphe. » Lafaille et Dom Vaissete auraient mieux fait d'en dire autant.

Deuxième preuve. — La requête des dames tholosaines présentée par Trassabot. — On sait que M. Noulet a mis la main sur le précieux volume de Nogerolles, dont Catel avait donné quelques vers, et a fait rire le public aux dépens de ceux qui n'avaient pas soupçonné que le préambule assez sérieux n'était que la préface d'un recueil de gauloiseries[1]. Magi dit avec raison que Nogerolles-Trassabot, étant maître en gaie science en 1540, se trouve justement écrire à l'époque où fleurissait la légende.

Troisième preuve. — Le testament de dame Clémence. — Tout le monde sait que, malgré toutes les recherches, on ne l'a jamais pu découvrir. En 1540, le syndic de la ville, dans un dénombrement, donne sous l'article 16 « de cent à six vingt arpens de terre, lesquels ont été donnés à la ville pour le service des habitants par feu dame Clémence, etc. » Après quelques chicanes sur la valeur de la pièce, l'abbé dit que justement ledit dénombrement, s'il parle d'une donation faite par une Clémence, indique que le but est simplement l'usage des habitants, lesquels, en effet, font paître leurs bestiaux en ces terres; mais si ces biens avaient été grevés de charges au profit des Jeux Floraux, le syndic ne l'aurait-il pas dit pour éviter la taxe?

Quatrième preuve. — Le tombeau de Clémence et son épitaphe. Papyre Masson a fait un poème sur ce tombeau magnifique qu'il aurait vu en 1594; il est bien le seul, dit Magi; le souvenir n'en est resté dans

1. *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse*, 1853, p. 297.

aucun texte au sujet de cette église, les Bénédictins, Chabanel, n'en soufflent mot. La pauvre Daurade est détruite, mais (ceci est intéressant) lui-même et M. de Bousquet de l'Académie des sciences ont suivi la destruction, fouillé les débris et n'ont rien vu. L'inscription que l'on voit au Capitole est un faux très visible du seizième siècle, il en reparlera plus bas. On dit qu'elle n'est qu'une copie de l'original, mais comment aurait-on laissé détruire ou transporter au Capitole sans procès-verbal dans le registre un monument de la sorte?

Cinquième preuve. — La statue qui est au grand Consistoire. M. Roschach[1] a reconstitué la curieuse histoire de cette pierre tombale. L'abbé déraille ici dans son obstination à ne pas vouloir qu'on ait été chercher cette statue à la Daurade; il trouve qu'elle a l'air gai, expression qui n'est guère d'un trépassé; elle a l'attitude d'une personne qui marche, et on les a toujours représentés couchés ou à genoux. « Il était réservé à notre siècle de faire marcher les morts[2]. » Il a remarqué que les bras ont dû être refaits après coup; on sait qu'ils furent modifiés en 1627. Il ajoute cette phrase inouie : « Si cette statue n'est pas de la haute antiquité (elle m'a toujours paru égyptienne) et si elle n'a trait aux Jeux Floraux, elle aura été faite vers l'institution de la Gaie science, pour représenter la poésie d'après le sceau du Consistoire. » O archéologie! hésiter entre l'Égypte et le quinzième siècle! De M. Magi à M. Roschach on a progressé!

1. *Académie des sciences de Toulouse*, 1892, p. 122. — Voir aussi baron Desazars, *Revue des Pyrénées*, 1893, p. 281.

2. Tombeau du maréchal de Saxe par Pigalle.

Ici une sortie très juste contre l'Académie, qui méprisant l'article 5 des statuts [1], lequel dit : « Les Jeux Floraux auront à peu près le même scel; il sera rond, et au milieu sera debout une femme représentant la poésie, etc. », ont fait frapper des jetons où ils ont conservé le revers du sceau et mis à l'envers une femme embéguinée à qui l'on a donné le nom de Clémence Isaure.

Sixième preuve. — L'éloge prétendu de Clémence, par Dolet. On prétend qu'il fut prononcé en 1527. Il n'y eut pas de Jeux cette année; ajoutons que la pièce n'a aucune date.

Septième preuve. — Il n'est pas fait mention de Clémence dans le registre de 1323, et il en est parlé dans celui de 1513 après qu'elle eut fait la fondation au quatorzième siècle. L'auteur a fait voir plus haut que ce n'est qu'en 1540 qu'il en est parlé, et non en 1513 et années suivantes.

Huitième preuve. — Toujours le dénombrement de 1540. Cette fois, il réfute la prétendue donation par Isaure de l'hôtel de ville, des marchés, etc. C'est une telle absurdité qu'il est inutile de reproduire les bons arguments de Magi. Mais la conclusion est très juste; ce dénombrement de 1540 parle des biens donnés par dame Clémence; c'est la même année qu'elle apparaît comme bienfaitrice des Jeux Floraux; les querelles était fort aigres entre capitouls et mainteneurs, ceux-ci profitèrent de ce dénombrement et demandèrent l'exhibition de l'acte de donation; comme il n'a jamais été produit, on a supposé aisément qu'il contenait toutes sortes de stipulations en faveur des Jeux Floraux.

Il en a fini avec la démolition, et, poussant sa

pointe, il intitule un dernier chapitre : *Preuves contre Clémence tirées des contradictions des académiciens qui ont écrit sur cette prétendue fondatrice.* Ici, il nage dans la joie. M. de Ponsan place la fondation des Jeux en 1405, la mort d'Isaure en 1415; l'abbé Forest, dans l'*Almanach historique* de 1754, met la fondation en 1502 : qu'ils s'accordent! Papyre Masson et M. de Ponsan mettent le tombeau de Clémence dans l'église de la Daurade; l'abbé Forest dit qu'il était dans le cimetière, etc., etc.

Et cependant que se passe-t-il? Voilà notre homme qui fait des concessions : « Il y avait en 1323, lors de la fondation de la compagnie du Gai-Savoir, une reine appelée Clémence, veuve de Louis le Hutin, qui faisait des bonnes œuvres, *fondait des collèges;* il peut bien se faire que les poètes de Toulouse aient reçu ses bienfaits. » Ce revirement serait fabuleux si le texte de la page[1] suivante ne nous montrait qu'elle a été écrite en 1776; nous aurons à parler tantôt de la conversion de l'abbé Magi. Recueillons cependant de précieuses indications : « En ramassant ce qui a été dit sur cette femme, on serait porté à croire qu'elle était de l'illustre famille des Ysalguier. On voit à la Daurade, dans une chapelle du cloître qu'on appelle le Chapitre[2], un mausolée d'un Isalguier mort en 1348, avec un armorial où il y a cinq fleurs sur leurs tiges. Ce monument de pierre blanche et découpé en baldaquin est du plus beau faire du quinzième siècle[3]. On a peint dans l'enfoncement ou niche de

1. P. 317. Le mémoire primitif de 1774 s'arrêtait au haut de la page 316.

2. Salle capitulaire.

3. Nous savons comme il faut se fier à lui pour le gothique!

la muraille où est adossé ce tombeau un grand convoi; la grande quantité de torches allumées et un ciel étoilé qu'on y a représenté annonce qu'il fut fait la nuit, et pour une personne très distinguée. Bien des gens ont cru que c'était le tombeau de Clémence Isaure. Un éloge de cette dame fait par Montaudier en 1730, et qu'on garde à l'Académie en manuscrit, prouve que c'était la tradition constante de l'Académie. Lorsque je demandai, en 1740, le tombeau d'Isaure, on me mena là. »

Cet intéressant passage prouve combien M. Roschach, qui ne connaissait pas ce travail, a finement déduit la provenance de la statue du Capitole.

D'Isalguier à Isaure, l'abbé trouve force transitions; il ajoute : « On-trouve encore parmi les paysans de Lalande une tradition orale qui nomme les champs d'Isaure », et il remarque que la prononciation de Isaurier et Isauguier diffèrent peu en patois.

Le travail finit par une étude sur l'inscription : inutile discussion, mais qui sert à railler ce pauvre Montégut, « un homme qui voulait passer pour le premier antiquaire de Toulouse », et à dire que ce pauvre M. de Ponsan n'entendait pas le latin, puis par un récit fort court des querelles des Lanternistes avec les Jeux Floraux et de la fondation de l'Académie.

A la suite vient un précis de cette discussion, destiné à Mlle de Kéralio, qui demandait des renseignements sur Clémence pour en parler dans son livre des *Femmes célèbres*. Mlle de Kéralio *préféra les rapsodies des romanciers de l'Académie,* et voilà comment on écrit l'histoire!

II.

Or, pendant ce temps, le capitoul Lagane l'écrivait rondement, vigoureusement; en 1774, il ouvrait ces archives si closes du Capitole et racontait une horrifique histoire. « Les capitouls de 1522 eurent une violente affaire avec le Parlement, qui leur reprochait de dilapider les revenus de la ville et autres faits plus graves, pour lesquels le trésorier de la ville fut condamné à être pendu par arrêt de 1523, les capitouls à de fortes amendes et plusieurs de leurs suppôts à faire amende honorable, etc. Ceux qui leur succédèrent, voulant se mettre à l'abri des recherches du Parlement sur l'emploi de leurs revenus et surtout pour une dépense annuelle au sujet de la célébration des Jeux Floraux qu'ils faisaient monter jusqu'à un millier d'écus, dirent que cette dépense ne regardait pas la ville, qu'elle se faisait aux dépens *des biens à eux laissés par dame Clémence pour l'entretènement de sa fondation.* »

Le reste du mémoire de Lagane, destiné à faire retirer un édit de 1773 au sujet des Jeux Floraux, est très serré; il contient force preuves, et beaucoup d'entre elles sont celles de l'abbé Magi.

Mais justement notre abbé a son manuscrit en poche et vient d'être nommé mainteneur, et il rédige aussitôt quelques feuilles intitulées : *Remarques que j'ai cru bonnes pour travailler au mémoire de l'Académie, en réponse au discours de M. Lagane, imprimé en 1774, lesquelles remarques ont été lues aux assemblées tenues chez moi,* etc. Le

transfuge est dans la place et dirige la défense fort adroitement, ainsi qu'on va voir.

Il a vite fait de profiter de sa science puisée dans le manuscrit qui lui a valu son entrée dans la docte compagnie.

1° Il faut abandonner le mot effrayant de *fondatrice* des Jeux à l'égard de Clémence... il est évident qu'elle n'a rien fondé. Le titre de *restauratrice* ne peut être mieux compris; on ne peut fixer l'époque de cette restauration. « Le sieur Lagane veut que les Jeux n'aient pas été interrompus; il porte des comptes pour tous les ans : là où il en manque, il est homme à en faire [1]. » L'édit de 1673 ne donne à Clémence que le titre de *bienfaitrice;* c'est donc le seul qu'on est obligé de soutenir. Ce n'est pas le rôle de l'Académie de fixer l'époque où a vécu Clémence; on a déjà trop varié là-dessus.

2° La statue? « Elle est en place depuis longtemps, les capitouls l'y ont mise; ils l'ont appelée *Clémence;* c'est donc la statue de Clémence : je ne sortirai pas de là. » N'allons pas raconter qu'elle vient de la Daurade ou autres choses difficiles à prouver. Lagane dit qu'elle fut faite en 1557; c'est faux : une ballade du sieur de Saint-Anian, qui figure dans mon manuscrit, dit qu'elle l'était en 1549. Et l'inscription? Les capitouls l'ont placée eux-mêmes.

3° M. Lagane vient de déterrer notre plus beau titre dans l'histoire tragique des capitouls de 1523, dans les comptes rendus de ceux de 1526 et de leurs successeurs durant une soixantaine d'années. Le sieur Lagane n'a pas cru ici avoir si bien travaillé

1. Insinuation peu flatteuse pour l'austère Lagane. Mais Poitevin-Peitavi et Dumège lui en disent bien d'autres.

pour l'Académie. Nier l'existence de Clémence c'est donner un démenti aux monuments les plus authentiques, à la tradition la plus constante, et c'est lui qui nous le prouve.

Ceci dit, il prie les académiciens de se mettre d'accord à ce sujet et de ne pas publier de bêtises. *En note :* « Lorsque j'entrai à l'Académie, je connus bientôt que personne n'avait étudié cette question. » Il engage à ne pas parler d'un discours manuscrit qui se trouve dans les archives de l'Académie, attribué à M. Montaudier, qui traite de la translation de la statue de la Daurade au Capitole[1].

En résumé, il vaut mieux ne prendre pour point de départ que les lettres patentes de 1694 et laisser un peu dans l'ombre l'article de Clémence.

Il passe au discours de Lagane et se trouve d'accord avec lui pour sa première partie, sauf quelques points : ce sont les sept troubadours et non les capitouls qui donnèrent la première violette. Les capitouls, charmés de ce concours, se chargèrent des prix pour l'avenir. C'est très juste.

Armé de son manuscrit, il se plonge, à la suite de Lagane, dans la discussion des conflits entre capitouls et mainteneurs qui remplissent le seizième siècle. Il oppose ensuite, très justement, à Lagane les lettres patentes de Louis XIV, et passe à la deuxième partie. « Le sieur Lagane n'en veut qu'à Clémence : c'est là son phantôme, et l'on sait que sa grande peur est que l'Académie ne demande tous les revenus du Capitole. (*En note :*) Il me l'a eu dit à moi-même et peut-être à tout le monde. » Ici, l'abbé

2. Ce discours fournirait peut-être des renseignements intéressants, puisque le transfert est certain.

se donne une pinte de bon sang aux dépens de l'inscription si laborieusement composée au seizième siècle. Vous dites que la famille d'Isaure est inconnue, ne peut descendre des comtes? Tout est en abréviation; lisez : Fille de Lucius Isauricus et mettez-le au temps des Romains; déchiffrez à votre aise, vous finirez par trouver un sens convenable, puisque ce sont les capitouls qui ont mis cette inscription là où elle est et que d'un pareil paquet d'abréviations on peut tirer bien des lectures.

Mais venons-en aux capitouls de 1526. L'Académie devait décerner un prix à M. Lagane pour nous avoir donné ce document.

Comment? on a inventé Clémence, ses donations, pour tromper la ville et le Parlement? Ces faux comptes ont été présentés pendant soixante ans? Cela fait une suite de quatre cent quatre-vingt fripons, à huit capitouls par an! Ce n'est pas tout : ces comptes étaient visés par le Conseil; voyez de combien cela augmente le nombre des honnêtes gens qui trompaient la ville et le Parlement.

Et ce Parlement, de quels imbéciles supposez-vous qu'il se composait? Comment, il a pendu, condamné en 1523, et en 1526 il se laisse berner sans qu'on produise de titre?

Notre homme ne serait pas lui-même si, en finissant sur un article où il est question de prix réservés pour fournir des jetons, et où il malmène un peu Lagane, il n'ajoutait en note : « Ceci ne soit dit que pour rire et en qualité de commissaire, car en mon particulier j'estime de tout mon cœur M. Lagane. » Il joint même une note pour célébrer les qualités de Lagane et reconnaître que son discours n'est pas

du tout à mépriser. Je le crois bien; Lagane a été un historien fort consciencieux et qui, comme on voit, a poussé cette conscience jusqu'à prêter le flanc aux mainteneurs.

Et maintenant que penser de l'abbé Magi? A-t-il assez bien fait sa volte-face et fêté saint Crépin, comme il dit? Il faut reconnaître, à sa louange, qu'il maintient tous les faits de son mémoire primitif, et, dans cette consultation donnée à ses nouveaux confrères, il leur fait abandonner toutes les positions compromises, mais, en revanche, occuper rondement celles de l'adversaire. Il avait entrevu la chose avant que Lagane eût parlé. Les capitouls ont inventé le testament de Clémence au seizième siècle, et les parlementaires, membres des Jeux Floraux, qui avaient reçu, au lieu de comptes en règle, cette nouvelle invention, rendaient aux capitouls la monnaie de la pièce. Le testament dans lequel les capitouls mettaient tant de choses servait aux mainteneurs de réceptacle à leurs prétentions. Ni les uns ni les autres ne le virent oncques, si l'on en croit Catel, et en fin finale, on en vint à le faire graver sur cuivre, en manière d'hiéroglyphes, par Marin Gascon, Bordin ou autre érudit.

C'est grand mérite à l'abbé Magi d'avoir ainsi devancé le travail des érudits de la seconde moitié du dix-neuvième siècle qui ont refait, sans l'avoir lu, le Mémoire que nous venons d'analyser. Armés d'une science bien supérieure, ils ont mieux vu; mais il faut lui tenir compte d'avoir vu juste, alors qu'il semblait de son intérêt de voir de travers.

Car il ne paraît pas avoir goûté dans le sein de l'Académie les délices de la fraternité; il ne la por-

tait pas d'avance dans son cœur, ainsi que nous l'avons vu. D'abord le Mémoire qui fut composé en 1775 n'est pas ce qu'il avait préparé, il nous l'apprend dans une profession de foi sur ce factum qui fait suite aux Remarques. On n'a pas voulu raisonner, on a préféré déclamer. « J'ai beau dire qu'il ne fallait pas de l'esprit dans le Mémoire, qu'il fallait le garder pour nos recueils, on m'a toujours répondu que l'Académie ne pouvait parler autrement. Le système de Clémence était un édifice ruineux dont le temps avait respecté les restes; en voulant l'étayer on achève de le faire crouler. » Puis soudain, dans les notes, les dessous de l'affaire sont éclairés : cet édit de 1773, à propos duquel est venu tout le bruit, n'eut d'autre but que d'exclure de l'Académie les membres du Parlement renvoyés par Maupeou. Un article permettait de remplacer le membre absent depuis cinq ans. A la mort de Louis XV, les expulsés revinrent et excitèrent les capitouls à faire une querelle pour y noyer l'édit. L'Académie est divisée : « l'égalité que cet édit a introduite dans l'Académie est déjà insupportable à plus de la moitié qui était en possession de venir en robe et de s'y placer en conséquence. » On retrouve ici l'homme qui a si vertement attaqué ses collègues, et l'on comprend mieux ses indignations contre les empiètements de Mathieu de Chalvet, en 1583. Aussi le volume, après de très intéressantes tables de mainteneurs, lauréats, etc., se termine-t-il par un cahier intitulé : « Mémoire sur le prétendu privilège des États de Languedoc, où l'on réfute les auteurs qui ont écrit en faveur de ce privilège, lu à l'Académie des sciences le 29 décembre 1791.

« La Révolution étant survenue et toutes les Académies étant supprimées, je retirai ce Mémoire de chez le dernier rapporteur. »

Pauvre Magi! encore un Mémoire qu'il ne put faire imprimer! Il n'avait pas de chance de ce côté; il eut celle de traverser sans encombre cette révolution qui résolvait sans difficulté toutes les questions de privilèges vrais ou prétendus. Ses collègues, les conseillers dont la morgue l'avait blessé, ne s'en tirèrent pas à si bon compte. C'est la fable du Chêne et du Roseau. Il lui fut donné de voir à l'œuvre un fanatisme plus intransigeant que celui qu'il stigmatise si souvent, et il put éprouver toute la vérité de sa phrase : « Les arts et le fanatisme ne peuvent aller ensemble; ce dernier a trop d'intérêt à régner seul[1]. »

(Article imprimé pour la première fois.)

1. Consulter POUR Clémence Isaure :

PONSAN (Guillaume de). — *Histoire de l'Académie des Jeux Floraux*, etc. 1 vol. in-12. Toulouse, 1764.

POITEVIN-PEITAVI. — *Mémoires pour servir à l'histoire des Jeux Floraux*. 2 vol. in-8°. Toulouse, 1815.

La Biographie toulousaine, etc., par une Société de gens de lettres. (LAMOTHE-LANGON et DUMÈGE.) 2 vol. in-8°. Paris, 1823. — Voir divers articles : Isaure, etc.

DUMÈGE. — *Histoire de Languedoc*, édition Paya, notes. — *Histoire des institutions de la ville de Toulouse*.

CONTRE :

CATEL. — *Mémoires de l'histoire de Languedoc*, 1633.

LAFAILLE. — *Annales de Toulouse*.

CASENEUVE. — *L'origine des Jeux Fleureaux*. Toulouse, 1659.

LALOUBÈRE. — *Traité de l'origine des Jeux Floraux de Toulouse*, 1715.

LAGANE. — *Discours contenant l'histoire des Jeux Floraux et celle de dame Clémence*, 1774.

NOULET. — *De dame Clémence substituée à Notre-Dame la Vierge Marie*, Académie des sciences de Toulouse, 1852, p. 191.

ROSCHACH. — *Une hypothèse sur la statue de Clémence Isaure*, Académie des sciences de Toulouse, 1892, p. 122. — *Variations du roman de dame Clémence*, id., 1896, p. 226.

NOTE SUR SAINT-SERNIN

Après une communication lue à la Société archéologique, M. l'abbé Douais reçut la lettre suivante de M. J. de Malafosse :

« Votre lecture, Monsieur l'Abbé, m'a si fort intéressé que je viens de revoir Saint-Sernin *intus* et *extra;* et je vous envoie les observations que cette visite me suggère en y joignant, bien entendu, celles qui ne sont pas miennes et que je dois aux trois visites faites avec MM. de Lasteyrie et A. Saint-Paul.

« Il faut à Saint-Sernin bien distinguer entre les hautes œuvres et les basses.

« Pour celles-ci, il faut considérer comme la partie la plus ancienne le chevet avec ses fantaisies d'appareil dont certaines inexplicables (petites arcatures de pierre); ce chevet avec ses absidioles forme un tout jusqu'à la naissance des galeries et y compris le passage voûté au-dessus du déambulatoire, dans la voûte duquel on trouve des traces des couchis; il est aveugle aujourd'hui, mais on voit bien les fenêtres par où il s'éclairait sur le sanctuaire, comme celui de Conques. Les transepts moins les portails ont bien les mêmes caractères que le chevet; il faut noter

spécialement les claveaux des fenêtres, brique et pierre. A l'intérieur, l'impression est la même, et l'on ne peut relever de différences; il faut spécialement signaler dans la grande abside les arcatures aveugles aujourd'hui et où s'ouvraient les jours de la galerie dont j'ai parlé. Si l'on passe à la nef, on remarquera tout de suite, soit d'un côté soit de l'autre, à l'extérieur, la différence d'appareil des fenêtres dont les claveaux sont entièrement de pierre du côté de la ville et avec deux briques seulement en guise de sommiers du côté du cloître; à l'intérieur, on ne peut noter non plus aucune différence saillante dans les quatre basses nefs, dans le style des chapiteaux ou la forme des impostes, et cela jusqu'à la dernière travée actuelle, où les deux nefs atteignent la même hauteur et où l'on voit à droite en entrant un arc en tiers-point. Au reste, cette dernière travée fait partie du massif du portail ouest qui doit être étudié à part. Il semble bien que cette longue construction des cinq nefs jusqu'à la naissance des tribunes a été poussée en une fois.

« Quant aux hautes œuvres, si nous commençons par le chevet, nous remarquons tout de suite la couronne de fenêtres de l'abside principale qui se distingue par le gros tore formant archivolte reposant sur des colonnettes; à l'intérieur on le voit également. Toutes les fenêtres des transepts sont du même style ainsi que six du côté sud et trois du côté nord de la nef. C'est le style de toutes les portes. Au delà, les ouvertures sont très pauvrement appareillées en brique; au sud, on a taillé des briques en tore continu; au nord, on les a laissées à angles vifs. A l'intérieur, on peut obtenir des modifications cor-

respondantes dans les arcades qui butent les piliers sur les galeries hautes au droit des contreforts. Leur courbe se modifie à la hauteur de la troisième et de la cinquième fenêtre. Pour l'ornementation, même remarque : les chapiteaux sont de la même famille dans les transepts; dans la galerie sud, on a employé des chapiteaux très anciens jusqu'à la cinquième travée; dans celle du nord, il y en a deux anciens seulement, tous les autres à droite et à gauche sont de la Renaissance; dans la grande nef, plusieurs chapiteaux des dosserets seraient gothiques plutôt que romans vers le bas de la nef.

« Ceci constaté, voici comme, je crois, l'on peut rapprocher les textes du monument : le chevet et les transepts jusqu'aux voûtes des basses galeries, jusqu'à la voûte du passage dont j'ai parlé, moins les portails, étaient élevés en 1096, lors de la consécration de l'autel par Urbain II. Nous pouvons argumenter d'après les monuments : en rapprochant les restes de l'église d'Isarn à Saint-Etienne, chapiteaux dont le travail est identique, la fenêtre absolument pareille de la partie la plus ancienne de Saint-Pierre-des-Cuisines. Nous savons d'ailleurs qu'en Auvergne certains chevets analogues sont de cette date, et M. Ramé cite justement à propos de Clermont (*Bulletin monumental*, 1860) un texte prouvant l'admiration des contemporains pour ces chevets auvergnats dès l'an mil. La construction a dû être poursuivie toujours par les basses œuvres (comme l'on a fait de nos jours à l'église du Sacré-Cœur), et c'est là que Raymond Gairard interviendrait, poussant d'un seul coup les cinq nefs jusqu'à la dernière travée, mettons durant vingt ans, ce qui représente

en effet un long espace de temps. Les hautes œuvres ont été entreprises, toujours par le chevet, postérieurement, et cela sans doute au beau temps des comtes; c'est l'époque des portails et des plus belles travées de la nef. Les autres n'ont-elles été achevées qu'à la Renaissance? Y a-t-il eu seulement reprise à cette époque? Ceci est hors de la question qui nous occupe tout comme le massif du portail où je vois un narthex du douzième siècle finissant.

« Voilà, Monsieur l'Abbé, mes quelques remarques et mon humble avis sur la façon dont les textes se combinent avec les faits. Je prends la liberté de vous les écrire, vu la difficulté d'expliquer tout cela en séance.

« Veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

« J. de Malafosse. »

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1894, p. 163.)

NOTE SUR LES HAUTS MURATS

Pour entrer dans la prison on passe par une porte ouverte dans le rempart romain, bien reconnaissable à son épaisseur de deux mètres environ. Quoique l'appareil soit masqué par le badigeon, ce rempart doit exister tout du long à la base du mur qui fait face à la petite place et qui se prolonge vers la gauche, mitoyen avec une maison qui donne sur la place. A l'extrémité droite le rempart se joignait à une tour ronde dont une partie est encore debout, séparant la prison de l'établissement des jésuites, autrefois sénéchaussée; c'est probablement la tour qui est figurée dans le plan manuscrit de Jouvin de Rochefort dans l'enclos du sénéchal. A l'autre extrémité se trouve une seconde tour, comprise dans les prisons, et dont deux étages subsistent encore: c'est apparemment la seule des tours de l'enceinte de Toulouse qui soit ainsi conservée. Malheureusement le badigeon en dissimule partout l'appareil. Le rez-de-chaussée est voûté en calotte, percée au sommet d'un trou circulaire. Pour le décrire, nous pouvons emprunter à Noguier les termes dont il se sert pour la tour de l'Aigle, ce qui nous prouve leur ressemblance. Je ne résiste pas au plaisir de reproduire

tout le passage. « L'édifice du château s'allait niveler et ajouter à une tour *ronde* bâtie de terre cuite nommée la *Tour de l'Aigle*... et fut (pour sa forteresse) employée à servir de prison, étant faite *à la manière d'un lambic ou chapelle de plomb*. Cette tour de l'Aigle, pour plus grande seureté, fut doublée et renforcée d'une grosse membrure de chêne, de suite affichée de gros clous et chevilles, cimentée comme une doue, ce qui la rendait de beaucoup farouche aux prisonniers, étant destinée pour les maléfices sujets à mort; de sorte que le vulgaire en fit un proverbe d'horreur, car voulant souhaiter quelque malheureuse horreur à quelqu'un, on lui souhaitait la Tour de l'Aigle pour demeure. Elle est encore debout bien que son sômet ait été brûlé lorsqu'on la purgeait des infections, vilenies et puantises mêlées parmi les pailles léans encloses pour le repos des prisonniers. » La tour des Hauts-Murats continue à servir de cachot et le lieu doit être aussi de *beaucoup farouche*, n'ayant d'autres ouvertures qu'une porte, une étroite fenêtre hors d'aspect, et une petite prise d'air ménagée dans la voûte. Il y a longtemps qu'elle a dû être appropriée à cet usage, car, d'après Catel, « c'étoient autrefois les prisons où l'on tenoit ceux qui avoient été condamnés comme hérétiques. » Le premier étage, assez bas, sert de magasin et est couvert par une charpente ancienne rayonnant autour d'un poteau fixé dans l'ancienne ouverture de la voûte du rez-de-chaussée. Cette tour, si jamais elle devait changer de destination, mériterait d'être classée comme monument historique et son appareil dégagé des badigeons. Elle offre de l'intérêt, car elle n'a pas dû être comprise dans la destruction géné-

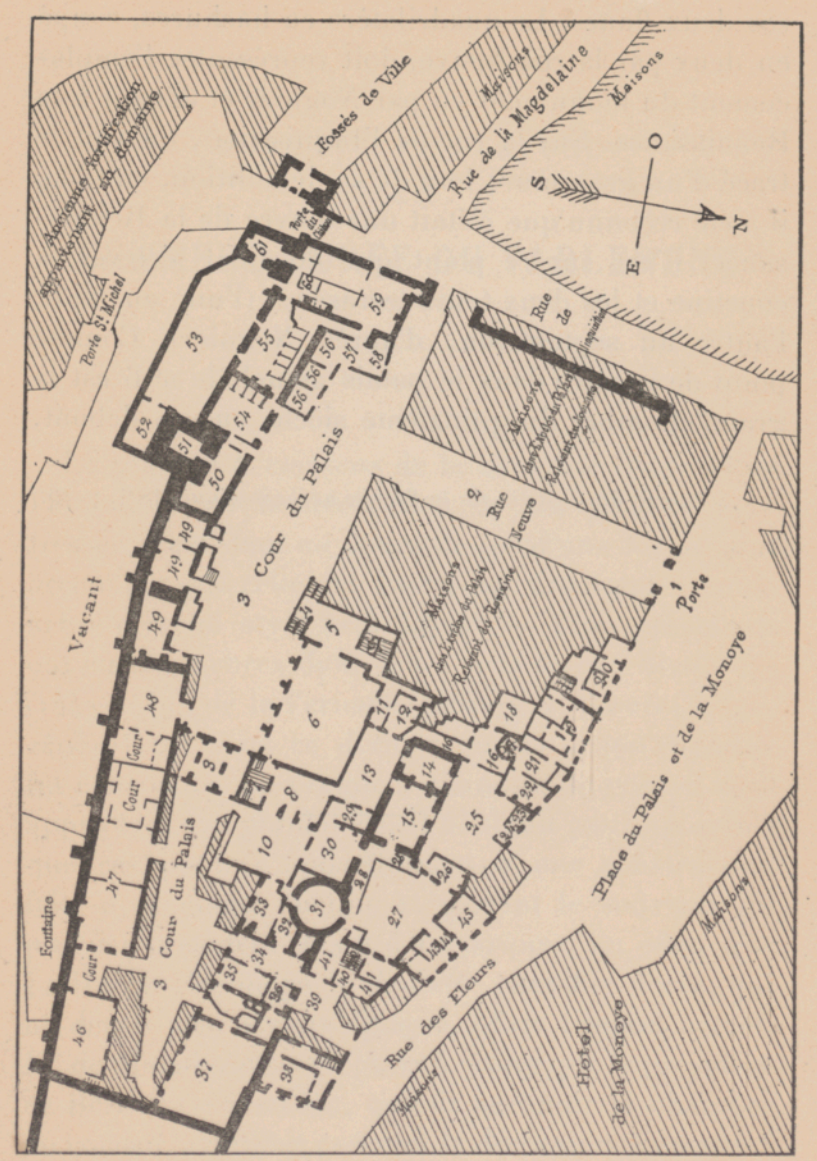
rale des remparts ordonnée par Simon de Montfort ; elle a toujours été comprise dans l'enclos du Château Narbonnais. Les autres remparts qui enferment la cour des prisons, soit du côté de l'allée Saint-Michel, soit sur les deux autres côtés, ne peuvent être datés, l'appareil étant masqué par les badigeons, mais ils doivent aussi être fort anciens ; ils seraient fort intéressants à étudier car ils fixeraient sur la date de l'enclos du Château Narbonnais. A la suite de cette visite, nous avons voulu nous rendre compte de l'état extérieur de la tour et du rempart et avons pénétré dans la maison voisine où un jardin, établi en terrasse, atteint presque le sommet du mur et ne laisse à découvert que les hautes œuvres d'un aspect relativement récent. De là nous avons fait une visite au palais de justice où le même rempart est visible à l'entrée de la deuxième chambre, que j'avais indiquée à tort, l'an dernier, comme emplacement de la Tour de l'Aigle ; celle-ci n'a pas entièrement disparu et deux fragments reconnaissables à leur courbe existent encore à l'entrée du vestibule où débouche l'escalier des avocats menant à la Cour d'assises. Les données des anciens plans concordent absolument avec cette attribution, qui est certifiée par Noguier, qui dit : « la dite Tour de l'Aigle faisant issue sur une longue et large basse-cour, laquelle était entre le château et la conciergerie (prison de MM. les sénateurs) qui vise les fossés et le boulevard de la porte Narbonnaise... et devers le soleil-levant sur une autre basse-cour close joignant la maison du sénéchal de Toulouse nommée la sénéchaussée. »

« Les indications fournies par le mémoire inséré

dans le tome I de Du Rosoy (et attribué, par la *Biographie toulousaine*, à Géraud du Bousquet, conseiller) sont aussi très exactes. Nous avons retrouvé à la porte qui mène au greffe le fragment de rempart indiqué par lui dans le mur qui servait d'appui à l'escalier des Enquêtes et se poursuivait sous les fondations de la chapelle de la grand'chambre. Ce fragment n'est pas dans l'alignement du reste de l'enceinte; c'est le point où elle venait se souder au Château Narbonnais proprement dit, et elle devait, sans doute, faire un coude. Rien n'est apparent dans le tribunal bâti sur l'emplacement du monument détruit en 1555; mais on retrouve une coupe du rempart sur le mur de l'Inquisition, on en voit d'autres débris soit au bas de l'escalier de la rue des Moulins, dans le moulin même qui lui est adossé, soit à l'entrée d'une descente qui menait, dit le cadastre de 1478, à la *Roquette* de la ville. »

Grâce à l'obligeance de M. Duboul, nous pouvons donner le plan de l'ancien Parlement, qu'il a publié dans son ouvrage : *Les derniers jours du Parlement de Toulouse*. Nous en reproduisons la légende au complet parce qu'elle pourra éclairer la lecture de plusieurs de nos articles :

Légende. — 1 Porte principale. 2 Rue Neuve. 3 Cour du palais. 4 Perron. 5 Vestibule. 6 Salle d'audience de la grand'chambre. 7 Escalier. 8 Vestibule des portiques. 9 Escalier conduisant aux chambres des enquêtes. 10 Cour. 11 Dégagement. 12 Chambre des manteaux. 13 Cour. 14 Buvette. 15. Grand greffe civil. 16 Passage. 17 Escalier. 18 Décharge. 19 Logement du famulus. 20 Maison de l'horloger. 21 Vestibule. 22 Greffe criminel. 23 Décharge. 24 Passage. 25. Cour. 26 Petite chambre. 27 Parterre. 28 Dégagement. 29 Vestibule. 30 Bureau de la chambre Tournelle. 31 Tour. 32 Passage. 33 Greffe de la Peau. 34 Passage public. 35 Greffe des présentations. 36 Greffe de l'audience. 37 Salle d'audience de la chambre Tournelle. 38 Logement et boutique. 39 Cour. 40 Vestibule. 41 Salle des huissiers aux requêtes. 42 Escalier. 43 Greffe. 44 Escalier. 45 Salle d'audience de la chambre et de la table de marbre. 46 Salle d'audience de la chambre des requêtes. 47 Salle des procureurs. 48 Salle des huissiers. 49 Maison du buvetier. 50 Vestibule des cachots. 51 Cachot noir. 52 Cour. 53 Cour des prisons. 54 Cachot. 55 Salle de la miséricorde. 56 Greffe des auditions. 57 Cour et vestibule des prisons. 58 Corps de garde. 59 Chambre du concierge. 60 Chapelle. 61 Ancienne chapelle des comtes.



Plan du palais de l'ancien Parlement.

Le n° 31 est la *Tour de l'Aigle* qui permet de reconnaître le rempart continuant en ligne droite sur

ses deux flancs. Le quadrilatère en hachures, coupé en deux par la rue Neuve, doit représenter l'emplacement du monument vu par Noguier et détruit à la Renaissance. Sur la rue de l'Inquisition, on voit le tracé d'un gros mur; lors de sa démolition, en 1839, il a été reconnu que c'était une œuvre de la Renaissance. C'est sur ce point que devaient s'élever la courtine et les deux tours terrassées (l'une au midi, l'autre au septentrion, d'après Noguier). Comme point de repaire dans le palais actuel, le n° 6 est la grand'chambre du quinzième siècle, encore debout.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1891, p. 43.)

NOTE SUR LE PLAFOND

DE LA

CHAMBRE DORÉE DU PARLEMENT

Le plafond à caissons de la chambre dorée attire l'attention par la décoration de ses poutres maîtresses, consistant en fleurs de lys d'une forme plus archaïque que celle des Bourbons, alternant avec un arbre arraché (style héraldique). — Trois présidents ont eu des arbres dans leurs armoiries : Bletterens (1444-1449), de la Vernade (1468-1472), Lauret (1472-1495). C'est sous ce dernier que la grand'chambre fut construite. La première chambre du conseil était appuyée à son pignon est. Il ne serait pas impossible que ces poutres appartinssent à une construction faite à la même époque et portant le souvenir du premier président. Il est à remarquer, en effet, que La Roche-Flavin parle de cette chambre dorée, qui ne devait pas, à cette époque, offrir l'aspect actuel. M. de Malafosse serait porté à croire que le président de Bertier (1632-1653), qui fit agrandir la chambre du conseil, avait fait exécuter la décoration à caissons et à personnages, en conservant les poutres anciennes.

Bulletin archéologique de la Société, 1890, p. 69.

NOTE SUR SAINT-PIERRE-DES-CUISINES

Depuis quelques jours on voit, auprès de l'entrée de l'Arsenal, des vagonnets chargés de terre sortir de l'ancienne porte du cimetière Saint-Pierre-des-Cuisines. A ceux qui seraient intrigués par ce travail, nous dirons que le vieux cimetière, dont le sol prodigieusement remblayé atteignait presque le niveau des fenêtres de l'église, est remis à son ancien niveau.

Voilà pour les curieux; mais pour les artistes, pour ceux qui allaient faire de temps à autre un pèlerinage à ce coin recueilli, où l'on admire une porte romane et un superbe tombeau, un des plus curieux de France, nous avons une bonne nouvelle à donner : prochainement, les petits jardinets dont la végétation masquait les deux monuments vont être aussi abaissés, la porte reparaîtra dans toute sa hauteur, et nous reverrons ce coin du vieux Toulouse, si plein de souvenirs, tels que l'ont vu nos grands-pères.

Oh! le beau décor pour un tableau de Jean-Paul Laurens! C'est là qu'il devrait nous représenter le pauvre Raymond VI, l'excommunié, venant prier à la porte de l'église avant de coiffer le heaume et de courir à la brèche. Je songe à ce beau sujet chaque

fois que je vois dans l'escalier du Capitole le pseudo-comte assis devant les statues de Valcabrère, suivant d'un œil étonné un défilé de marmiteux absolument invraisemblable.

Tous les gens de goût se joindront donc à nous pour remercier M. le colonel Solier qui a bien voulu nous mettre au courant de ce projet; nous remercions aussi M. le commandant Mas et M. le capitaine Tranier qui dirigent les fouilles avec soin et veillent à la conservation des antiques jetés pêle-mêle avec les décombres.

Avec une bonne grâce parfaite, ces messieurs ont bien voulu guider quelques archéologues dans la vieille église transformée en magasin.

Il faut bien reconnaître qu'en dehors de la porte et du tombeau, Saint-Pierre-des-Cuisines n'est intéressant que pour les seuls amateurs de vieilles pierres, mais que de souvenirs! Elles ont vu, ces vieilles pierres, Raymond IV annonçant à son peuple son départ pour la croisade et lui faisant jurer fidélité à son fils Bertrand, plus tard Raymond V proclamant les franchises toulousaines, Raymond VI les reconnaissant, plus tard encore Simon de Montfort sommant les vaincus d'avoir à renoncer à la protection de l'Eglise et de se remettre à sa merci :

Iratz trist e marrit e pessiu e sufrent.
Son a merce del Conte

Comme on le voit, la vie de Toulouse, durant le temps de l'indépendance du Languedoc, fut intimement liée a Saint-Pierre.

On conçoit aisément cette prédilection des comtes et du peuple pour cette église. Ailleurs, dans les

villes où l'évêque dominait, la cathédrale servait à la tenue des assemblées populaires; à Toulouse, où le comte était le maître, c'était ici seulement qu'il se trouvait chez lui; la cathédrale, la Daurade, Saint-Sernin, appartenaient à l'évêque, aux chapitres. Saint-Pierre avait été fondé par le vieux comte Pons, qui en fit don à Durand, abbé de Moissac; son fils Guillaume confirma la donation en 1067, et depuis lors, comme nous l'avons vu, c'est là que leurs successeurs réunirent leurs vassaux dans les plus grandes circonstances.

Voilà ce que racontent ces vieux murs lézardés. Quant au tombeau qui s'élève superbe au-dessus de la verdure du jardin, il n'a pas dit son secret; c'est aux artistes qu'il parle. Dans une autre ville, la municipalité eût acheté depuis longtemps les petites maisons qui le masquent et révélé aux Toulousains cette merveille connue de bien peu; la nôtre n'y a jamais songé; aussi devons-nous une grande reconnaissance à M. le colonel Solier qui, de lui-même, pense à rendre son aspect primitif à ce coin si pittoresque et si cher à notre vieille cité.

(Extrait du *Messager de Toulouse.*)

NOTE SUR JOSEPH BOSC

SERRURIER.

On trouve dans la *Biographie toulousaine* (t. I, p. 421) une notice sur Bosc (J.), serrurier, écrite en termes fort vagues, de laquelle il faut retenir qu'il a forgé les grilles des barrières Saint-Cyprien, qu'il est mort dans les premières années du siècle et qu'il a suivi les cours de l'Académie de peinture et sculpture. La date de sa naissance (1760) est erronée, ainsi que je vais le prouver. Je puis, en effet, indiquer deux œuvres signées par *Bosc Joseph :* ce sont les deux rampes d'escalier bien connues que l'on admire rue du Vieux-Raisin, 27, et rue des Couteliers, 46; elles sont l'une et l'autre signées, la première *Joseph Bosc*, la seconde *Joseph Bosc fecit.* Celle de la rue du Vieux-Raisin est datée de 1770; celle de la rue des Couteliers, où je n'ai pas su voir de date, a dû être faite vers 1778, pour M. Descoffre, trésorier de France, qui acheta l'hôtel à cette date. J'ai entendu raconter que les compagnons serruriers qui faisaient le tour de France allaient voir à Toulouse cette rampe et le hérisson de fer du Cours Dillon, qui passaient pour deux chefs-d'œuvre. On

voit que la renommée de Joseph Bosc méritait d'être tirée de l'oubli. J'avais signalé dans le volume : *Toulouse* (1887, Privat), les deux rampes, donnant celle du Vieux-Raisin comme étant du style Louis XIV. Je confesse mon erreur, motivée, du reste, par la régularité du dessin et son ampleur.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1893, p. 78.)

L'*Album des monuments du Midi* a publié dans son premier volume, p. 98, un article de M. le baron de Bouglon, avec photogravures, sur les œuvres artistiques de serrurerie à Toulouse à l'époque de Louis XVI.

FIGURATIONS DES MONUMENTS DE TOULOUSE

DANS LES ANCIENNES PEINTURES.

A propos du portefeuille de Gaignières, M. Courageot a dit, avec raison, que de tout temps l'on avait écrit et pas assez dessiné. Nulle part, je crois, cette vérité n'est plus cruellement applicable qu'à Toulouse, où tant de monuments ont disparu sans que nous puissions nous faire une idée précise de leur aspect, j'entends des monuments diffusément décrits par nos historiens, tels que la Daurade, le cloître de Saint-Sernin, celui des Cordeliers, etc. Combien de dissertations, de phrases solennelles, chères à Dumège et à ses contemporains, l'on échangerait volontiers contre un croquis même médiocre!

Il ne faut pas toutefois désespérer : bien des dessins dorment ignorés qui pourront reparaître, d'autres œuvres n'ont jamais été étudiées au point de vue qui nous intéresse, et c'est sur celles-ci que je viens appeler votre attention, en commençant par elles une liste que j'espère enrichir grâce au concours de vous tous.

Je vais d'abord aux peintures connues, que tout le monde peut voir dans nos dépôts publics, avant de tenter dans les collections privées des recherches qui réservent peut-être d'heureuses surprises.

L'admirable série des miniatures de l'hôtel de ville, si cruellement mutilée, devait renfermer bien des documents; plusieurs survivent, et nous devons des remerciements au premier enlumineur qui renonça aux mosaïques et fleurons pour donner à ses vignettes un cadre architectural. La tentation de reproduire un monument local, au lieu d'imaginer quelque encadrement fantaisiste, a dû se présenter de temps à autre. Voici les capitouls de 1437 groupés devant une haute tour, et les *Annales* nous apprennent qu'ils firent édifier celle qui s'élevait à l'entrée du pont de la Daurade, du côté de l'hôpital. « La tour subsiste encore », dit Lafaille, « et l'on voit sur la porte les armes des douze capitouls[1]. » Elle est, en effet, figurée sur le plan manuscrit de Jouvin de Rochefort. Les capitouls de 1440 sont également représentés au pied d'une tour, percée d'une grande porte. Il est bien frappant de voir combien la silhouette de ces constructions est la même que celle qu'a noté le fin crayon de M. Mazzoli, lorsqu'il a reproduit les restes naguère debout de nos vieux remparts.

En 1516, nous trouvons une curieuse vue des *Arcs du pont de Tounis*, avec une perspective embrassant, d'un côté, l'île, les moulins, les ramiers, le pont couvert, et, de l'autre, un ensemble de constructions que je croyais d'abord fantaisiste, mais où l'on discerne la porte de Comminge, la tour dite du *Tourril*, dont il est question dans Guillaume de Puylaurens et qui est encore figurée dans le plan Jouvin, puis quelques autres édifices qu'il sera peut-être possible

1. Lafaille, t. I, sous sa date.

plus tard de nommer avec certitude. La même année, le dessin du couvent de la Madeleine n'offre pas grand intérêt, si toutefois même il est exact.

Nous franchissons un long espace de temps durant lequel les quelques scènes conservées se passent dans des décors Renaissance où nous ne trouvons rien à glaner. Il nous faut arriver jusqu'à l'impeccable Chalette, qui ouvre le livre VI des *Annales* en rangeant les capitouls de 1618 en prière dans une chapelle, bien certainement celle de l'hôtel de ville, puisque les murs sont décorés de portraits capitulaires.

En 1628, un demi-feuillet subsiste : les capitouls sont dans la campagne; les remparts de Toulouse se dessinent au fond du tableau. Il faudrait être un peu téméraire pour indiquer le point de l'enceinte, d'autant que la moitié de la scène manque. En 1630, c'est dans le petit Consistoire que se groupe le corps municipal ; nous reconnaissons une retombée de voûte : c'est tout ce qu'a reproduit le peintre.

En 1632, nous avons la double page de l'entrée et la sortie de Louis XIII : à l'entrée, le cortège traverse la barbacane entre la première et la seconde porte Narbonnaise; à la sortie, c'est loin de Toulouse que la scène est prise, dans un vallon que domine une grosse tour.

Je n'ai pas parlé de la miniature représentant l'entrée de la reine et du dauphin en 1443, bien que, dans la gravure publiée dans nos Mémoires, on voie une longue étendue de remparts; c'est qu'en réalité ces remparts ne figurent pas sur la miniature et que la gravure a été faite, non d'après elle, mais d'après le dessin qui orne l'exemplaire qui se trouve à la

Bibliothèque. Et Lafaille nous prévient que le sujet était représenté dans le manuscrit et aussi « en grand dans un tableau qui se voit dans l'hôtel de ville[1]. » Le dessin, et par là la gravure, reproduisent sans doute le tableau de Contarini, longtemps ornement du grand Consistoire, refait en 1569 par Arnauld, pour remplacer l'original disparu durant les troubles de 1562.

Nous voilà, grâce au hors-d'œuvre de ce tableau, passés des enluminures aux grandes toiles : celles-ci nous permettront de glaner quelques renseignements de ci de là.

J.-P. Rivalz, en couchant sa grassouillette Clémence Isaure devant un lourd rideau, a eu l'heureuse idée de soulever un coin de la courtine et de nous montrer une large échappée de vue qui embrasse le chevet de Saint-Sernin, la tour de Périgord et deux autres clochers. Ce tableau étant placé fort haut, je ne puis donner des renseignements plus précis. Autant en dirai-je du Saint-Exupère de *Michel :* par un pieux anachronisme, dans un coin de cette vaste toile, on entrevoit les Vandales repoussés d'une ligne de remparts que domine la flèche de Saint-Sernin.

Antoine Rivalz n'a pas reculé davantage devant l'anachronisme, même dans la peinture d'histoire, et nous devons nous en féliciter, car la prétendue sincérité de cette grande peinture, surtout au dix-huitième siècle, est bien sujette à caution, et au lieu d'une défaite de Littorius quelconque devant un monument brossé au hasard, nous avons un coin très pittoresque des remparts de Toulouse : une haute

1. Lafaille, t. I, année 1443.

porte, celle de Montoulieu sans doute, car Saint-Etienne se dresse tout auprès, une tour et un bastion. Le même *Rivalz* nous donne une seconde et fort belle vue des remparts du côté de la porte Villeneuve, dans son autre toile où il représente le massacre des huguenots en 1562 : ici plus d'anachronisme et de fort intéressants renseignements sur les tours et les courtines, fort longues, coupées par des moucharabis.

Je dois à M. Desazars la plus précieuse des indications : c'est celle que nous donne le tableau de *Cammas* (*Lambert*), représentant Louis XVI rétablissant le Parlement. Dans cette allégorie si maniérée contenant tant d'allusions et d'intentions, suivant le goût du temps, que la notice devrait tenir deux bonnes pages, le bâtiment du Parlement figure, c'est naturel, mais si à l'arrière-plan, derrière le temple de mémoire, qu'il faut une attention soutenue pour le voir se dessiner. Qui croirait cependant que de ce Parlement, vrai cerveau de Toulouse durant tant d'années, ce Parlement, objet de tant d'ambitions, sujet de tant de querelles, remplissant le Midi de son importance, le second de France, qui a fondé, nourri, enrichi les dynasties innombrables de conseillers, greffiers, avocats, procureurs, la véritable vache à lait de l'aristocratie et bourgeoisie toulousaines, de l'omnipotent Parlement, il ne nous reste d'autre image que celle-là, bien ignorée, bien effacée ! On entrevoit la perspective qui devait s'offrir au plaideur arrivant de la rue Pharaon, le portail élevé par le président de Verdun à l'entrée de la rue Neuve, construction assez lourde, en arrière de laquelle on distingue vaguement le corps de la Conciergerie

flanquée de poivrières, et sur la gauche, au-dessus de maussades murailles et de toits de tuiles, une sorte de clocher hexagone : la tour de l'Horloge. Trois tableaux de Roques, tous trois de ce siècle, nous donnent encore des édifices disparus : un feu d'artifice au Grand-Rond laisse entrevoir les abords de la porte Montoulieu et la tour pleurée par Dumège; les joutes sur la Garonne, en 1808, montrent le pont tel que nombre d'entre nous l'ont connu; enfin, un sermon à Saint-Etienne reproduit le jubé enlevé et, qui pis est, détruit.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler du plan manuscrit de Jouvin de Rochefort, dressé en 1679 par le zélé trésorier du roi. Nous devons des remerciements bien vifs à M. Périé, aide-archiviste, qui l'a naguère découvert dans un galetas, où il moisissait.

Ainsi que l'a fait observer justement M. Cabié dans son travail sur les plans de Toulouse, Jouvin fut aidé grandement par les plans cadastraux qui furent dressés vers cette époque. Cette inépuisable source de renseignements est intacte aux Archives. Mais Jouvin, tout en profitant d'elle, ajouta, suivant l'usage du temps, une vue cavalière des principaux monuments. La gravure, dont M. Cabié a donné une reproduction, n'a pas rendu avec une fidélité absolue les croquis de l'original; ces croquis eux-mêmes, il faut bien le dire, ne sont rien moins que satisfaisants. On peut cependant, d'après le dessin des monuments encore debout, juger du degré de fidélité.

Il y a une certaine recherche de la vérité : c'est ainsi que l'on peut vérifier que la porte de la Dalbade est à plein cintre. Les croquis originaux du plan Tavernier semblent avoir été plus fidèles, et ce serait

un coup de fortune si le hasard les faisait retrouver. Je ne puis indiquer tout ce que renferme d'inédit ce vaste plan; comparé à la gravure, il nous permet beaucoup de rectifications. Il lui est du reste antérieur de plusieurs années, puisque la place du Capitole n'est pas figurée. Il porte plusieurs mentions écrites négligées par le graveur, mentions qui prouvent le zèle archéologique du trésorier. Ainsi, à côté du Château Narbonnais, il avait inscrit : *Ruines du château des comtes de Toulouse;* au bout de la rue du Loup, contre une tour de la ville, il inscrit *le Pertus*, et nous permet de placer ainsi sûrement une des barbacanes nommée dans *la Chanson de la croisade.* Ce beau travail est malheureusement en fort mauvais état et sa lecture des plus pénibles.

Un second plan à une fort grande échelle, celui de M. de Saget, s'il ne donne pas l'aspect extérieur des édifices, nous rend un service non moins précieux en nous donnant le plan de tous; il est, à proprement parler, le document par excellence pour Toulouse ancien.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1892, p. 48.)

L'ENCEINTE ROMAINE DES VILLES

M. Shuermans a publié dans le *Bulletin de la Commission royale d'art et d'archéologie de Belgique*[1] une étude sur les remparts romains d'Arlon qui, d'article en article, est devenue presque un ouvrage où toutes les enceintes romaines sont passées en revue. Par un ingénieux tour d'esprit, l'auteur suppose un édit de Dioclétien, de l'an 288, ordonnant que toutes les villes de l'empire seront munies d'enceintes fortifiées; on rasera les monuments religieux ou funéraires qui se trouveront en dehors du périmètre des remparts, et l'on aura soin de mettre avec respect dans cette construction, *chose religieuse*, toutes les *choses saintes* provenant de ces démolitions, c'est-à-dire les inscriptions, statues, etc., en les plaçant, sans ciment, à la base du mur.

Puis, dans des dissertations reposant sur une bibliographie des plus complètes, M. Shuermans établit que tout s'est passé comme si cet édit avait été rendu. Nulle part les murailles romaines n'ont livré un débris de monument postérieur à la date par lui fixée; partout, en revanche, on retrouve ce socle de

1. Tomes XVI, XXVII, XXVIII, XXIX.

pierres de grand appareil, assemblées sans lien de mortier; au-dessus, une chape de ciment et blocage sert de base à la construction en petit appareil, coupé par des chaînages de briques. La date de certaines de ces constructions est donnée par des inscriptions, notamment à Grenoble, où nous trouvons les noms de Dioclétien et de Maximien; en Suisse, à Ober Winterthur, ancienne *Vitodurum*, où figurent les deux Augustes et les deux Césars, Constance Chlore et Galère. M. Shuermans réfute la théorie qui attribuait ces enceintes au temps des invasions et prenait l'internement des monuments antiques pour une marque de précipitation; il n'a pas de peine à prouver qu'il faut, au contraire, une période de calme assez longue pour permettre d'aussi importantes constructions. Il produit des textes prouvant l'existence des remparts autour des villes de Gaule au quatrième siècle; enfin, il rattache au souvenir de cette œuvre gigantesque les médailles de Dioclétien, Maximien, Constance Chlore et Galère, sur lesquelles est figuré un sacrifice au-dessus d'un rempart muni de tours.

Il nous est impossible d'analyser ce travail dont nous ne donnons que les conclusions; mais nous en profiterons pour dater l'enceinte de Toulouse, une de celles dont parle Ausone, qui la qualifie de *ambitus ingens,* et il est sûr que son pourtour est un des plus grands qui ait été relevé. Déjà, plusieurs fois, j'ai eu l'occasion d'en parler dans ce *Bulletin;* j'avais cru, sur la foi d'autres travaux, pouvoir reporter sa date à Constantin; on voit qu'il n'y avait pas un écart fort grand. C'est la date de l'appareil avec chaînages de briques qu'il faut éloigner de

quelques années. Nous avons vu reparaître cet hiver, sur une assez longue étendue, dans le square du Capitole, ce rempart qui ne se montre plus guère nulle part. Ce que nous avons vu ressemblait exactement à ce qui s'était montré ailleurs, c'est-à-dire cinq assises de petit appareil, un triple rang de briques surmonté de six assises de petit appareil; au-dessous, là où les sondages ont été plus profonds, un lit de blocage débordant et servant de socle a été rencontré partout. C'est ce qu'avait décrit M. Armieux dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (1885, t. I, p. 76). Nous pouvons vérifier, par une photographie possédée par la Société, que le mur offrait le même aspect auprès du Moulin du Château. Le socle des monuments antiques existe-t-il au-dessous? J'en doute, car il n'a jamais été, je crois, signalé. On a, à diverses reprises, au Palais-de-Justice notamment, dans la démolition de diverses tours, dans celles de la porte Saint-Étienne, dans les bâtiments de la Fonderie, retrouvé des débris antiques; dans ce dernier cas, il est question d'une statue empâtée dans un ciment très dur, mais la chose n'est pas bien certaine, car on a pu l'extraire en assez bon état, et, à coup sûr, on n'eût rien pu dégager aisément du ciment que nous avons vu attaquer naguère. Nous avons vu aussi, il y a deux ans, dans la rue des Couteliers, et nous avons signalé un bloc énorme de béton empâtant des fragments de colonne en pierre tendre; il eût été bien difficile d'en extraire d'importants fragments. Toutefois, ce que l'on peut affirmer, je crois, c'est que, nulle part, on n'a trouvé de ces entassements de monuments que l'on connaît à Bordeaux, Saintes, Tours, etc. Que

devons-nous en conclure? que la date de nos remparts diffère de celle des autres enceintes? Non, certes, mais bien ceci : que l'on a fort peu détruit autour de Toulouse, pour la bonne raison que la pierre était rare, alors comme de nos jours, dans notre ville. Le grand temple de marbre que Catel a vu dans la Garonne dut être laissé debout, et, si l'on veut bien se souvenir que l'enceinte allait du Capitole au Palais-de-Justice, en suivant la courbe des boulevards, on comprendra aisément qu'elle renfermait tout ce que la ville avait de monuments. Les constructions antiques éparses en dehors, telles que les arènes, le château de Peyrolade, étaient en briques et blocages. Bref, en deux mots, si l'on n'a pas imité ce qui se faisait ailleurs, c'est que les éléments de construction faisaient défaut. Je n'en veux d'autre preuve que l'économie de la bâtisse, où la pierre ne figure que pour former onze assises en tout; *coctilibus muris*, a dit Ausone.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1893, p. 35.)

LES ÉGLISES A COUPOLES DE L'AQUITAINE

Lors de notre excursion à Cahors, notre confrère, M. de Fontenille, eut l'obligeance de nous servir de guide dans cette ville qu'il a étudiée avec prédilection. Avant de visiter la cathédrale, nous le priâmes de nous exposer, dans une brève conférence, sa théorie sur cet intéressant monument et sur les églises à coupoles.

Cette théorie était connue de plusieurs d'entre nous par des conversations et discussions avec son auteur; il l'a plusieurs fois exposée dans des réunions archéologiques, mais ne l'a, je crois, jamais imprimée. C'est pourquoi je vais essayer d'en résumer les idées principales avant de vous dire un mot sur les récents articles publiés au sujet de Saint-Front. C'est une justice que je tiens à rendre à notre collègue, qui pourrait un jour être soupçonné, peut-être, d'avoir emprunté aux ouvrages dont je parle un système dont l'originalité nous frappa.

L'église ou la basilique est essentiellement une grande salle dans laquelle tous les assistants peuvent voir la célébration des mystères et entendre la parole de Dieu. Ni les nefs latérales, ni les tribunes ne sont les parties essentielles de la construction. Nous serions en peine pour dire si les églises de la

Gaule, antérieures au dixième siècle, étaient toutes ornées de colonnades supportant des galeries; cela semble douteux, vu la difficulté de se procurer des colonnes. C'était évidemment cependant le type préféré, puisque les trois nefs et les galeries sont les éléments essentiels des constructions romanes dans la plupart de nos régions. Il en est une qui fait exception, c'est l'Aquitaine : des frontières du Languedoc jusqu'à la mer, les églises à nef unique sont en très grande majorité.

Lorsque de tous côtés l'on chercha à résoudre le problème de substituer une couverture en maçonnerie aux charpentes qui avaient jusque-là couronné les églises, les architectes aquitains ne purent songer ni au berceau continu qui eût fait déjeter leurs murs latéraux, ni aux voûtes d'arêtes qu'ils ne pouvaient songer à élever sur des dimensions aussi grandes. Ils durent tâtonner longtemps et probablement chercher des inspirations au dehors. Ils finirent par adopter un système très particulier et qui différencie leurs œuvres de toutes les églises romanes. Ils partagèrent la nef unique en travées carrées par de forts doubleaux, renforcèrent les murs latéraux par de puissants formerets, et, sur chacun de ces carrés, élevèrent une coupole, le chevet se terminant en cul de four comme précédemment. Voilà le type de la cathédrale de Cahors. Si l'on veut juger de son extension sur une carte de France en pointant les très nombreuses églises à nef unique couverte d'une série de coupoles, on peut commencer à Moissac, où les traces des coupoles sont visibles, descendre la Garonne par Agen, où il en est de même, arriver jusqu'auprès de Bordeaux, remonter par les

Charentes, avec Angoulême notamment, poursuivre jusqu'à Fontevrault, revenir par Périgueux et Cahors, et l'on dessine ainsi le domaine de la grande maison des Guilhem d'Aquitaine.

Il y a donc bien là une école aquitanique bien caractérisée, un style arrivé à sa plénitude dès la fin du onzième siècle, puisque Cahors a été consacré en 1119.

Que penser de la théorie de M. de Verneilh, qui donnait Saint-Front pour prototype à cette école? Devant l'uniformité de tous ces monuments, une première objection se dresse : Saint-Front, avec sa forme de croix grecque, ses piliers évidés, n'a jamais été copié, il est unique; il serait prodigieux que le même prototype eût été régulièrement déformé dans le même sens par les architectes de l'Angoumois comme par ceux du Quercy. Les autres objections, on a pu les lire dans les ouvrages auxquels a donné lieu la discussion sur cette théorie si tentante à première vue. Les Byzantins qui auraient élevé Saint-Front au début du onzième siècle n'auraient pas employé des procédés d'architecture qu'ils ne pratiquaient pas eux-mêmes, et, s'ils n'avaient pas apporté autre chose que des plans, ils n'auraient pas, à cette époque, trouvé dans le pays des ouvriers capables d'élever tel monument.

Il n'y a pas à répéter les arguments de textes si bien exposés par M. A. Saint-Paul. Saint-Front est postérieur à 1120, il a été élevé sur un plan venu d'Orient, mais par des maîtres d'œuvres, sachant élever des coupoles. C'est un type isolé, une fantaisie, qui ne fait pas corps avec la série d'édifices dont nous parlons.

Mais, Saint-Front écarté, on se demandera quel est le monument qui a servi de type pour dresser les coupoles? Il y a eu bien certainement influence byzantine, elle existe pour la sculpture, on ne voit pas pourquoi on la nierait pour l'architecture; mais ce n'est pas un maître byzantin qui est venu enseigner, c'est quelque moine revenant de pèlerinage, et Dieu sait s'il y en eut au onzième siècle, qui a vu et a cherché à traduire les coupoles dans la langue architecturale de son pays. Les premiers essais ont dû être les coupoles octogonales sur trompe, comme les auvergnates, faciles à construire relativement; mais pour jeter des pendentifs comme ceux de Cahors, il faut avoir vu un modèle byzantin.

C'est une étude minutieuse de toutes ces églises, dont beaucoup sont encore inconnues, une patiente recherche de dates qui nous révélera peut-être le premier monument où l'effort a abouti. Pourrait-on nommer la première église romane auvergnate ou le premier édifice pourvu d'arcs-ogives et d'arcs-boutants?

La question de Saint-Front semblait résolue par la majorité des archéologues, et je sollicitais souvent notre collègue, M. de Fontenille, de faire paraître la séduisante théorie qu'il nous avait si bien exposée, afin que, les idées de Verneilh abandonnées, on trouvât sur cette matière autre chose que des œuvres de polémique, lorsque, brusquement, cette année la discussion a été rouverte et trois œuvres de main de maître sont venues s'ajouter à la bibliographie déjà longue de l'architecture byzantine en France. C'est de ces trois travaux que je tiens à vous entretenir brièvement.

M. A. Saint-Paul, notre savant collègue, a rouvert le débat par une *Lettre à M. le marquis de Fayolle sur la question de Saint-Front*[1]. Le scrupuleux archéologue, qui avait porté les plus rudes coups à la théorie de M. de Verneilh, est revenu visiter le monument avec M. de Fayolle, et il a vu se dresser deux objections contre la date qu'il lui assignait d'après les textes, c'est-à-dire de 1120, date de l'incendie du *monasterium*, à 1173, transfert des corps des évêques dans l'église reconstruite.

1° Saint-Front est trop sévère de style quand on le compare à Saint-Étienne, construit dans la même ville et consacré en 1163. Il serait difficile d'admettre un parti pris pour repousser la florissante ornementation limousine.

2° Saint-Front enlevé, quel est le monument qui pourrait prétendre être le prototype de l'architecture à coupoles, et il en faut nécessairement un?

M. Berthelé[2] est venu à la rescousse pour calmer ces scrupules. Voici sa réponse : Le parti pris de simplicité à Saint-Front est tout naturel. Si l'édifice est commencé en 1120, il est le même qu'à Cahors consacré en 1119; les ouvriers, ce chantier fermé, peuvent être passés à Saint-Front. Saint-Pierre de Périgueux est une petite église qui a pris peu de temps; consacrée en 1163 elle a pu être commencée quand la grande masse de Saint-Front était déjà assez avancée pour que l'on ne songeât pas à lui faire subir d'embellissements. La même nudité de parti pris se retrouve à l'abbaye de Boschaud, élevée

1. *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, t. XXII.
2. *La question de la date de Saint-Front et M. A. Saint-Paul (Revue de l'Art chrétien*, septembre 1895).

de 1154 à 1159, et à Solignac, construit probablement de 1178 à 1200.

2° M. Berthelé, une fois Saint-Front écarté, se tourne vers Cahors; mais il revient un peu aux idées de M. de Verneilh en parlant d'une *bande d'ouvriers étrangers* qui auraient édifié d'abord Cahors, puis Saint-Front. Dans le *Bulletin monumental*[2], M. Brutails semble répondre au vœu exprimé par M. A. Saint-Paul : « Quant à l'examen direct et spécial de la question de Saint-Front, je la remets à d'autres mains. »

C'est un travail magistral et dont la première partie semble définitive. Les textes paraissent à M. Brutails absolument probants; nous avons les restes de l'église de Frotaire, consacrée en 1049, incendiée en 1120, ils ont tous les caractères d'une église du dixième siècle et non d'un édifice *latin*, comme le voulait M. de Verneil; donc il faut maintenir les dates de 1120-1173.

L'édifice est-il dû à un maître byzantin? Aidé de l'ouvrage si complet: *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, par M. Choisy, il suit tout l'édifice: appareil, profils, arcs, coupoles, rien n'est traité comme en Orient. « Saint-Front est l'œuvre d'une école en pleine maturité, et ce n'est pas l'école byzantine. » On a voulu, dans le plan, suivre une idée étrangère, c'est indiscutable; mais telle modification, comme la suppression des gynécées, ne s'explique que parce que le maître d'œuvre avait sous les yeux des églises périgourdines ou angoumoises d'un type arrêté.

2. *Bulletin monumental*, 1895: *la Question de Saint-Front.*

Il y a donc une école locale? Oui, les églises à une nef couvertes d'une série de coupoles. « On est donc fondé à penser que les constructeurs du Sud-Ouest apprirent à faire des coupoles isolées, et qu'ils s'avisèrent ensuite de placer plusieurs de ces voûtes en file. » M. Brutails a été frappé du nombre des églises à une seule nef : « Il existe beaucoup moins d'églises à trois nefs dans le département de la Gironde que dans le petit département des Pyrénées-Orientales. » Beaucoup de ces églises ont une coupole à la base du clocher ou en avant du sanctuaire; c'est dans ces modestes essais que l'auteur voit les prototypes des coupoles aquitaines, et il donne une étude spéciale sur la coupole rudimentaire de Saint-Martin-de-Mazerat. « En conséquence, dit-il en terminant, il a existé dans le Sud-Ouest des édifices à coupoles de date plus ancienne que Saint-Front, et l'architecture à coupoles s'est probablement formée dans le pays, *où l'on aurait peut-être inventé à nouveau le pendentif.* »

Je souligne cette dernière phrase, car je crois la conclusion, même hypothétique, trop hasardée. L'auteur la soutient par des arguments que nous ne pouvons résumer, mais il est bien difficile d'admettre une réinvention, alors que, certainement, comme je le disais plus haut, nombre de gens, de moines bâtisseurs, avaient vu des pendentifs en Orient, et s'étaient sans doute efforcés de les reproduire avec leurs méthodes de construction.

On voit que la route de Bordeaux à Périgueux a suggéré à M. Brutails les mêmes idées que celle de Cahors à Périgueux à M. de Fontenille.

Voilà donc une théorie qui se dessine et a bien

des chances pour elle, puisqu'elle germe ainsi en divers points de l'étude des monuments. Il reste à faire le relevé de toutes ces intéressantes églises, et il en sera de la coupole comme de l'arc d'ogives, dont on suit pas à pas la marche hésitante puis triomphale.

Ces églises à une nef nous intéressent, car on sait que justement, au moment où la voûte d'ogive s'établissait dans nos régions, l'architecte de l'église Saint-Étienne sut créer, à l'aide de cet élément étranger, un style propre que nous pouvons appeler toulousain : celui de ces grandes nefs uniques si répandues dans notre Midi. On voit que la thèse si intéressante de M. de Fontenille peut s'appliquer à notre région à partir du treizième siècle. Une nef couverte d'une série de coupoles ou de travées gothiques est, quoi qu'on en ait dit, mieux propre aux cérémonies qu'une église à cinq nefs avec sa forêt de piliers, et, quant à la décoration, les coupoles de Cahors et les voûtes d'Albi montrent ce que la peinture peut être dans ce genre d'édifices.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1896, p. 30.)

Le *Bulletin monumental* vient de publier, 1897, p. 175, un article très détaillé de M. Phéné Spiers, sur Saint-Front et les églises à coupoles. Le sagace archéologue anglais qui n'avait pas connu les travaux de MM. Anthyme Saint-Paul, Brutails et Berthelé, moins encore les idées sur les mêmes sujets de MM. de Fontenille et de Malafosse, arrive aux mêmes conclusions que les deux membres de la Société archéologique de Toulouse. Il les dépasse même en disant, dans les dernières lignes, qu'on doit aux maîtres maçons du midi de la France, non seulement la voûte en berceau avec son revêtement de pierre ou de tuile absolument incombustible, mais encore le développement de la coupole avec ses pendentifs, construits d'après une méthode qui leur était propre et qui n'a rien de commun avec ce qu'on voit en Orient. (Note des éditeurs.)

LA BASILIQUE SAINT-MARTIN

A TOURS.

La construction d'un nouvel édifice au-dessus du tombeau de Saint-Martin a nécessité des fouilles qui ont bouleversé le sol d'une partie de la vénérable basilique rasée lors de la révolution. L'importance de ce monument dès les premiers temps de notre histoire, la date absolument certaines de diverses reconstructions, les hypothèses auxquelles il avait donné lieu, tout concourait à faire de ces travaux un véritable événement archéologique. Aussi est-il extrêmement regrettable qu'ils aient été exécutés à la hâte sans qu'on ait songé à faire appel aux plus célèbres archéologues pour les contrôler. A présent que ces restes précieux sont de nouveau à jamais enfouis, il est fort à craindre que les polémiques actuellement ouvertes ne soient jamais closes et que certaines constatations ne restent douteuses pour toujours.

Je n'ai pas l'intention de prendre parti dans un débat où je ne saurais apporter aucune lumière, je me bornerai à vous exposer brièvement un ensemble de découvertes incontestables et incontestées du plus haut intérêt spécialement pour l'histoire de nos monuments.

I. *Les diverses basiliques.*

Saint Brice, successeur immédiat de saint Martin, éleva au-dessus de son tombeau un petit oratoire que l'affluence des pèlerins rendit bientôt trop étroit. Saint Perpet, en 470, consacra à l'apôtre des Gaules une basilique dont Grégoire de Tours donne une description souvent commentée; cet édifice passa longtemps pour une merveille. Dans le sanctuaire s'élevait un monument renfermant le corps du saint. Plusieurs fois incendiée et reconstruite, la basilique fut entièrement reprise en 1014 par le Bienheureux Hervé, trésorier. En 1202, enfin, un colossal édifice remplaça les précédents et désormais les nouveaux travaux n'intéressèrent plus l'ensemble de la construction. La révolution fit subir à la basilique le sort de bien d'autres et deux rues furent tracées sur son emplacement. Par un heureux hasard, leurs axes ne coïncidèrent pas avec ceux de l'église et l'on a pu retrouver sous quelques maisons le tombeau du saint, une partie du chœur et d'un transept. C'est sur cet emplacement que l'on vient d'élever une sorte de basilique un peu byzantine, un peu latine, couronnée d'un dôme hybride.

Nous allons énumérer les découvertes faites, en commençant par le tombeau du saint et nous dirigeant vers le chevet.

II. *Résultat des fouilles.*

Le tombeau. — C'est il y a vingt ans que, guidés par un plan de l'ancienne basilique, quelques pieux

chrétiens découvrirent dans l'épaisseur d'un mur séparant deux caves, les restes du tombeau, c'est-à-dire deux petits murs parallèles montrant à leur partie supérieure les premiers voussoirs d'une voûte. Cette construction, œuvre de saint Perpet, était revêtue autrefois de marbres précieux; on en trouva des fragments d'après lesquels Mgr Chevalier a savamment reconstitué la table de marbre envoyée par saint Euphrone. Sous cette voûte avait reposé le cercueil de saint Martin jusqu'au temps de Philippe le Bel. Quelques sondages pratiqués aux alentours permirent de reconnaître d'abord un énorme massif de blocage jeté au treizième siècle pour servir de base à tout l'édifice, puis diverses substructions étudiées par M. Ratel, ingénieur, avec une clairvoyance remarquable. Les nouvelles découvertes n'ont fait que confirmer la plupart de ses suppositions. Le cercueil était allongé dans le sens de la nef, la tête à l'occident, les pieds vers le chevet. Ces pieds touchaient au mur en hémicycle, que M. Ratel nomma *podium;* lors des dernières fouilles il fut entièrement dégagé. M. Ratel a cru y reconnaître la petite construction de saint Brice, plus tard renforcée par saint Perpet. Pour Mgr Chevalier, la bâtisse est du treizième siècle.

Quoi qu'il en soit, pour tous deux elle dessine *l'absida tumuli ou absida Sancti Martini* de la basilique de saint Perpet, et c'est là la question la plus importante, car l'on comprend que le tout petit édicule de saint Brice ne devait offrir qu'un faible intérêt archéologique. Il n'en est pas ainsi de la basilique de saint Perpet. La description de Grégoire de Tours, fort brève, les allusions qu'il fait à la disposition intérieure de l'édifice avaient dès longtemps excité la

curiosité; Lenormant en avait essayé une reconstitution peu heureuse, Quicherat reprit le travail (*Revue d'archéologie, 1869*) et avec une sagacité admirable, sut tracer un plan raisonnable dans lequel tout ce dont avait parlé Grégoire de Tours entrait naturellement.

Pour lui, la basilique comportait d'abord une nef avec bas côtés surmontés de galeries, *capsus,* puis un sanctuaire, *altarium*, surmonté d'une haute lanterne, peut-être circulaire; au delà, l'abside voûtée abritant le sépulcre du saint, autour de laquelle une galerie circulaire, l'*atrium* de Grégoire de Tours, permettait à la foule de s'approcher des reliques, dont elle n'était séparée que par des clôtures ou barrières légères, suivant le contour de l'abside. Comme on le voit, cette restauration semblait anticiper sur les dates et donner à un bâtiment du cinquième siècle l'aspect d'une église romane avec coupole sur le sanctuaire et déambulatoire autour du chœur. Hâtons-nous de dire que les fouilles ont donné raison à Quicherat pour les parties que l'on a pu vérifier. Le *podium,* qui servait de base aux colonnes supportant l'abside et à la clôture qui s'élevait entre elles une fois dépassé, on a retrouvé l'emplacement de l'*atrium* ou déambulatoire et même quelques carreaux de pavé en place, puis au delà un mur en petit appareil; la demi largeur, qui seule a pu être mesurée, a donné juste 30 pieds romains, soit 8 m. 88. La largeur indiquée par Grégoire de Tours étant de 60 pieds, on est absolument sûr d'avoir les restes de la basilique de l'an 470.

Une surprise était réservée aux fouilleurs : en déblayant ce mur extrêmement épais, on découvrit

qu'il n'était pas circulaire, comme l'avait supposé Quicherat, mais on reconnut successivement trois absidioles, l'une au chevet, de 3 m. 50 de profondeur, les deux autres sur un des côtés du pourtour, ce qui suppose un total de cinq; ces deux dernières n'avaient que deux et un mètre de profondeur. On avait pensé lors des premières fouilles à des sortes d'*arcosolium* comme ceux des catacombes, destinés à abriter les restes des évêques et spécialement ceux de saint Perpet qui avait réservé sa tombe *ad pedes sancti Martini,* c'est-à-dire au chevet. Mais lorsqu'on a dégagé le parement extérieur, on a trouvé que la saillie des absidioles était fortement marquée.

Voilà certes un fait bien nouveau en archéologie et gros de conséquences. Dès 470, s'élevait donc en France un sanctuaire avec déambulatoire et cinq chapelles absidales, autrement dit le prototype de nos constructions romanes et gothiques. Les hardiesses de Quicherat sont non seulement justifiées, mais dépassées par les faits. Faut-il croire que l'idée de cette disposition ait éclos à Tours sans aucun précédent? ce serait douteux. En étudiant les rares basiliques antérieures, on a pu retrouver à Naples un *atrium* circulant également autour de l'abside; quant aux absidioles, M. de Voguë en a signalé les prototypes dans des sanctuaires d'Orient. En tout cas, cet ensemble si caractéristique se retrouve pour la première fois sur le sol de la Gaule dans son sanctuaire le plus célèbre à cette époque; nul doute qu'il n'ait servi de type à bien d'autres.

Nous croirions volontiers, avec M. Ratel, à l'existence du *podium,* mur en hémicycle formant ban-

quette et servant d'appui aux colonnes qui soutenaient le cul de four de l'abside, ainsi qu'à la clôture qui séparait l'*atrium* hémi-circulaire de l'*absida tumuli*. Mais nous ne voulons pas entrer dans l'étude de toutes les parties de la basilique de saint Perpet. On doute que l'*atrium* fût voûté; cette voûte courbe est un bien gros problème pour des architectes du cinquième siècle.

Quelques fragments de la décoration intérieure découverts dans le blocage du treizième siècle sont venus justifier les éloges enthousiastes des contemporains et les restitutions de Quicherat. Certains débris nous intéressent plus particulièrement. Les galeries surmontant les bas côtés offraient, d'après l'hypothèse de Quicherat, un ordre de colonnettes jumelles; plusieurs d'entre elles ont été retrouvées. Leurs chapiteaux, absolument pareils à celui que l'on a découvert dans l'autel de Valcabrère, nous fournissent un rapprochement précieux; quelques fûts sont décorés de raisins et de feuilles de vigne entrelacés avec les sarments. Certaines des colonnes de la Daurade, déposées à Montégut-Ségla, offrent une ornementation identique et leurs chapiteaux ressemblent aussi à celui de Valcabrère. C'est une indication qui permet de faire remonter au cinquième siècle la disposition intérieure de cette église telle qu'elle est représentée dans Dom Martin.

Comme à la Daurade, la mosaïque devait jouer un grand rôle dans la décoration de la basilique de Saint-Martin: les petits cubes abondaient dans les débris. Aucun renseignement n'a pu être fourni par les fouilles sur les hautes œuvres qui étaient sans doute en charpente, et la lanterne surmontant l'autel

reste une matière à hypothèse. La découverte d'un petit mur droit formant l'hémicycle donne à croire que la colonnade n'était pas circulaire, ainsi que le supposait Quicherat; ce petit mur devait supporter la clôture séparant l'*absida* de l'*altarium*. Dans cette enceinte sacrée, les malades obtenaient de passer la nuit auprès des restes du saint. Dans l'ordinaire, la foule circulait dans l'*atrium*, qui avait sa porte spéciale, et il est souvent question d'une telle presse que les barrières auraient été renversées et l'enceinte vénérée envahie. Quicherat s'était trompé sans doute en supposant l'abri du tombeau assez voûté pour former une sorte de petit sanctuaire où l'on pénétrait et où l'on faisait brûler des lampes. La construction retrouvée n'excède pas les dimensions d'un autel assez grand.

Je n'ose toucher à la question très discutée des travaux exécutés du cinquième au onzième siècles. Les incendies et dévastations sont sans nombre à cette époque troublée. Les réparations ont suivi chaque désastre; mais comment faire la part de chacune? L'appareil du quatrième siècle est reconnaissable, c'est le petit appareil gallo-romain sans chaînages de briques et avec du mortier excellent. D'eux-mêmes, les ouvriers reconnaissaient les constructions les plus anciennes à la difficulté qu'offrait le travail de démolition. Mais à partir de cette époque, la décadence dans l'art de bâtir est extrême, et entre tant de débris accumulés, il est bien difficile de discerner ce qui revient à tel ou tel siècle.

La basilique d'Hervé. — C'est en 1014 que fut terminée cette nouvelle basilique, dont certaines

parties survécurent à la destruction totale. L'œuvre est facile à discerner : les pierres sont d'appareil moyen, séparées par des lits de mortier énormes; les joints ont de 2 à 3 centimètres d'épaisseur et sont colorés en rouge. Dans le pays, on nomme encore *point Martin* ce mode de construction. Hervé adopta le tracé du chœur en agrandissant les cinq absidioles de façon à en faire cinq chapelles sur plan circulaire; il établit deux grands transepts offrant chacun deux chapelles sur le chevet. C'est, vous le voyez, le plan de Saint-Sernin, seulement notre basilique ne date que de la fin du onzième siècle. M. Baillargé, dans son projet de restauration, avait emprunté à Saint-Sernin la majeure partie de ses dispositions. Remarquons toutefois qu'à Tours le pourtour de l'abside, étant le même que celui de la basilique de Saint-Perpet, n'avait que des dimensions fort inférieures à celles de Saint-Sernin. L'affluence toujours croissante des pèlerins fit sentir les inconvénients de ce parti pris, et, en 1202, à la suite d'une nouvelle dévastation de l'édifice, toutes les constructions précédentes furent englobées dans une gigantesque église gothique. Toutefois, suivant le pieux usage de l'époque, on respecta tout ce qui se pouvait conserver des bâtisses anciennes; les parties inférieures furent noyées dans un énorme massif de blocage indispensable pour soutenir les hautes voûtes. Par là, le sol fut relevé et le tombeau devint presque souterrain. Un second déambulatoire fut tracé autour du premier, il offrait ainsi cinq chapelles absidales; mais le premier fut maintenu, et jusqu'à sa destruction on lui conserva le nom de voûte de Saint-Perpet. Il est douteux cependant, pour

ne pas dire impossible, que les voûtes remontassent à cette lointaine époque. C'est cette dernière construction définitive dont on possède les plans et quelques dessins.

On se demandera peut-être comment tant de restes avaient survécu à tant de destructions, comment on a pu retrouver les murs peut-être de l'oratoire de Saint-Brice, sûrement des basiliques de Saint-Perpet et d'Hervé. C'est parce que les fondations survivent généralement à toutes les ruines; on ne s'attarde pas à les arracher, on les englobe dans les reprises. De plus, par la tendance commune du sol des villes à s'élever, les monuments semblent s'enfoncer dans le sol, et à chaque reconstruction on est obligé de surélever le pavement. Ainsi a-t-on fait dans la nouvelle église; la tombe de saint Martin se trouve dans une crypte. Malheureusement, pour l'établir, on a dû raser tout ce qui s'élevait aux alentours. Les discussions ne portent que sur des souvenirs. On a conservé les œuvres inférieures de la chapelle absidale dite de Saint-Perpet, et l'archéologue peut voir encore une partie des murs de Saint-Perpet, d'Hervé et du blocage du treizième siècle. La comparaison est des plus intéressantes.

Je n'ai pas eu la prétention d'étudier ces divers monuments; le travail est fait ailleurs avec grand luxe de détails. Je tenais seulement à vous signaler les découvertes les plus saillantes et celles qui intéressaient spécialement notre architecture méridionale. Nul doute, après ce qui vient d'être établi, que le sanctuaire le plus célèbre des Gaules n'ait été à deux époques, aux quatrième et onzième siècles, un modèle que l'on s'est appliqué à repro-

duire ailleurs en le modifiant, l'agrandissant, mais en empruntant ses dispositions principales.

Je dois, en finissant, remercier M. le bibliothécaire de la ville de Tours, qui a mis tous les documents à ma disposition et m'a dirigé dans mes recherches avec l'obligeance la plus extrême.

(Imprimé pour la première fois.)

UNE PORTE DE BOIS SCULPTÉ

DE LA CATHÉDRALE DE NARBONNE.

Dans la cathédrale de Saint-Just, à Narbonne, on remarque une petite porte de bois sculpté, à l'entrée d'un escalier qui donne accès aux anciennes prisons du chapitre. Elle n'offre pas un grand intérêt comme travail, mais je tiens à la signaler, à cause de la ressemblance frappante de sa décoration avec celle du chœur de Saint-Etienne. M. de Lahondès nous a appris que le sculpteur des boiseries de St-Etienne était un Narbonnais, il est dès lors fort probable que cette petite porte est son œuvre. Comme sur les meubles des Musées de Narbonne et de Toulouse, comme sur les stalles de Saint-Etienne, on y voit un aigle chargé d'une guirlande. Les rapports entre ces deux villes, Narbonne et Toulouse, sont naturels au sortir d'une époque où le cardinal de Joyeuse avait occupé successivement les deux sièges archiépiscopaux. Dans la sacristie de Saint-Just, on admire une grande porte bien antérieure à celle dont je parle, et qui a été gravée par M. Daly. C'est un beau morceau de style Henri II, et qui rappelle, par plus d'un côté, les œuvres toulousaines de ce moment. Les archives nous re. dront quelque jour aussi, sans doute, les noms de nos grands artistes méridionaux, maîtres en l'art de la sculpture sur bois.

(*Bulletin de la Société archéologique*, 1888, p. 121.)

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

D'ALBI

Les concours régionaux nous rendent le service de faire organiser des expositions archéologiques qui groupent pour un instant bien des objets qu'il faudrait aller chercher de droite et de gauche. On peut ainsi, d'un seul coup, inventorier les richesses d'une région. C'est une bonne fortune dont quelques-uns ont profité l'an dernier à Rodez et cette année à Albi. J'ai eu de plus celle d'être guidé par notre confrère, M. le baron de Rivières, qui, vous le savez, présidait la commission d'organisation.

Un plein succès a couronné ses efforts ; grâce à lui, les amateurs se sont dessaisis de leurs trésors, et nous savons tous quel témoignage de confiance c'est de leur part ! Dans un local insuffisant et mal éclairé, tout a été rangé et surtout classé, ce qui est plus rare ; à l'aide d'un excellent catalogue, on pouvait aisément se retrouver.

Si sa modestie n'eût été en jeu, c'était à l'organisateur à vous décrire ce qu'il avait réuni ; il a bien voulu me confier ce travail et me fournir des indications, mais je dois nécessairement me borner aux objets les plus intéressants.

Quand on a affaire à un millier de numéros, on ne peut procéder autrement.

A la peinture moderne s'ajoutait une exposition de

peintures anciennes. Une des plus curieuses était la descente de croix du quinzième siècle appartenant à l'église Saint-Salvy. Il serait intéresant de rechercher si l'on ne retrouve pas sur ce panneau le faire d'un des peintres qui ont travaillé à la décoration de la cathédrale. Parmi les nombreuses toiles, aux attributions assez douteuses, je signale à ceux qui recherchent les œuvres des vieux peintres français une *femme allaitant son enfant,* n° 262 du catalogue. A signaler aussi une bien curieuse toile du dix-huitième siècle représentant l'expulsion des jésuites ; de nombreux dessins du vieil Albi par Soulié et par notre président, M. de Lahondès, conservant la physionomie de la ville qui va se modifiant tous les jours. Un plan très précieux du château de Castelnau-de-Lévis, dressé au début du siècle, est un document de premier ordre ; M. de Rivières doit en obtenir communication et j'espère que nous pourrons le publier en même temps qu'une vue de cette audacieuse tour qui, juchée au sommet d'une colline, domine toute la région. Les châteaux forts de nos pays sont rares et peu étudiés.

Mentionnons la série des portraits historiques intéressant l'Albigeois, entre autres celui de Boyer, la victime de Racine, qui appartient à M. de Rivières.

La disposition du local n'avait pas permis de faire une exposition de meubles, à peine quelques-uns de ci de là ; j'ai noté quelques panneaux Renaissance d'un travail énergique, mal encastrés dans un prie-Dieu (n° 658), et un superbe régulateur Louis XVI en bois de rose (n° 609).

Des vitrines renfermaient toute une série d'objets appartenant à toutes les époques depuis le préhisto-

rique, sans intérêt, faute d'indication de provenance ; je signale cependant parmi les objets gaulois une de ces grandes épingles du premier âge de fer, spéciales à la région (n° 24), quelques débris romains et de très rares fragments de l'époque barbare (n° 35). Une collection absolument étonnante de clefs du Moyen-âge et de la Renaissance (n° 64) se voyait à côté de quelques carreaux en terre aux armes des d'Amboise, provenant du château de Combefa (n° 75). Le dessin de ces carreaux mériterait d'être reproduit ; tout ce qui touche à ces grands prélats initiateurs de la Renaissance doit être relevé avec soin.

Parmi les menus objets de vitrine, fort nombreux, fort jolis : tabatières, montres, étuis, ces mille rien charmants du siècle dernier, deux pièces archaïques, toutes deux curieuses : le chandelier émaillé du treizième siècle (n° 191), appartenant à M. Rossignol [1], et une petite boîte en émail champlevé de la même époque et d'une forme peu commune (n° 190), sur la destination de laquelle on aimerait à être éclairé par l'omniscient Mgr Barbier de Montault. Cette boîte m'amène au mobilier religieux : là nous ne trouvons pas les mêmes surprises qu'à Rodez ; la meilleure pièce est un reliquaire du quinzième siècle en cuivre argenté ; il faut indiquer aussi (n° 544) un crucifix du quinzième siècle, orné de pierreries, appartenant à l'église Saint-Salvy. On voyait un autre crucifix de la fin du quinzième siècle, dont la provenance est inconnue, appartenant à M. de Rivières, en fer forgé, se composant d'une tige quadrangulaire terminée aux extrémités par un renflement suivi de feuilles

1. Ce chandelier a été donné depuis par M. Rossignol au musée Saint-Raymond.

de chardon en tôle repoussée. Le Christ en fer porte un nimbe crucifère, tient les bras horizontaux, et ses pieds sont fixés par un seul clou. La croix a une longueur totale de 1 m. 04.



Fer forgé de la collection de M. le baron de Rivières.

L'orfèvrerie civile avait fourni une vitrine plus riche au milieu de laquelle s'étalait une superbe aiguière d'argent avec sa jatte armoriée d'un beau

contour et d'un décor gras et ample (n° 490); à côté, une écuelle de fabrique toulousaine; je la croirais volontiers de Sanson, car elle est fort semblable à celle de M. Mazzoli (n° 480). Comme ivoire travaillé, je ne vois à signaler que deux pièces, un crucifix (n° 511) et un groupe hors ligne appartenant au musée d'Albi : le martyre de saint Barthélemy.

Les amateurs de porcelaines et faïences sont nombreux dans l'Albigeois et leurs collections bien garnies; les séries étalées étaient très diverses et complètes. On comprendra que je ne puisse m'étendre sur ce sujet, mais je dois signaler les *Giroussens* que l'on ne voit guère ailleurs; sur une assiette, on lit cette légende que je livre à plus docte que moi : *1736 Piero Masie Martro Scapat de murantarocos.*

Une vitrine méritant d'arrêter plus particulièrement l'archéologue renfermait des manuscrits, des incunables et des reliures remarquables.

Bibliothèque et archives municipales avaient étalé leurs trésors : un sacramentaire du dixième siècle aux grandes initiales de décor saxon, un beau rituel d'Albi du douzième siècle, la précieuse géographie de Guarin de Vérone avec sa superbe miniature d'entête plusieurs fois publiée en gravure, qui est un vrai document historique tout autant qu'artistique; des chartes et bulles, entre autres une lettre d'indulgence de 1487 accordée à l'église de Bulgnéville richement enluminée; des lettres de grands personnages et surtout l'intéressante série des cartulaires de la ville d'Albi, moins énormes que nos livres des Annales, mais non mutilés, conservant comme eux une curieuse collection d'armoiries et de portraits capitulaires.

J'ai, sans doute, omis bien des choses dans cette rapide visite, mais j'espère bien que M. le baron de Rivières complètera ce compte rendu et trouvera matière, dans les trésors qu'il a su découvrir et réunir, à d'intéressantes communications.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1893, p. 96.)

LES AGES PRÉHISTORIQUES

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL

Par M. E. CARTAILHAC [1].

Le superbe ouvrage dont M. Cartailhac a enrichi notre bibliothèque offre le double mérite d'un texte très clair, à la portée de tous, et d'une illustration hors ligne. On n'y trouve aucune de ces polémiques acrimonieuses ni de ces hypothèses archéologiques hasardées, qui déparent la plupart des œuvres de ses confrères en préhistorique. Cette science ayant une double face, une grande partie du volume est consacrée à l'étude de questions d'histoire naturelle et d'anthropologie dont nous n'avons pas à nous occuper; aussi ne ferons-nous qu'un examen rapide de la partie archéologique.

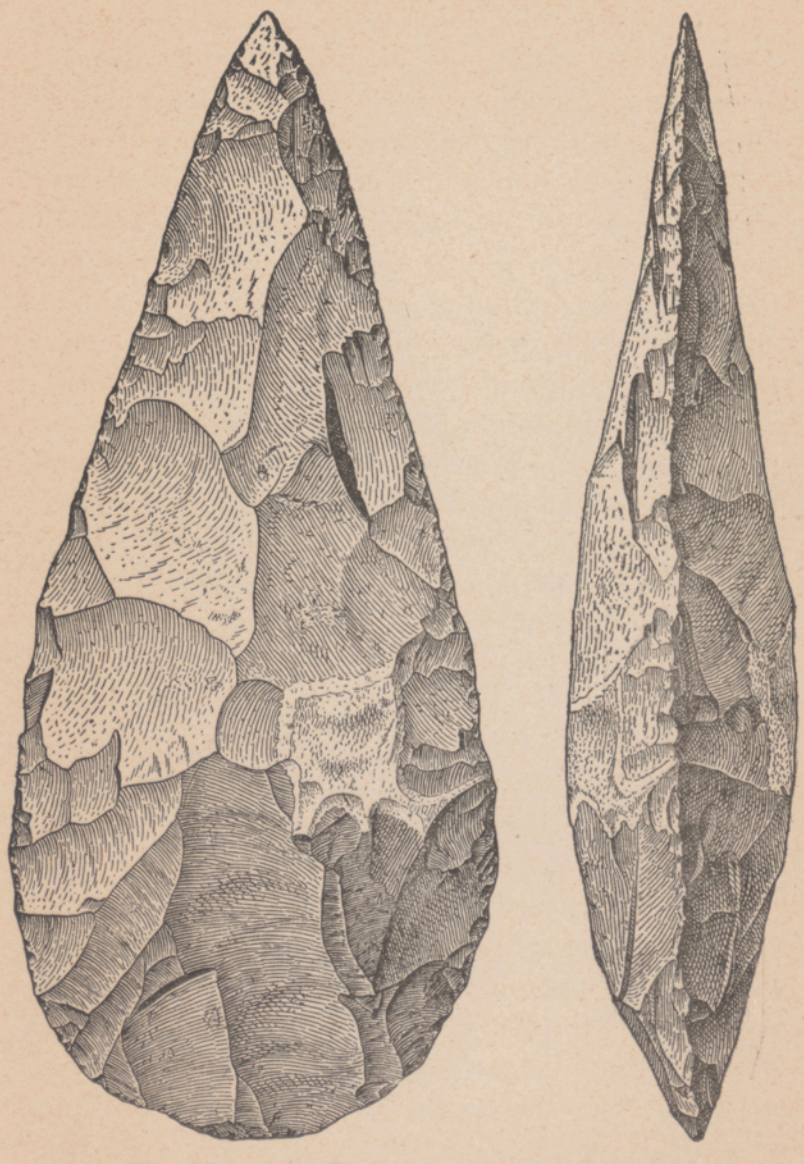
Dans une préface magistrale, M. de Quatrefages nous raconte la naissance et le rapide développement du préhistorique; puis il passe à la question de classification à adopter pour les premiers âges de l'humanité : Lartet avait proposé de définir chaque époque à l'aide du nom de l'animal fossile qui prédomine : « âge du mammouth, du renne, etc. » M. de Mortillet a adopté un autre système; il applique à

1. 348 pages gr. in-8°, avec quatre cents gravures et quatre planches. Paris, Ch. Reinwald, 1886.

chaque phase un nom rappelant la découverte la plus importante : « Chelléen, Magdalénien, etc. » L'une et l'autre classification sera nécessairement toujours imparfaite; on ne peut, par exemple, parler d'*âge du renne* pour l'Afrique; et, d'autre part, il est bien probable, il est même sûr que l'humanité n'a pas suivi partout la même marche dans son développement. Il faut donc, jusqu'à cette heure, ne pas étendre les deux classifications en dehors des régions bien étudiées.

Après quelques pages sur les diverses races humaines, le lieu probable d'origine de notre espèce questions qui nous sont étrangères, M. de Quatrefrages suit pas à pas le texte de M. Cartailhac, disant son opinion sur les divers sujets abordés au cours de l'ouvrage. On sera peut-être étonné, à la lecture, de voir combien sont souvent opposées les idées des deux savants; le motif de ces divergences est bien simple : savant de cabinet, M. de Quatrefages accepte toutes les découvertes et les affirmations des découvreurs; M. Cartailhac, homme de métier, va contrôler, s'informer et élimine sans pitié toute trouvaille sujette à caution. Une fois pour toutes disons que la majorité des savants partage les idées de M. Cartailhac. La première question abordée par l'auteur est, naturellement, celle de l'homme tertiaire, les silex découverts à Otta, en Portugal, étant considérés, par plusieurs savants, comme taillés intentionnellement. Les terrains dans lesquels ils ont été trouvés étant certainement tertiaires, la question de l'homme tertiaire ou de son précurseur serait résolue si le fait de la taille était indubitable. Tel n'est pas l'avis de M. Cartailhac : après un chapitre que je

regrette de ne pouvoir analyser non plus que les



Silex taillé, type de Chelles, San Isidro, près Madrid.

considérations de M. de Quatrefages au sujet du lieu

d'origine probable de la race humaine, M. Cartailhac, qui a visité les trois localités célèbres de Thénay dans le Loir-et-Cher, de Puy-Courny dans le Cantal, d'Otta en Portugal, et étudié les silex découverts, conclut par ces mots : « les traces irrécusables de l'homme tertiaire sont encore à découvrir. »

Pour l'*époque quaternaire,* la science est plus précise : ce lourd et grossier instrument, *chelléen*, ou *acheuléen* comme l'on disait jadis, et qui a été retrouvé un peu partout, en France, en Angleterre, sur les bords de l'Euphrate et du Gange, jusqu'en Amérique, parfois gisant à côté d'ossements d'animaux éteints qui ont permis de fixer absolument son âge géologique, a été aussi découvert en Espagne dans les alluvions anciennes de Manzanarès, en Portugal dans la grotte de la Péniche. Nombre de pièces aussi, affectant le même aspect que celles de la Haute-Garonne, ont été trouvées à la surface du sol. Dès deux âges suivants, bien étudiés en France, *moustierien* et *solutréen,* peu ou pas de traces dans la Péninsule. La période *magdaléenne,* dite aussi *âge du renne,* si intéressante, si bien étudiée en France et spécialement dans les Pyrénées, n'a fourni que deux gisements en Espagne, tous deux pyrénéens, l'un près de Santander, l'autre près de Gerone; ils ont cela de très particulier que les outils, au lieu d'être fabriqués avec des bois de renne, comme en France, le sont en bois de cerf; il semble que le climat différait d'un versant à l'autre et que les chasseurs de renne ne retrouvaient pas, au delà des Pyrénées, leur gibier de prédilection.

Nous voici au terme des âges géologiques : l'Europe prend sa forme actuelle par l'émersion de

l'Allemagne du Nord; le climat se radoucit et demeurera désormais tel que nous le connaissons, le renne émigre vers le nord, d'autres animaux vers les cimes neigeuses; les éléphants et les rhinocéros velus ont disparu pour toujours. Ici, dit M. Cartailhac, il y a une lacune dans nos connaissances : nous n'avons pas retrouvé le chaînon par lequel l'homme fossile se rattache à l'homme actuel. Ce



Gravure sur pierre, abris sous roches de Bruniquel (T.-et-G.).

n'est pas l'opinion de M. de Quatrefages; mais, s'il nous est permis de prendre la parole dans ce débat, nous nous rangerons de l'avis de M. Cartailhac : rien qui ne soit mieux connu que le savant outillage des hommes *magdaléniens*, rien de plus admirable que leurs produits artistiques; gravés sur os ou sur pierre par leurs mains expertes, les animaux de cette époque si lointaines revivent à nos yeux stupé-

fiés avec leurs poses, leurs allures familières; eh bien! voilà une civilisation, — le mot n'est pas trop fort, — qui disparaît soudain; et, quand l'on veut rechercher quelle culture nouvelle est venue succéder à celle-là, on ne découvre que quelques énormes monceaux de débris de cuisine, des instruments uniformes, dignes des sauvages les plus arriérés; puis, brusquement, sans transition, une civilisation nouvelle sans le moindre lien avec les âges précédents, importée sûrement d'un seul bloc. M. de Quatrefages plaide sa cause à l'aide de squelettes d'origine fort douteuse pour la plupart; et je désirerais, une fois pour toutes, écarter du débat la découverte des Baumes-Chaudes, en Lozère; on a voulu y retrouver les derniers débris de la race de la Magdeleine, des réfugiés fuyant devant l'armement supérieur des hommes des dolmens, ceci est de la fantaisie : la flèche barbelée de l'homme magdalénien est une arme aussi redoutable que la flèche de silex; et, d'ailleurs, le gisement en question, ayant fourni du bronze, doit être reporté à une époque bien éloignée de la prétendue lutte.

L'époque actuelle débute en Portugal, comme en Danemark, par l'âge des *Kjækkenmœding;* on appelle de ce nom des amas de rebuts de cuisine; sur les bords du Tage, ils consistent en de vastes monceaux de coquilles, de cendres et d'ossements, longs d'une cinquantaine de mètres, hauts de trois ou quatre. Ils sont situés à vingt kilomètres plus haut que le point où remonte actuellement la marée; et, comme toutes les coquilles sont marines, il est probable que la configuration du sol a changé depuis qu'ils furent formés; les silex mêlés à ces débris sont

mal taillés et tout indique une race fort sauvage. Pêle-mêle on a découvert de nombreux squelettes ensevelis au milieu des rejets; c'est, dit M. Cartailhac, le premier indice de sépulture, non qu'il faille conclure que jusqu'alors on n'en donnât aucune aux morts, car les sauvages actuels ont encore mille manières d'honorer leurs morts sans les ensevelir.



Dolmen (ou Anta) des environs d'Evora (Portugal).

A la suite apparaît l'âge dit *néolithique* ou de la pierre polie, si semblable dans toute l'Europe, dans le monde entier, et qui subsiste encore sur bien des points du globe. Les sépultures sont justement à cette époque les documents les plns instructifs; comme en France et sur bien d'autres points, on les découvre dans les grottes naturelles, les grottes artificielles, et dans ces monuments si étranges qu'on

est convenu d'appeler *dolmens*, qui se nomment *antas* en Portugal ; les trois modes de sépultures ont dû être contemporains puisque dans les trois se trouvent des objets analogues. Nous ne pouvons suivre M. Cartailhac dans les chapitres intéressants qu'il leur consacre, étudiant un à un les objets découverts et établissant des rapprochements curieux, mais inexplicables encore, entre l'Espagne et diverses autres régions. Les grottes artificielles, si curieuses, de Palmella, en Portugal, ont livré une sorte de tur-



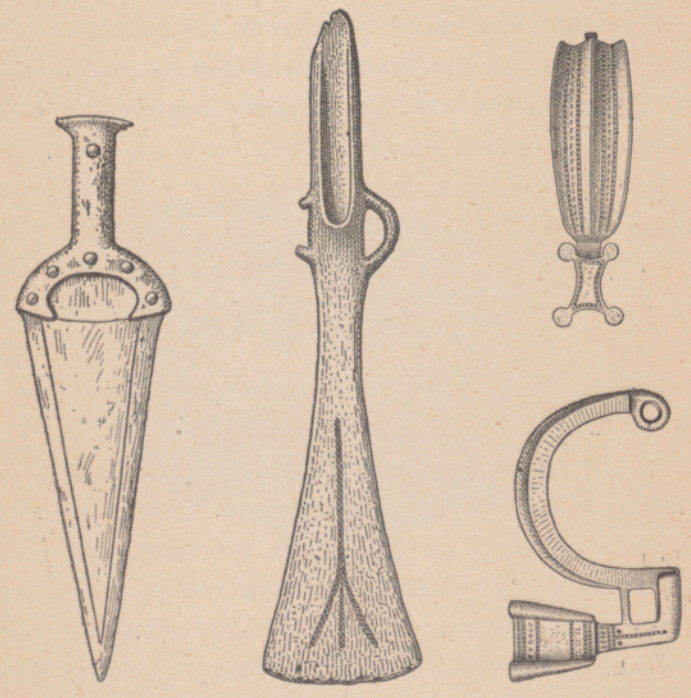
Céramique des cryptes funéraires de Palmella (Portugal).

quoise, que l'on nomme callaïs, façonnée en grains de collier ; on la retrouve dans les dolmens de Bretagne, d'Ossun dans les Pyrénées, dans une allée couverte près d'Arles ; son gisement naturel est inconnu. Des vases caliciformes très particuliers ont été découverts dans les mêmes localités, et aussi en Sicile, dans des grottes sépulcrales artificielles analogues à celles de Palmella. Mentionnons en passant le fait si étrange des trépanations, découvertes sur des crânes néolithiques en France, en Angleterre et aussi en

Portugal. M. Cartailhac y voit des traces d'une sorte d'embaumement et pense que les grands ossuaires néolithiques recevaient souvent les ossements déjà dépouillés de leur chair.

Dans presque tous les gisements néolithiques, on découvre quelques flèches ou débris de bronze ou de cuivre, avant-coureurs de l'âge qui va suivre; ainsi en est-il dans le sud de la France. La péninsule, en effet, a eu son âge du bronze. Y a-t-il eu une transition, un âge du cuivre? On le niait naguère : les découvertes de cuivre pur se multipliant, on doute fort à cette heure; l'étain devait être bien rare dans ces âges lointains, et la question de savoir où les Egyptiens allaient le chercher est des plus nébuleuses. Nous sommes, dans la Péninsule, à l'*Eldorado* de l'antiquité, la *Tarsis* biblique, le *Tartessos* des Grecs d'où les galères revenaient chargées comme, plus tard, les galères du Pérou. Aussi d'énormes déblais de mines sont-ils visibles et attestent l'importance des exploitations antiques. Parmi les scories, on a retrouvé de nombreux marteaux de pierre ayant servi à l'exploitation du cuivre et de l'étain. Au sujet de ce dernier métal, M. Cartailhac cite une intéressante dissertation du savant suédois Hans Hildebrand, qui se demande s'il ne faut pas placer en Galice les îles *Cassitérides* des anciens, que l'on s'accordait à assimiler aux *Sorlingues;* mais ces dernières, ne contenant pas d'étain, il faut bien chercher ailleurs les gisements connus des Phéniciens, et, dès lors, le champ est ouvert aux hypothèses. Nous avons vu qu'à la fin de l'âge de pierre de petits objets de bronze se trouvaient dans les divers ossuaires, dolmens ou grottes. A l'âge du bronze se

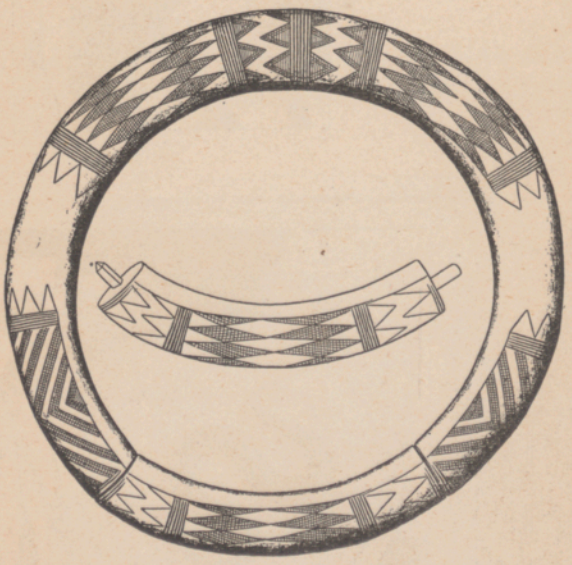
rattachent des sépultures assez semblables à de petits dolmens, mais ne contenant qu'un cadavre, ainsi que dans le reste de l'Europe. Avec l'âge classique du bronze apparaît un nouveau mode de sépulture, l'*incinération,* indice d'un tel changement dans les mœurs que l'hypothèse d'une invasion se présente



Bronzes espagnols : poignard, erminette, fibule.

d'elle-même. Quelque influence qu'aient pu avoir ces *chaudronniers* ambulants, dont M. Cartailhac nous décrit les pérégrinations, on ne pourrait leur attribuer, pensons-nous, un changement si radical dans les mœurs. Les premiers instruments de bronze répandus dans la péninsule sont, comme en France, en Danemark et même dans une grande partie de

l'Orient, la hache à bords droits et le poignard triangulaire. Nous ne pouvons suivre M. Cartailhac dans l'étude des divers types d'armes ou d'instruments qui se sont succédé, parmi lesquels il faut mentionner des épées en rappelant une découverte à Uzès et une autre poméranienne ; et aussi cette sorte d'herminette à boucles latérales, commune à la Péninsule, au S.-O. de la France et à l'Angleterre.



Collier d'or massif, âge du bronze, Penella, Estramadure.

Le fer vient succéder au bronze. Ici aussi se pose la question délicate de son lieu d'origine. Il a pénétré en Grèce au quatorzième siècle avant notre ère, dit M. Cartailhac, et le fait est attesté par l'inscription des *marbres de Paros*. Elle ne dit pas tout à fait cela ; elle rapporte qu'il fut, à cette époque, découvert par les Dactyles Idéens ; la Crète n'est pas la Grèce à proprement parler, et l'usage du nouveau







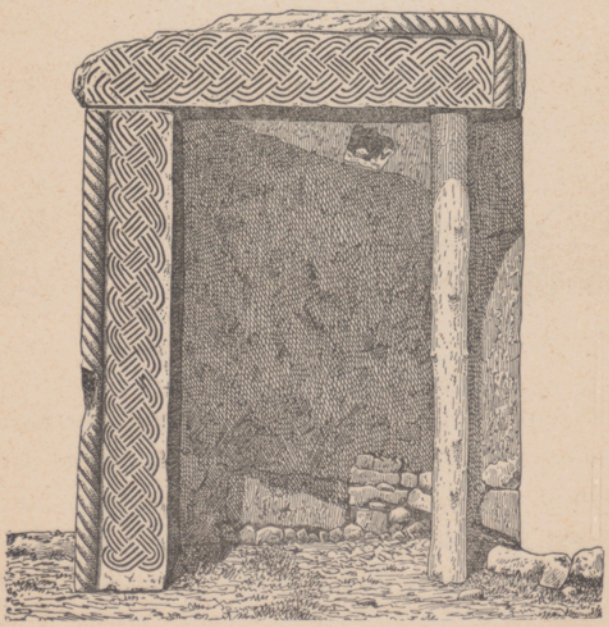
Sabre de fer, Almedinilla (Espagne). — Ce même type figure sur des vases grecs du musée du Louvre.

métal dut se répandre bien lentement, si l'on en juge par les poèmes homériques, très postérieurs à cette



Pierre sculptée de la ville antique de Briteiros.

date. L'âge du fer a fourni de l'autre côté des Pyrénées des découvertes analogues à celles qui ont été



Une porte de la ville antique d'Ancora, province de Minho (Portugal).

faites dans les tumulus des environs de Tarbes; comme chez nous, les sépultures sont groupées en

vastes cimetières à incinération et renferment les mêmes armes tordues au feu du brasier funèbre, longues lances, courtes épées à antennes dont le prototype se retrouve loin de là en Italie et Tyrol. Mêlés à ces armes ont été trouvés, soit à Almédinilla, près de Cordoue, soit à Alcacer do Sal, en Portugal, des monnaies, des vases à peintures grecs, et une sorte de glaive courbe, fort richement orné, qui se



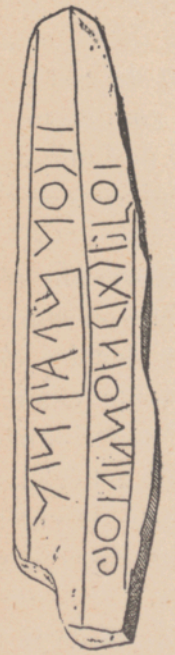
Rue dallée et base de maison, ruines de Sabroso (Portugal).

trouve représenté sur des vases grecs des quatrième et troisième siècles. Nous voici donc sortis du préhistorique, et la dissertation de l'auteur sur ces armes est un vrai travail d'archéologie[1].

Avant d'en finir, M. Cartailhac étudie d'étranges villes abandonnées, dites *Citanias,* situées dans la province du Minho. M. Sarmento, qui les a fouillées, a été peu récompensé de ses peines. Dans la plus

1. M. Mazard avait déjà étudié cette arme si curieuse dans un travail qui figure au *Bulletin de la Société des antiquaires de France.*

ancienne, celle de Sabroso, il ne s'est trouvé de saillant que des fragments de poteries portant, comme celles du premier âge du fer italien, des files de palmipèdes gravés en creux; c'est un rapprochement intéressant. Une autre, celle de Briteiros, a fourni des objets romains et une série de monnaies jusqu'à



Stèle de l'Alemtejo (Portugal).



Une des statues de Yecla (Espagne).

Constantin; elle a fourni aussi des pierres étrangement sculptées où, parmi d'autres décorations, M. Cartailhac retrouve le signe dit *swastika*. Pourquoi va-t-il chercher querelle aux archéologues qui, lorsqu'ils trouvent ce signe sur un monument chrétien, l'appellent *croix gammée?* L'iconographie chrétienne a sa langue comme toutes les sciences; on

dit croix gammée, comme croix pattée, potencée, etc. Que le même motif ait été employé antérieurement, soit comme ornement géométrique, soit avec un sens symbolique, peu importe; l'artiste qui l'a tracé sur un monument chrétien a voulu faire une croix, tout comme l'algébriste emploie la forme de la croix grecque pour écrire *plus*. Sont-elles contemporaines de ces cités mystérieuses, les grandes dalles de pierre, à inscriptions en caractères ibériques, signalées déjà au siècle dernier, servant de couvertures à des tombes où le défunt repose en compagnie de ces grandes broches de bronze de $1^{m}15$ de long, dans lesquelles M. Cartailhac voit des épingles à cheveux démesurées?

Bien des questions attendent encore une réponse, et nous félicitons M. Cartailhac d'être si sobre d'hypothèses, spécialement dans son dernier chapitre sur l'ethnologie, où il repousse toute assimilation prématurée entre les peuplades mentionnées par les auteurs latins et celles dont il a découvert les restes. Assez de dissertations à perte de vue sur les Ibères, les Celtes, les Galates, brachycéphales ou dolichocéphales, bruns ou blonds. La seule chose à retenir est l'originalité et l'antiquité de la langue basque.

En résumé, excellent ouvrage, d'une critique très sûre, qui ne peut que donner une vive impulsion dans la péninsule à ces intéressantes études.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1887, p. 17.)

LA FRANCE PRÉHISTORIQUE

PAR M. E. CARTAILHAC [1].

La préface explique le long retard apporté à l'apparition du volume. Très simplement, M. Cartailhac s'en félicite, ayant plusieurs fois eu à changer d'opinion, par suite de découvertes nouvelles; ainsi en est-il pour toute science à ses débuts. A présent, un temps d'arrêt s'est produit; l'uniformité, j'allais dire la monotonie des trouvailles permet les coups d'œils généraux. Je recommande spécialement à votre attention le chapitre Ier : Historique du progrès. Ces études sont, on le sait, la spécialité de l'auteur. Dans le monde romain et celui de la Renaissance, il trouve des prédécesseurs les uns sérieux comme Lucrèce, dont les vers peuvent servir d'épigraphe aux traités de préhistoire; les autres, tels qu'Auguste ou Galba, des curieux à la recherche de mystérieuses fulgurites. Chaldéens, Perses, Etrusques, philosophes hermétiques, tout comme les Japonais, tout comme nos bergers, ont recueilli la hache de pierre polie, ou la flèche barbelée, la légendaire pierre de tonnerre, la

1. 336 pages in-8° avec 162 gravures. Paris, Alcan, 1889, 2e édition 1896, dans la *Bibliothèque scientifique internationale*.

la pierre qui guérit les maladies, et que Comnène envoyait à l'empereur d'Allemagne, cuit encore quelquefois dans la marmite du pâtre du Larzac. La superstition coudoie la science de tout temps. Les beaux ouvrages de Mercati et de Mahudel ouvrent difficilement les yeux à leurs contemporains. Enfin,



Hache de pierre, amulette antique grecque.



Pointe de flèche, amulette moderne italienne.

dans notre siècle, John Frère, Tournal, Christol, Boucher de Perthes ouvrent les horizons nouveaux de l'homme fossile; mais la réserve de Cuvier est fort légitime devant la rareté et le peu de précision des découvertes. Depuis on a marché à pas de géant, mais pourtant : « Paléontologie, archéologie préhistorique, ethnographie comparée, toutes les sciences,

en vain laborieuses et obstinées, laissent intact le mystère de l'humanité, de son intelligence et de ses destinées. »

Les découvertes tertiaires sont écartées au chapitre suivant; l'homme a dû bien sûrement apparaître à cette époque; où? quand? problème que les ingénieuses théories de M. de Saporta ne suffisent pas à éclairer. Notre division de tertiaire à quaternaire est artificielle; dès le début de celui-ci nous trouvons l'homme en Europe, Asie, Afrique et Amérique; il est donc antérieur.

Le quaternaire est une phase géologique bien difficile à éclaircir; l'on a longtemps erré en faisant coïncider l'époque la plus froide avec la plus grande extension des glaciers; il a fallu bien des recherches avant de constater deux expansions du phénomène glacier. L'auteur nous donne l'excellente classification de M. Boule; on reconnaît son élève à la précision et la sûreté des indications; c'est, jusqu'à re jour, ce qui s'est écrit de plus clair sur la géologie confuse de ce terrain. M. de Mortillet a dès longtemps donné une classification à la fois archéologique et paléontologique, dont quelques termes resteront classiques; elle a le tort des choses trop régulières, le cadre est rompu par les nouvelles découvertes, elle a surtout le tort d'envahir le terrain archéologique proprement dit; on dira toujours *gallo-romain* plutôt que *champdollien*.

En résumé, l'industrie humaine la plus ancienne connue, dite *chelléenne,* paraît coïncider avec une phase interglaciaire; les glaciers s'étendent de nouveau, sans atteindre leurs anciennes limites, puis ils se retirent définitivement dans les hautes vallées,

une ère de froid excessif et sec leur succède : c'est l'époque si connue de l'*âge du renne*. Puis, par suite d'une lente révolution, la température s'élève, les tourbières commencent à se former, l'ère actuelle commence, les animaux au milieu desquels a vécu l'homme fossile ont disparu. D'autres ont émigré vers le nord ou la montagne. Dans cet ouvrage, où l'on trouve si peu d'affirmations, et où elles sont généralement si solidement appuyées, j'en trouverais peut-être une de trop. M. Cartailhac dit : « Notre âge du renne, les œuvres d'art qu'il nous a laissées sont positivement antérieures aux civilisations de l'Egypte et de l'Asie. C'est là une vérité acquise, même aux yeux des historiens les plus érudits et les plus prudents[1]. » Bon, mais les géologues seuls sont compétents en la matière, et autrement réservés ; je me borne à citer M. Fraas, qui a découvert et décrit le gisement de *Schussenried*, et qui écrit : « Je ne vois pas pourquoi ces restes seraient antérieurs aux pyramides[2]. »

N'oublions pas, en effet, que cette ère est bien délimitée : si le quaternaire proprement dit est universel, cette phase de froid intense n'a existé qu'en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, elle ne s'étend même pas à toute la France, les animaux réellement fossiles se réduisent à trois ou quatre, les autres ont émigré. Il faut reconnaître, pourtant, que l'époque où l'on chassait la renne dans la montagne de la Clape, entre Narbonne et la Méditerranée, doit être bien loin de nous.

Nous passons rapidement, avec M. Cartailhac,

1. Page 64.
2. *Revue de géologie*, 1871.

sur les outillages de Chelles, du Moustiers, de la Madelaine, largement décrits ailleurs. Avec quelle raison il insiste sur les objets d'art, c'est le seul terme, de *l'âge du renne;* ici nous sommes presque sur notre terrain, mais, hélas, aucun lien ne permet de rattacher à nous ces merveilleux graveurs sur os. Toute la faune de leur époque est là sur ces modestes débris, chaque animal saisi dans son attitude, dans les moindres détails de son pelage; nous avons mieux : les esquises! ces traits rapides marquant les tâtonnements à la recherche de la pose; ces hommes-là sont bien nos frères, en quête de l'idéal. Il est curieux, pourtant, de les voir si malhabiles à se représenter eux-mêmes, cinq ou six figures en tout bien imparfaites; s'ils avaient pu soupçonner quel plaisir nous aurions à les connaître! Il faut cependant constater qu'ils n'ont dessiné que le nu, l'*académie,* dit notre auteur, bien qu'ils fussent très vêtus, si l'on en juge par les innombrables aiguilles exhumées. Mais l'Esquimau actuel se dépouille de tout vêtement dans sa chaude tanière. Il dessine lui aussi, et le rapprochement est instructif entre les os de baleine gravés que rapportent les explorateurs, et les croquis de nos troglodytes, la supériorité est bien du côté des primitifs; au bout de l'Afrique, les *Bosjemans,* au dernier degré de la barbarie, dessinent aussi, et pas mal, vraiment! étrange leçon de la multiforme humanité! Si les derniers nous font peu connaître nos prédécesseurs, leurs restes seront-ils plus instructifs? ceci n'est pas notre partie.

Passons rapidement sur les découvertes dans les alluvions : à côté des monceaux de pierres taillées,

quelques ossements douteux pour la plupart. Dans l'énorme remplissage des grottes où pullulent ossements d'ours et d'hyènes, deux mâchoires célèbres, celle de Naulette et celle de Malarnaud, que notre collègue M. Régnault vient d'avoir l'heureuse fortune, bien due à ses vaillants efforts, de mettre au jour.

Mais une série se présente, autrement intéressante, celle des sépultures; douteuses à Solutré, qu'il faut renoncer à débrouiller, elles sont certaines aux Baousses-Roussés, à Cro-Magnon, Sordes et Raymonden, à Spy, près Namur. Et quelles sépultures! Le mort est couvert, dans celles du Midi, de petits coquillages, restes de ses parures; il est accroupi dans la posture d'un homme endormi. Observation très importante : ses ossements semblent avoir été décharnés, et, dans la plupart des cas, couverts de poudre brillante et rouge de fer oligiste. Les coquilles découvertes dans ces gisements indiquent des échanges ou apports faits à travers tout notre territoire. L'auteur conclut son chapitre en constatant que, d'après ces diverses découvertes, on doit croire qu'à ces époques lointaines, la sépulture dans les cavernes était une exception, et que le mort, décomposé ailleurs, était parfois apporté dans une grotte; le squelette, rétabli du mieux possible, enveloppé de peaux et orné à profusion, disparaissait vite dans la cendre des foyers et les débris de toutes sortes.

Nous sommes à la limite qui sépare l'homme fossile de l'homme seulement préhistorique; M. Cartailhac maintient énergiquement la théorie du hiatus; son existence est pour moi frappante. Sa

raison? Le climat change, les animaux des pays froids émigrent, l'homme les a-t-il suivis? N'oublions pas toujours qu'il ne s'agit que de notre territoire. Un gros événement géologique a coïncidé avec cette transformation de climat : l'émersion de l'Allemagne du Nord et la séparation de l'Angleterre du continent. C'est seulement alors que l'Europe prend sa physionomie actuelle. Le Nord commence à vivre. En Danemark, sur les terrains vierges, apparaît une première population; parmi les pins rabougris, sur les bords de la mer, elle installe de grands campements dont la trace est encore visible, grâce aux énormes monceaux de débris de cuisine, coquilles, cendres, os. Elles sont bien misérables, ces peuplades, infiniment plus que nos sauvages troglodytes; petites haches triangulaires taillées à éclats, couteaux grattoirs, poteries grossières. A l'autre bout de l'Europe, à l'extrémité du Portugal, on a retrouvé les mêmes restes; nous en avons parlé à propos du précédent ouvrage de M. Cartailhac. En France pareillement, à Hyères, à Saint-Valéry, à Wisant. Leur antériorité sur la civilisation de la pierre polie est absolument certaine; à l'intérieur des terres on ne trouve que quelques instruments épars ou groupés dans des enceintes prises à tort pour des camps.

Mais voilà que, brusquement, apparaît toute une civilisation, rudimentaire mais complète, l'homme arrive armé des éléments principaux de la civilisation, il a domestiqué le chien qui manquait à ses prédécesseurs, il cultive le blé, il connaît la poterie, il possède un armement complet dans lequel cette universelle hache de pierre qui se travaille peut-

être encore dans quelque île de l'Océanie. D'où vient-il? Me permettrai-je une hypothèse à mon tour? J'ai toujours été frappé par la ressemblance extrême de l'arme solutréenne en feuille de laurier avec celle de l'âge de la pierre polie; je défie le plus connaisseur de discerner telle pièce, extraite d'un dolmen de la Lozère, au milieu d'une série de similaires authentiquement quaternaires.

Mais je ne veux pas me hasarder sur un terrain où je reproche à tant d'autres de trop longs parcours, et oublier que vous attendez une étude autrement intéressante. Les sépultures néolithiques occupent près des deux tiers du volume; c'est sur elles, en effet, que se concentre tout l'intérêt : grottes naturelles innombrables, certaines d'un abord si difficile qu'un cadavre n'a jamais pu y être introduit qu'à l'état d'ossements séparés; grottes artificielles si incomparables de la Marne, où rien n'avait pénétré depuis le jour où l'entrée fut close sur le dernier mort, et, enfin, cryptes sépulcrales mégalithiques, dolmens classiques.

Ici nous retrouvons la légende et la pseudo-archéologie, naturellement aussi un historique plein d'érudition, à lire tout entier et impossible à analyser. Les chercheurs de traditions y peuvent cueillir une ample moisson. Comment n'irait-elle pas d'elle-même, la légende, à ces pierres colossales qui semblent posées par une main surhumaine? Chemin faisant, l'on trouve de bien amusantes fantaisies de savants en *us;* saluons avec respect Legrand d'Aussi qui, le 7 ventôse an VII, proposa les termes de dolmen et de menhir, et dénonça la théorie des *celtisants*, dont la fortune n'est pas

près de finir dans les ouvrages de seconde main. Qu'elle était commode cette théorie des Celtes! Il fallait bien la torturer un peu pour donner tous les dolmens à nos ancêtres; mais quelle joie quand on découvrit ceux d'Afrique de rappeler les légions gauloises qui y tinrent garnison! Nous voilà bien déroutés à cette heure; le peuple maritime et constructeur de dolmens de M. Bertrand est aussi bien en danger. C'est qu'on en découvre sur bien des points! Suivons un peu: Tripoli de Barbarie au Maroc, Espagne, France, Angleterre, Belgique, Hollande, Frise, Danemark, Suède et Norvège, voilà une ligne bien accentuée, c'est correct; attendez, il faut descendre en Crimée, sauter au Caucase, de là en Judée, puis un pas un peu plus long nous portera dans l'Inde, dans un coude du Bramapoutre, où les Khassias en construisent encore; encore un saut sur la côte du Malabar, puis une petite navigation, et nous arrivons à Madagascar où ils sont encore en honneur. Notez qu'ils se ressemblent tous beaucoup, que tel détail, la porte d'entrée percée d'une ouverture se retrouve partout, que partout ce sont des sépultures, et trouvez une meilleure solution à ce problème que celle de M. Cartailhac : « Au milieu de tant de diversités, il n'y a qu'une chose qui ne change guère : c'est l'auteur de ces choses, l'homme. »

A mon grand regret, je ne puis résumer le chapitre suivant : énumération par départements des groupes de dolmens; bornons-nous à dire que la constitution géologique du sol règle assez bien leur répartition sans l'expliquer tout à fait, que les types varient de région à région tout en gardant un air de famille, qu'enfin il faut renoncer au *roman* de

M. Broca (c'est l'expression de l'auteur), qui s'apitoyait sur les pauvres troglodytes chassés, de proche en proche, par l'invasion des dolméniques.

Autre hypothèse à rejeter, celle de M. de Mortillet : le dolmen construit à l'imitation de la grotte quand celles-ci furent devenues insuffisantes. Il faut vivre à Paris pour penser que ces souterrains colossaux aient pu jamais être comblés de cadavres, toutes les nécropoles de la terre y tiendraient à l'aise.

Seul, M. Cartailhac, grâce à son précieux journal, était à même de faire ce relevé complet des fouilles sur notre territoire. Sur quelques tables ou montants de dolmens, en Bretagne surtout, on relève des hiéroglyphes inintelligibles; on y remarque cependant la hache de pierre souvent figurée. Dans ses grottes artificielles de la Marne, M. de Baye a trouvé, sculptée dans la craie et coloriée, la même hache; la situation uniforme de cet emblème dans l'antigrotte indique une intention hiératique, auprès est une figure souvent répétée, dans laquelle il faut bien reconnaître une femme traitée comme les prétendues *Athènè* d'Issarlik; elle s'est retrouvée sur une dalle de dolmen à Collorgue, dans le Gard. Cette manière primitive de traduire la figure humaine est très visible sur un autel pyrénéen qui figure dans notre musée. On n'ose parler d'art devant pareille horreur.

Un mot sur les inexplicables cupules qui figurent sur tant de rochers de l'Irlande, à la Suède et à l'Inde, force dolmens en sont décorés. Sur le mobilier funéraire, M. Cartailhac est bref; il signale les découvertes extraordinaires, faites toutes dans des monuments particuliers, les haches colossales de

jadéite, les grains de collier d'or et de callaïs retrouvés en Portugal et en Sardaigne, problèmes dans des problèmes. Signalons avec lui les flèches encore adhérentes à des ossements, signes irrécusables des habitudes meurtrières de ces temps que nous aurions tort, hélas, de traiter pour cela de barbares.

Il fut un temps peu éloigné où l'on n'admettait pas que l'incinération eût été pratiquée à l'âge de la pierre polie; elle est, au contraire, fréquente. Mais distinguons bien, non l'incinération classique qui se complète par la réunion des cendres dans une urne, et qui n'a jamais, jusqu'à présent, été constatée pour la période néolitique. Ossements calcinés et ossements blanchis sont, la plupart du temps, pêle-mêle. C'est qu'en effet, il faut constater dans la plupart des sépultures un véritable entassement. Ici, les crânes sont rangés dans un coin, ailleurs c'est un chaos; j'ai pu en juger *de visu*. Parfois un petit coffre de pierre établit une séparation, souvent aussi se rencontre la sépulture unique; le mort est fréquemment accroupi ou posé comme dans les sépultures paléolitiques; j'en ai vu d'allongés. Il faut évidemment conclure avec l'auteur que, dans un grand nombre de cas, les dolmens n'ont reçu que des os décharnés au dehors.

Nous ne pouvons insister sur les trépanations faites, certaines sur le vivant, d'autres *post mortem;* c'est une des plus curieuses découvertes récentes. Comme terme de comparaison, l'auteur consacre un chapitre aux rites funéraires des sauvages actuels. Il est très philosophique et montre toute l'ingéniosité de l'homme pour tirer parti de sa carcasse; n'est-il pas une île où la veuve porte le crâne de son

défunt suspendu au cou et s'en sert comme de panier à ouvrage, et cela en signe d'affection? « Telles sont les mœurs de ces peuples », disait le bon Hérodote avec calme; il conte même une histoire qui figurerait assez bien en tête du chapitre. Vous devez vous souvenir de ce Xerxès, tyran sceptique, mettant en présence trois de ses sujets dont l'un mangeait ses pères, l'autre les donnait aux vautours, l'autre les enterrait, le tout par piété filiale, et puis les laissait s'accabler d'exécrations. Morale : nos pères se conduisaient aussi convenablement que les premiers sauvages ou civilisés venus, témoins les ossuaires bretons et les catacombes de Paris.

Un chapitre indiquant les diverses violations subies par les dolmens, leurs utilisations variées qui vont de l'écurie à l'église originale de *Plamaret*, me permet de signaler la modération de M. Cartailhac à l'égard des ennemis du préhistorique ou des demi-savants. On a trouvé de tout dans les dolmens; de là bien des polémiques inutiles. C'est grande sagesse de les laisser tomber dans l'oubli. Forcément très court, le chapitre sur les menhirs et alignements qui n'ont pas dit leurs secrets.

Le dernier chapitre est aussi très court et très instructif dans sa brièveté : les races humaines à l'âge de la pierre, en France; ce n'est pas notre partie, mais je ne puis résister au désir de montrer ce qu'une science probe sait substituer aux rêvasseries. 1° De l'âge chelléen, aucun renseignement. La découverte récente de Spy est venue éclairer la question si controversée des crânes de *Neander* et de *Canstadt;* ils étaient très suspects, mais ceux qui affirmaient sans trop de preuves se sont trouvés

avoir raison. Avec les mâchoires de la Naulette et de Malarnaud, ces débris forment un groupe assez caractéristique permettant de se figurer des hommes fort vilains, petits et vigoureux, mais de vrais hommes; ceux-là ont vécu avec l'*Ursus spelæus*, le *Rhinoceros tychorhinus*, etc. Nous connaissons mieux les chasseurs de rennes et pouvons nous faire une idée assez juste de l'homme de Cro-Magnon, de Menton, etc.; grand, vigoureux, à la tête énorme, anguleuse, nous le voyons encore assez fréquemment parmi nous; Henri IV ou Don Quichotte appartiennnent un peu à ce type, blond probablement, que l'on retrouve aux Canaries et en Kabylie. Vous devez vous souvenir des rapprochements signalés par M. Gèse entre le Basque et le Berbère, et vous serez frappé de voir deux sciences corroborer ainsi leurs découvertes.

Cette race subsiste à l'âge de la pierre polie, mais bien d'autres à côté d'elle, et le terme de fouillis, employé par M. Hamy, n'est certes pas déplacé, mais ceci sort de notre compétence.

Revenons à l'archéologie sur une question de date; M. Cartailhac estime que l'on peut raisonnablement attribuer les dernières stations néolithiques au douzième siècle avant notre ère. Cette affirmation est extrêmement modérée. Si nous jetons un coup d'œil vers l'Orient, nous verrons qu'à cette époque Tyr succède à Sidon, et que le légendaire *Melkart* commence son périple méditerranéen; de ce côté, l'arrivée du bronze en nos pays est probable. D'autre part, c'est en 1300 que l'Égypte a reçu le grand assaut des peuples pélasgiques; depuis quatre siècles environ, les Phéniciens trafiquent avec la

Grèce et le sud de l'Italie ; nous touchons au temps où les flottes de Tyr iront chercher à Tarsès l'or et l'argent destinés à Salomon. Je ne serais donc pas étonné si quelques nouvelles découvertes faisaient remonter la date un peu plus haut. Complimentons, en finissant, M. Cartailhac sur l'excellente illustration de son volume ; je me permets d'exprimer un regret : quelques cartes donnant la répartition des gisements ou monuments eussent achevé notre instruction. Ce qui frappe l'œil se grave mieux. On a l'impression du froid qui devait régner à l'âge du renne quand on voit les stations s'arrêter à une certaine altitude ; il semble que depuis les temps géologiques l'homme pousse sa conquête en latitude et en hauteur : la comparaison du paléolitique au néolithique est frappante sous ce rapport.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1890, p. 58.)

LES MONUMENTS PRIMITIFS

DES BALÉARES

Par M. Émile GARTAILHAC [1].

L'ouvrage dont M. Cartailhac vient d'enrichir notre bibliothèque est un volume de luxe dans le genre des publications du Ministère pour les comptes rendus des Missions scientifiques. Nous sommes malheureusement peu habitués à ces superbes éditions, aussi, en remerciant notre collègue de sa générosité, le féliciterai-je tout d'abord du bon aspect de son livre ; caractère, papier, tirage sont dignes d'un bibliophile. Les phototypies, si abondantes et si bien venues, donnent un caractère tout particulier à cette publication. C'est la science telle qu'on la comprend aujourd'hui, parlant aux yeux, substituant la vue de l'objet même aux longues et pénibles descriptions. Ce qui rehausse encore le mérite de l'ouvrage, c'est que la publication est aux frais de l'auteur ainsi que la mission dont il rend compte.

Après un court avant-propos, où M. Cartailhac

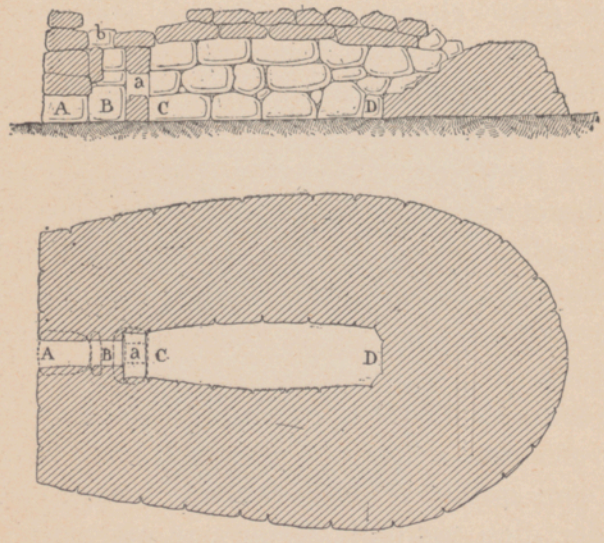
1. Grand in-4° ; un volume de texte avec quatre-vingts dessins ou plans et un album de cinquante planches. Toulouse, Édouard Privat, 1892 (tiré à 250 exemplaires).

nous parle du gracieux accueil que tout travailleur est sûr de trouver dans ces délicieuses petites îles, et nous conte qu'étant allé chercher du préhistorique, il a trouvé autre chose que ce qu'il attendait, mais heureusement de l'inédit, vient une bibliographie bien détaillée, indispensable aussi désormais dans toutes les études qui veulent être définitives. L'histoire étant l'extrême limite des recherches de l'auteur, il emprunte à Strabon et à Diodore les renseignements sur l'état primitif de ce peuple, célèbre uniquement dans toute l'antiquité par son adresse à manier la fronde. A ces sauvages la civilisation apparut, comme elle apparaît de nos jours en Océanie ou en Afrique, sous l'aspect d'un général qui leur infligea quelques défaites, ravagea un coin de pays et y installa des colons, un Métellus, mais qui, d'après Tite-Live, avait été précédé par un Magon carthaginois.

Ce que disent les géographes sur les vaincus est bien peu de chose; heureusement que ces inconnus étaient de rudes remueurs de pierres, et, à défaut de traces dans l'histoire, ils en ont laissé d'énormes sur le sol. Des villes fortifiées, acropoles éloignées des rivages qui peuvent voir débarquer un ennemi à chaque instant, ceintes d'épaisses murailles formées de gros blocs adroitement ajustés mais nulle part taillés. La forme de ces enceintes n'a rien de régulier; à l'intérieur, diverses sortes de monuments, d'abord le plus original : un lacis de caves ou habitations souterraines construites, elles aussi, en blocs assemblés avec adresse, formant piliers et plafonds, à la manière des dolmens, mais sans rapport avec eux, rappelant les cités souterraines de l'Auvergne

et de la Lozère. M. Cartailhac, qui a visité celle de Chastel-Nouvel, près de Mende, garantit l'absolue ressemblance.

Puis des édifices pour de bon, dès longtemps connus sous le nom d'*Altar,* dont l'aspect étrange avait suscité des explications diverses. Interpréter les ruines sans donner cours à l'imagination n'est



Coupe et plan d'une sépulture du type des Naus au $\frac{1}{200}$.

pas chose commune. M. Cartailhac a très clairement élucidé la question. Ces édifices étaient des salles assez vastes, sur plan demi-circulaire généralement, couvertes en pierres énormes ; naturellement, telle couverture exigeait des piliers proportionnés, formidables monolithes supportant une grande table à laquelle venaient aboutir, comme à une clef, les autres dalles formant voûte ; celles-ci se sont éboulées et le pilier, demeuré seul avec son

chapiteau disproportionné, a suggéré l'idée d'un autel, d'où le nom d'*altar,* autel étrange où le sacrificateur eût été en peine d'atteindre.

Non moins célèbres, les *Talayots*, ainsi nommés d'*atalaya,* qui signifie vigie : ce sont des cônes tronqués, du moins actuellement, et qui l'ont peut-être toujours été, bâtis de blocs choisis, bien ajustés, taillés parfois; la construction est assez grande pour qu'une petite chambre circulaire y soit ménagée, mais encombrée parfois d'une bâtisse centrale indispensable pour soutenir la partie supérieure. Certains présentent une chambre haute à laquelle on accède à l'intérieur. On rencontre des *talayots* dans les villes et aussi au dehors. Quant à leur destination, M. Cartailhac, avec grande raison, repousse l'idée de forteresse; comme habitation, elles seraient fort incommodes. Il n'est pas probable que ce soient des tombeaux.

Les vrais tombeaux sont les *Navetas*, longues bâtisses en forme de bateau renversé, mais probablement sans quille; à l'intérieur, une longue chambre précédée d'un vestibule fermé par une porte basse offrant des traces de feuillure; les murailles sont en blocs moyens et certains monuments offrent une salle assez vaste pour exiger des piliers soutenant les dalles comme dans les *altar*. Ici nous trouvons une ressemblance frappante avec des cryptes funéraires de Portugal et de Provence; les débris qui se trouvent dans le sol des *Navetas* ne permettent pas de doute. Autre ressemblance avec le Portugal dans une grotte artificielle. Mais nous entrons dans un domaine qui est le *caput mortuum* de l'archéologie par tous pays. Naturelles ou artificielles, les grottes

sont exposées à être de tout temps visitées et habitées. Elles sont extrêmement abondantes aux Baléares, surtout dans les *barrancas*, ravins abrupts aboutissant à la mer, et, à défaut de renseignements archéologiques, nous avons, chemin faisant, une bien jolie description de ces gorges brûlées de soleil, tachées de ci de là de verdure, se détachant vivement avec leurs tons fauves sur le bleu intense de la Mé-



Céramique préhistorique de Minorque.

diterranée. C'est l'impression que m'ont laissé ces rivages entrevus du pont d'un paquebot. Une grotte sépulcrale de Mayorque nous ramène à notre sujet par sa ressemblance absolue avec celle de Cordes, près d'Arles.

Ces monuments sont muets; à les fouiller, l'on perdrait sans doute temps et argent. Le hasard des travaux des champs a livré un certain nombre d'objets permettant de tirer quelques conclusions: la première, c'est que l'âge de la pierre n'a pas existé

aux Baléares; quelques objets de bronze ou de cuivre permettent au contraire des rapprochements et rappellent des types connus, spécialement le poignard à rivet et la hache plate du type le plus primitif dans le bassin de la Méditerranée ; les poteries offrent quelques types originaux, surtout des tasses minuscules.

Des quelques comparaisons que suggère à l'auteur, soit pour les monuments, soit pour les objets, sa vaste érudition, voici les conclusions que l'on peut tirer : les populations des époques préhistoriques dites de l'âge de la pierre taillée et de la pierre polie n'ont pas pénétré dans ces îles. Il fallait sans doute des navigateurs plus audacieux que les chasseurs de renne ou même les habitants des cités lacustres pour affronter la Méditerranée. Monuments et objets rappellent ceux du premier âge du bronze dans les régions voisines de l'Espagne et de la Provence. Les îles ont été occupées par une population sur laquelle l'anthropologie nous éclairera peut-être, à cette époque où la première apparition du métal semble coïncider avec des émigrations ou invasions dans l'extrême bassin de la Méditerranée, vers le quinzième siècle avant notre ère peut-être.

Les monuments si originaux semblent bien le développement d'un art local, si ce mot peut être employé. Dans un pays où la pierre facile à utiliser pour ces constructions abonde, on peut s'attendre à bien des fantaisies, bien des surprises, telles que ces cabanes construites par les paysans d'aujourd'hui et dont l'aspect étrange rappelle les monuments de Chaldée et les plus vieilles pyramides.

En résumé, voici une monographie complète de

ces îles au temps qui précédèrent l'occupation romaine. M. Cartailhac a porté la clarté dans le chaos des opinions diverses émises par ceux qui l'ont précédé ; il a vu ce que personne n'avait su voir, et les superbes photographies qu'il a prises sur les lieux, excellent commentaire de ses planches et du texte, remplacent définitivement et font oublier les croquis informes, les plans fantastiques des ouvrages écrits avant le sien.



Un talahot rectangulaire de Mayorque.

M. Cartailhac explique pourquoi il n'a pas donné des conclusions. Elles eussent été prématurées. Une étude analogue sur les monuments primitifs de la Sardaigne, de Malte et d'autres îles méditerranéennes doit d'abord les précéder, et elles se dégageront de l'étude comparée des monuments primitifs de chacune de ces îles.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1892, p. 99.)



Le vase d'argent de Gundestrup, Jutland, Danemark, au quart de la grandeur naturelle.

LE VASE DE GUNDESTRUP

La Société royale des antiquaires du Nord nous a envoyé un magnifique album de photogravures représentant les diverses pièces d'un grand vase d'argent découvert en 1891 à Gundestrup (Jutland).

Ces fragments se sont très bien rajustés, — un seul manque, — et, une fois rapprochés, ont présenté l'aspect d'une sorte de grand chaudron décoré extérieurement et intérieurement de figures faites au repoussé et retouchées à la pointe (*fig. ci-contre*).

Ce sont ces figures dont je veux vous entretenir. M. Sophus Müller, dans la traduction de sa notice qui accompagne les planches, nous dit qu'elles n'ont rien de scandinave ni de germain; il me semble donc qu'il vaut mieux s'occuper du vase en lui-même, avant tout, sans essayer de savoir pourquoi et comment il se trouvait en Jutland. A première vue, il est gaulois (c'est ce que reconnaît l'auteur de la notice). Je spécifie davantage : il a été fabriqué très probablement dans la vallée du Rhône. Les casques que portent les guerriers, soit de la planche VI, soit surtout celui de la planche X, sont figurés sur le tombeau de Jules à Saint-Rémy et sur

l'arc d'Orange; les sangliers sont ici juchés sur les casques, là servent d'enseignes; les carnix, les boucliers sont bien significatifs aussi.

Les dieux représentés sur les planches IX et X, dieu à la roue, dieu cornu accompagné du serpent à tête de bélier, ont été également trouvés dans la vallée du Rhône. C'est sur ces deux divinités que je désire plus spécialement attirer votre attention, car



Sacrifice humain sur une des plaques du vase de Gundestrup.
(Demi-grandeur naturelle.)

ces figures viennent prendre place dans une série peu nombreuse mais fort intéressante de monuments assez énigmatiques, trouvés de-ci de-là sur le sol de la Gaule. Le dieu cornu, nommé Cernunos, sur l'autel célèbre du musée de Cluny, a été étudié par M. Alexandre Bertrand dans la *Revue archéologique* de 1880, 1882, 1884, ainsi que par M. Gaidoz dans ce dernier volume. Il nous apparaît, dans la planche IX, assis, les jambes croisées, dans une attitude bouddhique (suivant l'expression de M. Bertrand), la tête couronnée de ramure de cerf, comme sur les statues gauloises; il a le torques au cou; d'une main il tient

un torques, toujours comme sur ces images gauloises, de l'autre main il semble approcher de son oreille le serpent à tête de bélier, qui, sur les autres statues, l'accompagne généralement. Il y a donc ressemblance parfaite; on peut même trouver quelques rapprochements de plus : auprès de lui, à droite et à gauche, on voit un cerf et un loup (?), deux bœufs. Dans l'autel découvert à Reims (*Rev. arch.*, 1880, t. XXXIX, pl. XI), le dieu semble donner de la nourriture à un cerf et à un bœuf; sur l'autel de Saintes (*ibid.*, pl. X), il est accompagné de deux têtes de bœuf. Je n'ai pas à disserter sur l'assimilation de cette divinité avec Mercure; mais je vous signale au musée Saint-Raymond une statuette trouvée dans le Gers qui représente un Mercure à attitude bouddhique; les attributs qu'il tenait dans ses mains ont malheureusement disparu.

Le dieu à la roue a été étudié spécialement par M. Gaidoz (*Rev. arch.*, 1884) et par M. Flouest (*Rev. arch.*, 1885). Ce dieu est figuré sur la planche X; il est en buste et tient la roue à plusieurs rayons, qu'un adorateur agenouillé semble vouloir faire tourner. Remarquons qu'il est barbu et porte un collier; ainsi en est-il des dieux à la roue étudiés par M. Gaidoz; mais il en est un à propos duquel je ferai une remarque particulière : autour de notre Dieu nous voyons des griffons, un loup (?) et le *serpent à tête de bélier*. Celui-ci paraissait être l'attribut du dieu cornu; cependant, la curieuse statue de Jupiter à la roue, trouvée au Séguret et qui figure au musée de Vaucluse, montre, derrière l'aigle classique, un serpent dont malheureusement la tête a été restaurée; le serpent ne figure pas dans les attributs de Jupiter,

et c'est bien là un souvenir gaulois dont le vase de Gundestrup nous donne sans doute l'explication. (*Rev. arch.*, 1884, pl. I; — 1885, p. 29.)

Le Jupiter de Séguret, l'autel à dieu cornu de Besançon (D. Martin, t. II, p. 185), nous prouvent que les deux divinités étaient vénérées dans la vallée du Rhône. Je puis signaler un autre rapprochement : les hippocampes que porte le dieu de la planche XII, nous les retrouvons sur les monnaies allobroges.

Et ici nous touchons à tous ces emprunts au décor classique qui rendent ce vase si intéressant. M. S. Müller n'a vu que deux époques où les barbares aient fait des emprunts à leurs voisins : étrusque ou romaine. Il ne faut pas cependant oublier l'époque grecque, les monnayeurs gaulois ont imité de leur mieux et les Philippes et les coins de Massalie ou de Rhoda. A partir de la fondation du premier comptoir phocéen, il s'est nécessairement produit des rapports. On a qualifié de *classiques* un certain nombre de motifs imités plus ou moins adroitement par l'orfèvre barbare. « Classiques » est très justement dit, car les Romains les ont empruntés aux Grecs pour la plupart. Ce personnage sur un dauphin, de la planche IX, ne l'avons-nous pas vu sur les plus belles monnaies grecques? Il faudrait passer en revue toute la numismatique gauloise; j'abrège, car les rapprochements seraient trop aisés, et ils sautent aux yeux les moins exercés. Mais on a parlé d'influences orientales, spécialement pour la pose des divinités les bras élevés. Ici, me semble-t-il, l'argumentation est aussi facile; n'existe-t-il pas un livre intitulé : *La Grèce et l'Orient en Provence?* Carthage n'a-t-elle pas importé de bonne heure, dans le

second bassin de la Méditerranée, tout le décor oriental? Le geste que l'on signale, n'est-ce pas celui-là même que répètent à satiété les stèles puniques? Est-il besoin d'insister sur les rapports constants de la vallée du Rhône avec ces étrangers divers qui y ouvraient des comptoirs et venaient à chaque instant recruter des bandes de mercenaires? Le passage et le séjour d'Annibal familiarisèrent avec les Carthaginois jusqu'aux tribus les plus éloignées. Ce qui devrait étonner, étant donné ce contact perpétuel avec des arts aussi avancés que ceux de Grèce ou Carthage, c'est la maladresse de l'ouvrier; mais le monnayage gaulois nous a habitués à ces contrastes.

M. S. Müller se tient sur la réserve parce que aucun objet analogue n'a été trouvé en Gaule. Ce décor extérieur composé de bustes saillants, il ne le retrouve que sur un vase de très basse époque découvert en Belgique. Le rapport ne me semble pas frappant, j'aimerais mieux croire que l'orfèvre s'est inspiré, par exemple, de l'Artémis du musée d'Avignon (*Rev. arch.*, 1886, pl. XXVI), ou encore de quelque objet analogue au buste de bronze trouvé à Vulci, et figuré à la planche CCCXXV de l'*Art étrusque* par Martha.

La technique nous fournirait une indication, car on a retrouvé dans le Rhône une tête gauloise en bronze, qui a des yeux de verre rapporté exactement comme les têtes du vase de Gundestrup (*Rev. arch.*, 1880, t. XXXIX, pl. XIII et XIV). Les riches mines d'argent des Cévennes étaient une des principales exploitations gauloises, et l'abondance de la matière permettait de produire aisément un si somptueux objet.

Il reste une seule question, la plus difficile, celle du costume des guerriers. Évidemment, ils ne sont pas vêtus comme le Vercingétorix d'Alésia, qu'on a, pour plus de vraisemblance, armé d'une épée de l'âge du bronze; mais quoi? sommes-nous si bien fixés sur le costume de toutes les tribus gauloises?

Le premier souvenir qu'ait évoqué en moi ce vase, avec ses grosses têtes, c'est celui du monument d'Entremont; eh bien, le costume que porte le guerrier d'Entremont paraît, au moins sur la gravure, extrêmement collant. Lui, du moins, a eu la chance de rester sur le sol de la patrie; il mériterait bien de figurer le Gaulois authentique à la place des Germains, Thraces, Daces, qui figurent sous cette épithète dans nombre de musées et dans les illustrations de beaucoup d'ouvrages. Car encore faut-il bien, si l'on refuse à ces guerriers le titre de Gaulois, dire qu'ils ne sont ni Germains ni Scandinaves; je n'ai encore retrouvé ce costume collant que, j'ose à peine le dire, sur la peinture d'un vase de Tyrinthe.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1894, p. 69.)

LA SCULPTURE FLAMANDE

On connaît peu la sculpture flamande. La renommée des peintres flamands a fait oublier les sculpteurs. Un seul est resté populaire, Duquesnoy. Cependant, jusqu'à Rubens, les sculpteurs l'emportent sur les peintres; ils ont rempli l'Europe de leurs œuvres. On peut citer : à Dijon, les rétables de Jacques de la Baërze; le tombeau d'Anne de Bretagne, de Guillaume de Veluten; celui de Philippe le Hardi, de Cloes Sluter; celui de Jean sans Peur, de Jean de la Vuerta; le puits de Moïse et le portail des Chartreux, du même Sluter; à Brou, les tombeaux célèbres de Philibert le Beau, de Marguerite d'Autriche et de Marguerite de Bourbon, par Conrad Meyt. On attribue encore aux Flamands les stalles d'Amiens, de Rouen, de Rodez. Pour ces dernières, l'attribution est erronée (car le nom de l'artiste tourangeau a été retrouvé par M. André, archiviste de Mende). Plus probable serait celle du chœur de la cathédrale d'Albi.

« Au quinzième siècle, dit Prosper Mérimée, des Flamands sont employés, dans toute la France, pour l'ornementation des églises. » Nous pourrions, au

musée de Toulouse et au porche de Saint-Nicolas, retrouver des statues d'allure flamande.

En Allemagne, le colossal tombeau de Maximilien, à Insprük, le plus magnifique de toute l'Allemagne, est l'œuvre du Flamand Alexandre Collin.

En Espagne, la porte des Lions de la cathédrale de Tolède est d'Annekin de Egas (Van der Eyken); le grand rétable de Séville est d'un Wallon du quinzième siècle, Dancart.

Dans les Flandres elles-mêmes, les guerres de la Réforme, les ravages des Gueux, les dédains du dix-septième et du dix-huitième siècle, enfin les destructions de la période révolutionnaire et aussi parfois les restaurations du dix-neuvième siècle, ont fait disparaître bien des chefs-d'œuvre. Ceux qui restent sont pourtant assez nombreux pour étudier les développements progressifs de la sculpture flamande, qui semble avoir atteint son apogée au quinzième siècle.

Du neuvième au onzième siècle, l'influence byzantine, due au voisinage d'Aix-la-Chapelle, est dominante. On cite, de cette époque, le curieux pupître de cuivre doré de Foulques, abbé de Lobbes, en 971. Orné de lampes disposées en croix, il avait la forme d'un aigle dont on ouvrait et refermait les ailes; le cou s'avançait pour livrer passage à la fumée de l'encens qui brûlait dans l'intérieur.

Au onzième siècle, les Flamands produisent des œuvres remarquables de sculpture romane. A l'église de Notre-Dame de Maëstricht, un chapiteau représente la Vierge recevant une sculpture des mains d'un personnage dont le nom, Heimo, est écrit au-dessous, sujet bien rare et qui rappelle l'or-

gueilleuse signature de notre Gilabert; à Nivelles, une porte dont le linteau reproduit l'histoire de Samson ; à la cathédrale de Tournay, la porte Mantille, si originale avec son archivolte tréflée, sur laquelle sont sculptées des scènes historiques, Chilpéric, la reine Frédégonde et l'évêque Chraimer. D'après un document de l'époque (1046-1064), les artistes qui reconstruisent l'église du Saint-Sépulcre, à Cambrai, sont des prêtres. Adalard, abbé de Saint-Trond, est lui-même sculpteur et peintre.

Du douzième siècle, les fonts baptismaux de Schoorin, représentant le mariage, l'accouchement, l'exorcisme, le baptême, l'instruction des catéchumènes, la bénédiction des fruits, etc.; les fonts de Saint-Barthélemy, à Liège, en cuivre, vrai chef-d'œuvre de dinanderie. Ils sont l'œuvre de Lambert de Patras. On a cru y reconnaître l'influence allemande des fonts d'Hildesheim ; mais Patras serait antérieur, s'il est vrai que les fonts de Liège furent sculptés en 1112. Une découverte toute récente nous permet de connaître une merveille d'orfèvrerie attribuée à Godefroy de Claire, qui florissait en 1156 et dont on admirait depuis longtemps une châsse provenant de l'abbaye de Stavelot. Dans les archives de l'État, à Liège, l'on a retrouvé un dessin du dix-huitième siècle, copie de celui que l'artiste envoyait au célèbre abbé Wibald, et qui représentait ce grand rétable en argent repoussé, enrichi de figures d'or et d'émail, que doms Martène et Durand avaient admiré derrière le maître-autel de l'abbaye de Stavelot; ils l'ont, au reste, mal décrit : il représente non des scènes de la Passion, mais la légende de saint Remacle, fondateur du monastère.

Le treizième siècle a laissé peu d'ouvrages sculptés. Citons cependant le portail de l'hôpital Saint-Jean, à Bruges; de Saint-Servais, à Maëstricht (couronnement et mort de la Vierge); le tombeau de Henri Ier, Mathilde et Marie de Brabant, à Saint-Pierre de Louvain, dans lequel les pieds des personnages sont soutenus par des têtes d'anges assez grossières, mais très expressives (*Johannes imaginator*); le tombeau de Vinceslas III, roi de Bohême, par Jean le Brabançon (1253); la Vierge de Saint-Omer (cf. *Didron*, t. XVIII); la fameuse châsse de sainte Gertrude, à Nivelles, par le moine Hugo d'Oignies, orfèvre.

Au quatorzième siècle, les écoles commencent à se dessiner. Les ghildes s'établissent. Celle de Gand remonte à 1338. En 1410, elle a déjà réuni deux cent trente et un peintres et vingt-trois sculpteurs. A la salle des échevins d'Ypres, des têtes, sculptées sur des consoles, attestent le réalisme déjà développé dans ce pays, qui en a fait la règle de son art. Sainte Catherine de Courtray serait l'œuvre d'un certain Biaunepveu, Wallon. Le rétable de l'église Saint-Sauveur de Hatudower représente la légende de la fondation de l'église, suivant la coutume des artistes flamands, qui aimaient à figurer sur les monuments les histoires locales.

Tournay est, à cette époque, un centre d'art plus vivant que l'Italie elle-même. Les artistes et les œuvres sont trop nombreux pour pouvoir les énumérer dans ce rapide aperçu. Citons seulement les portes de la cathédrale de Tournay, le tabernacle de Mall. La dinanderie, si spéciale aux Flandres, produit des merveilles : le lutrin et les candélabres de Tournay

et de Tongres, par Jean de Joies, etc. Les plus fameux artistes de cette époque sont : le grand Claux ou Claër Sluter, avec ses aides, Claux de Verve (Nicolas Van der Werve), Jacques de la Baërze et Hennequin, de Bruxelles; Hennequin, de Liège, qui fut appelé pour faire le tombeau de Charles V et celui des deux fous de ce prince. — Sluter arrive à Dijon, en 1384, sous la direction de Jean de Menerville. Pendant vingt ans, il enrichit la Bourgogne de ses œuvres. En 1404, il se retire à la chartreuse, laissant de nombreux élèves qui ont perpétué les traditions de son art.

Il eût été intéressant de suivre la continuation de cette histoire de la statuaire flamande, mais la publication du rapport de M. Rousseau a été malheureusement interrompue. Elle s'arrête au commencement du quinzième siècle, qui, d'après M. Rousseau lui-même, a marqué l'apogée de la sculpture flamande. — Mais comme pour combler cette lacune, M. Lucien Solary vient d'examiner spécialement l'influence de l'art flamand sur l'art espagnol. (*Bulletin de la Commission royale d'art et d'archéologie de Belgique*, 1884.) Il montre Annequin de Egas ou Hantze van der Eyken, dirigeant, de 1459 à 1494, les travaux de la cathédrale de Tolède. La célèbre porte des Lions est de lui. Son fils, Enrique de Egas, continue son œuvre de 1495 à 1534 et fait le tombeau du cardinal de Mendoza. — François de Arena (Von de Sande), Nicolas Vergara et ses fils, Pierre Was et Jean Was, élèvent Saint-Jean-des-Rois, Philippe de Bourgogne (de son vrai nom Vigarni), un Français élevé à cette excellente école de Bourgogne, fille des Flandres, rivalisa avec la Berruguette, etc.

Par une réaction naturelle, la Renaissance fut importée et propagée dans les Pays-Bas par l'Espagne, et on retrouve dans les Flandres les deux styles Mudejar, infiltré d'art mauresque et platoresque.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1889, p. 45.

RECHERCHES SUR LAGARDELLE

(CANTON DE MURET, HAUTE-GARONNE.)

Il est regrettable que ce travail ne soit présenté à la Société qu'après la mort de son auteur, car une œuvre si consciencieuse aurait certainement obtenu une récompense dans nos concours annuels. Le bon curé n'a pas de prétentions à la science archéologique; mais il a soigneusement rassemblé toutes les indications sur l'ancienne topographie du pays : limites de la commune, tracé des voies gauloises ou romaines, cours primitif de la rivière, emplacement des ponts, etc. Pendant un séjour d'un demi-siècle, il a recueilli tous les souvenirs, enregistré les traditions orales, et tiré de la poussière une série de documents qu'on rencontre bien rarement dans une paroisse rurale : un manuscrit de 1370 et années suivantes, relatant des faits antérieurs; les statuts de la confrérie de Notre-Dame-de-Pitié, en langue romane, de l'année 1488 (qu'il fit imprimer chez Chauvin en 1850); enfin les registres de la fabrique, depuis 1523, et les registres de l'état civil, depuis 1692.

La situation de Lagardelle, sur le dernier mamelon des hauteurs qui séparent l'Ariège de la Lèze, lui paraît assez favorable à la défense pour permet-

tre de croire que les Sotiates y établirent un avant-poste. Le nom de la localité (*Gardiola*) indique la présence d'une défense ; et il y avait, en effet, un fort, dont les derniers restes ne disparurent qu'en 1788. L'auteur parle d'un bas-relief, représentant Castor et Pollux, qui aurait été trouvé en réparant l'église, bâtie dans l'enceinte du fort.

Les plus anciens documents qui figurent dans ce mémoire appartiennent à l'église paroissiale, dont le vocable était, en 1376 : *Ecclesia Beate Marie Virginis*. Voici le plus ancien texte rapporté par l'abbé Cariben : « Anno Domini MCCC°LXXVI, existentibus illuminatoribus ecclesie de Gardella, G° de Rupe et J^e Serdana, solvunt pro cereo paschali, videlicet B^dus Macary, item R^dus de Figareda ; pro testamento, videlicet Poncius Amalvy, item [de Buzigas]. »

Les bénédictins de la Daurade avaient les trois quarts de la seigneurie, y possédaient une maison et une ferme dite le *Daourat*. C'est le prieur de la Daurade qui présentait le recteur à la nomination de l'archevêque de Toulouse. Par une fortune bien rare, les noms de ces recteurs sont conservés de 1488 à nos jours, avec ceux de leurs vicaires ou prêtres de secours, qui sont au nombre de onze en 1688, chiffre étonnant pour une paroisse qui compte à peine un millier d'âmes. Voici la liste des recteurs et la date de leur installation : 1488, P. Guiny ; 1523, Arnaud Couteau ; 1531, Joseph Feuillade ; 1539, Joubre ; 1559, Feuillade ; 1562, Armaing ; 1572, des vicaires ; 1585, Bernard Roux ; 1630, Dominique Daubèze ; 1673, D. Brouzès ; 1688, François de Massoc ; 1713, Jean Allaux ; 1717; Daram ; 1718, Allaux ; de nouveau, 1736, Allaux, son neveu ; 1738, Brachet Ignace[1];

1766, Brachet Amans, son neveu. Généralement, le curé nommé avait servi de vicaire. Le plus ancien obit relaté dans les archives de l'église est celui de Jean Lozas, 1316. Ce nom et celui de Rupé, que nous avons déjà cité, appartiennent à deux familles qui jouèrent un certain rôle à Toulouse. Sur quatre-vingt-trois noms relevés dans les registres du quatorzième siècle, le curé en note cinq portés encore par des habitants du même lieu ; beaucoup de grandes familles ne pourraient justifier d'aussi ancienne origine. De 1416 date l'inventaire suivant du mobilier de l'église : « Anno Domini MCCCCXVI, die dominica que fuit XV mensis junii, existentibus illuminatoribus ecclesie Beate Marie de Gardella, D. Estaque et B. Delmont, in presentiâ consulum dicti loci, qui sunt Pons de Podio, Bernat de Molinario et Joh. de Parenta, sunt reperti videlicet duo calices; item fuit reperta I videlicet custodia corporis Christi; item fuerunt reperte cappe missales; item fuerunt reperte videlicet id. processionales; item fuerunt reperte, videlicet XXI mappe altaris; item fuerunt reperta videlicet II superpellicia; item fuerunt reperta videlicet II vestimenta; item fuerunt reperta paramenta altaris; item fuerunt reperta videlicet XXVIII linteamina; item fuerunt reperte videlicet cappe pro celebratione misse M^e^; item fuerunt reperte videlicet mappe tam velate quam plane; item fuerunt reperte videlicet due albe fini lini. »

En 1428, dans un inventaire en langue romane, on trouve les livres liturgiques suivants : « I Messal, I Messalet, lo Dominical, lo Sanctoral, lo libre de neyt, lo libre de diu o libre de las horas. » — En 1488, Pierre de Guiny, recteur, et Jean de Mor-

lhon, prieur de la Daurade, fondent la confrérie de Notre-Dame-de-Pitié, dont le règlement manuscrit est conservé, et qui a été imprimé par les soins de M. le curé Cariben. Parmi les articles, il faut noter celui qui ordonne aux confrères de veiller les malades de la confrérie, sauf ceux qui sont malades *de las bossos*, épidémie redoutée de ce temps. En 1489, Amalric, vicaire général de l'archevêque Pierre de Lyon, vient bénir un nouveau cimetière. Celui-ci, qui ne fut changé qu'en 1781, occupait sur le flanc de l'église une partie du terre-plein du fort; il eût été curieux de connaître où pouvait être le précédent, alors que les plus anciens sont partout à l'entour de l'église. En 1531, inventaire fort misérable : un calice d'argent, une chasuble de camelot, une autre noire, un drap mortuaire. Un inventaire de la fin du seizième siècle ou commencement du dix-septième mentionne la croix reliquaire qui existe encore dans cette paroisse. Malheureusement, le travail de M. Cariben ne donne que de vagues indications sur ces derniers inventaires. Il faut signaler, en 1620, la création d'une confrérie du Rosaire. M. du May, conseiller au Parlement, époux d'Antoinette de Garaud, qui habitait un château dans le village, fit don de deux tableaux représentant la Vierge donnant le Rosaire à saint Dominique et la Vierge recevant les confrères, plus un devant d'autel de satin blanc passementé d'or à ses armes, une robe de même étoffe pour l'image de la Vierge et une chasuble de même où la Vierge était brodée en or. C'est ce du May qui fit élever le joli hôtel dans la rue qui porte son nom à Toulouse. L'inventaire de 1633 est fort riche; il mentionne cinq calices et leurs patènes d'argent. Le

pape Innocent X accorda pour sept années une indulgence plénière à ceux qui visiteraient l'église de Lagardelle le jour de l'Assomption. Les détails se succèdent si nombreux au dix-septième et au dix-huitième siècles qu'il est impossible de les résumer; mentionnons la restauration de la croix au début du dix-huitième siècle.

La vie civile tient moins de place et fournit des détails moins intéressants. Nous avons vu les consuls appelés comme témoins aux inventaires du quinzième siècle; divers noms sont relevés depuis lors. En 1788, avec l'autorisation des seigneurs, la maison commune est bâtie sur le ravelin de l'ancien fort. L'écu de la communauté est blasonné, d'après le *Nobiliaire toulousain*. Lagardelle relevait de la sénéchaussée de Toulouse et avait son juge puisque les statuts de la confrérie de 1488 portent : « Que los bails poscan convocar los confrais rebellas dehan lo jutche de Lagardella. » En 1762, M. Sarimon, en 1773, M. Marsac, remplissent ces fonctions. Les bénédictins de la Daurade étaient seigneurs de Lagardelle en paréage au dix-septième siècle avec MM. de Cambon et du May. Au dix-huitième siècle, les bénédictins jouissaient des trois quarts des droits de seigneurie et le reste appartenait par huitième à M. d'Agède, lieutenant dud. lieu, à M. de Villepigue, à M. de Long et à M. Constans, seigneurs hauts justiciers qui signèrent, en 1786, l'autorisation de détruire le ravelin. Les d'Agède avaient, en 1720, succédé aux de Cambon ; M. de Redon avait succédé aux du May et laissé son nom à une terre. Deux des châteaux sont encore debout à Lagardelle. Finissons par la plaisante histoire d'une querelle qui égaya le

Parlement au dix-huitième siècle. M. d'Agède, sur qui M. de Long avait pris le pas à la procession, ne trouva meilleure vengeance que d'incendier, avec son cierge, la perruque de son rival; il fut exilé à Muret et subit une forte condamnation pécuniaire.

Après cette lecture, M. J. de Malafosse montra une gravure de la croix reliquaire, mentionnée dans un inventaire de la fin du seizième siècle ou commencement du dix-septième. Ce monument d'orfèvrerie paraît être du commencement du seizième siècle.

Il ajouta qu'il avait trouvé au clocher de l'église de Lagardelle deux cloches anciennes. L'une d'elles a deux anses en forme de câble. Sur la gorge on lit, en gothique très ornée, l'inscription suivante formant deux lignes :

+ IHS L MVXXIII FOC FEITA LA PRT CAMPAN PER LOS CONFRAYS DE NOST DAMA DE LAGARDELA + $\overline{\text{XPS}}$ VINCIT + $\overline{\text{XPS}}$ REGNAT + $\overline{\text{XPS}}$ IMPERAT

Au-dessous, trois médaillons carrés : saint Jacques, saint Michel terrassant Lucifer, et la Vierge. Sur les saussures : croix à croisillons fleurdelisés, accompagnée d'une inscription illisible, la croix reposant sur un pied à cinq marches formées de lettres de l'alphabet.

L'autre cloche a ses anses décorées de quatre masques. Sur la gorge, une inscription en une seule ligne :

+ IHS MARIA GRA(CIA) PLENA + L MVXXIII. . . . . DE LA. . .

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1889, p. 25.)

A PROPOS DE LA REINE PÉDAUQUE

D'ANATOLE FRANCE.

Ce doux auteur qui s'en va glanant les histoires de-ci de-là, dans la Vie des Pères du désert, Grégoire de Tours, la Légende dorée, les Fabliaux, les Mystères, et parfois même dans la vie courante, m'avait fort intrigué avec son titre truculent. Mais justement l'étrange reine ne sert que de titre au volume et d'enseigne à la rôtisserie, dans laquelle se passent des aventures intermédiaires entre celles de Gil Blas et celles de Candide. Je préfère les originaux à ce pastiche; mais puisqu'il n'est pas question de la bonne reine, laissons le livre de côté et parlons un peu de cette estimable princesse, dont le nom a été choisi pour intriguer les Parisiens, je suppose.

Nous, ses compatriotes, sommes tenus d'être moins sobres à son sujet, car elle est bien nôtre: *tota nostra est,* d'abord par son nom auquel, seuls, nous savons donner l'accent convenable; ensuite par l'histoire et la tradition: ne voyait-on pas son tombeau à la Daurade? « sur la petite porte de fer qui mène au cimetière des comtes », et sur ce tombeau

de marbre, au milieu de scènes assez confuses, on distinguait nettement deux pattes d'oie. Cette vieille Daurade, aux murailles sombres et crevassées, resplendissante à l'intérieur de l'or des mosaïques, était tout à fait propre à renfermer les restes des grands et légendaires personnages; un arrêt du Parlement reconnaît formellement que Théodose le Grand y est enseveli, et quand il s'agit de chercher la tombe de Clémence Isaure, on y alla tout droit et l'on n'eut pas de peine à l'y découvrir.

Le tombeau, c'est quelque chose; mais cette chère Pedauco avait laissé d'autres traces magnifiques de son passage sur le trône; là-bas, au pied de la Cipière, en un lieu dit *La Régine,* on voyait les restes de sa villa, avec de grandes voûtes pleines d'eau où elle prenait ses ébats; de là, tout le long du *Chemin des Arcs*, continuait un aqueduc sur lequel, les pattes toujours au frais, elle se rendait en sa bonne ville, dandinant avec grâce, saluant ses humbles sujet du haut des grandes arcades. Elle arrivait ainsi dans son grand château de *Peyrolade, à Saint-Cyprien*, château magnifique où l'eau, qui était venue de compagnie avec elle, remplissait de grands *peyrols*, d'où le nom du palais, voire même un bassin gigantesque, dont la rue de *La Laque* retient le souvenir. Cette superbe demeure, où les comtes de Toulouse donnèrent de brillantes fêtes, passa aux chevaliers de Malte qui y établirent plus tard les dames *Maltaises*. Mais elle ne s'arrêtait pas là, la bonne souveraine, l'aqueduc continuait, franchissait la Garonne, car, si la gracieuse dame jugeait indispensable de maintenir ses pieds au frais, elle eût sans doute trouvé un plongeon indigne de sa grandeur; il fran-

chissait donc le fleuve, et l'on peut voir une de ses piles auprès de la Prairie-des-Filtres, sur les vieux plans vous pouvez lire *Pont de Pedauco*. Et puis après ? Après, nous ne sommes pas bien renseignés ; mais vous pouvez voir que le chemin n'était pas long pour atteindre la chère église où Pedauco voulut dormir son dernier sommeil.

Il me semble que le patriotisme toulousain peut s'éjouir et que voilà la nationalité bien fixée pour cette reine qui a tant fait parler d'elle. — Elle a fait parler d'elle ? — Oh ! rassurez-vous : en bien, en très bien. Dès que Toulouse eut des historiens, ils s'empressèrent de s'occuper d'elle. Bertrandi et Noguier, qui débrouillaient si aisément la succession des *Tolus*, *Beletus*, *Isaurus*, premiers rois de Tholose, lui trouvèrent tout de suite une place dans cette brillante généalogie ; on reconnut qu'elle ne différait pas d'*Austris*, fille de *Marcellus*, cinquième roi de Tholose. Celle-ci fut affligée par Dieu de la lèpre et guérie par le baptême reçu des mains de saint Saturnin. Un bas-relief représentait le miracle au portail de Saint-Sernin : « *Cum baptisatur mox mordax lepra fugatur.* » La jeune reine étant représentée dans la piscine, on ne pouvait vérifier la forme de ses pieds. Mais, déclare *Noguier :* « d'aucuns disent que c'estoit la Regine Pedauco. »

Le luxe d'eau attaché au souvenir de Pedauco convenait assez à une lépreuse. Cependant, voici que Chabanel, curé de la Daurade, refuse de reconnaître *Austris* dans la princesse à pied d'oie et déclare qu'elle ne saurait être que *Ranachilde*, princesse wisigothe. Il est constant, en effet, « que le seigneur *Evodius* vouloit lui faire présent, sachant qu'elle

aimoit soi laver et baigner, d'une grande conque ou cuve d'argent ; laquelle affection et propension qu'elle avoit à se baigner, monstre évidemment que cette reyne est celle que le vulgaire appela *Pedauco* ».

La question se compliqua, l'abbé Lebœuf y venait joindre ses *Conjectures sur la reine Pedauco*. Cette fois, c'est un gros morceau d'érudition ; il retrouve sa statue au coin de quatre églises de France. Dès lors, ce n'est pas d'une Toulousaine qu'il s'agit ; c'est bien la reine *Austris*, ou plutôt *Austri*, c'est-à-dire, je vous le donne en mille : *La reine de Saba!* Oui, et c'est très clair ; il est écrit : *Regina Austri sede in judicio*. Or, on rendait la justice sous le portail des églises ; donc, la reine de Saba a tout droit d'y figurer ; mais pourquoi avec des pieds d'oie ? Parce qu'il y a une histoire dans le *Paraphraste chaldéen* racontant que ladite reine, introduite chez Salomon dans un palais de cristal, crut entrer dans l'eau, releva sa robe et montra de vilains pieds, ce que Salomon fit remarquer avec peu de galanterie.

Nous voilà loin de Toulouse ! Un doux toqué nous y ramène, un nommé *Boissonnade*, qui fut pris d'une dévotion subite à *Austris*, jura que les sculptures du tombeau représentaient son martyre, supplia les capitouls de faire vérifier le bas-relief par deux artistes. Rivalz et Marc Arcis, délégués pour la chose, crurent distinguer une scène de martyre et rédigèrent un beau procès-verbal que l'on peut voir aux archives.

Hélas ! le temps est passé là-dessus, le tombeau de la reine est au Musée, et dans les pattes d'oie on reconnaît des rideaux relevés. Des monuments dus à la munificence de Pedauco, de la Daurade à la

Cipière, il ne reste rien, l'eau claire ne vient plus sur les grands arceaux et nous nous en apercevons joliment. Le fatras de dissertations dormait dans la poussière : Dumège l'en tira (et c'est de lui que j'extrais ce que je vous en raconte) ; il broda quelques fantaisies supplémentaires : *Austris* devint la nymphe des sources de l'*Ardenne;* il découvrit à point une inscription, un petit poème du seizième siècle, et... son Mémoire alla rejoindre les autres dans la poussière.

La bonne reine Pédauco, après ce grand assaut d'érudition, resta un doux personnage légendaire, étrange et bienfaisant comme toutes les fées, qui devait se trouver très déplacée dans la rôtisserie de M. Anatole France, et qui devrait bien revenir régner à Toulouse, pour nous ramener *la grande affluence d'eau claire et vive pour laquelle elle avait affection et propension.*

(Extrait du *Messager de Toulouse.*)

EXCURSION

A LUCHON ET A SAINT-AVENTIN

A huit heures et demie du matin, sous les ombrages, devant les Thermes, le groupe des excursionnistes se forme, le temps est à souhait, le clair et gai soleil matinal caresse les grandes masses de verdure, jette des ombres transparentes derrière les grands rochers gris et miroite là haut, tout en haut, sur la neige fraîchement tombée au port de Vénasque. Un souffle d'air frais, subtil, vivifiant, passe dans ce merveilleux décor dont le regard ne peut se rassasier.

Le beau théâtre pour une conférence du docteur Garrigou! Il n'a pas besoin de phrases pour célébrer les mérites de sa station thermale, c'est de géologie et d'hydrologie qu'il parle, et là s'arrête ma compétence de rapporteur; je me borne à dire que tout était clair, simple, à la portée de tous, et que ses explications ont été assez attachantes pour entraîner plusieurs de nous dans les galeries de captage par 46°! Pendant qu'ils accomplissent cette descente au Tartare, le gros de la bande se rend dans l'hôtel de M. Tron où se trouve une très intéressante galerie de tableaux et de superbes tentures des Flandres du dix-septième siècle. Bien que les riches bordures

soient pareilles, elles paraissent avoir fait partie de deux séries, l'une de chasses turques dont on attribue les cartons à Rubens, j'ignore sur quelles données, mais les superbes chevaux, les coloris lumineux des étoffes dans toute cette turquerie permettaient assez de le croire; l'autre série de chasses offre plus d'intérêt encore, car dans ces beaux cavaliers, ces dames en riches atours, on reconnaît Louis XIII, Anne d'Autriche, Gaston d'Orléans, Mlle de Montpensier, Bassompierre. Une page de Tallemant. Elle proviennent de Montauban, de la maison Guérin, et M. Dumas de Rauly, que l'on ne prend jamais sans vert, nous les signale cotées cent francs dans un inventaire de 1830 des Godoffre, riches fabricants de fers et annoblis au dix-huitième siècle.

De là l'on se rend au Casino, gracieusement ouvert devant nous, où l'on s'attarde moins devant l'architecture des grandes salles que dans cette loggia où le panorama inoubliable nous retient longtemps. Les plans des Pyrénées, de M. Lézat, et des collections diverses nous sont démontrés avec une affabilité charmante par M. Gourdon, qui a mieux à nous faire voir chez lui, par le docteur Ferras qui échange avec M. Bladé un rude assaut de textes grecs et latins. Au déjeuner, M. Bladé salue au nom de tous M. de Laurière que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer et qui veut bien nous accompagner à Saint-Aventin et Cazeaux. A nous aussi se joint M. Bernard, le peintre à qui nous devons la découverte et la restitution, ne disons pas restauration, surtout! ce mot si haïssable, des fresques de Cazeaux. De lacet en lacet, dans cette route éton-

nante où les points de vue changent à chaque tournant, nous arrivons devant l'humble petite église qui a si heureusement retrouvé son vêtement intérieur. Il n'est pas un bon méridional qui ne soit habitué de Luchon, pas un habitué qui n'ait visité ces lieux, lu leur description. Nous ne répéterons pas, ne décrirons pas et nous bornerons seulement aux remarques de nos guides, de nos maîtres, M. de Laurière, M. Anthyme Saint-Paul, M. Bernard.

Dès l'entrée, comme il faut bien que l'on discute, M. Anthyme Saint-Paul hésite devant la lecture du philactère que tient un moine sur le pilier de droite : *ci bas que bes te tengo ten la mes et la lengo* », ce n'est pas la mine qu'il faudrait entendre, mais les mains, ce qui semblerait un conseil pratique de tous les jours. Autre remarque : nous sommes au quinzième siècle; le respect du moine est encore assez grand pour que parmi les moines donnant leurs conseils sur des phylactères, l'un d'eux qui nous dit : *Estote parati* relève sa robe pour la ceindre, geste de l'homme qui s'apprête à l'action. Remarquons aussi dans le Jugement dernier, placé suivant la tradition devant l'entrée, l'une des plus anciennes images des Anges gardiens; ils ne sonnent plus seulement dans les trompettes comme dans les vieux bas-reliefs, chacun des résurgents est recueilli par le sien.

S'il fallait, dans cet ensemble de peintures primitives, chercher la partie qui se rapproche le plus de l'art, ce qui nous semblerait la meilleure conception, ce sont les théories superposées de l'Église triomphante défilant sur les créneaux de la Jérusalem céleste, tandis que les membres de l'Église militante

s'étagent au-dessous en vêtements humbles, tenant des philactères de sentences pieuses.

C'est avec joie que la réunion s'associe à l'hommage rendu par M. Anthyme Saint-Paul à M. Bernard pour son excellent travail et sa non moins excellente étude.

A Saint-Aventin, nous avons encore beaucoup à voir; mais, ce qui n'arrive plus guère dans ces parages sans cesse visités, M. le chanoine Pottier fait une découverte : c'est toute une histoire, mais une histoire archéologique, et que je voudrais conter à ceux qui nous ignorent, pour les initier à nos joies et leur faire prendre en estime les subtils travaux auxquels il faut se livrer. Sur la porte romane, dans ce décor de marbre qui rappelle de si près la porte Miègeville de Saint-Sernin à Toulouse, le tympan est de pierre fruste; mais de petits fragments d'une plaque sculptée encore en place dans un coin permettent de soupçonner qu'une lame décorée l'a autrefois recouvert. On trouve dans le mur du presbytère, dans celui d'un moulin, des fragments représentant des arcatures qui contiennent des personnages; or à Montauban, dans la collection Ollivier qui provient de M. Chambert, architecte, existent des fragments plus importants représentant justement des apôtres sous des arcatures; on a mesuré leur hauteur qui coïncide juste avec cette place. Nous voilà donc fixés et il est possible de restituer la porte du douzième siècle, telle qu'elle fut conçue jadis; les fragments prennent en même temps un plus grand intérêt.

M. de Laurière nous fait observer sur les chapiteaux de cette porte que l'un d'eux, où l'on voulait voir des épisodes de la vie de saint Aventin, repré-

sente certainement la Madeleine aux pieds de N.-S. et le Massacre des Innocents; sur l'autre, il appelle l'attention sur le soldat à jambe de bois qui se trouve mêlé à l'arrestation de saint Aventin; il faut le rapprocher du personnage à jambe de bois qui figure sur la mosaïque de Lescar [1]. Dans l'église, M. Saint-Paul nous fait remarquer combien l'architecture diffère du type méridional avec sa nef éclairée de petites fenêtres au-dessus des bas côtés voûtés en arête, ces gros piliers sans impostes, ce qui n'a pu exister à l'époque romane. Une église de l'Ariège, celle de Sabart, offre le même type qui se rapproche de constructions étrangères à nos régions. La grille est trop connue pour que nous en parlions, ainsi que les fonts baptismaux et leurs peintures; mais le curé et M. Bernard ont déniché un saint Jacques peint sur bois, et il ne serait pas impossible qu'une décoration sur bois plus étendue ait existé.

M. Bernard a découvert aussi dans le cul de four de l'abside, derrière un malencontreux rétable, des peintures qui ne demandent qu'à être rendues à la lumière, ainsi que le tombeau de saint Aventin disposé comme celui de saint Bertrand que nous avons vu hier. Une bien faible somme suffirait pour remettre ce sanctuaire en état. On nous parle d'un devis de 80,000 francs fixé par le Comité des monuments historiques; voilà qui donne à croire que l'on attendra longtemps. La réunion émet un vœu pour le prompt dégagement de cette abside. Le buste de saint Aventin en argent odieusement barbouillé et défiguré par une chute, s'il n'est pas un objet d'art, est

1. Et de l'homme à la jambe de bois sur un chapiteau de l'église de Saint-Papoul.

un curieux objet d'orfèvrerie, et un poinçon toulousain imprimé sur une auréole est un précieux renseignement. Ils ont beaucoup à voir, ici, les Toulousains, car ces sculptures romanes nous ramènent toujours vers l'école dont leur ville fut le foyer. C'est un bijou, ce saint Aventin, en même temps qu'un musée, et les romanisants jettent des regards indignés sur son crépissage qui cache sans doute de curieuses inscriptions, comme celles que l'on voit de-ci de-là encastrées dans les murs.

L'heure s'avance et il faut regagner Luchon que nous distinguons bientôt s'étalant, coquette, aux caresses des rayons du soir, entre les grandes pentes vertes qui dominent les crêtes dentelées, lumineuses, zébrées des étincellements des torrents.

Le soir, au banquet qui nous réunit avant la séance, le docteur Ferras nous réservait une bien charmante surprise; un tressaillement d'aise s'empare de tous quand sa voix sonore et bien timbrée fait retentir la langue de ses montagnes dans un toast plein d'à-propos où personne n'était oublié: cédant adroitement la parole à nos compatriotes, il nous conta ce qu'avaient dû dire les montagnards au passage de cette bande d'étrangers qu'ils voyaient prendre tant d'intérêt à leurs humbles églises, veillant sur ce beau patrimoine d'art doublement cher, car c'est celui de notre religion et de notre France. M. Bladé se chargea de répondre en la langue si vénérée de Gascogne qu'il manie si bien et de remercier M. Ferras et aussi M. de Laurière. M. Solirine nous dit ensuite quelques vers charmants, la poésie : *Montauban et Bordeaux*.

(Notice publiée pour la première fois.)

EXCURSION A SAINT-BERTRAND

ET VALCABRÈRE

Sept d'entre nous se sont rendus à l'appel de M. Bordère et sont allés visiter la mosaïque découverte dans son habitation de Saint-Bertrand-de-Comminges. L'accueil le plus charmant nous attendait dans ce gentil manoir, bâti au pied de la montée qui mène à l'acropole de Lugdunum, dans cette grasse plaine toute jonchée des débris de la malheureuse cité.

M. Bordère avait mené les fouilles avec un zèle et une adresse qui devraient servir de modèle à tous ceux que le hasard favorise d'une découverte, et il n'a pas reculé devant de grosses dépenses pour pousser ses travaux aussi loin que possible. Il nous a fourni des croquis à l'aide desquels vous comprendrez aisément les quelques explications que nécessite la disposition des lieux.

L'habitation de M. Bordère est bâtie du côté de la route sur un gros mur évidemment romain. C'est devant la façade parallèle, dans une cour, qu'une fouille fit rencontrer d'abord un massif de béton très dur, et au-dessous $0^{m}60$ centimètres de déblais et de pierrailles reposant sur une mosaïque. Celle-ci est à

environ 2 mètres de profondeur. La solidité du plafond en blocage a permis de cheminer de sondage en sondage, et de dégager une longue étendue de pavage admirablement conservé. Le décor sur fond noir est extrêmement simple : bordure de lignes blanches, petits carrés rouges et blancs disposés sur trois rangs. Du côté de la cour, les fouilles ont atteint le mur romain, qui porte les traces d'un enduit épais, rougeâtre. Le pavé s'enfonce sous la maison, dont les fondations n'ont pas atteint la couche de blocage, et, dans une pièce où les sondages ont été pratiqués, on trouve une seconde bordure blanche parallèle à la première. Les fouilles ont rencontré l'angle de ces encadrements. Avec les murs retrouvés on reconstitue aisément une longue pièce, plus large que l'habitation actuelle qui est construite exactement au-dessus. A une époque qu'il est impossible de préciser on eût besoin d'exhausser le sol des appartements, on répandit sur une partie de la pièce un remblai de $0^{m}60$ centimètres et l'on bétonne par-dessus. L'absence de tout débris d'objet dans les déblais indique que nous ne sommes pas en présence d'une reconstruction à la suite d'un désastre, mais d'une modification. Ce fait est bien vérifiable, car la mosaïque a été en même temps recoupée par des murs, et, sur un point, remplacée au même niveau par le pavage en béton. S'il existe quelque motif central plus important, il est sûrement au-dessous d'une des pièces d'habitation.

L'hospitalité de Mme Bordère, ainsi que la magnifique collection de photographies de Saint-Bertrand, exécutées par M. Bordère avec un art qui se joue de toutes les difficultés d'éclairage, nous eussent rete-

nus longtemps si nous n'avions eu tant à voir dans cette capitale du Comminges, qui demanderait plusieurs jours de visite et non les quelques heures que peuvent consacrer des excursionnistes.

Ce serait une tâche bien au-dessus de mes connaissances que d'essayer un rapport sur ce que nous avons visité, s'il ne m'était permis de renvoyer au rapport de M. de Laurière, qui figure dans le volume du Congrès archéologique de Toulouse, en 1874, aux études de M. d'Agos, et, plus près de nous encore, au compte rendu de notre Président lors de la visite faite en 1892 par la Société archéologique de Montauban, ainsi qu'à l'étude de M. Anth. Saint-Paul sur l'architecture dans le Comminges[1].

On pourrait vraiment faire un cours d'archéologie complet durant cette promenade : l'épigraphiste trouve une admirable série commençant aux ex-voto dédiés à ces divinités topiques aux noms aussi barbares que ceux de leurs adorateurs, où l'on prend sur le fait, si je puis m'exprimer ainsi, la rapide romanisation de la contrée; stèles funéraires païennes, stèles chrétiennes, et, parmi, la célèbre et vénérable inscription du prêtre Patroclus. Puis, après l'interruption de toute vie, la furieuse tuerie ordonnée par Gontran, le moyen âge commence par le logogriphe de la porte de Saint-Bertrand, que la sagacité de M. d'Agos et de M. de Laurière ont interprété d'une façon plausible; il continue, durant une longue période, à encastrer dans les murs de l'église ou du cloître, à côté des stèles romaines si pieusement conservées, ses courtes inscriptions où

1. *Revue de Comminges*, 1887.

l'éloge du mort est bref, mais où prend souvent place une leçon morale comme celle-ci bien connue : *Rosa mundi non rosa munda, non redolet sed olet quod redolere solet.* On peut arriver ainsi, siècle par siècle, jusqu'aux dalles du dix-huitième, et nul musée n'offre l'attrait de ce cloître, où l'œil se repose des déchiffrements pénibles en contemplant le radieux paysage sur lequel se découpent les arcades.

L'archéologie monumentale ne trouve, pour l'époque romaine, que des ruines plus propres à l'évocation des souvenirs qu'à la restitution des monuments, à part ce que Gontran a épargné des vieux remparts, datant du quatrième siècle probablement, ainsi que M. Shuermans semble l'avoir définitivement établi pour toutes les constructions analogues en petit appareil à chaînages de briques. Mais avec Saint-Just de Valcabrère nous trouvons un des plus curieux monuments et des plus rares de France : M. Anthyme Saint-Paul classe bien définitivement, dans l'époque carlovingienne, le chevet avec ses trois absidioles carrées à l'extérieur, demi-circulaires à l'intérieur ; et comme tel, il n'y a, si je ne me trompe, que l'église de Germigny qui puisse en être rapprochée.

Arrêtons-nous un instant, car il est important de spécifier les caractères qui autorisent cette attribution. Dans un travail de premier ordre, M. Ramé[1] semble avoir établi que les monuments carlovingiens se reconnaissent : 1° par l'appareil mince et allongé

1. *Bulletin monumental*, 1860. — *Quelques édifices d'Orléans présumés carlovingiens*. Il est vrai que M. Ramé a modifié depuis ses opinions et est loin d'être aussi affirmatif dans son étude : *De l'état de nos connaissances sur l'architecture carlovingienne* (*Bulletin du Comité des Travaux historiques*, 1882).

des pierres, si frappant dans les murs de Valcabrère, et que M. Ramé signale à Saint-Aignan d'Orléans; ici, comme là, la nature des matériaux n'impose pas cette taille; 2° par la forme des tailloirs, des bandeaux, des impostes, qui sont d'une grande saillie et ornés, dans la partie en cavet, d'un filetage tout particulier, plus aisé à figurer qu'à décrire; le bandeau régulier qui règne à l'extérieur de Saint-Just et les énormes tailloirs des chapiteaux sont très caractéristiques. Quant aux chapiteaux, ils sont d'une barbarie étrange; ceux des doubles colonnes qui soutiennent l'arc triomphal seraient incompréhensibles si l'on ne se souvenait de ceux de l'église de Germigny, plus achevés, alors qu'à Saint-Just il semble n'y avoir que des ébauches; les autres chapiteaux, d'une grossièreté extrême, paraissent procéder du corinthien. Ce qui achève de donner à ce chevet cet air fruste de monument barbare, ce sont les colonnes antiques employées au hasard, coupées ou posées l'une sur l'autre, suivant les besoins. Il serait possible que le seul désir d'employer des matériaux précieux n'eût pas guidé l'architecte, mais aussi l'idée d'utiliser les restes vénérés d'une église antérieure, dont l'existence nous est attestée par les inscriptions si abondantes. Remarquons les trois petites fenêtres établies en pénétration dans la voûte de l'abside, au-dessus des arcatures qui la pourtournent et se prolongent même dans la première travée nord; ces modestes ouvertures sont les avant-coureurs de la superbe couronne de fenêtres de Saint-Sernin. Car c'est ce qu'il y a de plus frappant dans cette construction primitive et qui a pourtant grand air; nous avons là l'embryon de l'architecture

romane, le type que trois siècles vont harmoniser et embellir.

Il était près de sa perfection quand saint Bertrand éleva la nef de Saint-Just dans le style auvergnat, je dirais plus volontiers toulousain, avec nefs latérales en demi-berceau buttant la nef centrale. Il faut remarquer cependant, au bas des piliers, ces gros soubassements circulaires, ornés de boules, qui ne sont pas toulousains, mais que nous retrouvons à Saint-Nazaire de Carcassonne, et aussi à la cathédrale de Saint-Bertrand, dans des parties datant de la fin du onzième siècle.

La construction de la cathédrale et du cloître a dû se prolonger durant tout le douzième siècle, car le portail offre des bases d'une élégance bien rare, et certains chapiteaux d'un travail si fin, soit du portail, soit du cloître, ont été inspirés par des modèles toulousains. Je ne puis que signaler, en passant, la reconstruction de Bertrand de Goth, qui, vers 1300, jeta une seule nef sur les murs latéraux des bas côtés primitifs; ainsi avait-on fait à Saint-Étienne de Toulouse, comme l'a si bien démontré M. de Lahondès. Ces nefs uniques, si caractéristiques de notre Midi, amples, hautes, sont à l'extérieur d'une sévérité puissante qui n'apparaît nulle part dans un cadre plus approprié qu'au sommet du roc de Saint-Bertrand, entre les grands rochers et les grands bois.

Après l'architecture, — et que de choses je passe sous silence! — la sculpture : le porche impressionnant de Valcabrère, dont les statues, a fait remarquer M. A. Saint-Paul, n'ont pas de parenté avec celles du cloître de Saint-Étienne ou de la Daurade; elles rappellent plutôt les œuvres d'outre-Loire, mais

seule la tête du diacre portant le livre ouvert est d'un grand caractère. Renonçons, après bien d'autres, à expliquer ces figures, et passons tout de suite au gisant de la tombe d'Hugues de Châtillon, que M. de Laurière, dans son rapport, date du seizième siècle. Cela m'inquiète un peu, car il a l'air de n'être qu'une réplique du Jean de Tessandière de la chapelle de Rieux; il y a là une ressemblance qu'il faudrait étudier en comparant deux photographies, faute du moulage qui devrait être à notre musée ainsi que celui des bas-reliefs de la cuve, qui sont bien du quinzième; les arcatures écrasées ne peuvent tromper, cette figuration naïve de l'ensevelissement non plus : c'est bien là le réalisme mis en vogue par les Flandres, et dont les pleurants des tombeaux des ducs de Bourgogne et de Bourbon sont le plus merveilleux épanouissement, tandis que la tombe de Philippe Pot arrive à donner une tournure épique à ce sujet d'abord familier.

De la pierre il faut passer au bois, car les gisants du cloître sont fort insignifiants, et les boiseries du chœur nous attirent. 1537, c'est de la bonne Renaissance, la fantaisie coule à pleins bords, le paganisme a peine à se contenir. Ecartons d'abord l'école de Toulouse, dite de Bachelier, que Dumège a fait intervenir ici mal à propos, nous n'avons rien qui rappelle, même de loin, le style de ces boiseries. Je préférerais penser aux fenêtres du château de Bournazel, mais à quoi bon risquer des rapprochements? Des mains bien diverses ont travaillé ces boiseries; le dessin est partout brillant pour l'ornementation; la plupart des figures du chœur sont malheureuses, les têtes qui garnissent la clôture extérieure sont

bien meilleures, surtout, chose curieuse, celles de femmes. Mais comme sculpture, le morceau qui nous a le plus séduit est le buste très vivant de Mgr de Griet, excellent travail du dix-septième siècle, que la *Revue de Comminges* a eu le bon esprit de publier.

Quel dommage que les vitraux aient été mutilés! la peinture sur verre aurait conservé une page radieuse, car les débris et le vitrail central, presque complet, rivalisent, comme éclat de coloris et élégance de dessin, avec les verrières d'Auch; on peut très hardiment parler d'Arnaud de Moles à propos de cette éclatante décoration, où l'on reconnaît certaines colorations rares qu'il a employées à Auch.

C'est la peinture à l'aiguille qui triomphe dans le trésor de Saint-Bertrand avec ces deux chapes, don vraiment digne d'un pontife, car il ne faut pas en croire le guide Joanne, qui affirme que l'une est du seizième siècle; j'aime mieux m'en fier à M. de Linas, qui voit dans la chape rouge une œuvre de l'école anglaise, et dans la plus belle, un des plus beaux travaux, des plus riches que nous ait laissés le quatorzième siècle. La cathédrale de Saint-Bertrand a été certainement la bien-aimée de Bertrand de Goth. J'étais étonné de ne trouver, dans aucune des descriptions, mention des deux superbes tapisseries, don de Jean de Mauléon; une notice de M. Trey-Signalès[1] m'apprend qu'elles sont exposées depuis peu de temps, on sait qu'il en existait d'autres pièces, et c'est un gros regret que nous donne M. Trey, car elles sont superbes. D'où viennent-elles? Les archives de la cathédrale nous l'apprendront peut-

1. *Revue de Comminges*, 1892,

être; elles sont de la première Renaissance, le dessin est clair, les tons doux et bien nuancés; ce sont morceaux à publier, car, Messieurs, nous publions un album, et, en vérité, voilà des trésors qui nous appartiennent, puisque nous comptons parmi nous des photographes de premier ordre, et que M. Bordère est sur les lieux. On nous reproche de ne rien donner d'inédit : je cherche à signaler l'inédit, car je ne vous ai rien dit de la licorne, la célèbre licorne, ni du crocodile, ni de la mitre de Saint-Bertrand, toute semblable à celle que l'on vénère à Saint-Sernin sous le nom de mitre de saint Exupère, ni de ce coffret repoussé sur lequel il faut lire : *per l'amor de madona me combat ab aquesta vivra,* et non *livra,* comme lisait M. d'Agos; c'est une *guivre* qu'un vaillant chevalier attaque à grands coups de lance, peut-être le crocodile qui pend, mélancolique et rongé des vers, au mur de la nef.

J'ai omis aussi le ciborium de Valcabrère, gravé par Viollet-le-Duc, heureusement, car il s'en va en pièces. Il abrite le tombeau de saint Just, sous lequel un couloir est ménagé; nous avons même disposition à Moissac et aussi à Saint-Aventin, où un rétable de bois masque le tombeau; ainsi en était-il à la Sainte-Chapelle : les pèlerins pouvaient passer au-dessous de la châsse vénérée, et dans ces divers pèlerinages une fenêtre permettait aux infortunés bannis de l'Église de voir au moins le reliquaire qu'ils ne pouvaient approcher. Le remaniement du fenêtrage qui accompagna l'exaltation du tombeau est très visible à Valcabrère. Aux siècles plus primitifs, c'est l'inverse : on n'ose toucher aux tombes vénérées, ce sont des soupiraux, comme à la confession de Saint-

Pierre, par lesquels le regard plonge, où l'on fait descendre des lampes ou des objets destinés à toucher la châsse.

Je m'attarde, Messieurs, comme nous nous attardions dans ces sanctuaires, et ne puis vous mener avec nous dans la visite rapide de la collection Trey-Signalès, dont le propriétaire était venu aimablement nous joindre et nous fournir des explications à la cathédrale de la ville, aux rues bordées de vieilles maisons, aux remparts, au rocher où périt le Gondovald infortuné dont M. Dezasars vous a conté la triste histoire, et je vous prie, en finissant, de vouloir bien envoyer à M. Bordère, qui nous a fait passer une journée si pleine, les remerciements de la Société avec les nôtres.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique*, 1894, p. 108.)

EXCURSION A MOISSAC

ET AU CHATEAU DE SAINT-ROCH

Monsieur le Président [1],

Vous avez bien voulu me confier le compte rendu de l'excursion du 24 juin; ce m'est un grand et périlleux honneur, auquel je n'ai pas osé me soustraire, bien que tant d'autres, dans cette brillante réunion, eussent été mieux à même de s'acquitter de cette tâche; mais je n'aurais su trouver meilleur moyen pour payer la dette de reconnaissance contractée, durant ces deux superbes journées, envers vous et nos confrères du Tarn-et-Garonne.

Comment exciper de ma qualité d'étranger? En prenant un morceau de leur territoire aux Toulousains, aux Gascons, aux Rouergats, aux Cadurques, le Tarn-et-Garonne leur a pris un morceau de leur cœur; l'accueil que nous avons reçu de vous tous a fait de chacun des invités un citoyen de Montauban.

Je n'ai donc qu'à m'exécuter de bonne grâce, mon cher Président, puisque me voilà devenu un des

1. M. l'abbé Pottier, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

vôtres, et à vous remercier d'avoir bien voulu songer à moi pour me donner une place dans cette réunion d'amis, pour me permettre d'élever ma voix dans ce concert d'éloges et d'affections sincères, dont je me sens pourtant bien incapable de rendre l'accent de bonne, franche, vive et douce cordialité.

Ce que je voudrais essayer de traduire, c'est l'impression *naïve*, comme disaient nos pères, de cette journée pleine de charmes, de sensations ineffaçables, qui nous a permis de goûter, à quelques heures de distance, les austères pensées du haut Moyen-âge et les joies délicates d'une de ces assemblées de lettrés et d'érudits fêtés par un grand seigneur de la cour des Valois ou de Louis XIV. En parcourant les volumes de vos travaux, il m'a été facile de comprendre combien ma tâche était abrégée par son côté technique. Je n'ai point à venir disserter sur ce que nous avons vu ensemble, après les études si complètes de MM. Lagrèze-Fossat, Laroque, Mignot, Forestié, après les observations, les notes substantielles recueillies dans vos diverses visites à ces monuments, à ces collections que vous avez minutieusement étudiées et que je n'ai pu qu'embrasser dans une vision rapide, un véritable éblouissement.

Dès la gare, les joyeuses volées des cloches de Saint-Martin annonçaient l'approche de notre imposant cortège, et cet accueil flatteur nous était expliqué par M. le curé Picat, dans une charmante harangue.

Tapie contre le talus du chemin de fer, la modeste église a retenu l'attention du Congrès archéologique en 1865. A cette époque, l'on n'hésita pas à dater des temps mérovingiens sa façade en petit appareil,

flanquée de deux massifs cylindriques, et la fenêtre à claveaux de brique et de pierre; on serait un peu moins affirmatif à présent. Mais il est vrai que les savantes études de votre regretté collègue M. Mignot lui ont permis d'établir des distinctions entre les constructions du haut Moyen-âge, en se basant sur les dimensions des briques; c'est un genre de recherches très délicat, où la compétence d'un archéologue local, ayant suivi minutieusement l'historique de tous ses monuments, impose son autorité. Dans l'église, où se lisent quelques fresques à moitié voilées par le badigeon, M. le Curé consulte la Société sur le caractère à donner aux réparations qu'il veut faire à l'abside. M. de Lasteyrie conseille de substituer au plancher qui la couvre une de ces légères voûtes de charpente, si fréquentes et si gracieuses en Touraine, qui ne risquent pas de faire verser les murs et ne motivent aucune reprise. Si le monument peut être dégagé du tertre qui l'enserre, il fournira sans doute matière à d'intéressantes observations sur ces vieux appareils d'un classement bien difficile.

Mais l'on se hâte vers le Moustier, où M. l'abbé Belbèze, de l'Ordre des Carmes, et M. Dugué vont nous servir de *ciceroni*, et chacun de vous aussi, Messieurs, familiers avec les antiquités de Moissac. Dieu me garde de décrire après les maîtres ou de prétendre enseigner, je me borne à noter les indications, les remarques saisies au vol comme elles tombaient des bouches les plus autorisées.

Nous voici arrêtés devant le porche, devant cette grande page solennelle qui tranche d'une façon si frappante avec ses voisines dans les admirables ga-

leries de moulages du Trocadéro. Jamais l'imagination du Moyen-âge n'a produit diablerie plus tragique, plus impressionnante que celle qui décore la paroi gauche; nous, Toulousains, qui avons visité Conques naguère, nous ne pouvons nous empêcher de comparer le sentiment de terreur qui plane ici avec l'expression narquoise, goguenarde et plutôt grotesque des démons du célèbre portail; un siècle environ sépare les deux œuvres, et durant ce temps le diable des légendes et des fabliaux s'est substitué au farouche ennemi des premiers temps. Mais quel art puissant, sûr de lui-même, que celui qui oppose à cette scène d'horreur la majestueuse figure d'Abraham recevant Lazare dans son sein! *Qui addit scientiam addit et laborem,* dit l'Ecclésiaste; l'archéologue n'admire pas seulement, il faut qu'il commente. Les discussions, qui ont déjà commencé en wagon, reprennent, et, comme sur le *Tauroentum* de Méry, un mistral de controverse souffle devant le porche. M. de Fontenilles, nourri dans les études médiévales, nous avait, la veille, durant sa très intéressante conférence, parlé de débris de trois époques différentes, juxtaposés lors du déplacement du portail, qu'il fait dater des environs de 1229, époque à laquelle le traité de Meaux ayant obligé Moissac à démanteler ses fortifications, l'abbaye enveloppa son clocher de la chemise fortifiée qui subsiste encore. L'ouverture du vestibule placé primitivement à l'Occident fut transporté au Midi, et les sculptures assemblées dans un ordre qui n'est probablement pas celui de la décoration du douzième siècle. C'est sans doute alors que les statues de l'abbé Roger et de saint Benoît furent assez maladroitement placées au-

dessus de deux hautes colonnes des deux côtés de l'entrée.

Les remaniements avaient déjà été signalés lors du Congrès de 1865; M. de Fontenilles distingue des morceaux de trois époques différentes, peut-être des Carlovingiens, d'autres datant de l'abbé Durand de Bredon, et enfin la majeure partie de l'œuvre, le grand tympan, remontant à l'abbé Ansquilinus. Les parties antérieures à Ansquilinus se reconnaissent à ce qu'elles sont de marbre, telle la Visitation, qui aurait été sculptée sous Durand. La pièce capitale, dans cette difficile distinction, est le grand linteau de marbre orné de superbes rosaces inspirées de l'antique : il est décoré d'entrelacs à sa partie inférieure et aussi à la partie supérieure, qui est invisible, sauf en se hissant sur une échelle, et, en effet, une échelle apportée, le fait est vérifié. M. de Fontenilles en conclut que ce linteau est un ancien montant vertical, faisant partie d'une construction où ses trois faces étaient visibles. Il fait pourtant observer que les décors inférieurs et supérieurs ne se raccordent pas, alors que les roses n'offrent aucune trace de rajustage; j'en concluerais volontiers qu'elles sont plus récentes, et, s'il fallait les dater, comme elles sont pareilles à celles que l'on voit entre les fiers lions du trumeau, comme une porte des transepts de Conques a son linteau également orné de rosaces, il a paru vraisemblable à plusieurs d'entre nous que trumeau et linteau devaient être l'œuvre de Durand de Bredon, et que les rosaces ont été sculptées pour la place où elles sont, mais sur un marbre qui avait servi antérieurement. Ces parties seraient donc contemporaines de la célèbre consécration de 1063 et du

grand narthex ou vestibule dont un chapiteau, reproduit par Viollet-le-Duc, montre deux lions aussi superbes, aussi sauvages que ceux du trumeau.

La robuste voûte de cette large salle, d'un aspect si monumental, offre un grand intérêt : elle permet de suivre le travail des constructeurs du onzième siècle, cherchant la stabilité; ils hésitent dans la forme des courbes, renforçant les reins des épaisses nervures pour accentuer le bombement au point faible. Le premier étage du clocher est d'une date un peu plus avancée; sa voûte porte, elle aussi, ce grand caractère de force et de vigueur, qui est comme spécial à l'école clunisienne. Dans ces hautes œuvres, M. de Fontenilles et M. Dugué nous montrent les traces de la nef primitive et d'une autre postérieure, à coupoles, détruite au quinzième siècle; il y a là matière à une très intéressante monographie, que nous comptons bien voir paraître quelque jour.

Pour ne pas interrompre la marche chronologique, nous passons tout de suite dans le cloître, vaste, calme, lumineux, contrastant admirablement par sa légèreté avec l'austère édifice que nous venons d'étudier. En effet, si une célèbre inscription nous donne la date de 1100, les remaniements sont visibles, et, dès l'entrée, l'œil exercé de M. de Lasteyrie a retrouvé le long du mur de la nef les arrachements de la couverture du cloître d'Ansquilinus. Les épais piliers carrés qui ont été conservés devaient être plus rapprochés, comme, par exemple, à Saint-Trophyme, peut-être les galeries étaient-elles voûtées, ainsi que c'était l'usage au douzième siècle. Mais quelle main barbare a mis un crépi uniforme sur ces murailles, dont M. Mignot avait si savamment étudié les divers

appareils et les reprises? Les sujets de discussion et d'étude abondent ici, encore plus que dans le porche; sans parler de ces lettres inexplicables qui terminent l'inscription de 1100, voici pour les Toulousains matière à réflexions : ce sont les figures d'apôtres sculptées sur les piliers; elles ressemblent d'une façon frappante à celles que l'on voit encastrées dans le rond-point de Saint-Sernin; elles paraissent même plus grossières : cette comparaison rajeunirait singulièrement notre basilique! J'aimerais mieux faire remonter le travail de la plupart au temps de l'abbé Durand, car, si le tympan de l'entrée date d'Ansquilinus, comment le travail serait-il si différent du porche au cloître?

Le remaniement du cloître, qui l'a mis en l'état où nous le voyons, est encore matière à controverse; les arcatures gothiques nous forcent à descendre assez bas, s'il faut, comme le pense M. de Lasteyrie, croire que la majorité des chapiteaux en sont contemporains. Viollet-le-Duc a commis une erreur quand il donne la date de l'introduction de la règle cistercienne à Moissac; cette abbaye a toujours été clunisienne. Le travail indispensable et qui ne peut se faire dans une visite rapide serait de suivre un à un les chapiteaux et de les comparer à l'admirable série du Musée de Toulouse. Quelle mine inépuisable pour l'ornementation, pour l'étude de l'histoire, du costume, des mœurs, que ces chapiteaux où revivent les goûts, les idées, la vie familière de toute une époque! Faut-il voir une représentation de la Croisade dans ce groupe de guerriers et de prêtres qui marchent vers une église à coupole? L'un d'eux tient à la main un objet orné d'une croix qui

pourrait bien être un heaume et rappellerait ainsi ceux du célèbre vitrail de Saint-Denis. M. de Lasteyrie nous communique une de ces remarques délicates qui lui sont familières : à la recherche de modèles pour un art perdu, les sculpteurs romans ont pris pour type de leurs chapiteaux les vieux sépulcres chrétiens. Sur les tailloirs on retrouve les imbrications du couvert, et au coin des corbeilles les colonnettes qui encadraient la cuve. Comme l'on s'oublierait à écouter les leçons improvisées, les discussions nourries dans ce cadre poétique, où la vie du passé s'empare si aisément de toute l'imagination!

Mais il faut visiter aussi l'église des quinzième et seizième siècles, élevée d'après le type de Sainte-Cécile d'Albi. Je ne puis ici, sous peine de copier vos Mémoires, vous parler de la célèbre inscription, de la mise au tombeau, etc.; je me borne à reproduire le vœu déjà émis lors des diverses visites de Sociétés savantes : il faudrait que l'autel vînt reprendre sa place contre ce joli rétable du seizième siècle, et que les niches retrouvassent leurs statues, dont une au moins existe, reléguée au sommet de l'édicule, derrière cet autel supérieur sous lequel un passage est ménagé suivant une des plus antiques et vénérables traditions. Sans avoir pu faire une étude bien approfondie de ce monument, il me paraît d'une bien jolie Renaissance et antérieur aux deux clôtures de pierre assez lourdes qui s'y joignent.

M. l'abbé Belbèze n'en a pas fini avec son obligeante fonction de *cicerone;* il nous guide vers le logis où il a succédé aux abbés et où il a su réunir un précieux musée : meubles, débris de sculpture,

de pavages en faïences, mosaïques même, aussi rares que vénérables. Je ne veux pas lui enlever le bonheur de vous décrire ce qu'il a recueilli avec tant de science, et je me borne à signaler la chapelle à deux étages dont l'intérieur est décoré de fresques du treizième siècle offrant le plus grand intérêt.

L'heure du départ a sonné, et, après une dernière visite à ce porche, à ce poème de pierre, si captivant que l'on ne s'arrache qu'à regret du rêve dans lequel il plonge, nous voilà roulant dans la riche, luxuriante plaine de la Garonne, dominant ce vaste paysage où le fleuve court, étincelant entre des masses de verdure, sombres, épaisses, dont les tons vont se dégradant jusqu'au sommet des coteaux jaunissant déjà des approches de la moisson. Ce plantureux décor nous remet en mémoire les vers de ce bon Gascon *Du Bartas :*

> Or, comme ma Gascogne heureusement abonde
> En soldats, blés et vins plus qu'autre part du monde.

Les minces tours de Saint-Nicolas-de-la-Grave surgissent dans la plaine ensoleillée, bronzées, de cette belle patine que le temps donne à la brique. Dans une rapide halte nous ne pouvons que donner un coup-d'œil à leurs vénérables murailles, vingt fois reprises depuis Richard Cœur-de-Lion et horriblement mutilées naguère; ici encore, M. Mignot a donné une de ces études minutieuses, si utiles à tous ceux qui veulent étudier les monuments de briques de notre région. L'église, datée de 1542, nous montre dans son beau vaisseau combien la Renaissance, même à cette date avancée, savait conserver les formes gothiques en changeant la décoration. Un

reliquaire du treizième siècle de bois sculpté raconte, sur sa face principale, le miracle de saint Ansbert, que M. le Curé de Saint-Martin nous a rappelé ce matin.

Bientôt après Saint-Nicolas nous montons doucement entre les haies fleuries, les grands blés, les cerisiers chargés de fruits éclatants, vers les toits d'ardoise de Saint-Roch, qui, là-haut, émergeant de la verdure, font souvenir de la Touraine; et vraiment cette vallée n'est-elle pas une rivale de la sienne? N'est-ce pas aussi « *la terra, molle, lieta, dilettosa?* » Peu à peu le château se dessine; c'est au règne de Louis XII que M. de Monbrison a emprunté son modèle, à cette époque fantaisiste où le gothique se plie en mille courbes savantes, et emprunte de-ci de-là quelques ornements discrets, quelques dispositions ingénieuses à l'art italien.

Sur le haut perron, Madame, Mademoiselle de Monbrison et M. de Monbrison accueillent le long cortège des invités, et devant cette réception pleine de l'aristocratique grâce du temps jadis, nous nous prenons à jeter un regard de pitié sur nos costumes du dix-neuvième siècle, qui détonnent dans ce cadre antique.

Dans une énorme tour, rappelant celles d'Amboise, dont la plateforme sert de terrasse, sous une ample voûte à nervures, une table circulaire nous attendait, hospitalièrement garnie d'un festin digne du lieu et de nos hôtes, digne de tous les souvenirs évoqués par des mémoires d'archéologues. Nous nous trouvions reportés à cette époque si attachante dont M. de Montbrison s'est plu à grouper les souvenirs avec le goût sûr et la passion d'un historien

et d'un artiste, à ces jours où quelqu'un de nos rois, de nos grands seigneurs, quelqu'une de nos reines réunissaient à leur table lettrés, érudits, poètes, devisant avec eux doctes ou joyeux entretiens, oubliant les soucis de l'heure présente en se reportant aux autres siècles, suivant la parole de Montaigne. Telle, non loin d'ici, cette savante cour qui entourait Marguerite à Nérac. Si les devis de table nous maintenaient en ces souvenirs, que dirais-je des toasts? Tout d'abord, M. le Président, avec son aimable modestie, céda la parole à M. le Vice-Président pour remercier nos hôtes; il se dit trop leur ami pour les louer à l'aise.

Pendant les applaudissements, M. l'abbé Couture s'est levé et son éloquente verve, son émotion communicative remue toute l'assemblée.

Divers toasts en prose et en vers se succèdent, et M. de Lasteyrie, délégué du Ministre de l'Instruction publique, termine par une improvisation où se révèle, dès les premiers mots, le fin lettré et le conteur délicat. « Heureuse Société archéologique, dit-il, qui vieille déjà, par l'âge et les services rendus, est toujours jeune par le zèle et l'activité, et dont les membres réunis dans une communauté d'affection autour de leur Président témoignent de la valeur des efforts communs dans la recherche du beau. S'il avait pu oublier que lui aussi est un Méridional, quelle fête pouvait le lui rappeler avec plus d'intérêt et de charme. Il termine donc en buvant au Midi, si bien représenté dans cette princière demeure par le talent, par l'esprit et par le cœur.

Voici l'heure de la fête des yeux; nous allons parcourir cette demeure enchantée qu'une baguette de

fée semble avoir fait surgir de ces coteaux. Ici encore, après les doctes articles de *la Gazette des Beaux-Arts,* après le maître de céans, après tant d'érudits, je serais mal venu à décrire; comment d'ailleurs étudier ces collections autrement qu'en détail, et alors ce seraient des volumes!

Du vestibule, où l'œil s'arrête aussitôt sur la tenture représentant le mariage de Louis XII et d'Anne, sur ces meubles de la Renaissance aux doux reflets, aux formes si harmonieuses, nous passons dans la salle de billard, dont le plafond sculpté est si justement célèbre, dont les murs disparaissent sous les portraits du seizième siècle. Quelles heures l'on passerait là à écouter le châtelain, qui connaît chacun de ses personnages comme s'il eût vécu en leur compagnie, et, au cours de ces récits, de ses commentaires, à contempler ces physionomies, fixées dans leur âme comme dans leurs traits sur les étroits panneaux, par ces maîtres français dont le nom des Clouet semble une sorte de synthèse. La subtilité du pinceau, la virtuosité de l'artiste échappent à l'attention devant cette impression intense de vie, et l'on se prend plutôt à une recherche de l'état d'âme (pour parler la langue précieuse de nos jours) de tous ces grands personnages que voici pêle-mêle, ainsi qu'en une fête de la cour, ainsi qu'en un livre d'histoire. Ils ne posent pas pour la postérité comme on le fera tantôt; eux sont trop fiers et le peintre trop sincère, et nous avons sûrement là l'air de tête qu'ils portaient durant la vie : pourpoints brodés, corps de soie, ils ne les ont pas revêtus par braverie; on y sent le pli accoutumé, on les y voit à l'aise, même en ces grandes fraises à

l'espagnole. Les voici bien ces premiers Français qui descendirent en Italie, candides, loyaux, avides d'art, de savoir, de plaisir et de bons coups d'épée; le plus grand d'entre eux, le roi galant homme (comme disent les Italiens en ce joli terme qu'ils nous ont volé) semble incarner cette race de preux à la tête légère, au cœur droit et volage. Comme ils furent dupés par les Latins avisés dans cette tragique, fausse, vénéneuse et splendide Italie! Mais ils n'en rapporteront pas que les arts, les mœurs aussi les gagnèrent. Quelle modification apportée dans le sang royal par celui de cette Médicis que voici jeune, séduisante, potelée, avec son regard aigu. Voyez à côté de cette tête de benêt du premier dauphin, mort jeune, de ce massif Henry II, la mince figure de Henry III, ce masque délicat et subtil, et la haineuse et sombre mine de son cadet, l'homme aux intrigues inextricables. Autour d'eux tous semblent s'essayer à ruser et dissimuler, depuis ces trois frères Coligny, ce blond Balafré, jusqu'à celui qu'on nomme l'austère l'Hospital, jusqu'à ce jeune mignon qui sera Henry IV. Les premiers ont ri du large rire de Rabelais, les derniers ont douté avec Montaigne. Il semble qu'après tant de tragiques années, qui auraient dû inspirer un Shakspeare, l'âme française se ressaisisse dans le sourire bonhomme et fin du grand Henry. Il est là en empereur romain triomphant, et il triomphe vraiment avec sa belle mine aisée et joviale.

Mêlés aux acteurs de ces drames, les actrices étalent leur grand air de cour; elles aussi ont sur leur sourire, sur leurs yeux clairs, un nuage de défiance qui plane, tant la docte princesse de Ferrare, que la superbe Diane, que la blonde reine Margot.

Si tout ce grand monde daignait descendre de ses cadres pour se venir esbattre, il trouverait le grand salon prêt pour une aussi glorieuse pavane que celle de la princesse de Clèves ou des noces du roi de Navarre. Tout y respire la suprême élégance de ce siècle raffiné, depuis le carrelage devisé et armorié qui pourrait rivaliser avec celui d'Écouen, dont le Louvre et Cluny se partagent les débris, jusqu'aux moindres détails du plafond, des lambris, des portes, dont les peintures font grand honneur à M. Chevignard. Il a su dans ses figures allégoriques s'inspirer du calme, noble et pur style de l'immortel et bien Français Jean Goujon. Les grandes baies, formant loggia, complètent à ravir le décor en découvrant un vaste paysage « fait pour le plaisir des yeux », comme dit Fénelon, où les pentes douces du parc s'abaissent harmonieusement vers la riche vallée que borne à l'horizon la ligne des coteaux bleuâtres faiblement ondulés. Sur une éminence voisine, les grands toits d'ardoise de Monbrison étincellent comme la verdure. La vue est composée avec autant d'art que le château.

Voici la salle à manger, où sur un fond sombre se détache une ornementation de tonnelles et de Fermes à la Du Cerceau; dressoir et cheminée de bois sculpté complètent l'harmonieux ensemble. Dans la bibliothèque, voici encore des portraits du seizième siècle, mais cette fois ce sont de rarissimes crayons comme on n'en voit guère qu'au Louvre ou à Chantilly, et quelle abondance! Que de recherches patientes, quel flair de collectionneur il a fallu pour retrouver ces dessins dont la fragilité explique la rareté. Ils sont bien là, en la docte compagnie de superbes volumes

richement vêtus, contant la vie ardente, passionnée, troublée, de ces années où guerres et fêtes s'emmêlaient comme lors de ce mariage de Henri IV que retrace un fort joli tableau.

Dans la chambre du maître de la maison, nous trouvons l'œuvre italienne, ainsi qu'il est séant quand on veut ressusciter cette époque si éprise de l'Italie, où chacun avait peu ou prou fait son pèlerinage, casque en tête et lance au poing. C'est une chaude toile de Nicole del Abbate, un des décorateurs de Fontainebleau, à qui le Primatice a ravi une partie de sa gloire; elle ressort admirablement sur le fond d'or pâle des murs, qui fait valoir aussi, dans sa lourde magnificence, le superbe lit de Doria.

L'escalier qui rappelle les sculptures de celui de Blois nous porte d'un siècle à l'autre, et je ne puis suivre de chambre en chambre la marche des invités transportés à Versailles, non seulement par la série des portraits qui couvrent les murs, mais le décor et le mobilier des pièces, harmonisé avec un soin jaloux, et surtout par les instructifs commentaires de notre hôte, dont la bienveillance est aussi inépuisable que l'érudition. Noms de grands hommes, noms de grands peintres se succèdent, évoquant un monde de souvenirs. Voici deux Anne d'Autriche, l'une dans la splendeur de sa beauté, l'autre à son extrême déclin, étalant toutes deux ces mains si délicates et dont elle resta fière jusqu'au dernier jour. Un Fouquet, très rare, car après sa disgrâce bien peu de fidèles amis osèrent, sans doute, garder ce témoignage d'une compromettante liaison. Nous retrouvons non loin la plus touchante de celles qui lui furent fidèles dans le malheur, la

toute gracieuse et spirituelle marquise, avec son gendre, M. de Grignan, que je n'aurais pas reconnu dans cette figure bourrue; peut-être a-t-il posé dans un de ces moments d'embarras pécuniaires qui se trahissent si souvent dans la célèbre correspondance, car il a posé et tous les autres avec lui. Le portrait a perdu la sincérité qui faisait notre admiration au siècle précédent; le cadre s'est agrandi et le personnage s'enfle pour le remplir. Voyez plutôt ce superbe Letellier, de Rigaud, et mieux encore ce maréchal de Villars, le nez au vent, fanfaron; comme l'on comprend toute la bile amassée contre lui par Saint-Simon! Il a fallu un plus petit cadre pour le délicieux abrégé des merveilles de la nature, comme on le lui disait en madrigaux, pour la mignonne duchesse du Maine, dont je n'ai vu nulle part plus joli portrait que celui-ci, si délicat, si léché, si élégant, avec cette jolie toilette bleue.

Une des chambres se nomme chambre du Roi; le roi, celui de Versailles, le roi tout court, comme l'Europe avait appris à le dire, y est dignement entouré, et le regard passe de Madame, le brillant ornement des premières fêtes de sa cour, à Mme de Maintenon vieillie, au teint plombé, mais au regard toujours superbe, telle que Pierre le Grand se donna la fantaisie de la voir. Le portrait du roi qui trône ici a son histoire, étrange exemple des vicissitudes de ce monde! C'est un Rigaud, réduction du grand portrait officiel; le grand roi l'envoya à la reine Anne durant ces premiers et pénibles pourparlers qui sauvèrent la France autant que la victoire de Denain; la reine le donna à lady Marlborough, et depuis longtemps il subissait l'affront d'orner les

appartements de Blenheim, de ce château où tout raconte nos revers. C'est là que M. de Monbrison est allé le chercher, et il a pu l'ajouter à ces précieuses collections, grâce aux revers qu'éprouvèrent à leur tour les Marlborough.

Il faut s'arrêter, hélas! en disant avec regret : j'en passe et des meilleurs! Il nous faut dire adieu à cette merveilleuse, hospitalière et inoubliable demeure.

Des voix plus autorisées que la mienne ont en divers toast exprimé à Mme de Monbrison notre reconnaissance pour cette réception si gracieuse et si magnifique, mais il est un dernier remerciement que nous tenons, au moment du départ, à adresser à notre hôte, à l'érudit, au collectionneur qui a su découvrir, sauver de l'oubli et assembler dans un cadre digne d'eux tant de précieux et fragiles trésors, qui vient, avec une inépuisable bienveillance et un savoir non moins inépuisable, de nous faire partager durant une journée toutes ses joies artistiques. C'est au nom de tout le Midi savant que nous le remercions d'avoir créé cette belle résidence rivale des plus célèbres, et sur laquelle il pourrait inscrire cette devise de sa chère Renaissance : *Aperta apertis,* qui exprimerait bien l'accueil gracieux que tout travailleur de l'esprit est assuré d'y recevoir.

Avant de nous séparer aussi, Monsieur le Président et chers Confrères de la Société archéologique, recevez les remerciements de ces invités qui, grâce à vous, ont passé deux de ces journées qui marquent dans la vie, pleines de la joie si pure, sans arrière-pensée, que donne la fraternité scientifique, des

profondes émotions que l'on goûte à vivre en compagnie, au milieu des évocations d'un passé qui nous est si cher. Et si je n'ai pu dans ces pages que donner un pâle reflet de tant de merveilles, si je n'ai su exprimer les sentiments précieusement gravés dans nos cœurs, je dirai avec les vieux écrivains français :

Et veuillez excuser les fautes de l'auteur.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1891, p. 213.)

POURQUOI ET COMMENT

ON DEVIENT ARCHÉOLOGUE

Vous m'avez fort aimablement demandé, mon cher ami, ma collaboration pour votre journal, et vous m'avez fort embarrassé, car, des diverses branches entre lesquelles on divise l'Art je n'ai cultivé aucune, et de déplorables exemples, que je pourrais puiser aisément dans la critique contemporaine, m'ont prouvé qu'avant de parler d'une chose il faut la connaître. Beaucoup, je le sais, ne partagent pas mes principes et, devant un tableau ou une statue, commencent par dire : « Moi, je pense ceci, je n'y entends rien ; c'est possible, mais voilà mon impression. »

C'est bonne matière à conversation, autant en emporte le vent, mais imprimer ses sensations, cela n'est permis qu'aux rares dont les sensations intéressent le public.

Alors, me direz-vous, la critique, à proprement parler, n'existe pas, n'a pas le droit d'exister. Depuis Diderot ils sont nombreux ceux qui n'ayant jamais mis la main à la pâte ont prétendu régenter l'art, les exclurez-vous? et laissez-vous aux seuls artistes, dont l'habitude est de se manger entre eux, le soin d'émettre un jugement sur une œuvre?

Non vraiment, mais cette incompétence technique ne se rachète que par une science bien difficile à acquérir, celle que Taine a si justement nommée la philosophie de l'Art et dans laquelle il excelle, lui, qui n'a jamais, que je sache, manié l'ébauchoir ou le pinceau.

La marche de cette étude, de cette éducation artistique me semble différer du tout au tout de celle du peintre. Celui-ci doit se mettre en face de la nature, du sujet qu'il veut reproduire, et le rendre *tel qu'il le voit*, de ses yeux ou dans son imagination ; quant à l'homme qui a la prétention de juger ce peintre sur autre chose qu'une technique qu'il ne connaît pas suffisamment, il ne lui suffit pas de comparer l'objet et sa copie, d'autant qu'il y a chance pour qu'il ne soupçonne l'idée du peintre, il faut qu'il parle en vertu des lois de l'esthétique, et pour les connaître, son devoir strict est de consulter l'idéal non seulement de sa génération, qui peut errer après tout, mais de toutes les générations qui l'ont précédé.

Et voilà pourquoi, cher ami, je ne me sens pas de taille à faire de la critique, voilà pourquoi je fais de l'archéologie et j'ai intitulé cette causerie : *Pourquoi et comment on devient archéologue.*

C'est une science à l'aspect bien rébarbatif, et l'on se figure généralement ses adeptes sous l'aspect de vieux messieurs chauves, à lunettes, s'extasiant ordinairement sur des vieux murs et des pots cassés. Je reconnais volontiers que certaines branches de ladite science peuvent être suspectes d'aridité : épigraphie, paléographie ne disent pas grand'chose à l'imagination. Mais il faut considérer que les buts de ces ari-

des travaux sont ces deux matières si passionnantes : l'histoire et l'art.

Quand on a franchi les premiers passages étroits et pénibles, les défilés par lesquels on entre dans cette région peu connue, la vie de nos pères, croyez-vous qu'il n'y ait pas des jouissances d'une nature élevée à se mettre en communion avec eux? à connaître leur pensée, leur âme, leur idéal?

En face d'une œuvre énorme comme une de nos grandes cathédrales, n'est-ce rien que de ne pas admirer tout simplement, mais de raisonner son admiration, d'entrer en communion avec l'artiste qui l'a conçue, avec les humbles qui l'ont décorée?

Ce désir de comprendre, de pénétrer un peu plus avant, s'impose, ce me semble, devant toute œuvre d'art. Il n'est pas de principe plus faux que l'intuition immédiate. Je fais appel à tous ceux qui ont traîné leur curiosité ou leur ennui devant ces kilomètres de peinture qui forment les Musées. Qui oserait s'en remettre à son jugement propre pour décider où est le chef-d'œuvre? et, quand le guide secourable vous l'a indiqué, est-on bien convaincu du premier coup?

Pourquoi est-ce un chef-d'œuvre? C'est bien souvent un travail opiniâtre qui explique l'admiration de toute une génération, on n'admire pas toujours, mais on finit par découvrir ce que certaine époque a exalté.

Mais vous me direz : O archéologues, votre défaut n'est-il pas d'aller vous extasier devant des œuvres inconnues jusqu'à vous? vous allez déterrer des bonshommes atroces, œuvres de l'enfance de l'art, c'est bien inutile, suivez le bon chemin; on a fait

des progrès, admirez les œuvres classées, les produits du plein épanouissement du génie, et tous ces travaux de tâtonnement, laissez-les dans les ténèbres où ils dorment justement.

Voilà, voilà justement où l'archéologue peut rendre quelques services et pourquoi je me permets d'écrire ici : Si quelque chose a écrasé l'art durant les deux derniers siècles et une part de celui-ci, c'est ce terrible ennemi que l'on nomme : l'*École*. L'École, qui avec son admiration outrée d'*un art* avait bâti sur un seul type la théorie de l'Art universel ; règles littéraires, règles artistiques, principes intangibles, moules si aisés aux médiocres, engendrant si naturellement la routine, emplissant les théâtres d'un côté, les églises et les musées de l'autre, de grandes machines, vides, soufflées, où l'émotion, les sentiments sont traduits d'après les formules convenues, factices, que l'on subit avec ennui, se résignant d'avance à n'admirer que l'ordonnance savante, ici un beau vers, là une bonne draperie ou un mouvement bien rendu.

La rénovation de l'art, de la littérature et de l'archéologie ont marché du même pas dans ce siècle, quand les vieux moules se sont effondrés sous les coups des vaillants, quand on s'est mis à regarder le monde sans bésicles ; et d'un même élan l'on s'est jeté dans l'étude de la nature naturante, comme dit Rabelais, et dans l'étude du passé. Deux travaux du même ordre, au fond, car ce que nous cherchons dans les cendres du passé c'est cette étincelle de vie qui a brillé un instant. Ce que la pierre a fixé pour longtemps, c'est une pensée vivante, interprétation, elle aussi, de l'éternel modèle, recherche de l'éternel

idéal. Nous nous attardons à regarder des bonshommes qui vous font sourire, eh bien, approchez-vous et regardez avec nous : l'artiste qui les a travaillés d'une main malhabile a cherché à rendre une idée, il n'avait pas de modèles, pas de principes convenus, pas de ces bienfaisants albums où l'on trouve toute prête l'expression de la colère, de la douleur, de la pudeur, etc., il a hésité, tâtonné, et dans ses recherches a eu de ces rencontres heureuses qu'ignorèrent toujours les membres des doctes académies, il a saisi le geste vrai, il a mis de l'émotion, de la foi dans sa grossière figurine, et ce peu de son âme qu'il y a fait passer vaut mieux certainement que tout ce que l'esprit cultivé de tel autre copie pour remplir une toile de cinq mètres carrés.

Ne craignez pas, mes amis les artistes, de venir causer avec les morts dans ce calme cloître des Augustins, sous les arcades tréflées; dans cet apaisant décor, leurs voix sont plus distinctes, vous trouverez leurs rêves épars sur ces chapiteaux fouillés avec amour, sur ces grandes statues graves, calmes, dormant avec paix leur éternel repos. Toute une génération d'artistes s'est formée en cette fréquentation quotidienne. Et puisque vous voulez bien me le demander, mon cher ami, nous nous entretiendrons parfois de ces oubliés qui ne soupçonnèrent ni les orgueils du salon, ni les joies de la *bonne presse*, mais qui connurent, dans la solitude du cloître ou de l'atelier, la saine émotion et les angoisses de la recherche de l'idéal.

(Extrait de *l'Art méridional*, Toulouse, 1er juin 1894.)

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

Avez-vous ouï parler du bourgmestre de Bruxelles? Il y a de cela huit jours, je m'intéressais à lui autant à peu près qu'au maire de Chicago, et voilà que ce monsieur vient de conquérir mon estime; un pas de plus, il aurait mon affection. C'est qu'il a fait quelque chose d'inouï au dix-neuvième siècle, d'absolument étranger aux maires des trente-six mille communes de France : un ouvrage d'esthétique, et quelle! l'*Esthétique des villes*.

Lui, premier peut-être, il a songé à chercher les règles qui doivent présider à l'embellissement d'une ville. Bien tard, hélas! car voilà longtemps que l'on sabre, que l'on construit *au gré d'un cuistre ou d'un maçon,* comme parle Musset, mais encore voudrais-je voir répandre cet ouvrage pour sauver l'avenir.

Je n'ai pu juger les dires du bourgmestre que par une analyse donnée par le *Journal des Débats,* résumée en quelques points principaux sur lesquels nous allons faire une méditation appliquée à notre pauvre ville, victime depuis une centaines d'années de cervelles obtuses, étroites, inviolablement closes aux mystères de l'Art.

Tout d'abord, le bourgmestre compare les vieilles villes aux jeunes, et il remarque combien leur plan diffère; la vieille a l'air d'un organisme vivant, les rues s'embranchent, se ramifient, s'anatomisent, s'embrouillent comme un réseau de veines, comme les branches d'un peuplier. Jetez un coup d'œil sur Toulouse et vous vérifierez ce fait pour les vieux quartiers. Les villes neuves, les quartiers jeunes ressemblent, au contraire, à une cristallisation, lignes droites, angles géométriques. Un bon maire ne doit pas dire : *ceci tuera cela*, mais *ceci respectera cela ;* car, bonnement, s'il doit veiller à la salubrité, à l'ordre de sa cité, aussi doit-il veiller à lui conserver sa beauté, son caractère. Quand ce ne serait que pour attirer les voyageurs, vite dégoûtés par cette uniformité qui va s'étendant sur l'Europe et tend à égaliser dans la laideur et l'ennui les plus vieilles et les plus jeunes. Sous ce rapport, je signale à la vindicte publique le plan d'alignement de Toulouse, conçu, si je ne me trompe, aux beaux jours de Louis-Philippe. Vous pouvez le suivre, il semble deviner les vieux hôtels, les maisons intéressantes, et vlan ! il s'empresse de les écorner.

Ces vieux quartiers, il faut bien les trouer de-ci de-là, dit le bourgmestre, mais il faut le faire avec art, avec modération, sabrant au besoin ce qui est sordide, mais respectant l'ensemble, le cachet. Et tout de suite une remarque bien juste, une protestation contre la rage que l'on a d'isoler les vieux édifices, les cathédrales, sur une immense place. C'est un non-sens : en enlevant les maisons, vous enlevez l'échelle qui permettait de saisir la hauteur, vous enlevez son élancement à la flèche, vous don-

nez à ce monument l'air morne d'un objet d'art dans une vitrine. Le plan en question n'y manquait pas pour Saint-Etienne; voyez-vous la jolie tournure de notre pauvre cathédrale perdue dans une grande place? C'est une barbarie à laquelle nous devons la perte du cloître de Saint-Sernin et des bâtiments annexes; c'est absurde en même temps, car ces bâtiments étaient indispensables à la vie de l'église : plus de cloître, plus de sacristie. Si vous voulez savoir ce qu'un cloître ajoute à une église, allez donc dans celui du Musée et pensez que ce siècle a vu détruire ceux de Saint-Etienne, de Saint-Sernin, bien gratuitement, la moitié de celui des Jacobins, sans parler des autres, Daurade, Carmes, Cordeliers ! C'est cette rage d'isoler, rapproprier, qui a fait massacrer sans pitié le vieux Capitole!

Passant aux quartiers neufs, le bourgmestre continue: Veillez à ce que vos édifices neufs, monuments, maisons soient dans le style de votre ville. Oh ! que voilà parler d'or! Oh ! style dorique, qui as sévi sur la France pendant si longtemps ! façade de l'École de médecine, ferblanterie du donjon, musée venu d'on ne sait où ! sentez-vous combien vous êtes déplacés?

Autre bon conseil : ne faites pas de grandes places sans motif; rien ne donne à une ville un air morne comme ces solitudes pavées où les becs de gaz se dressent mélancoliques. Voyez plutôt ce vacant lamentable où se dresse le tribunal, dégageant le piteux monument qui mériterait si bien d'être masqué. Je ne puis comprendre qu'on n'en ait pas fait encore de bons terrains à vendre ! Voyez notre place du Capitole, avec, pour tout ornement, ces

quatre machines lumineuses jouant aux quatre coins.

Quant aux nouvelles grandes rues, elles doivent aboutir à un monument, avoir une perspective. Très juste encore, et nous sommes obligés de reconnaître la beauté de la règle aux inconvénients que nous notons chez nous. Considérez un peu cette rue d'Alsace qui ne vient de nulle part et ne va nulle part ; à une extrémité vous voyez un bec de gaz de la place Rouaix, à l'autre une maison rouge, et c'est joli! Notez qu'une légère déviation d'axe la faisait déboucher d'un côté sur la place Matabiau, qu'on eût pu embellir ; de l'autre, au milieu de la place Rouaix, où une fontaine monumentale aurait avantageusement remplacé le marbre équarri qui la décore (?) Que dirai-je de la rue de Metz, qui va se prolonger, tortillant sans motif du pont à la porte Saint-Etienne?

Et, pour finir, le bon bourgmestre nous donne encore un conseil : des arbres, des arbres le plus possible dans ces nouvelles trouées. Il est trop tard pour nos nouvelles rues ; on en plantera, je l'espère, sur le vacant de la place de la Pierre. Pourquoi n'en mettrait-on pas sur ces grilloires de quais? Ils sont si utiles, si agréables! Voyez, si nous avons quelque chose de bien, ce sont les boulevards et les promenades.

Car il faut ici rendre justice à l'homme qui a le plus fait pour Toulouse, M. de Mondran (on s'est bien gardé de donner son nom, même à une rue), celui à qui nous devons le Grand-Rond et les allées qui l'entourent. Et remarquez comme les idées justes le sont de tous les temps et pour tous les hommes de goût.

M. de Mondran avait parfaitement compris le besoin de terminer par une perpective chacune de ces lignes droites ; aussi élevait-il une porte monumentale à Montoulieu, au bout de l'allée Saint-Etienne ; dans cette solitude où rêve un fanal électrique, il traçait un cercle de verdure, un autre sur la place extérieure Saint-Michel ; au bout de la Grande-Allée, un arc de triomphe ; l'allée des Soupirs franchissait le canal, grimpait la colline et se prolongeait indéfiniment dans cette perpective montante ; l'allée des Zéphyrs se terminait à une pièce d'eau circulaire, entourée d'arbres, sur le canal.

C'était un prédécesseur du bourgmestre que ce M. de Mondran, car il a fait une excellente petite brochure, sous forme de dialogue, sur les embellissements à faire à Toulouse.

Je n'ai guère parlé d'art, à proprement parler, vous semble-t-il. Eh bien, mais il est un côté par lequel la décoration des grandes villes intéresse de plus près les artistes. Oh ! mes amis, qui se douterait en parcourant notre ville qu'elle soit une telle pépinière de sculpture ? Riquet et Cujas, voilà donc nos seuls grands hommes ! Il y en a autant à Muret. Sont-ils assez lamentables tous deux ? Voyons, il va y avoir bientôt huit cents ans que Raymond IV est parti pour la Croisade à la tête de cent mille hommes, c'était le plus riche prince de la chrétienté, Toulouse était une vraie capitale. Ne voilà-t-il pas un sujet bien tentant : dresser Raymond IV sur son grand cheval, au sommet d'un de ces piédestaux colossaux, comme on en voit en Italie, le dresser au bout de l'allée Saint-Michel, auprès de son Château-Narbonnais, dans l'auréole d'or du soleil couchant,

au bout de cette verte perspective de l'allée? J'en mettrais partout, des statues, si j'étais le bourgmestre de Toulouse, mais des statues qui fussent, comment dirai-je, un peu plus *locales* que Moïse, voire même Roland, des statues de nos grands hommes (nous en avons bien quelques-uns, parbleu), qui parlent à la foule de notre passé glorieux et ne soient pas généralement quelconques, comme l'on dit au Palais.

(Extrait de l'*Art Méridional*, Toulouse, 1er août 1894.)

LE NOUVEAU MUSÉE

J'ai perdu une illusion! je croyais que le Conseil général des Bâtiments civils était composé de gens sérieux, et voici que je lis un texte émané de cette grave Compagnie, texte abracadabrant qui a l'air extrait de quelque opérette. Non! on ne se moque pas des provinciaux à ce point.

Je copie; il s'agit du projet de notre Musée : « Viollet-le-Duc avait conçu une façade à l'aspect pittoresque, dans laquelle on retrouvait les belles lignes de l'art gothique et de la Renaissance et une harmonie parfaite avec les constructions existantes de l'ancien couvent des Augustins. »

On croit rêver! Le rapporteur, M. Lefuel, dit encore mieux; il nous apprend que « cette façade rappelle bien mieux une architecture qui fleurit à Toulouse au moment du seizième siècle et qui, sous les auspices de deux grands architectes, Bachelier et Rivals, s'y implanta si absolument que c'est la seule dont on retrouve des spécimens dans les monuments et constructions privées de cette époque, la seule que l'on puisse à bon droit considérer comme une architecture toulousaine. »

Et voilà ce que l'on a dit au Conseil général des

Bâtiments civils en 1879! Notez simplement que Nicolas Bachelier est mort en 1557 et Rivals en 1705. Voilà les deux contemporains qui ont créé le même style! Voulez-vous juger de son uniformité? Allez voir au Jardin-des-Plantes la porte *authentiquement* œuvre de Bachelier, et, dans la rue de la Dalbade, l'hôtel Saint-Jean, œuvre également *authentique* de Rivals, et comparez.

Il n'y a pas un mot dans ce rapport qui ne soit une bêtise historique. Un seul style caractéristique à la Renaissance? Ce qui fleurissait au début de la Renaissance, en 1530, c'est le style de la cour du Lycée; ce qui fleurit en 1550, c'est celui de l'hôtel d'Assézat et à côté celui de l'hôtel Felzins; trouvez-vous quelque rapport? Un peu plus tard, nous avons l'hôtel de Pierre, plus tard l'hôtel Saint-Jean, mettez dans la sauce le petit cloître du Musée, si vous voulez, et maintenant faites-moi le plaisir d'extraire de cela une architecture toulousaine! M. Lefuel était-il une bête? Oh que non; mais comme tous ces messieurs, Viollet-le-Duc en tête, il se fichait des Toulousains comme tout le monde s'en fiche à Paris.

Et maintenant, faut-il regarder le monument? Les Toulousains se sont creusé la cervelle au sujet de son style. D'où diable a-t-on tiré ça? Ceux qui posaient pour les gens forts disaient : « C'est anglais »; il y en a, et je suis du nombre, qui disent : « Ce n'est de nulle part »; mais à présent on vient nous dire que cela ressemble aux Augustins ou à la Renaissance toulousaine. Eh! bonnes gens, avez-vous des yeux?

Indiquez-moi un motif, je dis un seul, emprunté à Toulouse? Sont-ce ces fantaisies de pénétrations

gothiques mêlées à un décor de pseudo-Renaissance? Mais, justement, cet art si curieux des bords de la Loire n'a jamais fleuri à Toulouse; je ne connais qu'un seul hôtel, celui de la rue des Chapeliers, où l'architecte se soit souvenu des idées gothiques, et il ne ressemble à rien autre dans notre ville. Sont-ce les vilaines fenêtres que l'on a plaquées contre le petit cloître, si mesquines, avec leur fronton percé d'un trou pour faire nicher les moineaux? Est-ce la grande fenêtre à double meneau? Eh bien, je vous défie d'en trouver une antérieure à Henri IV.

Qu'est-ce que c'est que pareille salade, bon Dieu? Est-elle toulousaine la lourde balustrade dessinée par un élève de l'école primaire? Allez voir celle de la tour de Berny ou de la tour de Brucelles. S'agit-il des lourdes arcatures à corbeaux de pierre? Allez voir celles de l'hôtel Gay, du château de Pibrac. Est-ce à Toulouse, enfin, qu'on a jamais platement terminé une façade par une platebande de zinc, sans saillie, sans rien pour jeter des ombres au sommet de l'édifice? Allez voir les toitures heureusement intactes du vieil hôtel de Mansencal et vous comprendrez comment on entendait les couronnements à Toulouse.

J'en suis désolé pour la ville, notre Musée est une déplorable fantaisie, horriblement coûteuse, de MM. Viollet-le-Duc et Darcy; il y a là une porte sourcilleuse comme une entrée de prison, et une tour d'observatoire bonne pour l'*annonciateur des lunes de Salammbô*, que je ne pardonnerai jamais, sans compter tout le reste. Ce monument est aussi étranger à l'art toulousain que l'Alhambra. Je ne parle ni de l'intérieur, y compris ce colossal escalier

qu'on ne peut encore juger, ni des sculptures qui méritent une étude à part, car celles-ci ont quelque chances d'être toulousaines, ayant été exécutées par nos artistes.

(Extrait du *Messager de Toulouse.*)

LETTRE

A L'ARCHITECTE DE LA SALLE DES ILLUSTRES

C'est une bien belle entreprise, Monsieur, que la décoration de cet énorme couloir qui faisait mal à voir depuis quelques années et qui va, grâce à la collaboration de nos grands artistes, devenir, nous l'espérons, la merveille de Toulouse. Je pense qu'avant de mettre la main à la pâte, vous allez tenir un petit concile pour bien vous répartir les rôles et les sujets, et aviser à ce que notre hôtel de ville ne soit pas, comme celui de Paris, un chef-d'œuvre d'incohérence.

S'il m'était donné de prendre la parole dans cette auguste réunion, voici ce que j'aurais l'honneur de vous dire :

Avant tout, il faut, pour bien choisir les sujets à traiter, vous pénétrer de l'histoire de votre patrie, soit ville de Toulouse, soit Languedoc dont elle était la capitale, et puis, de-ci de-là, dans cette longue existence, retenir le fait saillant, caractéristique de l'époque.

Nous laisserons, si vous le voulez bien, à vos prédécesseurs du dix-huitième siècle tout ce passé gau-

lois et romain qu'ils interprétaient à leur façon, et nous commencerons par les Visigoths. Durant près de cent ans, Toulouse fut une capitale, et de quel royaume! M. Benjamin Constant nous donnera quelque superbe Théodoric mi-romain, mi-barbare, avec une cour bariolée comme celle que dépeint Sidoine Apollinaire. Durant l'époque catholique qui suivit, il y a matière à une belle page de peinture dans la défaite des Sarrasins aux portes de Toulouse, sur cette chaussée des Martyrs dont leurs historiens ont gardé un si cruel souvenir.

Dans l'épopée de Charlemagne, nous tenons une bonne place. Louis, qui fut Débonnaire plus tard, trônait dans nos murs, et la geste de Guillaume au Court-Nez est toute nôtre. Pour nos comtes, bien que l'on pût glaner dans la vie de Taillefer ou autre quelque brillant exploit, on peut, je crois, arriver d'un trait au grand Raymond IV, à sa croisade; songez qu'il était le plus riche seigneur de la chrétienté!

Ce à quoi je tiendrais, et beaucoup, c'est à voir représenter le premier et le brillant acte de vitalité de la commune de Toulouse : nous sommes au début du douzième siècle, et les Toulousains ont déjà assez de force pour chasser les hommes du comte de Poitiers du château Narbonnais et partir en guerre, aller délivrer leur vrai comte, Alphonse Jourdain, assiégé dans Orange. C'est notre grand siècle, ce douzième, qui fait de notre ville un foyer d'art, ne l'oubliez pas.

Nous savons déjà que M. J.-P. Laurens nous racontera la lutte épique contre Simon de Montfort, la page héroïque de notre histoire. C'est pour nous

aussi, sans doute, qu'il a groupé les sept troubadours dans leur verger. Désormais, nos fastes militaires sont peu de chose ; l'histoire bataille est finie : les lettres, les sciences et les arts vont se partager l'activité des intelligences ; une Université florissante, voilà notre principal titre de gloire pendant longtemps. N'oublions pas, cependant, que le Languedoc fut le ferme appui du trône durant les années noires du règne de Charles VII. Est-ce que La Hire n'est pas né dans la Haute-Garonne, si je ne fais erreur? Dans la longue existence des Etats du Languedoc, dans celle de notre Parlement, il est maint épisode digne de mémoire qui vous permettra de leur consacrer un panneau.

Je voudrais, pour la Renaissance, que vous groupiez, dans le décor de l'hôtel Bernuy, par exemple, Boissonné, Ferrier, Cujas, Bunel, auprès duquel on placerait son élève le jeune Pibrac. C'étaient tous des hommes célèbres, en leur temps ; Dieu nous garde de lire leurs œuvres, mais quoi? puisqu'on les admirait en ce temps, on devait avoir des motifs sérieux. Nous arrivons maintenant à vos prédécesseurs, à vos ancêtres, et certes il ne les faut pas oublier, car si nous nous réjouissons de cette puissante moisson artistique qui dore notre fin de siècle, si nous cueillons des fruits, il faut penser qu'ils ont été semés. Il y a là un véritable atavisme, le fruit d'un long et touchant amour de l'art commun à toutes les classes, à tous les âges. Il est extrêmement développé au douzième siècle et l'on peut parler fièrement de notre école de sculpture romane. Si des destructions sans nombre n'avaient fait disparaître tant d'œuvres, peut-être suivrions-nous une marche de

l'art dont les statues de Rieux seraient une étape, les œuvres de la Renaissance éparses sur nos hôtels une autre étape... Mais, hélas ! les renseignements nous manquent et vous ne devez pas faire œuvre d'imagination. Il faut donc en venir à ceux qui les premiers ont ému l'opinion, ont dirigé ce courant artistique; bien ou mal là n'est pas la question, ils étaient de leur temps.

Vous pourriez réunir dans l'atelier de Rivals le père, Dupuy Dugrès, l'amateur zélé qui a fondé le premier un prix de peinture; Lafaille, qui décida les capitouls à créer cette salle des Illustres que vous allez renouveler; Marc Arcis et Antoine Rivals, tous deux jeunes, qui ont tous deux manié la brosse et l'ébauchoir dans cette même galerie. Car c'est le berceau de nos artistes ce Capitole, c'est à l'innocente fatuité des capitouls, jaloux de laisser leur figure à la postérité, que nous devons cette succession de peintres de l'hôtel de ville, entretenant perpétuellement un foyer de goût et de lumières.

Au dix-huitième, c'est un nouveau groupe que vous pourrez reproduire : Puymaurin, qui mit tant d'activité, de générosité au service de la naissante Académie des Beaux-Arts; Mondran, à qui nous devons entre autres choses le Grand-Rond et son rayonnement d'allées; avec eux leurs artistes, Despax, le chevalier Rivals, Lucas et Cammas, dont l'œuvre vous abrite.

Ce ne sont pas, me direz-vous, des gloires de premier ordre, je le veux bien, quoique certains aient fait, comme Marc Arcis, bonne figure ailleurs; mais ce que vous devez traduire, si je ne me trompe, c'est la vie dont notre ville a vécu, les événements qui

l'ont émue, les gloires dont elle a été fière. Du moment que, comme de juste, vous ne pouvez perpétuer le souvenir des guerres civiles; que, d'autre part, ils sont rares les événements toulousains ou méridionaux qui ont intéressé la France et l'Europe, c'est la tradition paternelle que vous devez transmettre aux générations futures.

Et c'est pour cela que je me permets une recommandation, bien que ce soit empiéter sur votre terrain. C'est de l'histoire que vous avez à faire, donnez-nous de l'histoire, claire, lisible, des images qui se gravent dans la mémoire, c'est œuvre de citoyen que vous accomplissez. Dès lors, je vous prie, veuillez reléguer dans les frises ces femmes légèrement vêtues que l'on appelle, à volonté, la Gloire, la Province du Languedoc, la Garonne ou le Canal, et qui, ailleurs, s'appelleraient : la Seine, l'Amérique ou la Constitution. Je vous prie, Monsieur, d'excuser ce long verbiage qui part d'un bon naturel, je n'ai pas prétendu vous faire la leçon, mais causer un brin comme devait faire ce bon M. de Lafaille avec Marc Arcis au temps où l'un garnissait les chaudrons, tandis que l'autre rédigeait les pompeuses inscriptions de la défunte salle que nous ne regretterons pas, j'en suis sûr.

(Extrait du *Messager de Toulouse*, 27 octobre 1892.)

On peut se convaincre aujourd'hui, à la vue des froides et monotones allégories de la salle des Illustres, qu'elle présenterait plus d'intérêt et plus de valeur artistique si on avait exécuté les peintures historiques plus instructives, plus dramatiques et plus inspiratrices que conseillait Joseph de Malafosse. (Voir le *Messager de Toulouse* des 15 et 22 novembre 1897.)

LA LEÇON DU MOYEN-AGE

Il est vraiment bien pénible d'habiter une ville qui possède une École des Beaux-Arts et qui d'autre part est un grand centre de fabrication d'imagerie religieuse.

On constate avec douleur combien ceci a peu de rapports avec cela. A l'école, c'est la rotule qui règne, comme dit ce joyeux Bergerat, le muscle, le double muscle, le triple muscle, la figure d'expression. Allez un peu voir les expositions de cette jeunesse, expositions si attachantes, du reste, vous vous convaincrez que le Laocoon est encore l'*ultima ratio* des leçons.

Que si vous vous arrêtez devant un de ces étalages où s'alignent les Vierges, Sacré-Cœur, anges, saints, outrageusement coloriés, pour la plus grande joie des sacristains, c'est l'anémie, l'anémie à son plus haut degré que vous constatez avec douleur chez tous les saints et saintes; ils ont des couleurs, mais ne vous y fiez pas, on vient de les leur poser sur la joue, tout en leur infligeant ces yeux pleurards, béats, ce sourire imbécile qui désolent les artistes et ravissent les dévotes. A côté d'eux, comme pour faire repoussoir, vous voyez des reproductions (et quelles!) en

oléogravure ou même en relief des plantureuses vierges de Raphaël, du Corrège, de Murillo. Et si vous avez quelque cadeau à faire à votre église ou à un premier communiant, vous oscillez hébété.

Où est le véritable art religieux? Car après tout une image de piété a pour but d'exciter à la prière. Est-ce cette fille dégénérée en ange, guidant un marmot en chemise, frisé au petit fer, qui peut inspirer dévotion, ou ce saint Antoine de Padoue rasé de frais, ou ce saint Louis qui fait des mines de rodonnant avec son armure flambant neuve, ou bien... Si je me tourne de l'autre côté vers le grand art, l'embarras est aussi grand. En toute sincérité, est-ce que les Espagnoles énamourées de Murillo, les bonnes, paisibles et indifférentes vierges de Raphaël, ou les grosses nourrices de Rubens, et tout le tra la la des petits anges montrant leur derrière, des petits saint Jean, des petits moutons, ou, pis encore, cette sainte Thérèse qui roule les yeux; tout ce qu'on nomme les chefs-d'œuvre de l'art chrétien, vous a-t-il jamais donné l'idée de dire un *Pater?* Est-ce à ces vierges que l'on va conter ses peines?

Faudra-t-il donc toujours osciller pour l'art religieux entre l'art de l'École, lequel ne peut produire que des copies recopiées, tricopiées de Raphaël, Michel-Ange ou Guerchin, c'est-à-dire faire de l'Ingres ou du Flandrin, ou bien s'inspirer de l'anémique école de Dusseldorf, supprimer les corps sous les vêtements, émancier les visages, raboter toute expression sous prétexte d'idéalisation?

Eh bien non, il faut aller chercher des leçons, et, pas bien loin, chez nous : « C'est vers le Moyen-âge énorme et délicat », dirai-je avec Verlaine, que l'on

doit regarder si l'on prétend faire de l'art chrétien.

On a mis du temps à comprendre et à reconnaître que la France avait eu une période d'art aussi brillante que la Grèce, une de ces phases si rares dans l'histoire où l'union absolue règne entre l'architecture et la sculpture, et que la cathédrale de Reims, par exemple, est aussi accomplie que le Parthénon.

C'est vers là qu'il faut regarder quand on parle de sentiment chrétien, car c'est la foi qui a fait ces merveilles; de l'architecte au dernier ouvrier, tous étaient animés par son souffle. Et la première chose indispensable, semble-t-il, pour faire de l'art chrétien, est d'avoir la foi; la seconde, non moins indispensable, est d'être artiste, et le Moyen-âge l'a été infiniment plus que notre époque. Oh! que je vais étonner certains! et cependant c'est ce qu'on apprend bien vite quand on l'approche d'un peu près. Je le prouverai en un seul mot, c'est que l'industrialisme n'existait pas, c'est qu'il ne se retrouve pas un objet même des plus minimes tiré à dix exemplaires, et que dès lors chacun commandait suivant son goût et que chaque artiste travaillait de même, de telle sorte que l'on peut voir au musée du Louvre un troussequin de selle en ivoire sculpté qui est un bijou. Cherchez quelque chose d'analogue au dix-neuvième siècle où il faut être archimillionnaire pour ne pas acheter mobilier, bibelots sur le même modèle qui inonde la France de Saint-Quentin à Marseille.

Donc, ils étaient artistes et chrétiens les bons imagiers qui travaillaient au treizième siècle à Chartres, Amiens, Reims, ou Notre-Dame, et, quand on a contemplé leurs œuvres, on est quelque peu dégoûté de ce qui a été produit depuis. Leurs figures ne grima-

cent pas et ne posent pas, voilà, si je ne me trompe, les deux écueils.

Leurs bienheureux ont l'air bien heureux, ils ne roulent pas des yeux de chèvre morte, ils n'ont pas l'air confits ni pleurards. Ce sont des hommes très beaux, très calmes et qui semblent jouir d'une profonde paix intérieure. Dans ce temps où l'on savait ce que c'était que noblesse, on a su leur donner des poses nobles sans afféterie. A côté d'eux, si des anges volent avec de grandes ailes déployées, ils ne sont pas comme ces anges gardiens de bénitiers qui semblent ne savoir que faire de leurs ailes de pigeon qui les entourent comme une coquille. Ils sont aussi des hommes et non des filles nigaudes comme ceux qu'on nous montre, des hommes vigoureux qui descendent, souriant d'un sourire adorable, souriant de nos faiblesses et prêts à nous donner un coup de main. Et à Reims, par exemple, sur chaque contrefort, s'élève un pinacle abritant un ange dont les grandes ailes débordent, si bien que la cathédrale quand le vent emplit de rumeur les hautes œuvres, colonnettes, balustrades, toute cette dentelle de pierre semble retentir du vol des messagers célestes.

A ces vieux tailleurs d'images, la délicatesse du ciseau manque parfois, le souffle jamais. Étaient-ils heureux, ils n'avaient pas derrière eux de passé, de maîtres à qui chipper une pose par-ci, une tête par-là. Leur Christ est bien à eux, le beau Christ, comme on dit encore dans telle ou telle ville, solennel, grave et doux. Et leurs Vierges! Peut-on voir rien d'aussi pieux que le couronnement de la Vierge? chef-d'œuvre de sentiment, soit que colossal il s'élève au sommet de la façade de Reims, ou que, merveilleux tra-

vail d'ivoire, rehaussé de couleurs, on le retrouve sous une vitrine du Louvre. Voilà un motif favori du Moyen-âge que vous ne verrez jamais reproduit en plastique ou en oléogravure, et, cependant, vous êtes vous jamais senti ravi au troisième ciel mieux que devant ce couronnement interprété par Fra Angelico?

(Imprimé pour la première fois.)

UN NOUVEAU GUIDE DE TOULOUSE

LE CAPITOLE — LE MUSÉE

Voici un ouvrage dont l'apparition était indiquée au moment où tant d'étrangers vont avoir besoin d'un fil d'Ariane à travers nos rues embrouillées [1].

Nous avions déjà quelques Guides assez vieux et médiocres ou mauvais. M. Daniel a réussi à faire pire.

Un journal a eu le mauvais goût de prétendre que cet anonyme si justifié cachait le nom d'un jeune et brillant professeur de l'Université. S'il en est ainsi, M. le Recteur n'a qu'à flanquer à celui-ci un bon pensum pour avoir écrit des phrases de ce genre :

« Les Tectosages suivirent le brenn fameux qui « s'empara de Rome et de là envahit la Grèce. »

Or, un de ces événements se place ordinairement en 390 avant J.-C., l'autre en 278.

« Simon de Montfort se fit investir par le pape du « comté de Toulouse ; il ne devait jamais entrer dans « la ville. »

Voilà une découverte qui étonnera fort MM. les professeurs d'histoire, collègues de l'auteur.

1. C'était au moment de l'Exposition organisée par la Municipalité toulousaine en 1887.

Je glisse sur ces détails d'histoire locale : « Tou-
« louse a eu une Commune insurrectionnelle (?), une
« école de sculpture romane dont il ne nous reste
« rien ou presque rien » (alors que le Musée de Toulouse contient la plus belle série de sculptures de cette époque qu'il y ait en France), « la maison com-
« mune placée le plus loin possible du château Nar-
« bonnais » (c'est tout simplement pour être établis entre le Bourg et la Cité que les capitouls choisirent l'emplacement actuel du Capitole).

Poursuivons.

Ce n'est pas en 1315, mais dès 1295 que les capitouls firent peindre leurs images sur les registres, et Catel dit en avoir vu de fort antérieures peintes près de la chapelle de Saint-Quentin.

La liste des collèges est fort incomplète dans le Guide Daniel.

L'auteur réédite la fable de la lutte de Forcadel et de Cujas.

Plus loin, il raconte la bataille de 1562 d'une façon fort inexacte. Et où diable a-t-il vu que Richelieu et Louis XIII étaient présents à l'exécution de Montmorency?

Passons aux grands hommes, parmi lesquels trône M. Duportal!

A propos de Bachelier, dont le nom figure si souvent dans les pages de ce *Guide*, une fois pour toutes disons que le petit article sur le célèbre sculpteur, répété d'ouvrage en ouvrage, est d'un bout à l'autre absolument faux. On ne sait ni l'origine de la famille de Bachelier, ni la date de sa naissance. Il est mort en 1557 et non en 1556. En fait d'œuvres authentiques de lui, on ne connaît que l'ancienne

porte de façade du Capitole qui est au Jardin-des-Plantes et celle de l'Esquile, rue du Taur. Il y a dix ans que ces rectifications ont été faites.

Passons encore.

Fourquevaux était gouverneur de Narbonne en 1557; il n'est donc pas né en 1574.

Article suivant : Pas un mot de Brienne à propos des promenades. L'auteur ignore que, dans les parcs à la française, le point de jonction de plusieurs allées s'appelle un boulingrin, lorsqu'il est circulaire.

Noms des rues. — Si l'auteur s'était rendu au Bureau de bienfaisance, il aurait vu sur le mur de gauche le grand T des théâtins qui a donné son nom à la rue Saint-Antoine-du-T; ça lui eût épargné des faridondaines. La rue Boulbonne tire son nom de la Collégiale dépendant du monastère de Boulbonne et non d'un capitoul. En revanche, les rues Baragnon et Matabiau ont pris, comme tant d'autres, le nom d'un de leurs anciens habitants, et la place Mage du juge qui y résidait.

Monuments. — Le grand Christ de Saint-Sernin est une œuvre française et n'a jamais rien eu à voir avec les croisades. La date donnée par l'auteur pour les boiseries du chœur de la basilique est fausse. L'inscription du vieil autel de marbre ne dit pas du tout qu'il ait servi à saint Sernin. Enfin, les bas-reliefs qui sont sur le pourtour de la crypte n'ont aucun rapport non plus avec les croisades.

Dire que saint Thomas d'Aquin était *inhumé* aux

Jacobins est une manière de s'exprimer à part pour parler des reliques qui y furent déposées.

La Dalbade n'a pas été rebâtie par les chevaliers de Malte. Je ne croyais pas que Falguières fût pour quelque chose dans la superbe terre cuite, don de M. Virebent, qui orne le tympan de la porte de cette église.

J'avais toujours cru que le rétable de Saint-Etienne représentait la lapidation de ce martyr et non celle de saint Antoine, qui ne fut pas lapidé.

En abordant les édifices civils, M. Daniel semble décidé à se plonger dans la plus haute fantaisie.

Ainsi, dans la salle des Pas-Perdus du Capitole, il découvre les quatre fresques de Rivals! et il parle sérieusement des vieilles prisons de ce même Capitole où on montre le cachot de Montmorency! Il y a cent ans, ces indications auraient pu servir.

Au Musée, c'est mieux, il découvre des fresques dans le petit cloître; dans le grand, les tombes des derniers Augustins, *monuments de diverses époques* (?). S'il avait bonnement copié le catalogue? Mais point. Lui, qui trouvait des Rivals au Capitole, n'en voit qu'un au au Musée et fait cadeau de ses grandes toiles à divers autres peintres. Ajoutons que, pour lui, l'énorme nouveau bâtiment du musée, entièrement neuf n'existe pas : « L'humidité a contraint d'ouvrir, pour y placer des tableaux, des galeries encore inachevées, dans l'ancien et très vaste réfectoire du couvent. »

Hôtels particuliers. — L'auteur n'a garde d'omettre une seule des erreurs qui ont cours sur ces hotels. Il dit que celui de Bernuy a été construit sous Louis XII par Bachelier (toujours). Il relève cepen-

dant avec calme l'inscription de la date : 1530.

Naturellement, l'hôtel d'Assézat, avec sa date 1554, a été construit par François Ier, pour sa sœur Marguerite, alors qu'ils étaient morts, l'un en 1547, l'autre en 1549. Pour tous les autres, réédition des erreurs en vogue.

Disons en passant que la porte de la Commutation qui se trouve au Jardin-des-Plantes devient, de par M. Daniel, celle d'un *hôtel de la Commutation construit sous Henri III ou Henri IV*. Pas de veine : sur la façade qui regarde le Jardin-des-Plantes est la vieille porte d'entrée du Capitole construite sous François Ier, justement par Bachelier. Celle qui regarde la grande allée est la façade de l'Arsenal (dite porte de la Commutation), édifiée sous Louis XIII.

Franchement, je regrette mes vingt sous. Il se peut que les autres indications soient bonnes, je ne l'ai pas vérifié et n'ai même probablement relevé qu'une faible partie des erreurs. Je dois déclarer cependant que le style de l'auteur est assez coulant, et que ses itinéraires sont bien tracés, et je finis en souhaitant que toutes les bévues que je viens de signaler, soient corrigées à la seconde édition.

I

LE CAPITOLE.

Chers Messieurs et aimables étrangers qui nous faites l'honneur de visiter notre exposition, je suppose qu'après avoir admiré l'ordre qui y règne et étudié les produits variés qui s'entassent dans ce

grand étouffoir, vous ne serez pas fâchés de faire un tour dans notre bonne ville.

Voulez-vous de moi comme *cicerone?*

Permettez-moi de vous faire observer tout d'abord que si nos rues sont sales et poussiéreuses, la faute n'en est pas aux contribuables, qui paient très régulièrement; mais je me suis laissé dire que nos édiles se refusent à emprunter de l'eau à la Garonne pour ne pas diminuer son ampleur et lui laisser les tournures d'un fleuve pour de bon. Quand aux épluchures de légumes, si on les laisse séjourner sur la voie publique une grande partie du jour, c'est pour initier votre curiosité aux habitudes de nos ménagères et aux mystères de notre pot-au-feu.

Nous laisserons, si vous le voulez bien, aux suisses le soin de vous montrer les églises, aux portiers l'explication des hôtels, et nous visiterons les édifices municipaux.

Aucun n'est terminé, et c'est justement là ce qui fait leur charme. N'allez pas croire qu'ils sont en réparation depuis l'inondation de 1875; c'est spécial au pont Saint-Michel! Non! c'est par suite d'une habitude locale si bien invétérée qu'on n'a pu se décider à achever l'Exposition à temps.

Souffrez donc que je vous conte l'histoire de ces constructions, flamblant, neuves, qui donnent à notre vieille cité la tournure d'un parvenu qui se bâtit des châteaux; j'espère qu'elle ne vous fatiguera pas et que vous en pourrez tirer une morale pratique. Et vous, Toulousains, mes frères, vous pouvez me lire aussi. Quand on fait des bêtises, il est parfois salutaire de méditer devant un coffre vide.

Commençons par le Capitole. D'où que vous

veniez et à quelque opinion que vous apparteniez, saluez-le ce Capitole; pendant plus de cinq cents ans, de bons bourgeois ont appliqué là, avec sagesse, une constitution comme nos communards n'en rêvent pas. Pouvoir judiciaire, administratif, militaire, ils avaient tout entre les mains, et le roi n'entrait dans leur petite république qu'après avoir juré d'en respecter les franchises. Ils avaient des idées phénoménales ces gens-là! N'étaient-ils pas responsables sur leur fortune personnelle, trois ans durant après la sortie de leur charge, de la gestion des deniers communs? Voilà qui gênerait bien des ministres, maires, édiles, de l'heure actuelle.

Pourquoi l'on avait choisi spécialement ce coin pour y installer l'hôtel de ville, je vais vous le conter. Comme la plupart de nos cités du Midi, Toulouse était divisée en ville et bourg. Les représentants des deux parts se querellaient, ainsi que font tous voisins. Chez qui se réunir? Un rempart séparait les deux parties de la ville; l'on acheta deux maisons à droite et à gauche de la ligne divisoire, on détruisit le mur et chacun se trouva chez soi. Ceci se passait en 1200 et quelques. Depuis lors et jusqu'en 1789, chaque génération apporta sa pierre ou plutôt sa brique à la maison commune, et un édifice hybride s'éleva, alluvion des siècles, que Cammas masqua, au dix-huitième siècle, de la jolie façade que l'on achève de réparer. Durant six cents ans, peintres, architectes, sculpteurs s'en étaient donné à cœur joie. Il était temps que cela finît. La Révolution vint barbouiller les fières figures des ancêtres, gratter les fastueuses inscriptions, les blasons, et faire de l'ensemble une ruine assez présen-

table. Pour recevoir dignement Napoléon, plus tard, on fit un beau plan de reconstruction, et, suivant l'heureuse habitude, on commença par abattre pour faire place nette. L'empereur passé, on en resta là.

Les gouvernements suivants abattirent encore un peu de droite et de gauche. On croyait, il y a vingt ans, qu'on ne pouvait faire pire, hélas! En ces temps-là, en 1868, on songea à accommoder ces restes un peu proprement. Un maire intelligent (çà s'est vu quelquefois) daigna consulter la Société archéologique; un rapport s'en suivit, désignant avec soin toutes les parties qu'il importait de conserver pour l'histoire locale. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que c'est justement tout ce que l'on a fait disparaître avec soin ou indignement transfiguré.

Les travaux, en effet, étaient commencés et la cour Henri IV consciencieusement remise en son état primitif, quand Toulouse eut l'idée ingénieuse de confier ses destinées à un brillant avocat et à ses amis. Ah! mes enfants, quelle noce! Si la truelle dormait depuis longtemps et la pioche aussi, il y eut un fier réveil; nous retrouverons la main de ces gens-là sur tous nos bâtiments. Vous savez, quand le bâtiment va, tout va, et notre dette en particulier est allée d'un train!..., les plans aussi et les votes, si bien qu'on s'est un peu embrouillé : l'un restaurait, l'autre rasait. Et puis l'affaire se compliquait de la présence d'un théâtre absurdement implanté dans l'édifice municipal; il s'écroulait et l'occasion était heureuse pour le bâtir ailleurs. Certain architecte, qui depuis a fait des découvertes magnifiques en Perse et eût bien mieux fait de commencer par là,

prit la haute main dans l'affaire et nous servit un plat à sa façon.

Le résultat, vous le voyez ; on a sabré notre vieux Capitole, ses débris se promènent aux quatre coins de la ville, au Jardin-des-Plantes, à Saint-Michel, chez des entrepreneurs de démolitions (comme cette superbe porte Renaissance qu'un cahier des charges stupide et un arrêt désolant ont enlevé à la ville). De tout ce passé vénérable, il ne reste rien ou plutôt il reste un embarras, une tour toute neuve qui eût fait écrouler la vieille de rire, un gros pâté qu'il faudra bientôt abattre, qui a coûté gros et masque une façade.

Cette façade est toute neuve et, avec ces deux cornes, ne gagne guère à être comparée à la vieille; ajoutez qu'elle est trop courte, que notre maison conservera longtemps les béquilles dont elle est ornée, qu'on ne pourra rien faire de présentable sur la rue de la Pomme, et enfin que le théâtre est conservé dans l'hôtel de ville! Et quel théâtre! et quel hôtel de ville! On manque de place dans l'un et dans l'autre; l'un a des escaliers qui feraient honte à un hôtel garni, l'autre des loges d'où l'on ne voit rien ! Un tra la la de style Garnier, des dorures, du mauvais goût!

Morale : Des avocats et des architectes, Dieu vous préserve, chers messieurs! — Vous me retrouverez devant le Musée.

II.

LE MUSÉE.

Honorables visiteurs, vous êtes encore priés de prendre garde aux plâtras, à la poussière et aux échafaudages. Vous m'avez mis dans une situation délicate, au Capitole, en recevant de la poussière dans les yeux et des démolitions sur votre tête. Je regrette que vous ayez poussé l'indiscrétion jusqu'à me demander la salle des *Illustres* et les *Illustres* eux-mêmes; ils prennent le frais dans le galetas, et, comme on a oublié de leur inscrire leur nom au dos en les déménageant, j'ai craint de commettre quelque hérésie irréparable.

Et puis, pas de questions malséantes, je vous prie. Pourquoi m'obliger à avouer qu'on a *bazardé* (c'est le mot propre) les anciens balcons de la cour Henri IV? Pourquoi désirez-vous savoir si c'est bien 4 ou 5 millions que nous coûtera notre hôtel de ville, et s'il est vrai qu'on allume le gaz en plein midi dans les bureaux?

Ici, au Musée, je vous préviens qu'il ne faut pas me demander des chiffres : je les ignore totalement et ne suis pas pressé de les connaître. Je vous préviens, en outre, qu'il faut plus que jamais s'éloigner des échafaudages. La pierre domine dans cette construction : recevoir une brique, c'est quelque chose, mais un bloc de 100 kilos! je ne garantis pas la casse.

Ceci, Messieurs, était un couvent, celui des Augustins. A la Révolution, on eut le bon goût de ne pas

le démolir comme les Carmes, ni d'y mettre du foin, comme aux défunts Cordeliers, ou des chevaux, comme aux Jacobins. On se contenta d'y faire pourrir les tableaux cueillis dans les églises de la ville et chez quelques particuliers. Plus tard, sous Louis-Philippe, je crois, un homme de goût sûr éventra la vieille et superbe église pour faire la majestueuse salle en plâtre peint que la France nous envie. De longues années s'écoulèrent, et on laissait les vieilles toiles se démolir en paix, quand, sous l'Empire, une nouvelle rue, la rue d'Alsace-Lorraine, vint frôler l'antique édifice et mettre à découvert le réfectoire du couvent, vaste salle où s'étaient tenus les États généraux du Languedoc. Vous croyez que l'on profita de l'occasion pour utiliser ce vénérable bâtiment? allons donc! Quel architecte avait-on à utiliser? je l'ignore; mais la pauvre salle fut vite par terre, et, pendant une dizaine d'années, on attendit quelqu'un d'assez audacieux pour greffer un nouveau bâtiment au vieux couvent. Quelle occasion pour notre avocat, et vite des plans! Ceux-ci, on les demanda à un savant illustre dont la spécialité était de construire bâtiments du Nord dans le Midi; il faisait des siennes au Capitole déjà.

Il va y avoir tantôt dix ans que le travail est commencé. Dix ans qu'on a déménagé et entassé pêle-mêle les statues, les inscriptions qui remplissaient ce délicieux grand cloître. Les restaurations qu'il y avait à faire auraient pu largement être exécutées en un an; Dieu sait quand elles finiront[1].

1. Elles ne sont pas encore terminées à l'heure actuelle, la nouvelle rue qui passe a travers les plans projetés obligeant à des modifications embarrassantes. (*Note des éditeurs.*)

Admirez un peu la façade extérieure, et si, par bonheur, il se trouve parmi vous un architecte, qu'il ait la bonté de me dire à quel art elle appartient. Les Toulousains ont donné leur langue au chat. Cependant tout le monde est d'accord pour reconnaître que la porte d'entrée pourrait bien être copiée sur celle d'une prison et que les fenêtres dont on a orné l'extérieur du petit cloître pourraient être utilisées pour l'élevage des pigeons, grâce aux petites lunes qui les décorent.

Entrons dans les nouvelles constructions. Premier escalier, c'est un bijou, mais ce n'est rien. Traversons cette grande pièce voûtée. Que dites-vous de cet escalier-ci? Ah! si les malheureux cuits à l'Opéra-Comique avaient eu des dégagements pareils!... Pardon, toujours des questions; je vous avais prévenu que je ne pourrais pas toujours y répondre. Pourquoi cet énorme escalier? On a dû supposer que les Toulousains étant tous artistes, on s'étoufferait, tous les dimanches, dans les galeries du premier. Pourquoi cette chaire de cathédrale sur cette rampe? On profitera sans doute de l'ampleur du bâtiment pour faire des cours de peinture. Pourquoi ces blocs de pierre énormes? Ma foi, je n'en sais rien. Combien cela coûtera? Vous êtes bien indiscrets. Où est l'École des Beaux-Arts, d'où sont sortis tant de célébrités? Dans la rue des Arts, quelques vieilles masures qui croulent. Les imbéciles qui ont accepté ces plans! Ma parole, j'ai bien peur qu'ils ne recommencent à nous administrer un de ces jours.

Morale. — Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent.

(Extrait du *Messager de Toulouse*, 11 juin 1887.)

EN PROMENADE

Il n'y a pas moyen, vraiment, de rester dans le cabinet de travail, de bouder à ces soleils précoces, à ces premiers beaux jours si intenses, si capiteux, qui font battre les tempes, bourdonner les oreilles, trotter dans le cerveau mille idées vagabondes...

Au grand air! au grand air!

Une fringale de campagne saisit; on voudrait écarter les hautes murailles étouffantes; le pavé devient odieux; on a soif de voir l'herbe nouvelle, la terre fraîchement remuée fumant aux rayons du midi.

Vite aux promenades!

C'est une béatitude envahissante, quand l'horizon s'élargit en débouchant vers le Grand-Rond.

Une simple remarque avant d'y entrer :

La toilette de ce quartier avance; chaque maison semble chercher à se mettre dans la suite convenable de propreté, de coquetterie et d'élégance; seule l'Académie met une tache de vieux crépi gris et lépreux. Mon Dieu! nous savons bien que la vieille Université est une ruine croulante. Mais il n'est pas besoin de rendre cette idée apparente sur ses immeubles. Est-ce que les ordonnances de M. le Maire

n'atteindraient pas l'*Alma mater*? L'antique hôtel Maynard de l'Estang aurait pourtant bonne tournure, une fois regratté; la jeune Faculté des sciences, flambant neuve, lui fait honte[1].

C'est une déception quand on arrive aux promenades. La température est en avance sur la végétation. Celle-ci avance, certes, mais moins rapide que mes désirs. Et pourtant, cette heure a bien son charme. Quelque chose se passe là-haut dans les branches; elles ont changé de teinte. Ils ont l'air tout chose, les grands arbres; ils ont le sourire des grands-parents qui préparent une surprise aux bébés. Et nous, grands et éternels enfants, nous trépignons d'impatience, attendant la surprise connue d'avance, la fête annuelle, toujours la même, toujours nouvelle, notre premier de l'an à nous, les hommes faits. Qu'ils avaient raison, nos pères, quand ils faisaient commencer l'année ces jours-ci!

Non! décidément, ce n'est pas encore ce qu'il faut, ces promenades bien peignées, cerclées de maisons. C'est la nature, la pleine nature aux herbes folles, aux buissons échevelés, aux horizons immenses encore pleins de mélancolie. Ce qui est adorable à cette heure, ce sont les vergers où il neige des fleurs à l'entour de ces pauvres arbres fruitiers, coquets une semaine seulement dans l'année, ainsi que la fille des champs qui revêt, de loin en loin, aux grandes fêtes, sa blanche robe de première communiante.

1. Le désir de l'archéologue vient d'être réalisé, et l'hôtel de l'évêque Christophe de Lestang montre aujourd'hui les briques rejointoyées de sa façade se mariant aux blanches pierres sculptées au temps d'Henri IV. (*Note des Editeurs.*)

Donc, c'est là-bas, vers la trouée de Saint-Michel que je me sens attiré. Chemin faisant, je constate avec joie que cette région s'embellit. J'espère que l'on profitera de la construction de l'Ecole de médecine pour transformer cette ignoble façade, ce monument aveugle et funéraire qui a l'air d'abriter la tombe de quelque architecte du temps de Louis-Philippe. De l'autre côté, il serait bien à désirer que l'on éventrât la vilaine prison des Hauts-Murats. On prend de nos jours un soin paternel des détenus; ils doivent être rudement mal derrière ces vieilles murailles. Ce coin lugubre devrait faire place à une lage entrée dans ces quartiers mornes qui ont besoin d'air et de soleil.

Je n'ai pas de chance avec la municipalité. C'est à d'autres administrations que je vais m'adresser aujourd'hui. Voyons, Messieurs de la Cour, trouvez-vous convenable l'aspect de votre séjour sur l'allée Saint-Michel? C'est votre postérieure façade, d'accord! Mais on lui doit quelques égards au moins de propreté. Et puis, l'antérieure est si laide que je vous engagerais volontiers à imiter l'ingénieux animal qui a nom *amphisbène* et qui change à volonté l'usage de ses deux extrémités. De l'allée, on voit un tas de petites maisons, et, au-dessus, à des hauteurs variées, des toits et des façades posés de travers; plus loin, la porte d'une vilaine cour sordide; plus loin encore, une bâtisse carrée, lourde, laide à faire peur. Au dedans, c'est un labyrinthe de petites cours, de couloirs, de prisons, hérissés de grilles, de verrous, coins humides, puants, nauséabonds où se dissimule la façade vénérable de la Grand'chambre, le seul reste du Parlement de Languedoc!

Messieurs les Conseillers, révérence parler, votre deuxième façade est bien vilaine. Si vous sabriez un peu ces ignominies? Oh! je ne vous demande pas un monument, non!... Je voterais pour agrandir votre jardin, un grand jardin ombreux aux grands arbres, masquant l'irrégularité de vos domaines. Et, pour le clore, quoi que ce soit : une grille, un mur crénelé, si vous voulez, avec une jolie bastille pour les prisonniers. Il y a au Jardin-des-Plantes une sombre porte qui ne sait que faire et qui irait là à miracle. Elle a l'air rébarbatif d'un huissier audiencier. C'est l'affaire de quelques maisons à exproprier, de masures à abattre : avocats et architectes vous béniront.

Mais, tout en rêvant, me voici à la Garonne. Elle est, ma foi, superbe, étincelante, moirée d'argent et de bleu, se hâtant pour se rouler en blancs flocons sur la digue. Comme nous la fréquentons peu, notre belle Garonne! Comparez l'importance de la Seine, à Paris, de la même Garonne, à Bordeaux! Il faut être un flâneur impénitent comme moi pour aller de loin en loin rêver devant les flots d'écume grondants de la digue ou la grande nappe apaisée, calme, douce, reflétant les longs peupliers, dominée par la blanche silhouette des Pyrénées. Ne sentez-vous pas là le grand *desideratum* de notre ville? Un parc au bord de l'eau?

Ce parc, il existe, admirable; il suffirait de bien peu de chose pour l'achever. Je continue à ne pas m'adresser au Conseil municipal; c'est à vous, Messieurs les administrateurs du moulin du Château, que je fais ma supplique. C'est même une manière de spéculation que je propose. Voyez, les allées et le pont

que l'on va finir mènent chez vous. Tracez dans ces ramiers quelques allées pour nos cavaliers et nos équipages qui ne savent où aller sur ces routes poudreuses des alentours, qui tournent autour des grilles du Grand-Rond comme un âne à un puits à roue. Vous pouvez nous donner les grandes avenues, les sentes ombreuses, les grandes perspectives, les retraits mystérieux, les grasses prairies aux herbes folles! Nous paierions, allez! pour jouir de tout cela dans cette grand île endormie entre les bras paresseux de la Garonne. Nous aimerions à aller vivre dans l'intimité de notre fleuve dont on a tant médit. Nous en reviendrions plus bavards, peut-être, mais il nous aurait appris de si jolies choses!

(Extrait du *Messager de Toulouse*, du 8 avril 1890.)

LE FRAGMENT DU MUR ROMAIN

. . . . . je ne voudrais pas que l'on traitât trop facilement d'abrutis les archéologues qui ont conservé un bout de mur dans le square et l'ont orné d'une inscription si gentiment déchiffrée tous les jours par les bébés. Ce bout de mur, c'est toute une histoire qu'il raconte. D'abord, il est vénérable. D'après les dernières recherches de l'archéologie, il a été élevé au temps de Dioclétien, ce qui n'est pas mal déjà. Dans une époque, naguère comparée assez élégamment à la nôtre par Gaston Boissier, où les ennemis du dehors et du dedans rendaient la sûreté de l'Empire assez douteuse, il fallait se resserrer, se protéger ; dans toute la Gaule on bâtissait des enceintes et on rasait tout ce qui se trouvait en dehors. Il a clos la capitale wisigothe, il a été chanté par Ausone ; au delà, dans la campagne, l'œil voyait s'élever une église : Saint-Sernin ; peu à peu les maisons se sont groupées autour, une nouvelle agglomération est née, et, un jour, longtemps après que l'empereur Charles datait ses lettres de Saint-Sernin, près Toulouse, une nouvelle ville s'est formée là : le bourg. Quand la vie municipale est née dans notre ville, elle était double : cité et bourg ; chacun avait ses douze consuls.

Et l'on se jalousait, l'on se querellait, si bien que les bons consuls, quand ils avaient quelque affaire à traiter en commun, ne savaient trop comment se rendre visite. Alors, ils eurent une idée heureuse : de chaque côté de ce mur s'étaient appuyées des maisons; les gens de la cité en achetèrent une, ceux du bourg une autre; on perça la muraille, et ils purent être chacun chez eux.

Ainsi est né notre hôtel de ville, en cet endroit même, aux alentours de l'an de grâce 1200. Et vous croyez que ce n'est pas un précieux souvenir? Lisez donc cette histoire dans le volume de M. Roschach, qui sait rendre les plus arides archives intéressantes comme un roman.

Et depuis ce jour, le cœur de notre ville a battu dans ce coin. Là ont délibéré, aux jours cruels où Montfort enserrait la ville, tous sanglants encore du combat, les comtes de Foix, de Comminges ; les hauts barons venaient tenir conseil avec les prud'hommes; là on a veillé durant des siècles sur ces libertés si jalousement gardées, sur tous les intérêts de la ville; on a distribué chaque année les fleurs d'or aux poètes, et, plus tard, les crayons d'argent aux peintres ; c'est toute une vie tantôt agitée, furieuse, tantôt sereine et artistique que racontaient ces vieux murs. Et comme on a stupidement rasé, saccagé, gratté, rebâti, repeint, retapé, il a semblé que ce lambeau raconterait le grand passé plus sincèrement, plus naïvement et plus sûrement que la grande bâtisse toute neuve qui le couvre de son ombre.

(Extrait du *Messager de Toulouse.*)

TOUNOTTE

« Des violettes, Messieurs, achetez-moi des violettes! » criait une pauvre fille au coin de la rue Lafayette, dans la bousculade de l'entrée du bazar.

Elle était lamentable à voir, la malheureuse!. Le vent tortillait les misérables loques qui lui servaient de jupon et fouettait les mèches rebelles de ses cheveux sur une face peineuse, grêlée, marbrée de rouge et de bleu par le froid. Comme je passais près d'elle, quelqu'un m'appela. Elle eut un soubresaut, et, s'avançant un peu gauche : « C'est vous, Mon-« sieur Combebrune? C'est donc vous? Vous ne me « reconnaissez pas? Vous souvenez-vous de Tou-« notte? Nous nous sommes autrefois bien amusés « ensemble au bord du Touch! »

Tounotte! c'était dans les cases les plus reculées de ma mémoire qu'il me fallait allait chercher le souvenir délicieux de ma prime jeunesse, lointain, lointain, mais ineffaçable, gravé avec l'intensité des impressions d'enfance.

Non certes, non, Tounotte, je ne vous aurais pas reconnue, car notre séparation datait du *de viris*. Et voilà que peu à peu ces souvenirs se dressaient vi-

vants comme si ces bonnes journées de gaîté et d'insouciance dataient d'hier.

Quelle bonne vie nous menions tous deux au temps où elle gardait les oies et où l'on me gardait très peu! C'était une camaraderie adorable, de grandes courses folles dans les prés maigres, d'émouvantes chasses aux grillons. Vous souvient-il de cette petite tête noire, effarée, qui passait au bord du trou quand on y enfonçait une paille? Elle disparaissait bien vite, et alors il fallait entreprendre un siège en règle, aller chercher des potées d'eau, submerger la pauvre bestiole qui sortait enfin, boueuse, pantelante, résignée, et qui n'en chantait pas moins joyeusement, le soir, dans sa petite cage. Et les parties de cabrioles dans la grange! Et les assauts furieux au pailler dont nous rêvions l'escalade, tour de force absolument disproportionné qui nous faisait crever de dépit! On eût été si bien là-haut, sur le chaume bruni; et puis, qui m'y aurait déniché pour me conduire en classe?

Et nos campagnes dans les maquis du Touch? contrée sauvage où nous ne nous risquions qu'en tremblant, dans le lacis des ronces et des osiers, où le glissement rapide d'une couleuvre, le vol subit de quelque oiseau effaré nous faisait battre le cœur à tout rompre! où le petit sentier glissant nous paraissait suspendu sur un abîme d'eau jaune, insondable, danger mystérieux dont on ne parlait qu'à mi-voix.

Je la dominais un peu, la gardeuse d'oies, de toute la hauteur de seigneur à vassale, de lettré à illettrée; je lui contais les histoires de Berquin et du Robinson suisse; j'en fabriquais même à son usage,

et je revois sa figure éveillée, aux grands yeux étonnés, sous les mèches emmêlées de ses cheveux courts, tandis que je m'échauffais dans mes récits fantastiques, là-bas, au revers d'un fossé, sous la haie d'aubépines toutes blanches. Mais, en revanche, que de ressources dans Tounotte! Et qui m'aurait appris, sans elle, à connaître l'oseille et l'asperge sauvages? à faire un repas en deux services dans des coquilles de noisettes avec des pâquerettes qui fournissaient un plat de riz et un plat d'œufs? à construire ces petits moulins à eau qui viraient si gentiment au fil de l'eau boueuse, ou les moulins à vent bâtis de quatre plumes que le vent d'autan faisait tourbillonner?

Lequel de nous deux, Tounotte, eut l'idée infernale d'introduire quatre gros cerfs-volants dans le lit de votre respectable mère? Ce premier méfait, pour lequel nous fûmes sévèrement grondés, devint le prélude de notre séparation. Mon père déclara que je devenais un franc polisson et que les moulins à vent et à eau ne faisaient pas partie de son système d'éducation.

On me mit en pension. Aux vacances de Pâques, je vous retrouvai, mais le nouveau système adopté avait singulièrement développé ma polissonnerie. Est-ce que je n'eus pas l'idée, tout gonflé de mon premier savoir, tout bourré de *de Viris*, de vous baptiser *Rhea Sylvia?*

Les gamins de l'endroit adoptèrent ce surnom, et un beau jour votre père vint porter plainte auprès du mien de ce que je vous disais des sottises inintelligibles, mais bien blessantes pour un vieux serviteur. On me signifia que désormais j'étais trop grand

pour jouer avec vous, et pour appuyer la démonstration, on m'envoya coucher sans souper. Je pleurai longtemps avant de m'endormir. *Lacrymis stratum meum rigavi!* Et voilà la première faute dont j'ai demandé pardon à Dieu dans l'amertume de mon cœur.

Ne me racontez pas, Tounotte, la lamentable histoire que je lis dans vos yeux rougis, et donnez-moi ces violettes en souvenir des jours où nous les cueillions tous deux sans soucis. Hélas! je n'avais pas besoin de cette triste apparition pour savoir combien ils sont déjà lointains!

(Extrait du *Messager de Toulouse*, du 15 avril 1890.)

AUX CHAMPS

Le jour de la bataille du faubourg Saint-Antoine, le grand Condé, harassé, noir de poudre et de poussière, jeta bas son harnais et s'alla rouler tout nu dans un pré. Quelque envie que je puisse avoir d'imiter le grand homme, cet exercice m'est interdit. Que dirait, bon Dieu! mon garde champêtre, s'il était obligé de dresser procès-verbal à son conseiller municipal pour avoir *gagné son avoine* en costume incongru?

A défaut de ce délassement physique dont la jouissance m'est interdite, c'est un grand délassement moral que j'ai pris, il y a quinze jours, quand la locomotive, en quelques heures, m'a jeté loin de la ville de la civilisation, dans un coin bien âpre, bien reculé de nos montagnes. Comme il est doux de jeter bas le harnais social et de se rouler un instant dans les bras de la fruste nature!

Elle est adorable en cette saison la bonne nature, qui revêt pour quelques jours seulement sa naïve

livrée de fêtes, bien simple, bien humble, comme ceux qui vivent dans son accoutumance, mais si gracieuse et si doux fleurant! Nous marchons doucement, au petit pas de la procession des Rogations, entre des talus bleus et roses. Silènes et myosotis, pressés en grosses touffes, étalent sur le pays les couleurs de la Pompadour; le soleil incendie là-haut les grands rochers roux et nous laisse plongés dans une ombre douce, fraîche, imprégnée de la senteur des prés. Devant moi, dans l'étroit sentier pierreux, des femmes aux vêtements sombres, quelques hommes, vieillards pliés en deux; les jeunes gens sont au travail. Dans le calme de la campagne s'envolent le nom des saints. Apôtres, martyrs, confesseurs, vierges, priez pour nous! Au loin, au milieu des champs, sur les pentes abruptes où grimpent les moutons, nous voyons laboureurs et bergers s'agenouiller à notre passage, et leurs répons aux litanies nous arrivent apportés par l'écho.

Nous voici dans les prés. L'herbe est drue et grasse :

> Les fourriers d'été sont venus,
> Ont apporté tapis pelus.

Des narcisses à perte de vue, de grandes traînées d'un blanc laiteux, alternent avec le jaune mat des boutons d'or. « Mauvaises herbes! » grogne mon voisin. Hélas! pour qui la nature étale-t-elle ces splendeurs? Pauvres êtres courbés tout le long de l'année sur le dur travail! Pas un, à qui j'ai dit : « Comme la campagne est belle cette année! » qui ne m'ait répondu : « Oui, nous aurons beaucoup de foin. » Ils ont là des brassées de fleurs sous la main,

jamais parc ne fut à pareille fête, et c'est avec d'horribles fleurs de papier qu'ils ont orné les croix le long du chemin.

Cependant la foi reste. « Pour que vous daigniez « nous donner et nous conserver le fruit de la terre « nous vous prions, Seigneur! De la foudre et de la « tempête, délivrez-nous, Seigneur! » Comme l'on prie du fond de l'âme! Comme on les répète avec ardeur, ces paroles qu'ailleurs on dirait du bout des lèvres, au milieu des moissons qui lèvent, espoir de l'année qui peut être sitôt déçu!

Voilà devant nous le travail des eaux, cet hiver : de grandes traînées de sable, de gros rocs coupant la ligne de verdure; au milieu, gronde le petit torrent qui s'est livré à cette vilaine débauche, chacun lui jette un regard de travers. A présent, il rachète ses péchés et se précipite dans les rigoles, clapotant et miroitant entre les touffes d'herbes.

« Pour que vous daigniez humilier les ennemis de l'Eglise! » « *Tres cops* », fait le curé en me jetant un coup d'œil malicieux. Et on y va de bon cœur. Nous prions Dieu trois fois d'achever l'humiliation de nos persécuteurs. Attrape ça, Ferry! Vengeance de l'humble qui se soumet à la volonté divine, sachant qu'elle se réserve le jour de la justice.

Mon Dieu! que nous sommes donc loin des passions politiques, des luttes furibondes de la presse! Faut-il que cette odieuse politique nous vienne troubler jusqu'ici dans ce calme radieux. Et pourtant, tout le long des chemins, quand je trouve quelque brave homme, touchant devant lui ses bœufs, après le bonjour et les salutations, après les nouvelles et les questions sur la récolte, l'interrogation est tou-

jours la même : « Eh bien, monsieur Combebrune [1], « qu'est-ce qu'on dit des affaires? » Pauvres gens, saignés à blanc, chaque année, par cette goule affamée de République. *Non missura cutem, nisi plena cruoris!...* Leur refrain est toujours le même aussi. « Quand ça finira-t-il? »

Le soir, sur le palier de l'escalier de la ferme, nous causons à mi-voix. La nuit descend solennelle; un calme morne s'étend; les constellations se dessinent radieuses, une à une; les champs noyés dans une brume légère sont silencieux; par la porte de l'étable monte le bruissement sourd du ruminement des bœufs, coupé parfois de quelque bêlement d'agneau. On parle des biens de la terre, des événements de l'hiver, la bonne vieille grand'mère cite des exemples tirés de la vie des saints, ou me raconte le grand événement de sa vie, son pèlerinage à Lourdes, il y a dix ans.

Dans ces âmes tranquilles, naïves, fermées, les émotions inaccoutumées s'incrustent pour jamais et prennent des proportions qui nous étonnent. Telles citernes de nos pays, sombres, froides, profondes! Le moindre caillou que l'on y jette produit un bruit de tonnerre et les ride pour longtemps. Pour nous, hélas! civilisés, notre vie passe agitée comme un torrent, et les chocs les plus rudes ont peine à y soulever une vague. On parle de la hausse des bestiaux : peut-être y a-t-il eu mortalité dans les pays voisins? peut-être l'exposition en est-elle cause? Il en faut pour nourrir un « tel peuple. » Peut-être est-ce le

1. Joseph de Malafosse signait ses articles du *Messager* tantôt Bringuenarille et tantôt Combebrune.

général Boulanger qui fait monter le bétail? Et le chœur des valets, à demi endormis sur leurs chaises, opine que ce doit être un coup de Boulanger : « C'est, disent-ils naïvement et sans voir plus loin, c'est un fort homme, celui-là! »

(Extrait du *Messager de Toulouse.*

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION..... 7

Éloge de M. Joseph de MALAFOSSE, prononcé à la Société archéologique du midi de la France. par M. J. de LAHONDÈS..... 9

Plan archéologique de Toulouse..... 23

Le Château Narbonnais, Toulouse romaine et le Palais du Parlement..... 31

L'ancienne église de la Daurade..... 69

Le siège de Toulouse, par Simon de Montfort..... 81

Le Pré Comtal et la Barbacane Comtale..... 162

Les anciennes maisons de Toulouse..... 166

Les maisons du seizième siècle et Bachelier..... 197

Recherches sur l'architecture à Toulouse à l'époque de la Renaissance..... 211

L'hôtel de Bernuy (Lycée national de Toulouse)..... 248

La sculpture sur bois dans le Toulousain, les boiseries du château de Pibrac..... 259

A propos d'un meuble Renaissance du Musée de Narbonne. 271

Un manuscrit de l'abbé Magi sur la question de Clémence Isaure. 279

Note sur Saint-Sernin..... 299

Note sur les Hauts-Murats..... 303

Note sur le plafond de la chambre dorée du Parlement..... 309

Note sur Saint-Pierre-des-Cuisines..... 310

Note sur Joseph Bosc, serrurier..... 313

Figurations des monuments de Toulouse dans les anciennes peintures..... 314

L'enceinte romaine des villes..... 322
Les églises à coupoles de l'Aquitaine..... 326
La basilique Saint-Martin, à Tours,..... 334
Une porte de bois sculptée de la cathédrale de Narbonne..... 344
Exposition rétrospective d'Albi..... 345
Les âges préhistoriques en Espagne et en Portugal, par M. Emile Cartailhac, compte rendu..... 351
La France préhistorique, par M. E. Cartailhac, compte-rendu. 366
Les monuments primitifs des Baléares, par M. E. Cartailhac, compte rendu..... 381
Le vase de Gundestrup..... 389
La sculpture flamande..... 395
Recherches sur Lagardelle, canton de Muret (Haute-Garonne). 401
A propos de la *Reine Pédauque*, d'Anatole France..... 407
Excursion à Luchon et Saint-Aventin..... 412
Excursion à Saint-Bertrand et Valcabrère..... 418
Excursion à Moissac et au château de Saint-Roch..... 428
Pourquoi et comment on devient archéologue..... 446
L'esthétique des villes..... 451
Le nouveau Musée..... 457
Lettre à l'architecte de la salle des Illustres.. 461
La leçon du Moyen-age..... 466
Un nouveau guide de Toulouse..... 471
En promenade..... 483
Le fragment du mur romain..... 488
Tounotte..... 490
Aux champs..... 494

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue S'-Rome, 39. — 6368





